

Fuir ou donner le change

Aguante, Magali

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAGALI AGUANTE



Fuir ou donner le change

Fuir ou donner le change

Magali Aguante

Copyright © 2016 Aguante

Tous droits réservés.

ISBN-10 : 1523677805

ISBN-13: 978-1523677801

À C. qui m'offre la solitude nécessaire à l'écriture
sans m'en faire payer le prix.

CHAPITRE 1

Avez-vous remarqué par quelles ruses d'insignifiants événements s'immiscent discrètement dans les rouages parfaits de votre existence pour en dérégler progressivement le mécanisme ? Dérisoires, ils rencontrent peu d'obstacles à même de les déjouer. Leur banalité, qui n'est qu'un artifice, les rend en apparence inoffensifs. On ne se méfie pas d'une rencontre professionnelle particulière, enchâssée parmi des dizaines d'autres. On ne soupçonne pas le bouleversement à venir.

Comme tous les acharnés du travail, j'ai noué un pacte avec l'aube. Je sais bien qu'il n'y a rien à attendre d'une journée qui débute mal. Cela aurait pu m'alerter. De ce matin-là, je me souviens de mon fils, retranché dans la salle de bain depuis plus d'une heure. À treize ans, il commençait à s'y éterniser et n'était pas disposé à accélérer le rythme. Quand on est, comme je le suis depuis la naissance (évidemment, par césarienne !), allergique à l'imprévu et qu'on contrôle méticuleusement le moindre aspect de sa vie, ce simple aléa vous instruit sur la théorie du chaos. Tout ce qu'exècre un chirurgien, dont le premier talent est de maîtriser son environnement. Du moins, les meilleurs d'entre eux. Et, sans fausse modestie, je fais partie de cette catégorie.

Pourquoi alors ai-je choisi d'exercer dans une clinique de province, au lieu d'opter pour un CHU prestigieux ? Mes décisions irrationnelles n'ont jamais eu qu'une cause : mon ex-compagne, la mère biologique d'Hadrien. Rencontrée quatorze ans plus tôt, elle était originaire de la région. L'établissement (déjà réputé) créait à la même époque un pôle de chirurgie cardio-thoracique d'envergure. Le charisme du Directeur avait achevé de me convaincre de m'établir ici. Quand Marie et moi nous sommes séparées, deux ans plus tôt, après qu'elle ait subitement renoué avec son hétérosexualité, je ne disposais d'aucun droit sur Hadrien. Mais je reconnais à Marie sa générosité, son pragmatisme et son sens aigu de l'intérêt de notre fils. Elle m'avait proposé, sans qu'aucun juge n'ait jamais à s'en mêler, de partager la garde d'Hadrien et, de fait, l'autorité parentale. En contrepartie, je renonçais à quitter la région – ce qui, pour une lesbienne viscérale telle que moi, revenait de façon quasi-certaine à faire vœu de célibat. Du moins, si je refusais de m'en remettre à une hétérosexuelle provinciale en mal d'expérience. Sur ce point précis, toute récidive m'était interdite. Commettre une erreur, une fois, passe pour de la naïveté. A la seconde, c'est de la bêtise.

Quand Marie est partie, je me suis jetée à corps perdu dans le travail. J'ai développé de nouvelles techniques et réalisé des premières chirurgicales, qui ont attiré l'attention de confrères et de médias spécialisés. J'ai été invitée dans des congrès internationaux. En partie sous cette impulsion, la clinique a gagné en visibilité et son activité pris de l'ampleur. En conséquence, le comité de Direction avait décidé d'adjoindre un chirurgien supplémentaire à notre pôle pédiatrique.

Je milite avec Philippe Oursel, mon directeur et ami, pour que l'harmonie au sein d'une équipe soit aussi estimée que la quête de l'excellence médicale. En premier lieu parce que la santé de nos patients dépend de notre parfaite coordination. Secondement, parce qu'en égard au temps que nous passons au travail, autant s'efforcer de rendre cette part de la vie de chacun plus légère. En vertu de quoi, j'avais rendez-vous à huit heures précises le matin même avec le docteur Léna Arsenault, afin d'évaluer notre compatibilité professionnelle. Cela démarrait sous de mauvais auspices, puisque j'étais en retard – ce qui est à l'opposé de mon tempérament. Comme l'est également le fait d'être en tort et de m'en excuser.

Lorsque j'avais réussi à extraire mon fils du domicile, la circulation s'était densifiée et, parvenue péniblement au collège d'Hadrien, il avait encore fallu que je consacre plusieurs minutes à écouter la principale me morigéner pour ce manquement regrettable – collègue privé que j'avais précisément choisi (et imposé à mon ex-compagne, qui ne partage pas mon penchant pour l'élitisme) en raison de son enseignement exigeant et de la rigueur de sa discipline. Ce matin-là, j'en avais eu pour mon argent.

Je garai à huit heures trente-sept mon coupé allemand sur la place de parking à mon nom – Dr Sasha Beaupré, en lettres capitales – et traversai le hall à pas rapides (je ne sais pas marcher lentement). À l'étage, la cadre de santé, Brigitte Marques, m'avait interpellée à la volée.

— Hé, Sasha, ça va ? J'allais déclencher le plan blanc ! Trois-quarts d'heure de retard, c'est une première !

— C'est Hadrien... me plains-je, sur le pas de la porte. Il a passé plus de temps que moi à se préparer ce matin ! Je me demande ce qu'il a en tête...

— Ça, je peux te le dire : aux dernières nouvelles – et ça date de quarante-huit heures – il envoyait dix textos par jour à Mathilde, ma nièce... Ce n'est pas que ça m'enchant, mais c'est un bon parti, alors je laisse faire...

Son éclat de rire résonna dans le couloir.

— Sinon, elle est comment la prétendante ? me renseignai-je plus sérieusement.

— C'est simple : on dirait toi en moins sympa... Mais je parierais qu'il suffit de la dérider un peu !

— Ça veut dire quoi : moi en moins sympa ?

— Brillante, sûre d'elle, distante et... ponctuelle, énuméra-t-elle mécaniquement, avec la franchise mâtinée de tact qui la caractérisait. Le genre qui n'a pas de temps à perdre, crût-elle utile d'ajouter. Tu devrais y aller avant qu'Oursel n'engloutisse tout le budget RH dans une nouvelle chasse de tête.

— Bien Chef ! obtempérai-je, égrenant mentalement les qualificatifs qu'avait oubliés Brigitte pour me décrire. Drôle ? Attentionnée ? Sexy ?

Certes, l'honnêteté m'oblige à concéder que je suis rarement attentionnée et, assurément, de moins en moins sexy. Ma collègue, comme souvent, faisait preuve de discernement. À quarante-trois ans, sans personne pour m'aiguillonner, j'avais fini par surclasser ma propre caricature. En m'avancant dans le couloir à la rencontre de mon soi-disant double, je me remémorai cette dispute avec mon ex à l'occasion de laquelle, furieuse, elle avait prétendu que si je tenais tant à me lever à l'aube, même en vacances, c'était parce que je me sentais l'égale du soleil. Offusquée, j'avais rapporté cette anecdote à un collègue. Il s'était contenté de hocher la tête d'un air pénétré, apparemment ébaubi par la lucidité de Marie.

Le bureau de Philippe, sobrement décoré, impressionnait par son ordre maniaque. Il s'en dégageait une atmosphère paisible qui n'émanait aucunement de son visage quand j'ouvris la porte.

— Ah, la voilà *enfin* ! Sasha, j'ai le plaisir de te présenter le docteur Arsenault, mitrilla-t-il.

Assise à la table de réunion, Léna Arsenault ne m'offrit que son chignon banane parfaitement exécuté et le dos de son tailleur gris à contempler. Elle ne se retourna pas, m'obligeant à contourner le bureau pour me poster devant elle et lui tendre une main amicale, surplombée de mon sourire le plus avenant – celui qui dit : je fais ici un job *tellement* important que j'aurais bien pu te faire patienter davantage, mais comme je suis *tellement cool*, tu ne peux pas m'en vouloir !

Elle consentit alors à se lever. Elle était grande – approximativement de ma taille – mais elle était perchée sur des escarpins, ce qui lui valait de me dominer de quinze centimètres. Elle poussa son avantage jusqu'à planter ses yeux clairs dans les miens en serrant ma main. Ses traits étaient fins, réguliers, sa peau très pâle. Elle se mit alors à sourire, un sourire à fossettes qui disait : je ne suis pas quelqu'un qu'on fait attendre, mais je suis *tellement cool* qu'en effet je ne vais pas t'en vouloir.

Une assistante m'apporta un café serré – la tasse de Léna était vide, mais elle ne désirait pas être resservie. Je débutai par la présentation de l'équipe (unie et entreprenante), suivie de l'exposé de notre projet d'établissement (novateur), de nos valeurs (un service de santé accessible et performant) et de notre mode de fonctionnement (collégial). Je l'interrogeai ensuite sur ses motivations à nous rejoindre. Notre polyclinique était certes estimée mais elle offrait une vie isolée des principales métropoles et, compte tenu de ses références, Léna Arsenault pouvait aisément choisir son employeur. Elle répondit précisément à toutes les questions professionnelles, éluda les thèmes personnels avec beaucoup de doigté (j'avais juste appris qu'elle était franco-canadienne) et rebondit sur plusieurs sujets médicotechniques et organisationnels, de façon toujours pertinente. Je sentis Philippe se détendre, au fur et à mesure de notre entretien. Pour ma part, au terme d'une heure de discussion, je ne la connaissais pas vraiment mais j'avais la conviction que nous saurions collaborer ensemble.

Le Directeur me pria ensuite de les accompagner durant la visite. En retrait, j'observai Léna saluer les salariés que nous croisions (sans négliger les agents de service), exprimer un mot d'encouragement discret pour les patients, lorsque nous entrions dans leur chambre. Je captai aussi les regards appréciateurs du personnel masculin, au premier rang desquels James, un infirmier quadragénaire, charmeur compulsif, dont je crus constater, sans surprise, qu'à l'instant même il avait verrouillé sa cible.

Je finis par prendre congés, après avoir adressé un signe approuvateur à Philippe Oursel, le laissant conclure la négociation.

— J'espère vous revoir bientôt, docteur Beaupré ? dit-elle avec cet accent indéfinissable et ce léger voile qui altérait sa voix.

— Cela dépend désormais de vous ! En tout cas, quand on se reverra, appelez-moi Sasha. Je ne suis pas d'un formalisme excessif dans les relations.

— Oui, c'est ce que j'ai constaté, piqua-t-elle avant de se détourner.

Je vis Philippe se rengorger, réjouï par avance à la perspective de ne plus être le seul à me tenir tête.

CHAPITRE 2

La semaine avait été chargée. Plusieurs opérations lourdes s'étaient enchaînées, assorties de nombreuses complications bousculant le planning opératoire. Mes tâches administratives s'accumulaient dans des dossiers de couleur, que ma secrétaire déplaçait régulièrement, pour créer un effet de nouveauté qui pourrait me convaincre d'y jeter mes dernières forces. J'avais passé plusieurs nuits consécutives à somnoler sur le canapé-lit de mon bureau, ne trouvant pas l'énergie de prendre le volant. Grâce à la salle de bain aménagée pour moi dans une pièce contiguë, je sauvais à peine les apparences. Mon footing quotidien se réduisait le plus souvent aux abords immédiats de la clinique et ma femme de ménage passait plus de temps que moi à mon domicile. Pour ces raisons, il me tardait de confier quelques patients à Léna, qui avait annoncé son arrivée pour la semaine suivante.

Comble de l'ennui, afin d'offrir à mon fils l'illusion de l'entente cordiale, j'avais accepté pour le soir-même l'invitation à dîner de Marie et de son compagnon, Pierre, un pompier que je me devais à regret de qualifier de charmant. En ma présence, il redoublait d'effort pour faire comme si nous étions une famille recomposée *exactement* comme les autres. Mais comme il n'était jamais bien sûr du *genre* de sujets qu'il devait aborder avec moi, nous alternions considérations sur la mécanique irréprochable des voitures allemandes et partage des dernières tendances en matière de décoration intérieure. Il souffrait d'une tare, il n'aimait pas le silence, comme Marie. Lorsqu'elle s'affairait en cuisine, nous digressions vers un sujet qui nous mettait plus à l'aise. Il me racontait ses interventions sur des accidents routiers gravissimes et je lui annonçais le score final : un mort en réanimation, deux blessés qui ne danseront plus le rock n'roll, un rescapé, tiré d'affaires après quatre d'heures de bloc et une transfusion massive. Certes, c'était Pierre qui l'avait désincarcéré, mais c'était moi, finalement, qui l'avais sauvé. « Quelle est la différence entre Dieu et un chirurgien ? Dieu ne se prend pas pour un chirurgien ! ». La plaisanterie préférée de mon ex-beau-père...

Parfois, je me laissais aller à les tourmenter tous les deux en évoquant, au détour d'une conversation, des lieux ou des moments particuliers – Central Park à Noël, un concert mémorable de Bowie, les baleines à bosse au large du Chili – qui étaient des souvenirs lumineux pour Marie. Je lui avais offert de nombreuses première fois (pas uniquement au lit), c'était même un de mes objectifs personnels quotidiens. Je n'avais pas laissé à Pierre beaucoup de possibilités de

m'égaliser. Quoi qu'il fût, il était condamné à marcher sur mes pas. Comme le professait Dali : « le premier homme qui compare une femme à une rose est un génie. Le second un imbécile ». J'ai pour discipline de viser la première place en tout – quitte à être seule ! Ce que j'avais également mieux réussi que Pierre...

Immanquablement, arrivait un moment dans la soirée où je me retrouvais en aparté avec Marie. Elle ne pouvait alors s'empêcher de me demander si j'avais rencontré quelqu'un, si je sortais assez pour rencontrer quelqu'un, si j'avais pensé à m'inscrire sur un site web pour rencontrer quelqu'un... Cela aurait pu m'excéder, mais c'était pire que cela. Je me protégeais de sa sollicitude désobligeante à ma manière, frontale et provocatrice. « Ce n'est pas parce que tu m'as remplacée au pied levé par Mister Perfect que je suis forcément pressée d'en faire autant ». Elle se retranchait alors dans un mutisme blessé et je me tançais intérieurement pour ma bassesse, alors que j'étais à peu près certaine de ne plus être amoureuse d'elle. Du moins, voulais-je à toute force m'en convaincre...

J'avais rencontré Marie, un été, sur la côte basque. J'étais membre d'une équipe de secouristes qui bronzait en déjouant les baignes et soignait les piqures de méduse. Elle était serveuse dans un bar de plage, dernier job d'étudiante avant sa rentrée de professeur fraîchement agrégée de lettres classiques. La plupart de mes collègues masculins s'extasiaient devant cette rousse solaire et enjouée. Le gérant avait de quoi s'inquiéter pour son chiffre d'affaires de l'année suivante... Marie ne paraissait pas consciente de l'effet qu'elle produisait. Elle vous abordait toujours simplement, sans penser à mal, et pour beaucoup, c'était déjà une vexation, quand ils y pensaient si fort. J'étais tombée amoureuse d'elle à l'instant. J'avais aussitôt compté le temps qu'il me restait pour la séduire. Avec de la méthode et un soupçon d'intrigue, je m'étais lancée : la connaître, l'amuser, l'impressionner, puis oser. Rafler la miss ou me perdre. Je ne voulais me contenter, cette fois, de cet état incertain et subtil qui avait caractérisé si souvent mes relations « amicales » avec plusieurs de mes anciennes camarades de promotion. Façon alors lâche et utilitaire de m'épargner la brûlure du rejet et préserver l'énergie requise par mes études.

Adroitement, j'avais sondé mes collègues qui s'étaient escrimé en vain à draguer Marie. Elle aimait Racine et Yourcenar. J'avais appris des tirades de *Phèdre* par cœur (que je n'ai jamais oubliées) et m'étais abîmée les yeux à déchiffrer, à la lueur d'une lampe torche, les *Mémoires d'Hadrien*. Je ne m'en étais pas vraiment servi, mais je bénissais tout ce qui me rapprochait d'elle. Lorsqu'elle était de repos, je me faisais remplacer et lui donnais une leçon de surf ou organisais une randonnée sur la Rhune. Si elle avait besoin de faire une course, je l'emmenais sur mon scooter. Je testais sur elle tout mon second degré – elle ne semblait jamais s'en lasser. Je lui chantais (faux) les derniers tubes diffusés en boucle les radios. Un jour où elle lisait sur la

plage *Les neiges du Kilimandjaro* et que je la regardais curieusement, elle me demanda :

— Tu aimes Hemingway ?

— J'adooore Hemingway ! J'ai bu tous ses cocktails !

Elle avait éclaté de rire et un daiquiri m'avait attendu tous les soirs au bar.

Fin juillet, un vacancier anglais d'une beauté insolente était entré dans la partie, abusant de son charme. J'étais devenue déprimée, désespérée même – un sentiment qui mène à tous les héroïsmes. (J'ai depuis lors acquis la certitude que tout acte de bravoure dissimule un amour contrarié...). Égarée par le désarroi, j'avais pris des risques excessifs et m'étais fracassée contre des rochers saillants en secourant un adolescent. Je n'avais pas consciemment cherché à profiter de la situation, mais après cela, l'étoile du surfeur anglais brillait moins fort. Mon repos forcé m'avait permis de passer plus de temps encore auprès de Marie, qui me couvait de ses attentions inquiètes, changeait mes pansements et m'apportait chaque jour de quoi manger.

Un soir, alors que notre relation s'installait dans une amitié aussi intense que désolante, je m'étais saoulée au rhum et étais venue l'attendre à la fin de son service. Sur la plage, l'espoir anesthésié par l'alcool et convaincue de la perdre, j'avais jeté mon désir lancinant à ses pieds. J'étais tourmentée, malhabile, emportée. Elle aurait dû se détourner. Au lieu de cela, elle m'avait embrassée. Marie était entière et passionnée. Personne ne lui avait jamais fait pareille déclaration, cela lui avait suffi pour changer l'axe de gravité de son existence. Aux yeux de tous, plus vite que je ne l'espérais, elle avait pleinement assumé notre relation. Du reste de l'été, je ne me souviens que de son corps échauffé au mien. Son sexe avait le goût du sel, elle était sensuelle et apprenait rapidement. Peu habituée à douter, sauf en amour, je ne doutais décidément plus de rien.

En septembre, elle avait pris son poste de professeur de littérature, je finissais ma spécialité avant de rejoindre la clinique. Nous nous étions d'abord installées dans une commune avoisinante dont son père était l'édile. L'accueil de ses parents avait été respectueux, bien qu'ils eussent été ébranlés par le choix insolite de leur fille. Le voisinage avait été à l'unisson. Tout du moins, ceux qui désapprouvaient s'abstenaient de le manifester. Ou peut-être vénérerais-je trop Marie pour m'apercevoir de quoi que ce soit ?

Je lui ai offert une vie d'opulence, mais je n'ai jamais commis l'impair de laisser ma carte platinum supplanter mes mots tendres. Je poursuivais un but essentiel : hisser ma femme sur un piédestal et la rendre parfaitement heureuse. Elle ne pouvait l'être sans devenir mère. Je n'éprouvais pas le besoin (ni le goût du risque, ni le sens du sacrifice) d'être parent, mais l'absence d'enfant aurait anéanti notre

couple. J'avais donc organisé nos voyages à l'étranger et, à la deuxième insémination, Marie fut enceinte. Nous avons ensuite formé, durant onze ans, avec Hadrien, une famille unie, joyeuse et apparemment indestructible. Le bonheur est un tue-l'amour insidieux.

Ceux qui ont fini par m'apprécier m'ont souvent confié que lors de nos premières rencontres, ils avaient eu la pénible impression d'être soumis à un examen de passage. Marie ne donnait jamais ce sentiment. Elle était chaleureuse au premier contact. Elle se plaçait d'emblée à votre portée. Si quelqu'un allait mal, elle trouvait d'instinct le geste réconfortant, quand mon esprit se contorsionnait pour exprimer ma compassion. Elle percevait l'ensemble, je voyais les détails. Elle était spontanée, j'étais organisée. Elle était charnelle, j'étais cérébrale. C'est un cliché, mais nous nous complétions parfaitement.

Comment les choses se sont-elles déréglées ? Le quotidien nous a-t-il usées prématurément ? Ce serait une explication paresseuse. J'adorais mon quotidien avec Marie. Sans doute elle aussi, d'ailleurs, puisqu'elle s'acharne à le reproduire, en moins bien, avec son nouveau compagnon. (Je dis nouveau, bien que cela fasse deux ans qu'elle est avec Pierre. L'amour est une course de fond : je le prends au marathon quand il veut !). En vérité, moi qui suis conditionnée pour tout prévoir, je n'ai rien vu venir. Je ne me suis pas alarmée de ces petites mésententes, de ces légères insatisfactions qui font le lit d'un couple qui se met à dysfonctionner. Je me rappelle deux événements, qui n'ont pris que trop tard du relief.

Nous dînions chez des amis d'enfance de Marie – presque tous nos amis étaient, de longue date, ses amis. Quand il s'agissait des miens, c'étaient avant tout d'excellents collègues. Lui se piquait de lettres et avait tenu à nous faire lire, au préalable, son manuscrit – passablement mauvais. Au milieu du dîner, il avait insisté pour recueillir notre jugement d'esthètes. Dans ces situations, j'avais appris à me taire et laisser les commandes à ma compagne. Elle a des talents de société dont je suis tristement dépourvue. Je ne saurais expliquer pourquoi, Louis n'a pas eu la prudence de s'arrêter aux encouragements modérés de Marie. Il a tenu à connaître mon avis personnel. *Sincèrement.*

Erreur tragique. Le reste du repas avait été expédié avec une rapidité inégalée et dès que Marie s'était installée sur le siège passager, j'avais senti sa rage épaisse édifier un mur électrifié entre nous. Elle était explosive et j'avais des colères froides. Je pouvais l'ignorer longtemps, mais je ne voulais pas d'une dispute à la maison, en présence d'Hadrien. J'avais opté, comme toujours, pour la meilleure défense qui soit (après l'esquive) : l'attaque.

— Écoute, ça a sûrement été dur à entendre pour lui, mais je lui ai rendu service. Personne n'ose lui parler franchement. Ce n'est pas la peine qu'il sacrifie sa vie de famille en écrivant tous les week...

— En quoi es-tu qualifiée pour porter des jugements aussi assassins ? cingla-t-elle.

— C'est vrai, je ne suis pas agrégée de lettres classiques, mais au moins j'ai pris la peine de lire son *roman* jusqu'à la fin. Je ne me suis pas contentée d'extraits pour me faire une idée... En plus, je te connais suffisamment pour savoir qu'au fond tu es de mon avis.

— Ce n'est pas le problème !

— Je dois comprendre que c'est *moi*, le problème ?

— Tu es si exigeante que tu en deviens cruelle !

— Tu es si sensible que tu en deviens hypocrite.

Un amour impose son évidence quand même les défauts de l'autre vous émerveillent. On devrait savoir qu'il s'étiole quand les qualités de l'autre vous insupportent. Bien sûr, nous nous étions réconciliées. Nous parvenions toujours à nous réconcilier. Cela ne me coûtait jamais de faire le premier pas avec elle.

Quelques semaines plus tard, nous avions décollés pour les Maldives. Marie semblait un peu ailleurs, tout en donnant le change. Un malaise latent, que je m'employais à ignorer. Elle restait souvent seule sur la plage, tandis que j'initiais Hadrien à la plongée dans le lagon. Nous ne faisons quasiment plus l'amour. Je ne percevais plus de désir dans ses yeux, j'occultais le mien mais n'en souffrais pas outre mesure. Tant que je la faisais rire et que nous cultivions la tendresse, rien ne me semblait irréversible. Je savais être patiente. En rentrant, nous avions confié Hadrien à ses grands-parents pour le week-end et Marie avait voulu me parler.

Elle avait envie d'un homme. D'un homme *en particulier*. Un père modèle, opportunément divorcé, qui accompagnait comme elle, chaque mercredi, sa progéniture au rugby. Elle ne m'avait pas encore trompée avec lui – je voulais la croire – mais c'était à n'en pas douter imminent.

Je me suis laissée quitter sans résister. Parce que je ne peux pas supporter que ceux que j'aime ne soient pas parfaitement heureux. Parce que je suis trop orgueilleuse pour me livrer à un chantage affectif stérile. Parce qu'infliger à Marie une leçon de panache soulageait un peu ma blessure narcissique. Parce qu'enfin j'avais besoin, pour survivre, de me couper de mes émotions.

À partir de cet instant, je ne suis pas devenue un meilleur médecin, mais j'ai été un meilleur chirurgien. Je ne me suis pas changée en collègue des plus aimables, mais j'ai été la plus arrangeante : toujours volontaire pour assurer les gardes des ponts et des fêtes familiales. Comme un astre trop mûr, je m'effondrais sur moi-même mais donnais l'illusion de briller. Bien sûr, plus d'une fois j'ai songé à m'auto-administrer la perfusion de chlorure de potassium qui aurait conformé mon existence à ce à quoi elle ressemblait. Un néant poisseux dont je n'imaginai pas l'aboutissement.

J'ai su plus tard que Brigitte Marques avait, à cette période, fait changer les clés de la pharmacie à usage intérieur. À son initiative, un réseau de vigilance discret s'était mis en place autour de moi. Quelques années plus tôt, elle s'était détachée de l'amour de sa vie, après six ans de relation clandestine, quand elle avait enfin réalisé que quitter sa femme resterait pour son amant un projet éternellement remis au lendemain. C'était banal et douloureux. Elle me comprenait à demi-mot, sans jamais m'accabler de son expérience. Elle m'aidait à respirer, sentait quand il fallait proposer une pause, alléger mon planning ou au contraire m'occuper l'esprit. Elle m'invitait souvent à déjeuner, pour me forcer à manger.

Un jour, sans vraiment le réaliser, j'ai pu commencer à envisager le lendemain, sans que ce lendemain ne me paraisse une montagne infranchissable. Comme certains patients, je n'étais pas guérie, mais j'entrais en rémission.

CHAPITRE 3

Léna avait pris ses fonctions depuis le matin. Ses premières opérations au bloc étaient programmées pour la fin de semaine, le temps de prendre connaissance de nos protocoles et de s'entretenir avec les patients. Un pot de bienvenue était organisé à midi. J'étais théoriquement de repos mais j'avais passé la matinée à la clinique, à dicter des comptes-rendus et lire des rapports. Je m'accordai une pause sur le toit-terrasse du pavillon des urgences, qui bordait l'hélistation, où j'avais installé de longue date un unique fauteuil de jardin en teck. Il m'arrivait de m'y reposer, quand le temps s'y prêtait. Ou d'y fumer une cigarette lorsque, par nostalgie, mes cellules nerveuses revendiquaient leur part de goudron.

— Bonjour *Sasha* !

Je reconnus la voix particulière de Léna, sombre et musicale.

— Brigitte m'a dit que je pourrais sûrement vous trouver ici. Mon pot de bienvenue ne peut pas commencer sans vous !

— En réalité, c'est surtout sans toi qu'il ne peut pas commencer...

Elle enchaîna sans sourciller sur le tutoiement.

— Alors, c'est ici ton repaire, après une journée harassante ?

— Tu sais, je viens surtout là pour profiter de la vue...

— Je comprends, dit-elle en observant au loin le chantier qui n'en finissait plus, le parking saturé et le supermarché hard discount s'étirant mollement dans la perspective. On t'a déjà dit que tu avais un humour très britannique ?

— Pas assez souvent à mon goût !

Elle se donna la peine de sourire et j'eus envie de trinquer avec elle.

Le pot débuta par le discours de Philippe Oursel, qui visait à présenter le parcours de Léna – sans surprise, la plupart le connaissant déjà par les bavardages à la cantine, qui restaient la source d'information numéro un du personnel. Le directeur avait tenu à mettre en exergue le fait que nous disposions désormais, avec moi, de deux contributeurs occasionnels au *World Journal of Surgery*, ce qui était un immense motif de fierté pour l'établissement.

Chacun, selon ses priorités, s'était ensuite approché du docteur Arsenault ou du buffet. James n'avait visiblement pas d'appétit et proposait, avec sa traditionnelle hospitalité, de faire découvrir à Léna les nombreux sites d'exception de la région, dès qu'elle serait installée – quitte à l'aider si d'aventures elle manquait de bras pour porter ses cartons. Je réalisai qu'avec le nombre de recrues à qui il avait offert

ses services de guide, il était sans doute devenu membre honoraire de la plupart des musées environnants. Léna ne sembla pas l'éconduire, ce qui était un signe d'intérêt ou d'intelligence – James étant le plus expérimenté de nos infirmiers de bloc.

De mon côté, je finissais le bol de tomates cerises en conversant avec Brigitte des restrictions budgétaires, qui auguraient un planning estival impopulaire. Les syndicats peaufinaient déjà leurs tracts.

Une demi-heure plus tard, l'équipe s'était clairsemée, chacun reprenant son service. Léna Arsenault nous avait alors rejointes.

— Sasha, accepterais-tu de me consacrer un peu de temps cet après-midi ? J'ai des questions sur le cas du petit Alexandre Baron, que je dois opérer la semaine prochaine.

— Pas de problème, mais demande plutôt à Carole de t'aménager une heure dans mon agenda, demain ou vendredi. J'ai promis à mon fils d'aller le supporter au stade.

— Qu'est-ce que c'est comme match ? s'intéressa Brigitte.

— Un match préparatoire décisif du championnat... pour la qualification de la poule... Ou quelque chose de ce genre, dans l'ordre ou dans le désordre... dis-je sans conviction.

— Mère indigne ! souffla-t-elle, entraînant Léna vers le groupe où se tenait Carole, mon indispensable assistante.

Quand j'arrivai au stade, Hadrien était à l'échauffement et Marie se tenait dans les gradins, la main sur l'épaule d'un garçon maigrelet, à peine moins âgé que notre fils. Elle m'accueillit avec un franc sourire, jamais rancunière malgré nos accès de tensions épisodiques.

— Sasha, je te présente Kevin, le fils de Pierre. Kevin, voici Sasha, la deuxième maman d'Hadrien.

Je m'installai à côté du garçon, caressant ses cheveux au passage pour plaquer un épi contre son crâne. En vain.

— Sais-tu, mon grand, que si Marguerite Yourcenar avait vécu quelques années de plus, elle aurait certainement écrit les *Mémoires de Kevin* ? lui signalai-je ingénument.

Apparemment, l'enfant suivait à la lettre les consignes de son père : aucune information venant de notre famille ne semblait le désarçonner. Marie me fusilla du regard dès qu'il se fut éloigné en trotinant vers un groupe de camarades.

— C'est vraiment mesquin de se moquer d'un gosse !

— Je ne me moque pas du gosse, je me moque de ses parents, qui ont eu le mauvais goût de lui donner un prénom déjà passé de mode dix ans avant sa naissance.

— Tu sais, j'aimerais beaucoup qu'il y ait quelqu'un dans ta vie, dont je pourrais railler les erreurs de jugement. Malheureusement, tu n'as eu personne à me présenter depuis notre séparation. Ceci explique peut-être cela ! ajouta-t-elle avec une perfidie qui lui était d'ordinaire étrangère et qui désamorça chez moi toute pudeur.

— Tu sais très bien que je travaille quatre-vingts heures par semaine

pour le plus gros employeur de la ville... et que je m'interdis toute relation sentimentale avec mes collègues. Alors, susurrai-je, tu peux comprendre que je sois contrainte d'attendre de partir en vacances pour coucher avec une fille !

S'il n'y avait pas eu une dizaine de parents autour de nous, je suis certaine que Marie m'aurait giflée. Au fond de moi, j'éprouvais du soulagement à constater que je savais encore lui inspirer des émotions fortes – que l'indifférence n'avait pas triomphé du reste. Pour la suite de l'après-midi, nous avons trouvé plus prudent de nous ignorer placidement – ne renouant avec l'extraversion que pour applaudir Hadrien qui, en digne fils de sa deuxième mère, avait marqué le plus bel essai de l'après-midi.

En vérité, j'avais consenti *une* exception au principe radical par lequel je m'interdis toute relation intime avec des collègues. Hannah Benassayag était interne, stagiaire en médecine générale au cours du printemps précédent et, accessoirement, la petite-fille d'un de mes anciens professeurs d'université. À la première occasion où nous nous étions retrouvées en tête-à-tête, elle m'avait indiqué que son choix de stage n'était dicté que par un seul objectif : me rencontrer. Celui-ci étant atteint, elle se destinait désormais tout naturellement à coucher avec moi. Je remplissais, semble-t-il, tous ses critères : inaccessibilité, réputation de haute habileté, sexualité hors des sentiers battus (avec probable état de manque). Hannah ne s'interdisait aucune audace et usait d'arguments imparables – à commencer par un décolleté extravagant qui faisait perdre la raison à James. Je n'entendais pourtant pas contrevenir à mes principes sans livrer bataille. Évidemment, sur des personnalités arrogantes et peu acclimatées à l'échec, cela décuple l'intérêt du jeu.

Quelques temps plus tard, Hannah était entrée dans mon bureau sans se soucier de frapper, s'était assise sur le dossier ouvert devant moi et m'avait demandé si je voulais bien lui offrir un cours particulier. Sans attendre de réponse, elle avait plaqué ma main sous sa jupe et l'avait guidée lentement vers la naissance de ses cuisses. La curiosité m'incita à la laisser faire. Dans sa douce progression, ma main ne rencontra pas de sous-vêtement. Hannah s'était manifestement préparée à m'accueillir, mes doigts la pénétrèrent sans forcer. Tout le long de la palpation, elle m'encouragea d'un air de défi. Je n'eus pas cependant à patienter pour sentir les convulsions moites de son vagin. Sous ses gémissements, mon clitoris m'implora douloureusement, mais Hannah ne daigna pas, cette fois-là, s'en occuper. Quand elle eut obtenu l'orgasme rapide qu'elle était venue chercher, elle me tendit un mouchoir en guise de remerciement, rajusta sa jupe sous sa blouse et sortit en m'envoyant du bout des doigts un baiser ironique. Elle

m'avait laissée dans un état d'excitation difficile à réprimer. En ranimant mon désir, elle avait pris le pouvoir sur moi, s'était proclamée souveraine et n'entendait plus abdiquer.

Durant plusieurs semaines, nous nous étions égarées dans une relation sexuelle frénétique. Elle m'avait caressée, léchée, sucée, attachée, pénétrée, dominée. Dans la chambre de garde, sur mon bureau, sous la douche, dans le local technique, sur la table d'examen d'obstétrique. J'avais haleté contre ses seins durs, joui dans sa bouche, sur ses doigts adroits, contre son sexe humide. Elle avait introduit en moi des instruments dont j'ignorais jusqu'ici la forme et les effets. Il m'était arrivé de me prescrire un décontractant musculaire puissant pour m'aider à marcher.

À la fin de son stage, nous nous étions quittées bonnes amies. Elle continue à m'écrire épisodiquement des textos salaces qui me font mouiller. Pour la saint-valentin, elle m'a envoyé à la clinique un string en dentelle dans une enveloppe à l'effigie de *Playboy* qui a été beaucoup commentée.

Il m'arrive de me masturber en repensant à nos ébats. Mais quand vient l'orgasme, c'est toujours le corps intense de Marie que j'imagine contre le mien. Il n'y paraît pas, mais je suis sentimentale. Depuis la désertion de ma compagne, rien n'y fait, chaque été qui passe se résume à une lente brûlure. Je n'ai su ressentir aucune attirance, aucun coup de cœur (ne parlons pas d'amour), pour aucune autre femme – hormis Hannah, passagèrement. Sans doute par la seule grâce de l'énergie fulgurante qu'elle avait déployée dans le but de me faire vibrer.

Je n'avais plus couru dix kilomètres d'affilée depuis des mois. Il me restait à gagner en vitesse mais les sensations revenaient doucement. Je me jugeai en forme et en éprouvai une puérile fierté. Je finis mon parcours sportif en montant les marches de la clinique à vive allure et pris la direction de la douche quand je remarquai Léna, qui buvait un verre de coca, seule, en salle de pause. Je m'arrêtai un instant.

— Alors, cette première journée au bloc ?

— En fait, j'ai surtout enchaîné les opérations de routine. Mais ça m'a permis de prendre mes marques... L'équipe a été très prévenante.

— J'en suis ravie ! Bon, je vais aller me doucher...

J'étais en sueur dans mon survêtement et le t-shirt collait désagréablement à mon dos. Elle continua pourtant.

— Tu vas courir tous les jours ?

— Trois fois par semaine. De l'autre côté du parc, il y a un canal et tout le long un parcours de santé bucolique.

— J'avais cette habitude au Canada. Je compte m'y remettre...

— Tu n'as qu'à apporter tes affaires de sport, je t'y emmènerai la

prochaine fois : ça tombe bien, j'ai besoin d'un lièvre pour progresser... Bon, il faut vraiment que je file, je prends ma garde tout à l'heure. Toi, tu vas faire quoi ?

— Je vais traîner du côté des urgences, pour voir l'ambiance. Ils sont en sous-effectif, j'ai l'impression qu'un coup de main leur sera utile.

— OK. Mais ne sois pas étonnée s'ils te brusquent un peu. Ce sont des cow-boys ! voulus-je la prévenir.

— Tu oublies que je viens du far west !

— Alors tu devrais t'en sortir ! Si vous avez besoin de moi, tu m'appelles ? A plus !

Quelques heures plus tard, après un début de soirée calme, je m'endormis sur l'exemplaire défraîchi d'un magazine people, abandonné dans la chambre de garde, stupéfaite d'ignorer la plupart des célébrités qui s'y trouvaient (sans doute un indice de mon déclin). La sonnerie insistante du téléphone me tira de mes considérations ensommeillées. Je reconnus le ton d'Olivier, un médecin urgentiste qui ne s'embarrassait jamais de propos liminaires. Il avait dû soutenir une thèse sur le temps qu'on perd à dire « bonjour », « comment ça va ? » et « merci » et en avait conclu qu'il y avait là un gisement pour gagner des années de vie.

— Tu descends, j'ai besoin de toi, là !

Olivier et Léna m'attendaient devant un box des urgences et, en observant leurs mines butées, je sentis pousser sur ma tête la couronne du roi Salomon. Olivier prit les devants.

— Bon, je te la fais courte. Patient âgé de douze ans. Nausées, vomissements, douleurs abdominales. Le grand classique de la gastro ! Les gamins sont malades toute la journée, mais les parents préfèrent les emmener aux urgences plutôt que de quitter leur boulot pour consulter un généraliste !

— Ton avis ? demandai-je à Léna.

— La fréquence cardiaque est élevée. Le patient souffre de douleurs articulaires. Son père a précisé qu'il était essoufflé au repos depuis quelques jours.

Elle marqua une pause et me regarda patiemment, sans paraître perturbée par l'irritation qu'elle provoquait chez le médecin le plus teigneux du service.

— Myocardite ? proposai-je.

Je me tournai vers Olivier et pris les commandes.

— On va vérifier avec un ECG et s'il le faut une IRM. Les parents sont là ?

Olivier donna un coup de menton en direction de la salle d'attente, l'air sceptique. Je jetai un œil sur le dossier du patient. *Kevin Sagnon*. Merde !

— Tu connais ?

— Rien de moins que le beau-fils de mon ex...

Une équipe du SMUR fit à cet instant une entrée bruyante, charriant sur un brancard un motard inconscient. Olivier se précipita vers la salle de déchocage non sans nous encourager.

— Amusez-vous bien les filles !

— Tu veux que j'aille voir la famille ? proposa Léna.

— Il vaut mieux que je m'en charge. Si tu veux bien accompagner le petit à l'électrocardiographie, je te rejoins.

Il y avait une affluence raisonnable en salle d'attente. Je les repérai tous deux, assis dans un coin, près du distributeur de boissons. En m'apercevant, Marie retira brusquement sa main, qu'elle tenait dans celle de Pierre. *Gêne ou inquiétude ?*

— Sasha ! Est-ce qu'on t'a appelée pour Kevin ?

Ses traits étaient tendus et le ton de sa voix indiquait qu'elle espérait bien que non. *Inquiétude, donc.* Je les pris tous deux à part et confirmai.

— Nous allons procéder à des examens complémentaires. Ça va prendre un peu de temps. Je descends vous informer des résultats au plus vite.

— Ton fils est entre d'excellentes mains, tint à indiquer Marie à l'attention de son compagnon.

Même si les circonstances ne s'y prêtaient pas, je trouvai flatteur qu'elle s'en souvienne.

— Où est Hadrien ? m'enquis-je.

Pierre m'informa qu'une voisine veillait sur lui jusqu'à leur retour. Avant de remonter dans le service, je croisai à nouveau Olivier.

— Elle est un peu ceinture et bretelles, la nouvelle, non ?

— Écoute, ça vaut le coup de vérifier. Et puis j'aimerais autant que tout se passe bien... Je ne tiens pas à plomber les prochaines réunions de famille !

— Ça, ce n'est sûrement pas ton genre... m'asséna-t-il d'un ton caustique.

L'IRM montrait nettement des nécroses dans la partie sous épicaudique du muscle cardiaque. Renvoyé chez lui avec un traitement contre la gastroentérite, l'enfant risquait une mort subite à tout instant. Une intervention s'imposait et, bien que le geste ne fût pas à proprement parlé chirurgical, devant le caractère singulier de la situation, je proposai à Léna de m'assister pour la mise en place du ballon de contre-pulsion intra-aortique. Elle accepta volontiers de jouer les assistantes et son sourire en coin me fit penser que cette première la distrairait de son ennui. Léna était, comme moi, calme et

peu démonstrative. Je me demandai si le fait de se ressembler serait à la longue un avantage ou un handicap.

En salle d'attente, je retrouvai Pierre et Marie, fébriles. Je les invitai à me suivre dans une pièce à part, destinée aux entretiens médicaux, et entrai dans le vif du sujet.

— Il s'agit d'une myocardite aigüe, à un stade assez avancé. C'est une infection, qui peut avoir une cause virale ou bactérienne. Les analyses sanguines sont en cours. L'infection se soignera très bien dès que son origine sera connue, l'ennui est qu'elle a endommagé le muscle cardiaque, déroulai-je. Je dois intervenir.

Je parlai lentement. Pierre, hébété, restait sans réaction. Marie se porta à son secours.

— En quoi cela consiste-t-il ?

— Je vais placer une pompe dans son aorte, repris-je, didactique. C'est un petit ballonnet, qui va se gonfler et se dégonfler, pour augmenter le flux sanguin et soulager son cœur, qui se rétablira ensuite de lui-même.

Marie acquiesça. Il était évident qu'elle brûlait de me poser d'autres questions mais se censurait pour de ne pas alarmer davantage son compagnon. En pareille situation, je m'interdis toute promesse réconfortante – un geste anodin et mille fois répété peut entraîner, un mauvais jour, des conséquences malheureuses. Je ne voulais pas faire d'exception à mes principes. Le flegme et la confiance qui émanent du praticien restent le plus sûr moyen d'instiller de l'espoir à la famille, en plus de ses états de service – et à ce niveau, j'avais des raisons de pavoiser.

L'intervention par cathétérisme fut en soi une formalité. Après une anesthésie locale, j'avais introduit selon la technique de Seldinger le tube flexible par l'artère fémorale jusqu'à positionner le ballonnet en silicone dans l'aorte. Léna surveillait le moniteur et rassurait l'enfant. Il y a, dans le geste fluide et parfaitement exécuté, dans le tempo d'une intervention qui se déroule, jusque dans ses plus infimes détails, *exactement* comme prévu, une forme de grâce miraculeuse. Ce qui se rapproche le plus de l'idée de Dieu, pour un athée.

Il était tard, mais j'avais proposé à ma collègue de rester pour rencontrer la famille. La reconnaissance se partage et c'était en premier lieu sa présence d'esprit qui avait évité une perte de chance à l'enfant. Dans la pièce où ils patientaient, Marie et Pierre étaient maintenant accompagnés d'une femme brune assez jolie et d'un homme grand et chauve, de toute évidence culturiste. *Donc mon ex, son mec, l'ex de son mec et le mec de l'ex du mec de mon ex.* Il ne manquait que moi pour débiter la thérapie de groupe... J'introduisis Léna puis la laissai à la manœuvre. Elle rassura chacun, usant de mots simples et encourageants, puis détailla avec pédagogie le traitement qui débiterait dès le lendemain. Tous nous remercièrent chaleureusement. Pierre fut le plus empressé. Il me tira par le bras et je craignis, un instant, qu'emporté par un soudain épanchement, il se mette à sangloter sur mon épaule.

— Sasha, je n'ai pas de mots pour t'exprimer... Je voudrais vraiment faire quelque chose pour te remercier.

Tu pourrais peut-être commencer par me rendre ma femme ?

Au lieu de cela, j'avais formulé une banalité – je n'avais rien fait d'autre que mon travail – qui m'avait fait rougir. J'ai toujours honte quand je débite une platitude. Comme une preuve sidérante de l'infirmité de mon esprit, la manifestation d'un cerveau reptilien qui n'aurait pas évolué, le signe d'une senescence que j'aurais laissée prospérer. Le problème est que ce jugement, je le porte aussi sur mes congénères, lorsqu'ils s'adonnent aux lieux communs. Cela s'avère être un obstacle à l'épanouissement de ma vie mondaine et l'une des explications plausibles à mon célibat persistant.

CHAPITRE 4

Nous courrions depuis cinquante minutes déjà, à rythme soutenu. La douleur commençait à irradier mes cuisses, sous l'effet de l'acidose musculaire. Tandis que ma collègue profitait d'un avantage décisif (cinq années de moins) pour me distancer, j'accueillis avec soulagement les notes de musique soul qui retentirent au fond de ma poche. « Sauvée par le gong ! » s'écria Léna, qui ne me faisait pas l'amitié d'être dupe. La soul indiquait un appel personnel. J'étais *obligée* de répondre. *Don't stop me now* aurait signalé un appel de la clinique. J'aurais été tout aussi contrainte de décrocher. *Curieux ce besoin permanent de me justifier à mes propres yeux, alors que personne ne me demande rien !*

C'était Marie. Pierre et elle étaient encore bouleversés par la maladie brutale de Kevin. Ils tenaient à nous manifester leur gratitude en nous invitant à dîner. Je sentis instinctivement que ce n'était pas une bonne idée, mais j'ignorais comment le formuler de manière définitive et convaincante. Marie savait toujours déjouer mes arguments de façade. Voilà d'ailleurs quelque chose que l'on devrait instituer au moment d'une séparation. Parmi toutes les choses que l'on se rend (les lettres d'amour, les coups, à l'évidence), il faudrait aussi restituer le mode d'emploi de son ex. Ou du moins, devrait-on s'en interdire l'usage. Pourtant même Marie, modèle d'humanisme, n'aurait pas abandonné un tel pouvoir ! J'interrogeai Léna, mais le salut ne vint pas de ce côté-là, car elle accepta l'invitation sans regimber.

Je n'étais cependant pas certaine que la réunion de famille improvisée aux urgences lui avait suffi à saisir les liens qui nous unissaient. C'est, en fin de compte, l'aspect pénible de l'homosexualité : avoir à réitérer son coming out à chaque rencontre. Même si je ne me cache plus au fond du placard depuis longtemps, il faut bien vérifier que les commérages ont rempli leur office. À cette occasion, le plus horripilant est d'attendre les réactions – la plus répandue étant, précisément, l'absence totale de réaction, qui laisse libre-cours aux interprétations. « Ce que tu me dis-là n'a vraiment aucune importance » (*sache pourtant que ça m'a demandé un effort...*), « je vote à gauche, je ne vais pas être homophobe (mais garde tes distances...) ! » ou un triomphal et satisfait « je l'aurais parié ! ». Encore une chose qui rendait ma vie avec Marie plus simple. Je la laissais presque toujours se charger de cette besogne. J'entrai lâchement dans la place une fois les présentations faites.

Léna écouta mon explication lapidaire, me gratifia d'un sourire

amusé et dit simplement « tiens, c'est marrant, je ne l'aurais pas deviné ! ». Je ne sus déchiffrer si sa remarque était sincère ou ironique mais, sur l'instant, je décidai qu'elle était parfaitement appropriée à la situation.

— Sasha, j'ai quelque chose pour toi ! Encore une erreur d'aiguillage dans le courrier...

Brigitte Marques manipulait des piles instables de dossiers. Son bureau était couvert de plannings, de rapports, de formulaires, de notes griffonnées sur des post-its à la couleur défraîchie.

— Je ne sais pas comment tu t'y prends pour produire un tel foutoir ! dis-je, consternée.

— Tu sais, avec un peu de bonne volonté, tu pourrais y arriver toi aussi ! me répondit-elle du tac-au-tac, en continuant à chercher. Ah, la voici !

Elle me tendit fièrement une grande enveloppe kraft à large entête, timbrée aux États-Unis.

Lors d'un colloque à Chicago, l'hiver précédent, j'avais rencontré une équipe de chercheurs du MIT. Ils concevaient un bras robotisé, d'une précision extrême, qui permettrait de réaliser en temps réel des opérations de télé-chirurgie cardiaque à très longue distance. Leur invention ouvrait des perspectives exaltantes pour les patients souffrant de pathologies rares ou vivant dans des zones en sous-démographie médicale. Le Directeur de recherche m'avait suggéré, dès que la phase expérimentale serait validée, de me porter candidate pour intégrer son équipe, durant une année, afin de perfectionner les protocoles opératoires puis importer cette technologie en France. À mon retour, j'en avais parlé à Philippe Oursel, qui s'était montré enthousiaste. Le stade opérationnel était désormais proche : l'université américaine m'envoyait un dossier de candidature. Au regard de mon expérience, j'avais toutes les chances de bénéficier en avant-première de cette innovation pour la zone Europe de l'ouest.

Maintenant que ce projet s'envisageait concrètement, mon ardeur s'était un peu émoussée. Partir plusieurs mois était professionnellement envisageable – l'arrivée de Léna ne laisserait pas le pôle chirurgical en déshérence – mais je réalisai que la collaboration avec mon équipe me manquerait. Surtout, m'éloigner d'Hadrien me semblait hasardeux. Je ne l'imaginais pas cheminer dans l'adolescence hors de portée de mon regard. L'opportunité était pourtant valorisante : je liais mon destin à une innovation qui laisserait une empreinte marquante dans la médecine moderne. Je me sentais tiraillée et malheureusement, les deux personnes dont le jugement avait pour moi de la valeur, Marie et Philippe Oursel, me prodigueraient – je le devinais – des conseils divergents. Assise à mon bureau, méthodiquement, je traçai sur un bloc-notes un tableau à deux entrées, et distribuai les arguments en faveur de l'une ou l'autre des options. *Should I stay or should I go ?* Le résultat n'eut rien de décisif

mais je parvins à marquer un panier à trois points avec la feuille de papier froissée.

Je croisai Léna dans un couloir vers vingt heures trente : elle sortait du bloc quand j'achevai la visite de mes patients. Elle semblait satisfaite. Nous échangeâmes quelques mots sur l'organisation des soins et le planning des prochaines semaines. Elle me pria enfin de passer la prendre le lendemain pour nous rendre au dîner que je n'avais su éviter.

— Je ne veux pas arriver les mains vides, qu'est-ce que tu me suggères de leur apporter ?

— À part un fiston bien vivant, je ne vois de quoi ils rêveraient ! éludai-je, décidée à faire abstraction de cette soirée jusqu'au dernier moment.

— Sérieusement, tu ne vas pas m'aider ? C'est ma première invitation à dîner depuis mon installation !

Songeant à James, je trouvai cela improbable. Peut-être était-il malade ? Il fallait que je m'en inquiète. Comme je restai recluse dans mes pensées, elle insista.

— Quand on se connaît peu, mieux vaut la jouer classique : un montrachet pour Pierre, un bouquet de lys pour Marie ?

— D'accord pour le bourgogne mais les fleurs, ce n'est pas la peine ! arbitrai-je, catégorique.

— Pourquoi, tu as peur que je drague ton ex ?

Je stoppai au milieu de couloir pour jauger ma collègue. Léna était sans conteste une très belle femme. Des yeux bleus acier, adoucis par les sourires qu'elle consentait. Une élégance de fauve domestiqué. Un mélange de féminité et de force qui n'aurait pas choisi son camp.

— Primo, tu n'es pas son genre ! Deuzio, elle apprécie le bon vin. Tertio, je tiens *beaucoup* à rester la seule femme de sa vie – à l'exception de sa mère !

Elle arbora pour seule réponse une moue ironique qui pouvait sous-entendre n'importe quoi. Quant à moi, sous le vernis de mes certitudes, je n'étais pas absolument sûre que Léna ne soit pas du goût de Marie. Mais cette idée me torturait trop pour que j'accepte de la considérer sérieusement.

Léna s'était installée dans la partie médiévale de la ville, au troisième étage d'un immeuble en pierres de taille au fond d'une rue pavée. Sa porte était entr'ouverte et, sur son invitation, j'entrai pendant qu'elle finissait de se préparer.

Les murs de son appartement étaient fraîchement repeints et des cartons s'entassaient, en colonnes équilibrées, le long des portes.

D'imposants clichés en noir et blanc de femmes aux visages exotiques reposaient à même le sol, sur un parquet ancien. D'autres photographies, plus modestes, fixaient, figés dans leur élan, danseuses flamencas, matadors ou taureaux dans l'effort.

— Ses photos sont de toi ?

— Certaines, oui. D'autres sont des éditions limitées que je collectionne, précisa-t-elle, en sortant de la salle de bain dans un effluve fleuri.

Elle portait une robe noire cintrée, qui laissait ses épaules nues, et ces escarpins à talons hauts que j'avais remarqués le jour de l'entretien. Ses cheveux étaient relâchés, ce qui était inhabituel. Elle m'offrit un verre de saint-estèphe en commentant le travail des artistes, dont certains étaient devenus ses amis. Léna était volubile et enthousiaste, ce qui balaya aussitôt ma principale angoisse dans la vie : périr d'ennui.

La soirée était bien entamée et se déroulait comme la pièce de théâtre légère d'un auteur spirituel : sans gêne ni temps mort. J'en profitai pour m'éclipser au dessert et battre mon fils, à l'arraché, dans un jeu vidéo qui exigeait de la dextérité. Puis, de retour parmi les convives, j'adoptai la posture de l'observatrice en retrait. Marie s'intéressait à la vie de son invitée, évitant l'écueil des questions trop directes et je me sentis capable, pour une fois, de ne pas jeter un froid.

De ses nombreux voyages, Léna rapportait des rencontres singulières et quelques anecdotes d'occidentale égarée en terres étranges. Marie interprétait ses récits à l'aune de mythes méconnus et Pierre ne savait plus qui admirer... Ma collègue finit par aborder son installation ici, sa hâte et sa difficulté à nouer des relations, malgré son long compagnonnage avec le déracinement. Le couple offrit de lui présenter des amis et de lui faire découvrir la région. Ils en étaient tous d'eux originaires. (Tandis que ça ne faisait qu'une dizaine d'années que j'y vivais, je n'en avais sûrement pas encore percé tous les mystères...).

Sans doute pour ne pas être en reste, j'étonnai l'assemblée en proposant d'inviter Léna dans mon chalet. En fait de chalet, il s'agissait d'une cabane de pêcheur, rustique et isolée, à une heure et demie de route, acquise neuf ans plus tôt. Son attrait principal, outre son calme radical – renforcé par l'absence de réseau – était un lac, doté d'un ponton, au bout duquel je m'adonnais durant des heures à la contemplation du reflet des arbres dans l'eau. C'était mon île déserte. Souvent je m'y retirais seule, plusieurs jours, pour lire, nager et méditer. Je n'y avais jamais emmené personne d'autre que Marie et Hadrien. Je lus cependant dans le regard perplexe de mon ex que l'idée était incongrue. Ce n'était évidemment pas dans un ermitage que Léna étofferait son carnet d'adresses.

La soirée s'acheva vers minuit, par un échange de numéros de portables et la promesse joyeuse de se revoir rapidement. Je raccompagnai Léna chez elle au son de *kind of blue*. Je me sentais vaguement heureuse et, pour ne rien gâcher, évitai de me demander combien de temps cela pourrait durer.

James et moi déjeunions en fin de semaine à la cantine, après une matinée intense au bloc, qui nous laissait fourbus et pensifs. La conversation se tarissant, nous avions plongé de concert dans l'étude fervente de la chute de rein d'une kinésithérapeute traversant le réfectoire. Concentrés, nous nous fîmes surprendre par Léna, qui n'avait rien perdu de la scène et voulut nous renvoyer à notre impudeur.

- Vous ne vous êtes jamais retrouvés en concurrence, tous les deux ?
- Évidemment que non ! me défendis-je.
- Bien sûr que si ! rétorqua James en même temps.

Je compris à qui il faisait allusion. Parmi toutes les femmes qu'il avait désirées, peu lui avaient résisté. Mais il n'avait pas pu conquérir Hannah. Cela avait suffi à le convaincre qu'il couvait pour elle des sentiments hors normes. Nos relations n'en avaient pas été altérées

pour autant. Il était beau joueur et je lui offrais un cadeau précieux. Un amour contrarié anime les sens plus puissamment qu'une relation contrariante.

— Et toi, en profita James, tu as quelqu'un dans ta vie ?

— Dans ma vie, pas vraiment... Mais en vue, peut-être...

Cela émoustilla l'infirmier, qui voulut savoir quel était son genre d'homme mais ne put tirer aucune information supplémentaire.

— Et toi, Sasha ? Quelqu'un en ligne de mire ? demanda Léna, pour ne plus être l'objet de curiosité.

— Moi, c'est Waterloo morne plaine... Et ce n'est pas près de changer !

Nous fûmes interrompus par un message sur le smartphone de Léna, auquel elle répondit sur le champ.

— Alors, les choses s'accélérent ? s'enquit James, sans gêne.

— Non, c'est simplement Marie, dit-elle en me fixant.

Je n'étais pas *exactement* fâchée d'apprendre qu'elle conversait avec mon ex, mais l'ombre projetée d'une inquiétude m'imposa tout de même sa fraîcheur. Je débarrassai mon plateau, prétextant un rendez-vous, et les laissai finir leur repas en tête-à-tête.

CHAPITRE 5

Toute l'équipe chirurgicale était au staff, la réunion hebdomadaire au cours de laquelle nous exposons les opérations des prochaines semaines, débattons des cas complexes et ajustons le planning des huit salles opératoires. J'étais assise en face de Léna, qui prenait des notes. Elle portait une fine bague en opale. Quand elle leva son regard sur moi, je lui fis signe que je l'appréciais et elle m'accorda un sourire. Nous apprenions à nous connaître et cette soirée chez Marie nous avait rapprochées. Nos tempéraments étaient assez semblables, ce qui dix ans plus tôt nous aurait précipitées dans des relations houleuses. Mais j'avais appris à composer avec moi-même – ce qui n'allait pas de soi. Sans doute pour cette raison, je me sentais à l'aise avec Léna. Nous devenions complices et entamions une prometteuse collection de *private jokes*.

C'était au tour de Jean-Michel Levet de prendre la parole. Obstétricien doué mais introverti, il redoutait de s'exprimer en public, parlant vite et bafouillant beaucoup. Je l'écoutais toujours attentivement, car il réservait ses interventions aux cas les plus intéressants. Il n'avait aujourd'hui qu'un seul dossier devant lui, qu'il nous présenta après s'être longuement raclé la gorge. Il s'agissait d'une jeune femme, Juliette, ou plutôt de son fœtus de vingt-neuf semaines, dont la malformation cardiaque compromettait la survie. Jean-Michel projeta l'échographie d'un cœur de deux centimètres. L'une des valves, rétrécie, altérerait le fonctionnement d'un ventricule. Il conclut par l'exposé d'une alternative : attendre l'accouchement et opérer le nouveau-né aussitôt puis à de multiples reprises ou tenter une intervention *in utero*. Il laissa la question au débat, les regards se tournèrent vers moi. J'avais étudié des comptes-rendus de telles opérations réalisées aux États-Unis. Elles restaient rares et risquées. Menées à bien, elles changeaient pourtant la vie de l'enfant, autrement condamné à des mois d'hospitalisation – dans le meilleur des cas. Cela valait la peine d'être pesé. La chirurgie n'est jamais que l'exercice de la plomberie avec du matériel sophistiqué et, dans le cas présent, miniaturisé à l'extrême. Léna abonda en ce sens. L'échographe de dernière génération, récemment acquis, rendait possible la visualisation du cœur en trois dimensions – prérequis incontournable. Il fallait en outre pouvoir utiliser une sonde d'un tiers de millimètre au maximum, dont l'établissement ne disposait pas. Une discussion s'engagea sur la possibilité pour nos fournisseurs de nous prêter un tel matériel. Léna proposa de contacter le service de chirurgie pédiatrique

d'un hôpital de Vancouver dans lequel elle avait conservé des relations. La résolution de ce problème était une priorité : au prochain staff, un point serait fait sur la faisabilité technique de l'opération. La réunion s'acheva une heure plus tard.

— Ça te dirait de venir dîner chez moi ce soir ? proposa Léna à la sortie.

Nous étions vendredi, ni elle ni moi ne serions de garde et Hadrien devait passer le week-end chez Marie.

— Ne me dis pas que tu es bonne cuisinière ? m'étonnai-je.

— C'est un domaine dans lequel je me défends...

— Et tu as d'autres talents cachés ?

— Tout dépend jusqu'où tu es prête à pousser la curiosité... répondit-elle, d'un ton badin.

— Eh bien jusque-là, pourquoi pas ?

— Alors, vingt-et-une heure chez moi ?

Je garai ma voiture à quelques rues du centre et me dirigeai à pied vers l'appartement de Léna. Le printemps installait patiemment sa tiédeur : les terrasses étaient bondées, les rues se ranimaient. De très belles filles captaient l'attention de leurs rires sonores, offrant le spectacle de leurs jambes encore pâles aux amateurs. Elles étaient trop jeunes à mon goût mais j'aurais volontiers tenté une nuit avec l'une d'elle, si cela avait pu être sans complication et sans lendemain. Ne serait-ce que pour savoir si j'en étais encore capable. J'avais la sensation grisante d'abandonner, pour un soir, une longue léthargie. Les êtres autour de moi prenaient corps à nouveau.

Léna m'ouvrit la porte, pieds nus, un crayon planté dans sa chevelure relevée. Elle portait un jean et une tunique en lin sous un tablier de cuisine. Elle m'installa au bar, devant un verre de bourgogne blanc, tandis qu'elle finissait de hacher de fines herbes. Un fumet de noix de saint-jacques mêlées d'épices s'échappait de la cuisine. Elle m'invita à choisir la musique – j'optai sur son iPod pour un album soul. La voix langoureuse de Kendra Morris emplit l'appartement et je me relâchai en observant mon hôte, de dos, cuisiner. Léna m'intriguait. J'avais envie d'emprunter ses chemins détournés, de dénouer la mélancolie qui affleurait sous ses gestes contrôlés. J'ambitionnais de m'en faire une amie, de la connaître sans avoir à la presser de questions.

Elle m'apprit au cours du repas que ses parents avaient divorcé quand elle était très jeune. Restée au Canada avec son père, responsable commercial dans le négoce du bois, elle avait passé son enfance à déménager tous les deux ou trois ans, au gré des évolutions de carrière ou des fréquentes déceptions sentimentales de celui-ci. Après sa mort accidentelle, Léna était venue s'échouer en France, aux côtés d'une mère méconnue et dépressive. Ses études de médecine à

peine achevées, elle avait regagné le Canada, soulagée. Puis un jour, brutalement – sans doute à la façon de son père – elle avait jeté l’atlantique entre elle et une profonde blessure amoureuse. Elle voulait désormais se stabiliser, mais n’était jamais bien sûre d’avoir choisi le bon chemin, de s’être arrêtée au bon endroit. Même si elle s’inventait depuis peu des raisons d’espérer.

— Et toi, qu’est-ce qui te retient ici, à part ton job et Hadrien ?

— Tu veux dire : à part ce qui constitue mes priorités dans la vie ?

— Je veux dire... est-ce que tu continues à attendre Marie ?

Je sentis mon estomac se contracter. Léna dévoilait sans ménagement l’énigme autour de laquelle je gravitais depuis deux ans, comme un squalo auprès d’un corps décharné dans un océan dépeuplé – retardant le moment de s’y attaquer, par peur du vide dévastateur qui suivrait. Avais-je, un jour, *réellement* renoncé à Marie ou me contentais-je d’attendre que la déception sape son couple ? Et si elle me revenait, en serais-je heureuse ou simplement rassurée ? Que restait-il encore à aimer chez elle ? La femme dans le rang qu’elle était devenue ? L’être incandescent qu’elle avait été ? Ou les restes fumants de son amour démesuré pour moi ? La tristesse que m’inspirait notre rupture, était-ce désormais autre chose qu’un lâche apitoiement sur moi-même ?

Un chagrin d’amour est une blessure suintante qui retient le temps. Parfois on se complaît à en gratter la croûte plus que de raison, juste pour se souvenir que l’on a magnifiquement existé. « Quelle est la femme qui n’a pas regretté un temps de sa vie où elle était triste ? » remarquait Colette. Avais-je vraiment envie d’abandonner ma pieuse douleur ? Je réalisai qu’il était grand temps de savoir où j’en étais avec Marie et qu’il n’y avait qu’une seule façon d’être fixée. Je pris mentalement la décision de m’y employer sans désespérer.

— Pardon, j’ai été affreusement indiscreète... bredouilla Léna, mal à l’aise face à mon silence.

Elle entreprit de débarrasser les assiettes, ce qui me tira de mes pensées. Je lui trouvai du charme, engoncée dans son embarras. La première faille qu’elle m’offrait. Elle donnait rarement prise au réconfort. Je n’eus pas le cœur à l’accabler.

— Tu n’as pas à t’excuser, on a beaucoup bu toutes les deux, lui dis-je – ce qui était surtout vrai pour moi. Le dîner était délicieux ! Ça te dirait de sortir prendre un verre ?

— Avec plaisir ! fit-elle, pas encore tout à fait rassurée.

— Il y a un bar gay friendly à deux rues d’ici : bonne musique, ambiance bon enfant. J’ai opéré le patron il y a trois ans. Il m’adore ! Et surtout pas d’inquiétude, on y croise plein d’hétéros !

— Je ne suis pas inquiète, se défendit-elle. J’ai besoin de me changer ?

— Tu es parfaite !

De jeunes gens se massaient bruyamment autour des tables hautes qui débordaient sur le trottoir. Au son d'une musique électro, des serveurs en t-shirt fluos entraient et sortaient de la Luna Loca, soutenant à bout de bras des plateaux chargés de cocktails. Le fond du bar était agrémenté de canapés capitonnés, sous une lumière tamisée. Je choisis de me diriger vers le comptoir, entraînant Léna à ma suite. Mon arrivée fut acclamée par Max, le propriétaire.

— Ma caille ! Ça fait une éternité ! Quel plaisir de te revoir ! Comment vas-tu ? hurla-t-il, en me malaxant l'épaule. Qu'est-ce que tu bois ? Un mojito au champagne, comme d'habitude ! Ludo ! Ludo, un mojito royal pour Sasha ! Dis-moi, qu'est-ce que tu deviens ? C'est le printemps, tu sors d'hibernation ? Tu sais, j'en connais une qui sera très contente de te voir...

Max était adorable, volubile et ne savait pas s'arrêter. Je préférerais enchaîner.

— Max, je te présente Léna. Elle travaille avec moi et...

— Ah, Léna, quel prénom original ! Vous êtes chirurgien, aussi ? Ah, c'est bien, c'est un beau métier ! Sasha vous a dit qu'elle m'avait sauvé la vie, il y a trois ans ? En plus, elle a été a-do-rable avec mon compagnon ! Sans Victor et elle, je ne sais pas où je serai ! Sûrement au rebus ! En tout cas, vous faites un beau couple toutes les deux ! Magnifique, si, si, vraiment ! Bon, dis-moi qu'est-ce que je t'offre à boire, ma belle ?

Léna nous observait, à la fois amusée et consternée. Max commanda pour elle un americano. Je pus à peine lui intimer l'ordre de se rendre à la clinique pour un echo-doppler qu'il accostait déjà un couple de quinquagénaires, dont il semblait pareillement familier.

— Tu ne lui as pas dit qu'il fallait se ménager, après une opération du cœur ? me reprocha-t-elle.

— Si, mais il met un point d'honneur à ne suivre aucun conseil...

Le DJ enchaîna un set de musique disco et Léna me tira d'autorité sur la minuscule piste de danse. Elle était souple et voluptueuse et attira vers elle de jeunes hommes très beaux et quelques femmes, qui s'activaient à son rythme. Je me fatiguai la première et retournai au bar commander un second mojito et la regarder danser. C'est Joséphine qui me servit. Filiforme, androgyne, elle me draguait avec insistance chaque fois que je venais à la Luna. J'étais flattée de sa cour – elle avait un succès certain auprès de femmes de tous âges et de différents styles – mais elle ne me troublait pas suffisamment pour que je franchisse le pas. Même dans le cadre d'une relation purement récréative, comme elle me le proposait souvent. Avec elle, je pressentais les crises à venir et je n'ai de goût que pour les rapports simples, qui ne mettent pas à l'épreuve mon absence de savoir-faire

relationnel.

Léna finit par me rejoindre, une expression de contentement sur le visage et une femme débraillée à ses trousses. Celle-ci commanda pour elle une coupe de champagne, alors que Joséphine ignorait obstinément les gestes d'appel de ma collègue.

— Qu'est-ce qu'elle a, la serveuse ? Il faut avoir sa carte d'habituée pour commander ? s'impatienta Léna.

C'est l'autre qui répondit.

— Joséphine est lunatique : faut pas le prendre pour toi ! Tu n'as qu'à me demander et j'exaucerai tes vœux ! surenchérit-elle benoîtement.

J'étais partagée entre l'envie de rire et celle de souffleter l'importune, à coup de *Dictionnaire des idées reçues* flaubertien. L'alcool balayant les réserves, je choisis une variante plus démonstrative. Je me collai à Léna, la poitrine pressée contre son dos et les bras fermement arrimés à sa taille – geste de protection ou de propriétaire.

— Ma femme et moi on se débrouillera seules. Mais si on cherche une partenaire de jeu, on saura où te trouver...

— Hé, désolée les filles, j'avais pas pigé que vous étiez ensemble !

Lasse de sa déconvenue, elle s'éloigna, haussant les épaules, et je relâchai à regret mon étreinte.

— Tu m'as cassée le coup ! fit mine de m'en vouloir Léna, m'assénant une bourrade dans l'épaule. Je n'ai pas besoin d'un chaperon !

— Quoi, tu n'étais quand même pas intéressée ? Tu aurais tort, tu peux avoir mieux !

Elle hocha la tête sans conviction. Je fis résonner mon verre contre le sien, puis nous recommandâmes une tournée et je la raccompagnai jusque chez elle, vers deux heures du matin.

Je regagnai ensuite mon domicile dans un état second, léger et fourmillant. Rien de ce que m'offrait la vie ne pouvait, à cet instant, me décourager. Pas même la perspective de la migraine rageuse qui me harponnerait au réveil. À peine arrivée, je reçus un texto de Léna, qui voulait s'assurer de mon retour et me remerciait pour cette excellente soirée. Je plongeai aussitôt dans un sommeil inhabituellement agité de rêves insensés.

La semaine passa très vite, j'avais manqué de temps pour moi. Je disposais toujours du dossier de candidature de l'université américaine et n'en avais encore parlé à personne. J'étais pourtant peu coutumière de l'indécision. Comme l'échéance approchait, je me rendis à la nécessité de m'en ouvrir à Marie. Cela me donnerait ainsi l'occasion d'affronter l'*autre* question qui me tourmentait. Le passé et le futur examinés au cours de la même séance. À mon échelle, un sommet d'introspection ! Je lui laissai un message, demandant de passer me voir à la clinique mercredi après-midi. C'était notre habitude, quand nous avions besoin de nous entretenir de sujets importants sans être dérangées. Elle ne travaillait pas et je pouvais toujours, entre deux patients, m'isoler une demi-heure. Mon téléphone fixe sonna et Carole me rappela que j'étais attendue au staff.

La réunion débuta, comme prévu la semaine précédente, par le sujet présenté par Jean-Michel Levet. Après avoir examiné attentivement les cas cliniques similaires, j'avais acquis la conviction que l'établissement réunissait les compétences nécessaires pour réaliser l'opération. Restaient les problèmes matériels. L'hôpital de Vancouver avait mis Léna en relation avec un fournisseur, qu'elle avait convaincu de nous aider. Grâce à l'appui de Philippe Oursel, chargé de lever les obstacles administratifs, nous disposerions en début de semaine du matériel requis.

Une effervescence s'empara aussitôt du groupe. Nous décidâmes que l'équipe chirurgicale serait constituée de Léna, Jean-Michel, Bastien et moi. Le planning opératoire fut modifié en conséquence et je demandai à Brigitte Marques de changer les jours de repos de James, car je préférais m'appuyer sur lui pour cette opération, fixée au jeudi suivant. Chacun connaissait sa mission et la préparation des grandes lignes de l'intervention fut bouclée en deux heures. Quoi qu'il arrivât – succès ou échec – il faudrait s'attendre à subir des retombées importantes. Nous savions tous que le geste technique était à notre portée. Il fallait apprendre à résister à la pression psychologique d'une opération *in utero*.

Notre planning fut allégé dès le week-end, pour nous permettre de disposer du repos nécessaire à une concentration optimale, peaufiner les derniers détails et coordonner l'intervention. Les gardes et astreintes furent réattribuées, et tous ceux qui le pouvaient et qui ne participaient pas à cette première en prirent leur part. En ce qui me concernait, je décidai d'aller passer ces deux jours de repos, seule, au chalet.

J'y dormis étonnamment bien, au regard de l'agitation qui s'emparait de mon cerveau dès que j'étais éveillée. Tout au long de la journée, les pieds dans l'eau fraîche, le soleil cinglant ma peau, je répétais

mentalement les gestes minutieux à réaliser, jusqu'à atteindre ce point où l'enchaînement devient fluide et mécanique. Comme un poème, que l'on peut réciter de mémoire, même fatiguée, même lorsque tout s'y oppose. Puis, sans y prendre garde, mes pensées divaguaient vers Léna, ses mains habiles, ses gestes sûrs, sa froide détermination. Aurais-je conçu une telle hâte à me jeter dans cette aventure sans elle à mes côtés ? Aussitôt, la silhouette de Marie s'imposait à mon esprit et je me sentais mal à l'aise. J'ouvris les yeux : la beauté simple qui m'entourait me prit à la gorge. Troquer cette familiarité pour un supplément de renommée professionnelle qui m'exaltait de moins en moins en valait-il la peine ? Encore aurait-il fallu que je sache clairement par quelle ivresse la remplacer. Et combien il m'en coûterait d'y succomber. La seule chose dont j'étais certaine est que je n'étais pas disposée à souffrir à nouveau. Cela évidemment, limitait mes options, sans éclaircir le brouillard.

Durant deux jours, nous nous étions isolés dans un sas étanche, Léna, Jean-Michel, James, Bastien (l'anesthésiste) et moi. Carole filtrait mes appels plus radicalement encore que d'habitude et tout ce qui ne relevait pas d'une urgence absolue était dérouté sur le reste de l'équipe, ce qui était un confort inouï. Nous avions étudié, autant que faire se pouvait, tous les paramètres médicaux, techniques, organisationnels et humains de l'opération. L'intervention de chacun fut millimétrée et nous la connaissions désormais parfaitement. Quelques différences d'appréciation avaient été soulevées et réglées dans la concertation. Quand, à la fin de la journée de mardi, des plaisanteries commencèrent à fuser, nous étions assurés d'être prêts.

La patiente était entrée à la clinique la veille, soumise à une série d'examens dont nous recevions au fur et à mesure les résultats. Au cours d'une dernière réunion mercredi matin, un consensus s'établit en trente minutes pour donner le feu vert à l'opération. Après quoi, chacun alla s'occuper comme il l'entendait, jusqu'au lendemain sept heures. Pour ma part, je m'acquittai de tâches administratives sans grand intérêt mais qui n'épuiseraient pas ma concentration. Léna s'en alla courir et James opta pour la consultation compulsive de profils féminins sur les sites de rencontres en ligne dont ses collègues lui avaient offert l'abonnement. Le cadeau d'anniversaire était initialement humoristique mais, comme je m'y attendais, James ne l'avait pas laissé perdre.

Vers quinze heures, j'empruntai une cigarette à Carole et lui indiquai où Marie me pourrait me retrouver. Le ciel était vide et les rayons du soleil se reflétaient violemment sur les vitres des bâtiments situés en face du toit-terrasse. Je me reprochai de ne pas avoir emporté mes lunettes. Je me sentais fébrile et inhalai précipitamment la première

bouffée de cigarette, qui anesthésia mes poumons.

Marie se manifesta à peine mon mégot écrasé, ce qui m'évita de ressasser. Elle arborait en se dirigeant vers moi un sourire pacifique, comme si elle était, quoi qu'il arrive, toujours heureuse de me revoir. Elle portait une jupe-tailleur et un chemisier blanc, qui laissait apparaître, surplombant son décolleté, la constellation de taches de rousseur que j'aurais pu dessiner de mémoire. Elle avait gagné depuis quelques mois des rides au large des paupières et avec elles, une gravité nouvelle, qui n'altérait pas son magnétisme. Elle restait hautement désirable. Je me raisonnai en me rappelant que tout cela se réduisait, au fond, à une vulgaire chimie du cerveau. Je fais le pari qu'à l'avenir, de futurs confrères soigneront les chagrins d'amour avec de simples cachets et inventeront l'amour éternel à base de spray aux phéromones. *Les souffrances du jeune Werther* rendues à jamais inintelligibles aux nouvelles générations...

— Hadrien m'a dit que tu préparais une opération hors du commun ? Il est très fier de toi, tu sais ? Il en parle à qui veut l'entendre ! commença Marie, après m'avoir infligé une embrassade amicale.

— Hors du commun, n'exagérons rien ! Des opérations in utero, ça s'est déjà fait. Mais c'est vrai que pour nous, ce sera une première.

— Alors, c'est pour demain ?

Je hochai la tête en fixant l'horizon. Je ne savais plus comment me lancer.

— Tu parais anxieuse... Ça ne te ressemble pas !

— Je suis un peu... perturbée en ce moment. Je me pose des questions existentielles...

— Ça, ça ne te ressemble pas non plus... tacla-t-elle gentiment, en se calant, bras croisés et dos contre la rambarde. Elle planta ses yeux verts dans les miens, de ce regard intrigué et patient qui invitait à la confiance et rendait vaine toute tentative de résistance. J'avais besoin de son opiniâtreté pour accoucher. *Marie, la meilleure obstétricienne que je n'ai jamais rencontrée* ! Avec beaucoup de douceur, elle aurait fait avouer son code de carte bleue à un pingre.

— J'ai peut-être l'opportunité de partir aux États-Unis pour un an, enchaînai-je. Rejoindre une équipe de recherche. Je pourrai développer la chirurgie cardiaque à longue distance. Ça permettra d'ici quelques années de soigner des pathologies rares dans des pays émergents, avec seulement quelques plateaux techniques par zone géographique, débitai-je avec une conviction un peu forcée. C'est une approche novatrice, centrée sur le patient plutôt que sur le chirurgien.

— Ça a toujours été ton rêve de rendre la chirurgie de pointe plus accessible. Je me rappelle ton enthousiasme à ton retour de mission humanitaire aux Philippines ! Si Hadrien n'avait pas été bébé, je ne sais pas ce qui t'aurait empêché de t'installer dans cet hôpital de

campagne...

— Tu aurais enseigné le grec ancien dans un orphelinat... À nous deux, on aurait fini par décrocher le prix Nobel ! plaisantai-je, m'éloignant soigneusement du sujet.

— Ce projet... tu es vraiment décidée ?

Marie savait toujours recentrer le débat avec à-propos.

— En fait, je n'arrive pas à me résoudre à envoyer le dossier de candidature.

— Qu'est-ce qui te retient ?

— Hadrien... l'équipe ici... toi, peut-être ? Je ne sais pas... J'ai l'impression de m'épuiser dans une perpétuelle fuite en avant. Je tourne en rond.

— Tu as rarement douté devant les décisions importantes. Qu'est-ce qui change cette fois ?

— C'est vrai... et c'est peut-être là le problème ! Je ne me suis sûrement pas posé assez de questions ces dernières années... Je me dis que c'est peut-être pour cette raison que je t'ai perdue ? À force d'éviter d'affronter les vrais sujets... Tiens, par exemple, sais-tu que je suis incapable de savoir si je suis encore amoureuse de toi ?

Pour cette dernière phrase, j'avais mis dans la voix toute la légèreté dont j'étais capable. Comme d'habitude, elle était maculée d'ironie. Marie m'écoutait, attentive, aucune émotion ne venait trahir ses pensées. Comme un médecin observe un patient, réservant son diagnostic à la fin de l'exposé des symptômes. *Comme si je ne parlais pas d'elle !*

— Je suis toujours là, à contempler avec sidération mon âme d'il y a deux ans, repris-je sans pudeur. Moi je t'aime, toi tu ne m'aimes plus. Je ne sais pas si j'ai évolué depuis. Dès que je m'approche de cette question, ça m'opprime... J'ai l'impression que si j'admettais que je suis toujours amoureuse de toi, ça me précipiterait dans le mur. Et si je découvrais que j'ai surmonté cette épreuve, cela me renverrait à la vacuité de ma vie. Alors, j'esquive, j'élude, je me raconte des histoires... Ça m'empêche de souffrir, et ça m'empêche d'avancer. Toi, par exemple, comment as-tu su avec certitude que tu ne m'aimais plus ?

— Je ne me suis jamais dit que je ne t'aimais plus. J'avais l'envie obsédante d'un autre corps et je ne voulais pas te tromper, répondit-elle franchement.

— Si je t'avais laissé vivre librement cette histoire, est-ce que tu me serais revenue ?

— Je ne sais pas vivre deux histoires à moitié, et puis nous aurions été trois à souffrir. Mais si tu veux le savoir, il n'a pas été facile de renoncer à toi, Sasha. Et il n'y a pas un seul moment de notre relation que je parviens à regretter. J'avais simplement ce manque et malgré

tous tes efforts, tu ne pouvais pas le combler.

— Donc aujourd'hui, il ne te manque plus rien ?

— Disons que ce que je n'ai pas avec Pierre, je l'ai déjà eu avec toi, conclut-elle, après une courte hésitation. La seule chose qui me manque maintenant, c'est de te savoir heureuse.

— Que je sois amoureuse d'une autre femme, ça ne te ferait rien ?

— Figure-toi que je m'y suis préparée...

— Alors tu es absolument certaine de ne plus m'aimer ?

— Ça te soulagerait que je te réponde oui ?

— Ce qui me soulagerait, c'est que tu m'aides à savoir où j'en suis. Mais là, je t'en demande beaucoup...

— Je ferai tout ce que je peux pour t'aider, Sasha, dit-elle en pressant sa main sur mon bras.

— Alors... J'aimerais que tu m'embrasses, une dernière fois. Je crois que ce serait la dose de Penthotal dont j'ai besoin pour entrevoir la vérité...

Marie me fixa droit dans les yeux, pesant le sérieux de ma requête. Comme je ne lui donnai pas l'impression de plaisanter, elle s'approcha dangereusement, sans dire un mot. Elle sentait le jasmin, le citron et l'encens, un parfum captivant, que je lui avais déjà connu et qui la définissait parfaitement. Elle s'avança encore, jusqu'à poser sa bouche sur la mienne. Ses lèvres étaient douces, habiles et familières. Sa langue darda la mienne, avec une langueur qui ressuscita notre intimité. Je retrouvai son goût, son odeur, sa chaleur singulière. C'est alors que je sondai mes entrailles, étonnamment apaisées. J'y découvris une joie suave et évidente, qui ne me quitterait pas et ne me retenait plus. En quelques secondes éternelles, le passé lumineux avait déposé les armes, sans condition. Je n'étais plus amoureuse de Marie et j'étais d'accord. Qu'elle me rendît fougueusement mes baisers (la mécanique des corps suit sa propre logique) n'y pouvait rien changer.

Un claquement métallique résonna derrière moi et je me détachai de Marie, soulagée et disculpée.

— Je crois qu'il y a quelqu'un... dit-elle en s'écartant, troublée.

Puis, après un instant :

— Est-ce que tu as la réponse à tes questions ?

— Pour l'une d'elle en tout cas, oui et je t'en remercie.

— N'en parlons plus, alors, proposa-t-elle en caressant ma joue, comme on reconforte un enfant.

— Quant à savoir si je dois partir aux États-Unis ...

— Demande-toi simplement où tu seras la plus heureuse...

Je regardai Marie s'éloigner en bénissant le ciel, auquel ordinairement je ne crois pas, de l'avoir rencontrée. Elle ne me

décevait jamais. De compagne parfaite, elle était devenue une amie rêvée.

Légère, je dévalai les escaliers en chantonnant et signalai, au passage, mon retour à mon assistante, qui faisait assaut d'amabilités au téléphone, visiblement dans le but d'éconduire son interlocuteur avec doigté. Qualité rare dans mon environnement professionnel immédiat, Carole savait dire non en plus de trois lettres, et je ressentais parfois très directement le bénéfice indu que je tirais de son entregent. Ceux qui passaient par elle avant de m'atteindre m'appréciaient souvent davantage.

À peine installée à ma table de travail, je me relevai, intriguée par un bruissement d'eau provenant de la salle de bain qui m'était attitrée. J'ouvris la porte brusquement, m'attendant à surprendre James avec l'une de ses conquêtes, comme il l'avait déjà osé par le passé (un fantasme de la jeune femme, s'était-il excusé plus tard). Léna, de dos et entièrement nue, s'employait à enturbanner sa chevelure humide. Je ne pus d'abord m'empêcher de considérer en professionnelle son anatomie idéalement proportionnée : hanches étroites, cuisses musclées, ossature symétrique... Un appartement-témoin pour mes confrères chirurgiens esthétiques, s'ils y avaient été pour quelque chose. Elle se retourna, me fixa sans fard et tarda à recouvrir sa poitrine et son pubis d'une serviette de bain à portée de main. J'étais manifestement plus embarrassée qu'elle, ce qui me fit réagir avec un peu d'agressivité.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Carole ne t'a rien dit ? Les canalisations de la chambre de garde sont bouchées. Je voulais te demander l'autorisation mais... tu étais occupée.

— Bien sûr, pas de problème... Ça m'a juste un peu surprise, je ne m'attendais pas à te trouver... enfin, je croyais que c'était...

Léna m'écoutait bégayer, un sourcil relevé, tout en persistant à s'essuyer avec une excessive nonchalance. Si nos relations avaient été teintées de la moindre ambiguïté, cela se serait apparenté à de la provocation. Je remarquai encore ses seins, étonnamment lourds pour sa fine corpulence. Elle était d'une souplesse qui invitait à toutes les contorsions. Je me pris à rougir, refermant la porte avec énergie pour me caler, piteuse, au fond de mon fauteuil. Je me plongeai aussitôt dans la lecture des actes d'un congrès de chirurgie cardiaque que je venais de recevoir par courrier, m'intimant de me concentrer. Carole arriva alors, opérant une diversion bienvenue, quoique un peu tardive.

— Sasha, je n'arrête pas de recevoir des appels de journalistes, au sujet de l'opération de demain. Il y a une équipe de télé qui voudrait faire un reportage au bloc. Je continue à dire non à tout ?

J'acquiesçai. Nous avons pris collectivement la décision de ne pas nous imposer cette pression supplémentaire. Philippe Oursel n'avait pas trop insisté : en cas de problème, cela aurait été à double tranchant.

— Tu as vu Marie ? Elle te cherchait. Le petit va bien j'espère ?

Bien qu'elle fût sensiblement plus jeune que moi, Carole se plaisait à me mater. S'il lui fallait s'inquiéter pour moi, elle préférait le savoir sans tarder.

— Tout va parfaitement bien !

— Au fait, j'ai laissé Léna utiliser ta douche, précisa-t-elle.

— Oui, oui, je m'en suis aperçue.

— En principe tu refuses, mais je me suis dit que dans ce cas, ça ne te dérangerait pas ? Comme vous semblez vous entendre comme larrons en foire toutes les deux !

— Tu as très bien fait, mentis-je.

Léna reparut enfin. Elle traversa mon bureau d'un pas alerte dans une frémissante robe d'été et m'adressa un laconique mais encourageant : « à demain, en pleine forme ! ». Je voulus tenter un mot d'esprit mais rien ne me vint. Je pus seulement me blâmer de ne pas parvenir à me détacher de son déhanché subtilement féminin. La statue de Marie était à peine dévissée de mon panthéon amoureux que la nature me rappelait à ses lois d'airain : un vide aussi immense ne pourrait rester inoccupé. Ce n'était pourtant pas une excuse pour défaillir au premier carré de peau dévêtue – surtout si cette peau appartenait à une collègue aussi précieuse que Léna. À cet instant, j'eus pitié de moi. De mon incapacité à enchaîner, dans ma vie personnelle, deux démarches constructives d'affilée. Mais c'était un fait, j'avais senti poindre un semblant de désir – comme une réplique sismique de l'épisode Hannah. Ce n'était pas encore des possibilités d'amour, mais avec un peu d'effort, ça pouvait y conduire. Il devenait urgent de me trouver une *target* crédible – une cible, dans la terminologie conquérante de James. Une homo, présentable et équilibrée, si possible. Je pris la résolution, une fois l'opération terminée, d'aller me perdre à la Luna Loca, d'essayer d'y être un tant soit peu avenante et, dans un premier temps, pas excessivement sélective.

CHAPITRE 6

Les rituels sont de puissants remèdes contre l'anxiété. Ils vous ancrent dans une normalité qui, sans cela, ferait gravement défaut. Le protocole scrupuleux du lavage chirurgical des mains – outre son utilité première évidente – m'installait dans ma phase ultime de concentration. À chaque fois, je m'appliquais à imprimer à mes poignets la même flexion, à frictionner mes paumes, mes doigts, mes ongles dans le même ordre, à insuffler à mes gestes une intensité similaire. Progressivement, avec l'asepsie, se neutralisaient tout sentiment personnel, toute idée divergente, toute préoccupation qui n'était pas orientée vers l'opération imminente. Je dirigeais une équipe en qui j'avais confiance et, arrivée à ce stade, je m'en remettai à elle. Ma respiration était sous contrôle, mon rythme cardiaque juste plus élevé qu'à l'ordinaire, poussé par l'adrénaline. Les coudes pliés et les avant-bras relevés, j'attendis mon tour auprès de la panseuse, positionnée dans le dos de Léna, qui finissait de l'équiper de sa casaque stérile. James, déjà en place, vérifiait une dernière fois les instruments opératoires étalés devant lui. Il m'adressa un signe de tête à travers la vitre de séparation du sas-vestiaire et reprit méthodiquement son inventaire. La patiente était entre les mains de Bastien, qui entamait l'anesthésie générale. En enfilant ma deuxième paire de gant, je scrutai le ventre de Juliette, bombé et jauni par la bétadine – île éphémère et fragile dans l'espace quadrillé du champ opératoire. Jean-Michel Levet entra dans la salle juste après moi et se dirigea vers l'échographe. Sous les masques, tous les regards étaient figés. Nous étions prêts, autant que nous pouvions l'être. Je m'en assurai pour la forme puis signifiai le top départ.

Dans un silence inaccoutumé, j'incisai au scalpel l'abdomen de la patiente, sur quinze centimètres de long, comme pour une banale césarienne. De la même manière, j'ouvris ensuite la paroi utérine sur dix centimètres. Assurée de l'absence de saignement, je reculai pour laisser le champ libre à Jean-Michel. À l'aide d'une série de grosses seringues, il ponctionna une dizaine de minutes durant le liquide amniotique, pour le placer dans un bain-marie qui le maintiendrait à température corporelle. Quand cela fut fait, sur une indication de ma part, Léna plongeait ses mains dans le ventre de Juliette et se saisissait délicatement de l'utérus qu'elle posa sur un drap stérile, à côté de l'abdomen ouvert. Tout en le maintenant de sa main gauche, elle enfouit alors trois doigts dans la courte incision et tira lentement, pour l'extraire partiellement de sa gangue protectrice, le fœtus de neuf-

cents grammes. C'était un garçon à la peau d'un rose mat et profond, démesurément chétif, dont la main apparente, parfaitement formée, avait la taille approximative d'une de mes phalanges. Léna canalisa aussitôt l'émotion qui, malgré notre préparation, pouvait nous parasiter, en s'écriant : « Viens jouer un peu par ici mon p'ti gars ! », teinté d'un accent québécois prononcé, seul indice à trahir son stress. Elle protégea les jambes du futur nouveau-né en les plaçant dans un sac maintenu à trente-sept degrés, puis s'appliqua à monitorer le fœtus avant de préparer la zone opératoire sur son thorax étroit. Ses gestes, lents et précautionneux, accentuaient l'étrangeté de la scène. Jean-Michel rappela que nous disposions de cinquante minutes d'intervention sur le fœtus, tout au plus. Au-delà, nous ne serions plus en mesure de maintenir sa température. Aussitôt, il se replongea dans la surveillance des paramètres cliniques de la mère. Il était impératif, en particulier, de maîtriser le déclenchement d'éventuelles contractions. Les indicateurs étant satisfaisants, Bastien procéda à l'anesthésie foetale complémentaire, sur la veine ombilicale, qui acheva d'insensibiliser le bébé. À ma demande, James prépara le cathéter à ballonnet, qui ne dépassait pas en épaisseur un tiers de millimètre. Léna prit du temps pour localiser avec exactitude la paroi du ventricule gauche du fœtus, dont le cœur atteignait à peine la taille d'un raisin. Elle me demanda mon aval pour procéder à la minuscule incision. J'y introduisis le mince tube, lentement, encouragée par Léna qui, en symbiose, l'œil vissé à l'échographe 3D, contrôlait seconde par seconde le cheminement du cathéter. Parvenue au cœur, je gonflai le ballonnet à l'aide d'un liquide, sur deux millimètres de largeur, ce qui eut pour effet visible et immédiat d'étirer l'ouverture de la valvule cardiaque rétrécie et d'établir enfin la circulation normale du sang. Nous avions réussi l'étape la plus périlleuse, mais rien n'était gagné – et ne pourrait être considéré comme tel avant la naissance. Je retirai le cathéter puis laissai les commandes à Léna qui, elle-même, après vingt minutes, dans un enchaînement parfaitement contrôlé, s'effaça au profit de Jean-Michel. Celui-ci remplaça le liquide amniotique, mais nous ne nous autorisâmes aucun relâchement avant la toute dernière suture de l'abdomen maternel. Il nous fallait rester mobilisés dans l'éventualité d'une dégradation brutale des constantes. Les données du moniteur demeurèrent toutefois rassurantes, tant pour la mère que pour l'enfant, Juliette put donc être dirigée vers la salle de réveil. Nous quittâmes tous ensemble le bloc, moins de quatre heures après y être entrés, sans aucune envie de nous séparer, mais avec le besoin pressant d'évacuer notre stress. Léna lança l'idée d'un footing collectif suivi d'un déjeuner frugal dans une guinguette aux abords de la ville, accessible par le parcours de santé. Le plat du jour y était notoirement succulent. La proposition fut accueillie avec enthousiasme – seul Jean-

Michel préféra nous rejoindre en voiture.

Nous affichions, au cours du repas, un sourire béat, qui persuada Armand, le tenancier, que nous étions légèrement ivres et qu'il serait immoral de nous soumettre la carte des vins. Au demeurant, nous n'avions pas besoin de boire pour être survoltés. Bastien, encouragé par James, se laissa aller de bonnes grâces aux facilités de l'humour carabin et nous ponctuions chacune de ses blagues d'un éclat de rire tapageur, tantôt parce qu'elles étaient authentiquement drôles, tantôt pour nous gausser de ses grands sauts dans le bide. Léna nous confia qu'après trois mois passés parmi nous, elle se félicitait de son choix professionnel – choix que l'aventure exceptionnelle de ce matin ne faisait que conforter. Elle porta un toast (à l'eau minérale) à toute l'équipe et nous remercia pour le soutien que nous lui avions apporté depuis son arrivée. Je compris, quand elle trinqua avec moi, qu'elle se sentait particulièrement redevable à mon égard. Ses expériences antérieures ne s'étaient pas toujours aussi bien passées – l'univers médical de pointe peut être cruellement concurrentiel. Il est un fait que si le chirurgien doit savoir tirer le meilleur parti des compétences de ses collaborateurs, il est seul responsable *in fine*, des choix fondamentaux : établir le diagnostic, décider d'opérer ou non, juger quand et comment procéder, élaborer une tactique thérapeutique, exécuter le geste technique qu'il aura lui-même déterminé, gérer les conséquences opératoires de ses actes. Ce besoin des autres, mêlé d'une solitude intégrale face à une série de décisions vitales, peut induire des comportements extrêmes, selon les tempéraments. Pour ma part, j'impose à mon entourage *mon* niveau d'exigence, suis sans pitié pour ceux qui ne se donnent pas les moyens de l'atteindre, mais respecte inconditionnellement ceux qui s'y maintiennent. Je n'ai jamais vécu comme une menace l'émergence d'une compétence supérieure à la mienne. Sur ce plan, je me devais de reconnaître que le talent de Léna était sensiblement supérieur au mien au même âge. Cela me rendait fière de travailler à ses côtés et rassurée pour l'avenir. J'allais me laisser aller à cette confiance quand mon portable se mit à vibrer.

— Allo, m'man ? C'est moi !

— Bonjour mon grand, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je voulais savoir comment ça s'était passé ?

— C'est gentil de prendre des nouvelles ! En fait, il faudra patienter quelques semaines pour savoir si c'est un succès, mais en ce qui concerne l'opération, ça ne pouvait pas mieux se passer.

— Bravo ! Ça ne m'étonne pas de toi : t'es la meilleure !

L'admiration sans borne que mon fils vouait à mes réussites professionnelles (qui confinait parfois à la vantardise) me flattait

outrageusement. Je me disais avec un peu d'appréhension qu'un jour il faudrait bien que je lui conte l'envers du décor, que je confesse que la réalité n'est pas toujours aussi fringante. Que mêmes les meilleures décisions ne mènent pas forcément à de bons résultats et que cela tourmente l'esprit des nuits durant. Que chaque médecin doit apprendre à vivre avec son cimetière. Mais avouer cela aurait été le priver de l'existence du père Noël une seconde fois : un choc inutile. À moins qu'il se destinât un jour à suivre mes traces, il n'était pas indispensable de lui déciller les yeux.

— J'ai maman et Pierre près de moi : ils te félicitent aussi !

Je guettai au fond de ma poitrine le signe d'un affolement, mais ma guérison était confirmée : mon cœur n'avait pas faibli.

— Merci à vous trois, c'est adorable !

Cette fois, c'était sincère.

— Sinon, t'as pas oublié mon anniversaire dans trois semaines ?

— Bien sûr que si !

Bien sûr que non, car même si j'en arrivais à être débordée au point d'oublier la date du jour, Carole serait heureusement là pour me rappeler à mes devoirs !

— J' imagine que tu n'as pas trop la tête à réfléchir à ce que tu vas pouvoir m'offrir ?

— Et tu proposes de me faciliter la vie ? Tu es vraiment grand seigneur !

— N'est-ce pas ? En plus, j'aimerais bien que tu ne t'inspires pas cette année des idées de Carole ! Son fils n'a plus vraiment les mêmes goûts que moi...

Rapport de force habilement installé. La négociation s'annonçait serrée.

— On pourrait en parler ce week-end ?

Tentative d'évitement, sans illusion.

— Autant en parler maintenant, je te sens réceptive... Bon, comme je vais avoir quatorze ans, je peux passer le permis 50 cm³...

— Pas très utile sans scooter...

— Voilà, tu as trouvé mon idée de cadeau ! Tu es vraiment trop perspicace !

— Très drôle et bien joué, mais ça m'étonnerait beaucoup que ta mère soit d'accord.

— Ça, je m'en occupe ! De ton côté, tu me promets d'y réfléchir ? Tu sais, je pourrais te saouler avec cinquante arguments, mais le plus important, c'est que je te jure que je serai très prudent !

— On s'en reparle le week-end prochain. Ciao mon grand !

Je raccrochai en mesurant à sa juste valeur le bénéfice pour les parents de la garde alternée, qui divise presque par deux les obligations de batailler dans la sphère domestique. Nous quittâmes la

table après un dernier café, toujours potaches mais légèrement moins enclins à l'effort, profitant comme une bénédiction du 4x4 climatisé de Jean-Michel pour le trajet retour.

À dix-sept heures, nous nous étions retrouvés, cette fois dans le plus grand sérieux, en salle de réunion. L'objectif était de débriefer l'opération, coordonner le protocole de suivi thérapeutique et mettre en place la surveillance des éventuelles complications. Juliette serait placée sous perfusion durant trois à quatre jours afin de s'alimenter et devait rester hospitalisée plusieurs semaines. Le plus critique s'avérait être le traitement à administrer pour inhiber les contractions. Il menaçait d'entraîner des palpitations cardiaques, qu'il faudrait maîtriser. Le but était de retarder le plus longtemps possible l'accouchement : chaque semaine gagnée participait utilement au développement du fœtus et balayait quelques-uns des écueils de la grande prématurité. À la fin de la réunion, Philippe Oursel nous avait rejoints pour se tenir informé et nous féliciter chaleureusement du résultat obtenu. Il prévoyait d'organiser une conférence de presse dans les jours qui suivraient la naissance, pour nous permettre de présenter cet « exploit » et positionner l'établissement en acteur en pointe de la chirurgie cardio-thoracique du nourrisson. Nous étions parfaitement conscients qu'un premier succès n'augurerait pas de l'avenir, et qu'au regard des risques écrasant qu'elle comportait, une telle opération ne pouvait s'envisager qu'en alternative à un risque bien plus élevé. Elle offrait néanmoins au nouveau-né, dans certaines situations, des chances de survie et d'évolution en bonne santé qui, sans cela, auraient été quasi nulles. Pour cette raison, Léna se rangea à la proposition de Philippe, sous réserve de ne pas créer de vains espoirs chez les futurs parents et à la condition que toute l'équipe présente soit unanimement d'accord pour renouveler l'exercice. Elle défendit la nécessité de capitaliser sur l'expérience unique acquise par chacun de nous. Bastien approuva et Jean-Michel s'engagea de manière tempérée, à sa manière, mais sans équivoque. James fit sourire en nous promettant des représailles si nous ne faisons pas appel à lui la prochaine fois. J'étais la dernière à m'exprimer et je le fis de manière délibérément ambiguë, car je n'avais pas renoncé au projet américain. Je ne voulais prendre aucun engagement que je pourrais être amenée à ne pas honorer. Pour autant, je ne me voyais pas faire d'annonce prématurée et hasardeuse. Ma réponse (« je trouve que les arguments de Léna sont judicieux et méritent réflexion ») me permit de gagner du temps sans parvenir à tromper Philippe. Il exigea discrètement que je passe le voir à son bureau à la fin de la réunion.

— Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir et dont tu aurais omis

de me parler, Sasha ? demanda mon directeur, de sa voix onctueuse, avant que je n'aie eu le temps de m'installer dans l'épais fauteuil gris face à lui.

Sa façon de faire ne me surprenait plus guère. Philippe m'assénait régulièrement la démonstration que l'on peut être à la fois éminemment courtois *et* sans ambages.

— Tu te souviens du projet de recherche présenté au congrès de Chicago ? La chirurgie robotisée longue distance ?

— Très bien !

— Leur projet est mûr et je dois décider rapidement si je me porte candidate.

— Tu comptais m'en parler quand ?

— Quand j'aurais eu les idées claires sur la meilleure option à prendre. Comme tu peux l'imaginer, j'ai eu d'autres priorités ces dernières semaines.

— Écoute Sasha, je sais que je t'avais fortement encouragée dans ce sens... Mais la donne a changé.

— Ah bon, qu'est-ce qui a changé ?

— Je te prie de m'excuser par avance si je formule les choses un peu brutalement, mais... l'an dernier, tu étais au fond du gouffre sur le plan personnel. Et professionnellement, tu commençais à tourner en rond : la lassitude intellectuelle te guettait. Ce projet, c'était un nouveau souffle, un challenge, une excellente opportunité de rebondir...

— Tandis qu'aujourd'hui, ma vie personnelle est devenue une véritable extase et ma carrière est révolutionnée parce que je vais peut-être réaliser trois opérations in utero par an !

Mon ironie désabusée le fit sourire.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. D'abord, je ne me permettrais pas d'aller trop avant sur un terrain personnel, mais tu sembles tout de même plus équilibrée...

— Tu sous-entends : autant qu'un chirurgien peut l'être...

— C'est à peu près cela. Bref, passons ! Professionnellement, ta collaboration avec Léna nous confère une légitimité médicale exceptionnelle ! L'établissement a le niveau pour faire référence sur le plan national et même européen. L'opération à quatre mains de ce matin en est la démonstration. Elle ne fait que mettre en lumière une parfaite évidence !

— Tu as peut-être raison mais tout cela est très fragile... Léna n'est pas mariée à l'établissement : elle peut décider du jour au lendemain d'aller exercer ailleurs. Elle a déjà beaucoup bougé ces dernières années.

— Elle ne le fera pas ! En tout cas, pas tant que tu resteras. Tu ne le sais peut-être pas mais ta présence ici a été déterminante dans sa

décision de nous rejoindre. Elle avait une proposition financièrement plus avantageuse ailleurs et je n'avais vraiment pas les moyens de m'aligner. Mais elle avait très envie de travailler avec toi.

— Avoue que c'est un peu irrationnel de sa part, objectai-je avec scepticisme. Je n'ai pas grand-chose à lui apprendre...

— Je trouve au contraire sa décision parfaitement logique. Elle n'a plus l'âge de s'encombrer d'un mentor et pas encore celui de former un successeur. Vos profils sont parfaits dans l'optique d'une collaboration constructive.

— Je ne suis pas très encline à lier mon destin à une tierce personne, même aussi brillante que Léna, mais je vais y réfléchir...

— Je te demande de prendre une décision ferme avant la conférence de presse. Je ne veux pas que l'établissement s'engage sur une voie qu'on ne pourra pas assumer. En plus, ce ne serait pas loyal pour Léna : je suis certain qu'elle n'apprécierait pas du tout !

— Tu te soucies beaucoup de ses réactions : tu ne serais quand même pas tombé amoureux d'elle ? hasardai-je sur un ton sciemment provocateur.

— Au risque de paraître vieux jeu, sache que je suis toujours resté fidèle à mon épouse. Mais il est certain que si j'avais été célibataire et plus jeune... énonça-t-il, pensivement. Il faut bien reconnaître qu'elle a du chien !

— Philippe, l'expression *avoir du chien*, c'est comme la fidélité, c'est d'une autre époque... répliquai-je, en rajoutant à dessein dans le cynisme.

Je pris congé mais il me rattrapa au vol sur le seuil de sa porte, par une de ses saillies insidieuses dont il s'était fait une spécialité.

— Et toi, Sasha, es-tu tout à fait certaine d'être aussi détachée de Léna Arsenault que tu veux en donner l'impression ?

— Pourquoi ? Tu n'es pas assez occupé en ce moment ? Tu aimerais avoir à gérer un dossier de harcèlement sexuel ?

— C'est une question sérieuse...

Je ne pris pas la peine de répondre et ne voulut même pas m'attarder sur cette idée.

De retour à mon bureau, Carole me dressa un état des lieux de mon planning de consultations de la semaine suivante, qui me laissait très peu de latitudes : pour organiser l'allégement ponctuel de mon emploi du temps, beaucoup de rendez-vous avaient simplement été reportés de quelques jours et devenaient urgents. Un quart d'heure plus tard, Léna passa me chercher pour effectuer notre visite du soir à Juliette, qui émergeait progressivement de sa léthargie post-opératoire. Son mari était présent à ses côtés – un garçon discret et nerveux, que Léna s'efforça de renseigner le mieux possible. Je donnai quelques

consignes à l'infirmière, afin d'améliorer la prise en charge de la douleur puis nous la laissâmes se reposer, satisfaites de son état.

Dans le couloir, James qui était à notre recherche, accourra dans notre direction : il était en habit de ville et portait un casque de moto noir à la main.

— Je pensais bien vous trouver ici ! J'ai vu Bastien et Jean-Michel : on est d'accord pour finir en beauté cette journée ! J'ai des entrées pour une boîte de jazz : il y a un concert à vingt-et-une heure et ensuite un DJ d'enfer qui mixe jusqu'à deux heures. Ça ne peut qu'être bien, étant donné que c'est mon cousin ! Je sais que vous devez être crevées, mais de toute façon vous n'allez pas trouver le sommeil, alors autant que je vous offre un verre !

Léna me consulta du regard mais nous n'avions ni l'une ni l'autre le cœur à décevoir James. Il nous remit les billets avec un entrain juvénile. Je fis simplement un détour par mon bureau, où j'attrapai le dossier de l'université américaine que j'enfuis au fond de mon sac : si je voulais y réfléchir posément, il serait bon que je l'aie sous la main.

CHAPITRE 7

Le Pannonica était situé en centre-ville, dans le quartier de Léna. Bastien et James y étaient déjà attablés, dans un décor design et cosy, et buvaient une bière en nous attendant. Jean-Michel et Léna arrivèrent presque en même temps, alors que le concert débutait. Un quartet de jazz distillait un swing manouche grave et énergique, tout à fait dans le ton de notre journée. L'un des guitaristes nous impressionna par une reprise virtuose de Django Reinhardt et fut ovationné. Après deux rappels mérités, les musiciens laissèrent la place au fameux cousin de James – apparemment une gloire locale de la scène électro branchée – qui baissa la moyenne d'âge du public. Mes collègues n'y trouvèrent cependant rien à redire et parvinrent à entraîner à leur suite Jean-Michel, qui frétila comme les autres sur le dancefloor. Manifestement, Léna, Bastien et James avaient renoué avec l'insouciance déchaînée de leur adolescence. De mon poste d'observation, un peu à l'écart, je me pris à contempler leur bonheur, lointain et vaguement dérangeant, comme peut l'être parfois la musique des autres.

Petit à petit, la nuit gagna la partie. Le mélange de basses assourdissantes, d'alcool et de fatigue desserrait les carcans : les regards devenaient insistants, l'effleurement des peaux de moins en moins accidentel. Les occasions d'un soir se révélaient crûment à la lumière noire. L'inévitable et amer instant du décalage commença à sourdre dans le fond de ma poitrine. Tous riaient, quand je me contentais de sombrer dans le cynisme. Il me sautait aux yeux des attitudes, que j'aurais trouvées d'un charme maladroit ailleurs, et que je tenais ici pour vulgaires et convenues. Je coupai court, sans égard, à la tentative de conversation d'un dandy trentenaire que j'imaginais peu habitué à être rabroué. Mais je ne me leurrerais aucunement sur mon compte. Ma réaction peu amène puisait dans une explication simpliste : je n'étais pas à ma place. N'importe quel lourdaud était en mesure de quitter cette soirée accompagné – s'il voulait s'en donner un minimum les moyens – mais en toute probabilité ce ne serait pas mon cas. Or, pour cette nuit précise, je n'avais aucune intention de dormir seule.

Je me souviens m'être un jour écharpée avec James, qui ne comprenait pas mon soudain ras-le-bol des soirées hétéros et l'attribuait à tort à un consternant manque de tolérance. Il proposa alors de m'accompagner dans le milieu, pour me prouver que c'était parfaitement supportable, à condition d'y mettre du sien. Mais le parallèle était inopérant. Lui baignait constamment dans la norme – *sa* norme – et il était bien placé pour savoir combien cela lui ménageait de possibilités de rencontres. Je ne prétends pas que tout est facile pour les hétéros (si l'on en juge par le nombre de célibataires en déroute) mais ils peuvent quand même avoir foi dans le hasard. Pour les homos, il y a moins d'espoir sans une solide maîtrise de la géographie. Bien sûr, je n'idéalise pas le milieu, qui réserve son lot pesant de désillusions et de nuits glauques. Mais au moins, j'y retrouve mes semblables et je maîtrise les codes. Quant aux hétéros prompts à infliger des leçons sur le soi-disant ghetto, ils seraient bien inspirés de se pencher sur l'extraordinaire homogénéité sociale des endroits qu'ils fréquentent communément. Le milieu homo, sans doute par conséquence de la rareté des espaces, peut au moins se targuer d'autres formes de mixité.

Résolue à assouvir mes envies autant qu'à ne pas m'apitoyer sur mon sort, je profitai d'une pause de Léna pour lui signifier mon départ, sous un faux prétexte. Elle me glissa quelque chose à l'oreille, que je ne captai pas et qui rimait avec « dommage ».

Je n'eus que quelques rues à traverser pour rejoindre la Luna Loca. La soirée tirait presque à sa fin et le bar était particulièrement animé.

Je saluai au passage quelques habitués, avec qui j'avais fait la fête en de lointaines occasions, ainsi qu'un ambulancier gay du SMUR, que j'interrompis en plein exercice de drague. Max n'était pas là : j'appris par l'un des serveurs qu'il était parti en vacances (ce qui me surprit beaucoup) sur une île grecque (ce qui, en revanche...). Joséphine était au bar et mettait l'ambiance en faisant mine de jouer les entremetteuses entre deux copines lesbiennes qui partageaient déjà trente ans de militantisme côte-à-côte. J'eus enfin le sentiment que tout autour de moi devenait léger et convivial (je ne dirais pas spirituel, car je conserve même en cette circonstance une once d'esprit critique...).

À mon approche, Joséphine prit appui sur le comptoir, plongeant en avant pour me gratifier, ainsi en équilibre, de deux bises appuyées. Elle crut bon d'ajouter, à l'attention de la proche assemblée : « voici les deux mains les plus habiles de la ville ! », qui reçut en écho un tonitruant : « comment tu sais ? T'as essayé ? » prononcé d'une voix rauque de fumeuse. Cette délicate entrée en matière fut accueillie par des éclats de rire féminins, qui redoublèrent quand Joséphine concéda un « malheureusement, non ! » ayant passé le stade de la résignation pour entrer dans sa phase d'acceptation. Cela me contraria, car j'avais naïvement songé à elle pour engager un ponctuel échange de bons procédés nocturnes.

Je me ménageai une place au coin du comptoir, position stratégique pour détailler les multiples allées-et-venues, guetter l'entrée et scruter la piste de danse. Je remarquai rapidement une très belle femme, d'une cinquantaine d'années, auburn, élégante... et en couple. *Évidemment !* Lorsque la musique s'était finalement tue, annonçant la fermeture imminente du bar sous les protestations de forme des clients, je restai fixée à mon tabouret et Joséphine trouva le temps de venir me faire la conversation.

— Comment se fait-il que tu sois seule ?

— Mes collègues s'amusent comme des petits fous au Pannonica...

— Et toi, tu es d'avis que l'abus de jazz est dangereux pour la santé ?

— Tu as tout compris !

Elle s'interrompt pour donner une consigne à un serveur et reprit la discussion là où j'espérais qu'elle nous mènerait.

— Et ta copine, t'en as fait quoi ? demanda-t-elle, me transperçant du regard.

— Quelle copine ?

— Celle avec qui t'es venue, la toute dernière fois que tu as mis les pieds ici...

Je discernai dans son ton une pointe d'agacement.

— Ah, Léna ? C'est pas ma copine, c'est une collègue.

— Canon, la collègue !

— Je ne sais pas te dire... osai-je, avec hypocrisie. Apparemment tu l'as mieux observée que moi ! Pourtant, il m'avait semblé que tu la snobais quand il s'agissait de lui servir un verre.

— Touchée !

Elle me décocha enfin un sourire, charmeur et sans méfiance. Et j'eus la crainte, un moment, qu'on en restât là.

— Tu comptes faire quoi maintenant ? reprit-elle après nous avoir servi deux Perrier citron.

— Tu entends quoi par *maintenant* ? Cette nuit ? Cette semaine ? Ces dix prochaines années... ?

— À toi de me dire...

— En fait, je n'ai quelque chose à proposer que pour cette nuit.

— Et tu espères que ça va intéresser quelqu'une ?

— Pour être honnête, j'espérais que ça t'intéresse toi... Mais je ne t'ai même pas demandé si tu étais célibataire, ni si ta proposition un peu *ancienne* tenait toujours...

— Tu ne m'as pas demandé non plus si j'étais un bon coup !

Elle dit cela sur un ton acide qui rabaisa davantage encore ma cote de confiance. Je ne devais surtout pas répondre que sa réputation l'avait précédée : pas sûre que ce genre de flatterie serve mon objectif. Je ne pouvais pas non plus lui avouer que je me fichais qu'elle soit un bon coup, au point où j'en étais rendue... Ni reconnaître que je ne m'autorisais pas à être exigeante, étant donné les conséquences probablement dévastatrices d'une absence de pratique régulière sur mes performances. En fait, je ne savais pas quoi lui répondre. Heureusement, elle avait bien voulu me tirer d'embarras (ce qui était déjà un bon début...).

— Attends-moi une minute : je vais chercher un deuxième casque dans la remise. Si ça ne te dérange pas, je préfère qu'on aille chez moi.

— Ça me va ! dis-je, en réprimant les signes les plus évidents du soulagement.

J'aidai Joséphine à rassembler les chaises à l'intérieur du bar, puis à baisser l'encombrant rideau métallique, qu'elle verrouilla prestement. Sa moto, un modèle ancien, était garée sur le trottoir, juste en face. Au premier feu rouge, elle m'invita à nouer mes bras autour de sa taille, ce que je m'apprêtais à faire de mon propre chef compte tenu de sa conduite franchement sportive. La nuit était chaude et je trouvai la balade, à travers les rues presque désertes, douce et grisante. Parvenue devant son immeuble, dans un quartier résidentiel, elle actionna le portail du parking en sous-sol. Je sentis monter des picotements dans le bas ventre, à la fois excitée et mal à l'aise. Une partie de moi, que je tenais ordinairement en laisse, agitait dans mon esprit le spectre de la maladresse ou pire, du ridicule. Joséphine me prit affectueusement par la main et m'entraîna vers l'ascenseur, avec un mot

d'encouragement qui me rasséréna. Dans la pénombre, je détaillai sa silhouette longiligne et athlétique.

J'avais très envie de caresser ses fesses superbement sculptées dans un jean ajusté – pour commencer. Sous la lumière crue de l'ascenseur, nous avons définitivement cessé de faire semblant d'être là pour autre chose que ce pour quoi nous étions là (boire un dernier verre, nous embrasser chastement, admirer sa collection d'estampes japonaises...). Un silence obstiné s'installa. Joséphine me fixait d'un regard explicite et j'avais passé l'âge de baisser les yeux.

Elle habitait au quatrième étage, ce qui me parut une altitude. À peine entrée dans son appartement, elle fit volte-face, me poussa contre la porte close et m'embrassa, affamée. Une onde violente traversa mes entrailles et pulvérisa ce qui me restait d'éducation. Mes mains dansèrent dans son dos, puis descendirent le long de sa colonne vertébrale, tandis que ma langue faisait connaissance avec la sienne. Joséphine vissa son bassin au mien et je sentis la fraîcheur de la boucle de son ceinturon sur mon ventre. Tandis que je m'y attaquai nerveusement, elle arracha mon sac en bandoulière (qui vola à travers le salon), puis tira sur ma veste qui échoua à nos pieds. Elle entreprit alors de déboutonner ma chemise. Je lui sus gré de ne pas l'arracher purement et simplement, malgré notre empressement à voir se heurter nos muscles à vif. Je parvins à ménager un espace étroit dans son pantalon pour y engager ma main, qui rencontra à travers son boxer la zone chaude et humide de son sexe. Elle exhala un soupir étouffé en prenant appui sur moi et j'accentuai la pression de mes doigts, ce qui attisa nos frustrations.

— Qu'est-ce que tu aimes ? souffla-t-elle d'une voix contenue. Dis-moi de quoi tu as envie ...

— N'importe, mais fais-moi jouir et fais-le vite !

Je n'étais plus vraiment capable de garder le contrôle. Mon excitation sévère épuisait ma patience.

— Je vais te faire jouir, compte sur moi, m'assura-t-elle en frôlant mes seins. Mais il faudrait passer dans la chambre, je n'ai plus le goût des figures acrobatiques...

— Tout ce que tu voudras...

— Ah oui, vraiment ? nota-t-elle, avec malice.

Elle me tira par le bras sans cesser de m'embrasser, jusqu'à la salle de bain (hygiène manuelle de bon aloi) puis jusqu'à son lit, sur lequel elle me fit basculer. Elle prit la peine d'allumer deux lampes de chevet à basse intensité lumineuse (« je veux te voir », décréta-t-elle). Allongée sur le dos, je lui laissai retirer ce qui me restait de vêtements. Elle me considéra avec convoitise et prit résolument place au-dessus de moi, ses genoux positionnés de chaque côté de mes hanches, ses bras tendus le long de mes épaules. Elle me dominait et j'adorais ça. Elle se

pencha alors pour m'embrasser à nouveau. Je tentai en vain de lui ôter son soutien-gorge (j'avais un doigté phénoménal pour les dégrafer d'une simple pression – même de la main gauche – mais cela ne marchait pas avec une brassière). Elle sourit et s'en débarrassa elle-même. Ses seins étaient petits (je n'étais pas habituée à ce format et leur trouvai tous les charmes de la nouveauté) et pointaient sans vergogne. La taille redressée, Joséphine colla son pubis contre le mien, mêlant nos sécrétions. Je voulus me hisser à son niveau, enfouir ma poitrine dans la sienne, mais elle me maintint tranquillement à l'horizontal. Puis enfin, enfin, elle se prosterna, précipita ses lèvres dans le creux de mon cou et les laissa cheminer, par baisers successifs, jusqu'à mon nombril. J'étais excitée et troublée par l'excès d'intimité à laquelle elle nous destinait. Il y a des gestes que je n'ose que par amour, avec quelqu'un que je connais parfaitement. Je voulus la prévenir « tu sais, je ne vais pas te rendre la pareille... ». Ma voix était stupidement éraillée et j'avais le souffle court. « Laisse toi faire et arrête de réfléchir... » m'ordonna-t-elle. Mes doigts trouvèrent refuge dans ses courtes mèches de cheveux et je choisis de capituler.

Une éternité durant, ses lèvres se jouèrent de mon sexe comme un animal se joue de sa proie – pour prouver qui est le chasseur. Au jeu du chat et de la soumise, je finis par la supplier de m'achever. Elle planta alors à sa langue aux abords de mon clitoris, avec une régularité qui me supplicia. Le premier orgasme, fulgurant, m'arracha une douleur cuisante dans le bas du corps. La seconde vague me laissa pantelante et gémissante, sans être rassasiée. Joséphine remonta alors graduellement le long de mon flanc. Je dirigeai ma main vers son pubis inondé mais elle la repoussa d'autorité et, au lieu de cela, me pénétra doucement. Tout en imprimant, de sa main droite, des mouvements d'aller-et-vient, elle se caressa de son autre main, guettant sur mon visage les signes de l'embrasement à venir. Quand je fus parvenue pour la troisième fois au point d'abandon, elle se cabra – et nos cris et nos souffles s'accordèrent de longues secondes.

J'avais retenu l'un des préceptes de James : « après l'amour, le premier qui parle dit une connerie ». Je pris le parti de me lover contre l'épaule de Joséphine, ma main posée sur son ventre, écoutant monter vers nous la rumeur fatiguée de la ville. Au demeurant, je me sentais bien ainsi, détendue, nullement gênée – même si je pensais ne pas avoir honoré ma part de contrat. Mais il me restait encore un peu d'énergie et la nuit n'était pas finie... C'est dans cette humeur, céleste et indolente, que je fus cueillie par un sommeil sans état d'âme.

Je me réveillai tardivement le lendemain matin, les muscles endoloris mais étonnamment reposée. Joséphine était déjà levée, je pouvais entendre des tintements de vaisselle provenant de la cuisine. Je pris le temps d'observer sa chambre, que je n'avais pas détaillée la veille. Elle vivait dans un appartement sobre et moderne, doté d'un balcon, comme il en existe des milliers. Elle était cependant parvenue à corriger l'absence de cachet par une décoration chaleureuse et personnelle, mêlant meubles soigneusement restaurés et objets chinés dans des brocantes. J'avais, pour ma part, fait réaménager mon intérieur à grand frais par un architecte, après le départ de Marie. Ma villa ressemblait désormais à ces illustrations de magazines spécialisés dans les demeures d'exception : opulente, parfaite et obstinément muette sur ma personnalité. À moins que, son caractère froid et minimaliste...

L'odeur tenace du café finit par me sortir de ma rêverie et m'incita à quitter le lit. J'ouvris un tiroir de la commode pour m'emparer du premier t-shirt long à portée de main et me composer une dignité.

Assise, une jambe repliée sous elle, Joséphine tournait machinalement sa cuillère dans sa tasse, en lisant un article du Monde diplomatique plié sur la table. Elle portait de petites lunettes carrées que je lui voyais pour la première fois et qui lui donnaient un air d'étudiante.

— Coucou !

— Coucou, ça va ? Tu dormais profondément, je n'ai pas osé te réveiller. Tu ne travaillais pas au moins, ce matin ?

Joséphine se montrait amicale quoique un peu distante. Je ne voulais pas, pour autant, me lancer dans des spéculations hâtives – certaines personnes ne sont simplement pas du matin.

— Non, pas de souci, aujourd'hui et ce week-end, c'est relâche, lui répondis-je avec entrain.

— Tant mieux, je m'en serais voulu... Qu'est-ce que tu prends, au petit-déj ?

— Du café... mais laisse, je vais me servir !

— Les tasses sont dans le placard du haut, sur ta gauche.

Du coin de table où je m'étais installée, je constatai que Joséphine avait ramassé mes vêtements, qui cette nuit jonchaient le salon, et rassemblé le contenu de mon sac – dans mon souvenir, dispersé à même le sol. Tout était en ordre, suspendu sur une chaise à proximité immédiate de la porte d'entrée. Un message sibyllin ? Comme si elle lisait dans mes pensées, elle m'indiqua avoir rendez-vous trois-quarts d'heure plus tard, au bar, avec un fournisseur.

— Tu as le temps de prendre ton petit-déjeuner et une douche rapide avant que je te dépose.

— On ne va pas remettre ça, alors... ?

Je décidai de prendre les devants, au cas improbable où il y aurait un abcès à crever. Après tout, j'avais beau être hyper-mnésique, sous l'effet du rhum j'avais peut-être éludé certains détails ?

— Pas ce matin, en effet.

— Une autre fois, alors ? Je te dois quelque chose...

— Écoute Sasha, soyons claires, tu ne me dois absolument rien. J'avais très envie de toi hier soir. En fait, j'avais envie de toi depuis longtemps. Tu es le genre de femmes qui alimente facilement les fantasmes... Je suis ravie qu'on ait couché ensemble, je recommencerai volontiers si j'en ai envie, si tu en as envie et si les circonstances s'y prêtent.

— Alors, si tout est simple... renonçai-je.

— Y'a rien de compliqué dans le sexe !

Joséphine était prête et m'attendait au sortir de la salle de bain. J'enfilai sans enthousiasme mes vêtements froissés de la veille et nous prîmes le départ. Elle me déposa devant ma voiture, garée depuis la veille dans une rue perpendiculaire à celle où était situé le Pannonica. Elle n'ôta pas son casque pour me dire au revoir mais m'adressa un clin d'œil et une petite tape amicale sur les fesses, de sa main gantée. Je l'observai s'éloigner en trombe, avec un peu de regret, puis me dirigeai vers mon coupé, intact à l'exception d'un papier plié en quatre et ostensiblement coincé sous l'essuie-glace. Il portait une mention manuscrite, de l'écriture anguleuse de James : « COQUINE !!! PS : tu me raconteras ? ». Je ne pus m'empêcher de céder à un fou rire, au milieu de la rue, sous le regard soupçonneux d'un commerçant.

Chez moi, j'appelai la clinique pour prendre des nouvelles de Juliette. Une infirmière m'expliqua qu'elle avait eu une nuit agitée. Il avait fallu lui administrer un tranquillisant léger pour l'aider à dormir. À part cela, tout était sous contrôle. Elle précisa que le Docteur Arsenault l'avait également contactée dans la matinée et qu'elle passerait sans doute en fin de journée. Rassurée, je raccrochai et envoyai un SMS à Léna, lui demandant de me transmettre d'autres nouvelles, plus tard. Elle me répondit « OK ! Soirée magique hier : dommage que tu ne sois pas restée. Bien rentrée ? ». Je me contentai d'un poli : « Bien rentrée. Contentée pour toi ! A+ » destiné à clore un épisode dont je n'avais guère envie de lui relater les détails.

Mon week-end fut presque entièrement consacré à Hadrien qui, quand il ne pianotait pas sur son téléphone portable, voulait bien me harceler au sujet de son projet de scooter. En grandissant, il ressemblait de plus en plus à Marie, tant par son physique que par son caractère. Il était, comme elle, facile à vivre mais d'un pénible entêtement quand un sujet lui tenait à cœur. Je trouvai finalement le

moyen de faire taire mon fils en l'emmenant au cinéma voir un film de science-fiction qui me laissa perplexe, mais qui le passionna.

CHAPITRE 8

Au cours de la journée de lundi, Carole me fit savoir à plusieurs reprises que James cherchait à me voir. « Rien d'urgent, c'est personnel », précisa-t-elle. Par son entremise, je donnai rendez-vous à mon ami infirmier sur le toit-terrasse du pavillon des urgences vers dix-neuf heures – normalement, j'aurais achevé mes consultations et pas encore débuté la visite des patients hospitalisés.

À l'heure dite, James m'attendait, ses Persol remontées sur ses tempes grisonnantes. Malgré sa barbe de trois jours, il semblait rajeuni.

— Quelle est cette affaire non urgente qui impose qu'on se voit séance tenante ?

— Merci Sasha, d'être là ! Carole m'a dit que tu n'avais pas posé le pied, aujourd'hui ! déclara-t-il, avec gratitude. J'ai besoin de conseils : il n'y a que toi qui puisses m'aider...

— Laisse-moi deviner : tu veux m'extorquer ma recette du far aux pruneaux ?

— Je suis sérieux ! Je ne l'ai même jamais été autant...

— Bon, raconte ! fis-je en m'escrimant sur un briquet défectueux pour allumer ma première cigarette de la journée.

— Voilà : je suis raide-dingue-amoureux ! Je sais que tu pensais que ça ne pourrait jamais m'arriver...

J'allais protester par politesse, mais il n'en ressentit pas la nécessité.

— ... même moi, je pensais que c'était impossible !

— C'est formidable ! dis-je, faisant résonner très fort la corde de la conviction. Et alors ? En quoi puis-je t'être utile ?

James avait le regard triomphal et inquiet de l'homme qui aurait découvert le vaccin contre le cancer et qui dépendrait de moi pour se faire expliquer comment déposer le brevet.

— Je suis comme un gamin : infoutu de savoir comment m'y prendre ! avoua-t-il fiévreusement. Quand il n'y a pas de sentiment, tu sais comment je suis... Mais là c'est différent. Je me sens maladroit et impuissant.

— Ah... tu veux que je te prescrive du viagra ?

— Arrête de plaisanter, Sasha... m'implora-t-il. Je suis vraiment mal, j'ai peur de tout gâcher. En plus, avec ma réputation de coureur, je vois bien qu'elle n'est pas prête de me faire confiance...

— James, je suis vraiment très touchée que tu me demandes conseil, mais tu as dû remarquer que j'étais célibataire depuis deux ans... Quant à la période antérieure... Tu ne veux tout de même pas que je

te fasse profiter de mon édifiante expérience de l'échec conjugal ?

— Tu connais les femmes de l'intérieur... enfin je veux dire, tu les connais mieux que personne ! Je ne veux pas faire de gaffe. Tu pourrais me coacher ? Aide-moi à la séduire ! Je te jure que je te le revaudrai au centuple !

Ce qui, sur le coup, me convainquit de l'aider, c'est qu'il ne semblait même pas réaliser les énormités qu'il proférait.

— Écoute, je vais voir ce que je peux faire... dis-je, sans enthousiasme. Il faudra que tu me parles d'elle en détail. Si tu ne veux pas te vautrer, tu dois la connaître sur le bout des doigts. Le mieux c'est que tu te renseignes et qu'on en rediscute un de ces quatre. On a qu'à déjeuner ensemble la semaine prochaine ?

— Merci, Sasha, merci vraiment !

Il était euphorique et j'étais pressée mais James tenait à entretenir ce moment de complicité.

— Au fait, comment ça s'est passé pour toi, vendredi soir ? Léna nous a invités chez elle pour une after. J'ai trouvé ta voiture dans la rue au petit matin.

— C'était pas mal...

— C'était qui ?

— Ça ne te regarde pas, éludai-je.

— C'était la serveuse de la Luna Loca ? Celle qui te drague depuis un bail ?

— Comment tu sais ?

— À ta place, c'est l'option que j'aurais jouée ! Tu vois qu'on se ressemble, ajouta-t-il, très satisfait. Alors, je compte sur toi pour m'aider !

Finissant ma cigarette, seule, je me repassai en boucle ses propos. *Amoureux. After chez Léna. Au petit matin dans la rue. J'eus soudainement la révélation. James me demandait de l'aider à séduire Léna. Je me souviens m'être adjurée : « Sasha, tire-toi de ce traquenard avant qu'il ne soit trop tard ! ».*

En milieu de semaine, je répondis à l'invitation à déjeuner de Marie, qui se trouvait seule chez elle. Pierre était retenu au CDIS et Hadrien participait à un stage de rugby. Elle m'accueillit sous la tonnelle, dans le jardin, installée dans une chaise longue en rotin et – fidèle à ses habitudes – cernée de livres. La table était déjà dressée sur une nappe à carreaux colorée – elle savait que je disposais de peu de temps. Marie portait avec grâce une robe beige toute simple. Une épaisse pince en écaille retenait la masse de ses cheveux, qui tiraient désormais vers le blond vénitien. Je l'embrassai affectueusement et tandis qu'elle me servait une citronnade glacée, je remarquai la bague en diamant qui brillait à son annulaire gauche. Je choisis de lui laisser

l'initiative d'aborder le sujet et commençai à réfléchir à toute allure à la meilleure manière de faire valoir mon point de vue. La discussion s'enclencha sur ses projets – une traduction commentée de l'anabase de Xénophon, qu'elle trouvait stimulante. Je pris des nouvelles de ses parents. La santé de son père la préoccupait : je lui recommandai un confrère et promis d'appeler Edgar pour prendre des nouvelles. Malgré notre séparation, ses parents ne s'étaient jamais départis de délicates attentions à mon égard – à l'occasion de mon anniversaire ou de la nouvelle année, par exemple. J'avais toujours plaisir à les revoir. Puis, à brûle-pourpoint, Marie s'expliqua enfin sur la raison essentielle de son invitation.

— Pierre m'a demandée en mariage !

Pleine de tact, elle appuya son annonce d'un sourire gêné.

— Félicitations ! l'encourageai-je. Tu as accepté ?

— Oui !

— Tu as bien fait ! Pierre est quelqu'un bien. Si j'avais dû décider moi-même de mon successeur, je n'aurais pas choisi quelqu'un d'autre pour toi !

J'allais sans doute un peu loin, mais j'entendais me montrer magnanime.

— Merci ! J'avoue que j'appréhendais un peu ta réaction. Tu sais, ton avis compte énormément pour moi... Pour Pierre, aussi ! Il te respecte beaucoup. Il a souvent défendu ton attitude très digne envers lui dès notre séparation !

Je notai intérieurement que j'avais eu besoin d'être défendue. Mais le futur époux de Marie se berçait d'illusion. Il ignorait qu'en matière de dignité post-rupture, j'avais tout misé sur la partie visible de l'iceberg... Dans les profondeurs inavouables, je l'avais profondément haï, avant de le mépriser souverainement. Maintenant que j'allais mieux, je pouvais encore facilement recenser la multitude de défauts horripilants qui l'accablaient. Mais il était attentif à mon fils et rendait Marie heureuse, alors soit ! Je m'en remettais aux conseils du sage : ce que tu ne peux éviter, fais semblant de l'avoir désiré.

— Nous tenons à ce que tu sois parmi nous pour la cérémonie, reprit-elle.

— Bien sûr ! J'espère simplement que tu ne me songes pas à moi en demoiselle d'honneur...

Elle rit de bon cœur. J'y discernai l'effet du soulagement.

— C'est prévu pour quand ?

La partie délicate commençait.

— On n'a pas encore arrêté de date, mais on aimerait bien l'organiser au début de l'automne – qui sait, nous aurons peut-être un été indien ? On veut faire quelque chose de simple et convivial, avec seulement la famille proche et nos meilleurs amis.

Je pris un air maussade.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je trouve cette idée de mariage très belle et tout à fait légitime. Mais ça arrive un peu trop tôt...

— Pourquoi trop tôt ? Cela fait plus de deux ans que nous sommes ensemble. Et nous sommes sûrs de nos sentiments ! Pourquoi attendre davantage ?

Marie se braquait. Or, j'avais besoin qu'elle suive mon raisonnement très attentivement. J'essayai d'être didactique.

— Tu as conscience que ton mariage me prive de l'occasion de faire valoir mes droits sur notre fils ?

— Tes droits sur Hadrien, tu les as toujours exercés sans restriction !

— C'est vrai et je t'en sais gré à un point que tu n'imagines pas ! Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Je veux protéger son avenir. S'il m'arrivait quelque chose, Hadrien serait exclu de l'héritage pour la majeure partie de mon patrimoine.

Marie se radoucît mais demeurait sceptique.

— Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Tout ça n'est pas nouveau. On le savait quand on l'a conçu !

— Ce qui est nouveau c'est que j'avance en âge... Si, si. Toi aussi, d'ailleurs ! insistai-je, pacifiquement. Je me pose des questions en des termes différents, aujourd'hui. Et puis, ce qui a fondamentalement changé, c'est que désormais les personnes de même sexe peuvent se marier.

— Ça je le sais bien ! Je suis allée manifester avec Hadrien en faveur du mariage pour tous, pendant que tu étais occupée à opérer à la chaîne...

Je ne voulais surtout pas rouvrir le débat sur mon supposé manque d'engagement politique. Nous avions épuisé tous les thèmes de querelles philosophiques au cours de nos trois premières années de vie commune.

— Comment tu vois les choses ? demanda-t-elle, en désespoir de cause.

— C'est très simple ! Nous nous marions, j'obtiens l'adoption d'Hadrien, nous divorçons et tu épouses Pierre tranquillement. Je me suis renseignée, c'est une affaire de quelques mois, tout au plus.

Marie se replia dans un silence incrédule mais ses joues et son front s'échauffaient anormalement.

— Tu t'es *renseignée* ? reprit-elle alors que j'avais fini mon exposé. Mais tu ne m'as jamais parlé de cette histoire d'adoption ! Et tu attends que je t'annonce mon mariage pour m'expliquer qu'il faudrait que je t'épouse préalablement. Tu es vraiment dingue ! Ou immature ! Ou inconsciente !

Le ton de sa voix montait en staccato vers les aigus.

— Je me rends bien compte que ça peut paraître fou ! Mais mets-toi à ma place, c'était délicat à amener... Jusqu'il y a peu, je n'étais même pas au clair sur mes sentiments pour toi. Tout cela aurait pu être pour le moins... ambigu.

— Et ça ne l'est pas ?

— Je te jure que non ! Tu m'as aidée à faire le point. Je sais maintenant où j'en suis, lui dis-je d'un air très adulte. Écoute, je suis vraiment gênée de te demander ça, mais réfléchis-y sérieusement. Une fois que tu seras mariée avec Pierre et si cela dure – ce que je te souhaite *du fond du cœur* – je n'aurais plus aucun recours ! Je pense aux études de notre fils, à son avenir à long terme, à la maison, aux souvenirs qu'il voudra garder de moi...

Marie avait les yeux plantés dans le vide. Elle finit par les lever sur moi. Ils étaient voilés.

— Sasha, je veux seulement que tu réalises ce que tu me demandes, articula-t-elle en détachant chaque mot. Pierre sait qu'on se voit à midi. Il va rentrer tout à l'heure, heureux que je t'aie enfin parlé pour pouvoir annoncer la nouvelle à tout le monde ! Et je devrais lui expliquer la bouche en cœur qu'il serait plus opportun que je t'épouse d'abord !

— Si tu veux, je peux lui parler. S'il n'est pas féru de droit de la famille...

— Je t'en prie arrête ! me coupa-t-elle, excédée. Je vais réfléchir à tout ceci calmement, *puis* je vais lui en parler et *seulement alors* je prendrai une décision ! D'ici là, Sasha, je t'interdis formellement d'évoquer cette idée avec lui – ni avec quiconque d'ailleurs !

Le lendemain, à la faveur de l'annulation de deux rendez-vous, Carole réussit à m'aménager un créneau d'une heure dans mon emploi du temps. Je le mis à profit pour aller courir – seule, car Léna n'en avait pas fini au bloc. En revenant à petite foulée vers la clinique, j'aperçus la moto de Joséphine devant l'entrée principale. Elle se dirigeait vers moi en descendant les marches mais ne me remarqua pas tout de suite.

— Salut Joséphine, qu'est-ce que tu fais là ?

J'étais essoufflée, rouge et trempée de sueur. Pour sa part, elle ne semblait pas du tout souffrir de la chaleur dans sa veste en cuir.

Dissymétrie fâcheuse.

— Salut Sasha ! Ça va ? Je suis venue te rapporter le dossier que tu as oublié chez moi.

— Quel dossier ?

— Un dossier en anglais, je pensais que c'était peut-être important ?

Mon dossier de candidature dans l'équipe de recherche américaine... Je l'avais complètement occulté ! Il avait dû tomber de mon sac

durant notre pugilat sensuel.

— Merci beaucoup, c'est très gentil de ta part ! Justement, je le cherchais... Je vais t'en débarrasser, lui dis-je en tendant la main.

— En fait, je l'ai laissé à ta collègue que j'ai croisée dans les couloirs. Comme tu t'étais absentée...

— Quelle collègue ?

— Celle dont tu n'avais pas remarqué qu'elle était canon... répondit-elle, sarcastique. D'ailleurs, je te confirme à la lumière du jour qu'elle est splendide !

J'étais ennuyée et Joséphine se méprit sur les causes de ma contrariété.

— Hé, t'es pas jalouse tout de même ? Tu sais, je la trouve bien moins attirante que toi... voulut-elle me rassurer, avec une inflexion tendre dans la voix.

Je n'avais aucune envie de badiner, en jogging, au milieu du parking, sous les regards narquois de mes collègues. Je renouvelai à Joséphine mes remerciements, promis de la rappeler plus tard et courus en direction des escaliers, dans l'espoir de rattraper la bévue de mon amante d'un soir. Je ne trouvai pas Léna dans les couloirs, ni en salle de pause. Je me résolus à prendre une douche brûlante.

En sortant de la salle d'eau, ma collègue m'attendait dans le siège en face de mon bureau, le visage fermé et le dossier bien en évidence devant elle. La prudence tactique m'incita à la laisser commencer. Par discrétion, elle n'en avait peut-être pas pris connaissance ?

— Ta copine m'a laissé ce dossier pour toi.

— Quelle copine ? dis-je ingénument.

Il me semblait que cette réplique devenait une habitude.

— Pourquoi, tu en as plusieurs ? tacla-t-elle aussitôt.

Mauvais esprit contre mauvais esprit : la passe d'armes pouvait être saignante. Je battis en retraite dans une direction plus consensuelle.

— Non, bien sûr que non, concédai-je en m'asseyant en face d'elle. Tu voulais me parler de quelque chose en particulier ?

— Tu comptes partir travailler aux États-Unis ?

— Rien n'est décidé. C'est un projet un peu ancien qui s'est réactivé dernièrement. J'y réfléchis... De toute façon, même si je pose ma candidature, rien n'assure que je serai prise.

— J'ai regardé attentivement le dossier. Je pense que tu as toutes tes chances. Oursel est au courant ?

— Vaguement...

— Et plus précisément ?

— Il était très partant à l'époque. Il tente plutôt de me décourager aujourd'hui.

Elle opina lentement et je devinai la mécanique de son cerveau fonctionner à plein régime.

— J'ai l'impression que quelque chose te contrarie. Je préfère qu'on en parle franchement, lui offris-je.

— D'accord ! On est en train de s'engager collectivement dans un projet ambitieux, dont la réussite repose en grande partie sur notre complémentarité. Et je constate que tu es en train de te barrer en douce... Je trouve ça pas très franc du collier.

Léna asséna son opinion sur un ton glacial et monocorde, sans affect apparent, alors qu'elle était de toute évidence en colère. J'eus une brève pensée pour Marie, qui avait si souvent essuyé ces réactions péremptoires et incisives lors de nos disputes. Je mesurai ce que cela avait d'ulcérant.

— Je n'en ai pas parlé jusqu'à présent parce que je ne suis pas décidée, répondis-je posément. En partie pour la raison que tu cites. De toute façon, je t'aurais consultée bien assez tôt – ce n'est pas dans mon tempérament de désert. Au passage, ce programme de recherche n'est que temporaire... Et je ne suis pas le seul chirurgien cardiaque sur la place, finis-je par conclure. Personne n'est irremplaçable : le projet d'établissement n'est pas remis en cause.

— Ne joue pas la fausse modeste. Toi et moi, on sait à quoi s'en tenir : on n'en est pas arrivées là par hasard. J'ai besoin de savoir sur qui je peux compter. Je n'engagerai pas ma crédibilité sur un projet aussi risqué avec quelqu'un d'autre que toi. Ni avec quelqu'un qui ne sait pas ce qu'elle veut... ajouta-t-elle, après un instant.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Te laisser réfléchir, puisque je n'ai guère le choix. Mais j'aimerais être fixée au plus vite.

— Je te le promets.

Après une nuit d'hésitation, je renonçai. À cinq heures du matin, je rédigeai un mail de désistement, en anglais, expliquant à mes interlocuteurs les raisons professionnelles justifiant mon choix. Cependant, les causes profondes étaient personnelles. Il y avait Hadrien : ma vie avec lui et mon projet d'adoption. Je ne convaincras pas Marie de faire le sacrifice de m'épouser si je prévoyais dans le même temps de m'exiler pour un an. Et puis James ne s'en sortirait pas sans moi, face à quelqu'un de la trempe de Léna. Léna, justement, dont l'avis avait pesé plus que je ne voulais l'admettre...

Quand je leur annonçai la nouvelle, Philippe et Léna s'employèrent à me conforter dans mon choix – par crainte sans doute que celui-ci ne s'avère chancelant. J'envoyai également un SMS à Marie : « Je ne partirai pas aux USA. Tu as réfléchi à ma proposition ? Bises S. ». Elle ne me répondit pas et je renonçai finalement à la faire réagir par une provocation sur le registre de l'humour provocateur qui me servait habituellement d'aiguillon. Je supprimai ainsi, juste avant de les

envoyer un « Je te promets de ne pas t'imposer le rituel de la jarrettière ! » et un « On gardera le riz pour les populations du tiers-monde » de mauvais goût.

Le reste de ma semaine fut assez ordinaire, jusqu'à mon rendez-vous avec Kevin Sagnon pour sa consultation post-opératoire. Sans surprise, son père l'accompagnait. La journée touchait à sa fin, ils étaient les derniers à patienter dans la salle d'attente. Je les accueillais aimablement et adressai quelques plaisanteries au jeune garçon pour le détendre. Il reprenait du poids et ses douleurs articulaires avaient progressivement disparu. Les analyses sanguines ne décelaient plus aucune trace d'infection. Je me livrai à un examen clinique minutieux qui acheva de me rassurer. « Tu vas pouvoir reprendre le sport, mon grand ! ». Pierre sourit à son fils, le félicita vigoureusement puis le pria d'aller l'attendre dans la pièce d'à côté, avec une bande dessinée. Je refermai la porte capitonnée de la salle de consultation et prodiguai d'ultimes conseils à Pierre, afin de consolider le rétablissement de Kevin.

— C'est tout ce que tu as à me dire sur sa santé ? conclut-il.

Je confirmai, confiante. Il choisit alors de poursuivre, sur un ton radicalement différent, qui annonçait un échange houleux.

— Alors parlons d'autres types de problèmes de cœur !

Je me calai confortablement dans mon fauteuil, impatiente d'entendre la suite. En réalité, j'espérais depuis longtemps cette confrontation. Mais je savais aussi devoir ménager l'avenir, aussi m'intimai-je l'ordre de m'autocensurer.

Aucun acte de cruauté inutile ! Garde ton sang-froid. N'agis qu'en état de légitime défense !

— Je t'écoute, dis-je, totalement neutre.

— Marie t'a parlé de notre projet de mariage.

Ce n'était pas une question. Je tenais cependant à faire preuve de fair-play.

— Et je trouve que c'est une très belle idée...

— Arrête ton baratin, Sasha ! me coupa-t-il. On est juste entre nous, là ! Alors dis-moi ce que tu as *vraiment* derrière la tête ! C'est quoi cette idée grotesque de mariage *avec toi* ?

— Écoute Pierre, ce n'est pas moi qui fais les lois ! Et si je pouvais m'y prendre autrement pour adopter Hadrien, crois bien que je le ferai.

— Justement, j'ai beaucoup de mal à te croire !

Pour la première fois, je le voyais agressif et je voulus lever un doute.

— Marie est-elle informée de cette petite explication entre nous ?

— Non ! Elle m'a même supplié de ne pas t'en parler. Mais je n'en peux plus ! Ça me rend dingue. *Tu me rends dingue !*

Il s'était levé brusquement et s'agitait en tous sens devant mon bureau, comme une poule décapitée refusant de finir sa course.

— Qu'est-ce qui te rend *dingue*, exactement ?

J'avais appris la technique de la reformulation en suivant durant mes études un module optionnel de psychiatrie.

— Tout ! Tes airs supérieurs, ton aisance, ton humour *quinzième* degré, tes exploits extra-or-dinaires ! s'écria-t-il, d'un ton emphatique. Tu serais un mec, je te jure, je te casserai la gueule !

— On peut très bien casser la gueule à une femme, ça se fait même assez couramment !

La répartie lui fit l'effet bienfaisant d'une gifle. Il se calma momentanément et reprit place face à moi, tassé sur sa chaise. Je pris soudain conscience de sa barbe mal rasée et des cernes bleutés qui maculaient ses orbites. J'y discernai sans peine les stigmates d'une crise conjugale, suivie en toute probabilité d'une nuit blanche passée à pleurer et tergiverser. Cela ne me procura cependant aucun plaisir. Marie me soutenait toujours qu'un couple qui ne se dispute pas est un couple qui n'a rien à se dire. Apparemment, ils étaient intarissables tous les deux...

— J'ai l'impression que le problème, ce n'est pas seulement le mariage ?

— Évidemment que non ! Je me sens toujours comme un con comparé à toi, un loser... Jamais de ma vie je n'avais été réduit à ça ! Je me demande vraiment pourquoi Marie t'a quittée pour moi...

Je me le demandais aussi, mais ça n'amenait rien au débat.

— Le fait est que c'est toi qu'elle aime... reconnus-je, à l'évidence.

Simplement il ne m'écoutait plus.

— La seule chose, Sasha, la *seule chose* que je pouvais faire et que tu n'avais pas réussi, c'était l'épouser ! Mais même pour ça, tu veux me clouer au poteau...

Étrangement, je n'avais pas analysé la situation sous cet angle. Cela m'inspira une bouffée modérée de compassion pour ce pompier, solide et courageux, qui osait me confesser son sentiment d'infériorité. Pour autant, nous nous enfoncions dans l'impasse.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? m'enquis-je.

— Je vais aller trouver Marie et je vais annuler notre mariage. Cela va peut-être mettre un terme à notre relation... mais je ne vois pas d'autre solution ! Au fond, tu auras ce que tu as toujours voulu... conclut-il, sur un ton résigné qui ne manquait pas de lustre.

Je pouvais aisément imaginer la détresse de Marie, sa peine lancinante et le ressentiment irréparable qu'elle fomenterait à mon encontre. Évidemment, je ne la récupérerai pas ! Je ne voulais absolument rien de tout ça ! C'est alors que le monde se mit à tourner à l'envers.

— Écoute Pierre, ne fais surtout pas ça ! Ne va pas tout gâcher pour une histoire d'ego et de sordides questions administratives...

— Mais quelles garanties j'ai d'exister dans votre histoire ? Que tu ne vas pas tout tenter pour la récupérer ? Que tu ne lambineras pas pour divorcer ?

Il avait haussé le ton et j'espérai sincèrement que son fils n'entendait rien de notre discussion. Je voulus alors solder cette controverse sur le champ, à n'importe quel prix.

— Parce que je suis amoureuse d'une autre femme !

C'était un tour joué par la zone corticale droite de mon cerveau. Je fus sidérée de m'entendre proférer cette révélation invraisemblable – autant que Pierre, qui resta coi.

— C'est qui ? réagit-il finalement, les sourcils froncés.

— Ce ne sont pas tes affaires !

— Je ne te crois pas, c'est une manœuvre de ta part ! Tu cherches à faire diversion.

Ce garçon recélait des trésors cachés d'intelligence.

— Écoute, je préfère rester discrète, parce que... je ne me suis pas encore déclarée, tu comprends ?

Je me justifiai avec une certaine gêne, comme si je croyais à ce que je racontais.

— Dis-moi qui c'est !

— Mais tu as bu ou quoi ? Je ne vais pas te faire de confidences ! Certainement pas à toi !

— Alors ce n'est pas la peine !

Il enfila son blouson nerveusement et se rua vers la porte.

— D'accord, d'accord, je vais te le dire ! Mais tu dois me jurer de garder le secret !

Il s'impatenait et enclenchait déjà la poignée.

— C'est Léna !

Je le contemplai, les bras soudain ballants, un doute méthodique traversant à marche indolente son esprit, tandis que je répétais en moi ces quelques mots.

— Mais elle est *lesbienne* ? demanda-il, rompant le charme par son incrédulité exagérée.

Évidemment, et je suis la fille cachée de Bernadette Soubirous !

— En fait, ça ne marche pas comme ça... l'informai-je simplement.

Il haussa les épaules et sortit sans en dire davantage, sa splendeur masculine en partie restaurée. J'espérai simplement n'avoir pas tout gâché et me mis à guetter anxieusement des nouvelles de Marie, sans la moindre envie de plaisanter.

CHAPITRE 9

L'après-midi était largement entamée. Tout juste sortie du bloc, je faisais réchauffer un plat cuisiné en salle de pause, en compagnie de deux internes, quand mon téléphone personnel se mit à vibrer. Le numéro de Joséphine s'afficha sur l'écran. N'étant pas seule, j'hésitai à répondre, mais elle insista.

— Sasha, dis-moi que tu es la clinique ! supplia-t-elle en gémissant, dès que j'eus décroché.

Elle semblait prête à s'effondrer.

— J'y suis ! Pourquoi, qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est Max ! Il fait une crise cardiaque ! Le SAMU essaie de le réanimer... Ils vont l'emmener à la clinique....Tu dois t'occuper de lui !

Je m'attachai instinctivement aux bruits de fond : je discernai l'agitation feutrée de l'équipe d'intervention puis, distinctement, une voix calme et autoritaire. Elle prévenait au loin que le patient, provisoirement stabilisé, allait être conduit aux urgences coronariennes les plus proches. Presque au même instant, mon téléphone professionnel se mit à sonner.

— Je dois te laisser Joséphine, on m'appelle dans le service. Je pense que c'est pour Max. Je m'en occupe, je t'appelle et... courage !

Je me précipitai vers la partie du bâtiment qui accueillait l'unité de soins intensifs cardiaques. L'angioplasticien présent me confirma l'arrivée imminente d'un patient dont l'identité était bien Massimiliano Mancini. Les nouvelles transmises par le médecin-régulateur étaient cependant alarmantes. Mon collègue m'enjoignit de me tenir prête pour opérer si le scanner confirmait le diagnostic probable de dissection aortique aigue. Je commandai aussitôt la préparation du bloc et la mobilisation de l'équipe chirurgicale nécessaire.

Trois minutes plus tard, la porte de l'ascenseur était toujours désespérément close et je compris que nos efforts seraient vains. Je sentis se propager un goût âcre et métallique dans la bouche. Un coup de fil laconique vint confirmer mon sombre pronostic : Max était brutalement décédé dans le véhicule du SMUR, à l'entrée même du pavillon des urgences. Les tentatives de réanimation acharnées étaient restées sans effet.

Je m'obligeai à agir en professionnelle, refoulant la peine à plus tard. Je rappelai le médecin-régulateur pour savoir si la famille avait, déjà,

été informée. Il me répondit par la négative mais me prévint que des proches suivaient le camion et ne devraient plus tarder à se présenter à l'accueil. Je proposai de me charger de l'annonce du décès, même si ce n'était pas l'usage. Avant de descendre, je composai le numéro de la morgue, pour prier les aides-soignants de débiter la toilette mortuaire dès que possible.

Dans la pièce dévolue aux familles, je trouvai Joséphine, Victor, le compagnon de longue date de Max, et Ludovic, un jeune serveur de la Luna Loca qui, à cet instant, avait tout d'un adolescent en perdition. À mon regard, Joséphine sut instantanément. Je la vis pâlir, vaciller puis, dans un réflexe magnifique de sincère bonté (la mort de ceux qu'on aime nous délivre des artifices), se ressaisir et s'emparer du bras de Victor, pour le soutenir physiquement face au choc à venir. L'homme radieux, insouciant et bronzé qu'il était encore il y a quelques heures sombra à tout jamais sous mes yeux en quelques instants d'une annonce empathique et stéréotypée, telle que j'en avais prononcée à des dizaines de reprises dans ma carrière.

Je pouvais encore leur être utile – atténuer leur culpabilité, répondre aux questions les plus futiles, les accompagner auprès du défunt – et tant que je leur serai utile, je n'avais pas véritablement de mal à dominer mes émotions. Plus tard, bien sûr... Mais je fais un métier où on n'est pas obligé de payer comptant.

Honorant ma promesse, je rejoignis Joséphine à son appartement en début de soirée. Je la trouvai épuisée. Elle avait consacré l'après-midi à prévenir les proches de Max – Victor n'en avait pas la force. Les cris bouleversés et les larmes versées, réitérés à chacun de ses appels comme un chapelet cruel, avaient eu progressivement raison de son courage. Mais elle avait tenu, avant de se terrer chez elle pour la nuit, à convoquer les amis intimes de Max et quelques clients fidèles pour le lendemain, afin qu'ils inventent ensemble la cérémonie païenne qu'il conviendrait d'organiser en mémoire de cet homme athée, qui vénérât tant la fête, la vie et les autres hommes.

J'étais la seule personne que Joséphine acceptait auprès d'elle à l'instant. Elle m'imaginait sans doute solide et à la hauteur de son désespoir. Je ne voulus pas la décevoir. Nous passâmes une grande partie de la soirée à plaisanter de choses tristes et à nous souvenir avec mélancolie d'évènements heureux. Elle me raconta son histoire avec Max, qui était pour elle un père de substitution depuis qu'à dix-huit ans elle avait échoué dans son bar, par un matin déprimant – jeune femme alors dégingandée, insolente et esseulée, qui n'entendait pas le rester. Au comptoir, au terme d'une conversation elliptique (« Je voudrais boire un café, j'ai pas de quoi l'payer, je cherche du taf »... « Et tes parents ? » ... « Ils ont décidé que je serai mieux dans

la rue »), le patron de la Luna Loca l'avait embauchée à l'essai. Elle ne l'avait plus quitté, s'était composée dans le monde de la nuit une famille aux attaches puissantes et consenties. On imagine souvent que les parents qui réagissent agressivement à la découverte de l'homosexualité de leur enfant se contentent de n'être pas aimants. La vérité est qu'ils ont côtoyé sous leur toit, quotidiennement, des années durant, un autre être humain sans chercher à le connaître. Ils ont eu la paresse de tenir pour acquis que, parce qu'il était de leur chair, il était aussi un prolongement d'eux-mêmes, pétri de la même nature et des mêmes aspirations. Dans un éclair de lucidité, le rejet naît de ce que cet être leur apparaît enfin pour ce qu'il est : un imposteur qui méprise leurs rêves.

Bien plus tard, les parents de Joséphine avaient voulu apprendre – et elle leur a pardonné pour cela. Mais les liens s'étaient distendus et le silence avait planté ses mâchoires trop profondément pour lâcher prise. Alors ce soir, elle était orpheline.

J'avais entrepris de la faire manger, davantage pour détourner son attention que pour lui insuffler des forces. Elle avait ensuite voulu que nous nous installions dans sa chambre, allongées dans la pénombre, pour écouter de vieilles chansons françaises que Max adorait. Jusqu'à très tard, je l'avais bercée et quand, momentanément, elle se trouva à cours de larmes, je l'embrassai parce que – c'est d'une banalité affligeante – la vie continue, précise et entêtante. Je la caressai tendrement et, sans vraiment l'avoir provoqué, un désir violent s'était posé sur nos plaies à vif. Alors nos paumes se joignirent à nos sexes respectifs et cette prière impie soulagea nos âmes et nous réconcilia avec le sommeil.

Je quittai son appartement à l'aube : je tenais à passer me changer avant de retourner à la clinique. Joséphine m'avait assurée qu'elle saurait faire face et me remerciait de ma présence. Tout au long de la journée, entre deux patients, j'appelai pour prendre des nouvelles de Victor (les préparatifs des obsèques le maintenaient debout dans un équilibre incertain), de Joséphine, des amis qui passaient au bar pour raconter une anecdote ou trinquer en souvenir de Max.

Le soir venu, une fois les couloirs désertés, je me blottis dans mon bureau, lumières éteintes et enclenchai un disque dans la colonne de mon PC. La voix tellurique de Nina Simone étrenna à plein volume un *Sinnerman* déchirant. *But the lord said, 'go to the devil', the lord said, 'go to the devil', he said 'go to the devil, all along dem day'...*

J'aurais aimé pleurer mais j'avais perdu l'usage de la fonction. J'étais seulement vide, sans grâce et sans inspiration. C'est dans cet état que me trouva Léna, qui m'observait depuis le pas de la porte. Elle ne révéla sa présence qu'aux tous derniers coups de cymbales.

— Je m'inquiétais pour toi, dit-elle simplement.

Et cela suffit à me libérer. Alors elle s'agenouilla à mes côtés, posa sur moi un regard compatissant et décida de me prendre en main.

— Tu ne vas pas rentrer chez toi ce soir. On va se tenir compagnie. Je connais un bon traiteur et j'ai un canapé convertible flambant neuf à inaugurer.

Sa voix était amicale mais ne souffrait pas la contradiction. De toute façon, je n'avais pas la force de protester. Qui plus est, la perspective de me retrouver isolée dans ma maison immense me révoltait.

Léna m'installa dans sa mini, côté passager et ne s'arrêta en chemin que pour récupérer les plats indiens à emporter qu'elle avait commandés. Elle insista pour me déposer devant son immeuble, avant de partir en quête d'une place pour se garer, me laissant ses clés à disposition. À son retour, dix minutes plus tard, je patientais toujours stoïquement sur le même carré de trottoir. Elle me sourit et poussa devant moi la lourde porte en fer forgé. Je gravis machinalement l'escalier en bois jusqu'à son étage, dans un état de lassitude qui ne m'était pas familier. Je remarquai à peine la voisine que nous avions croisée sur le palier : « Je te présente Lucie ». Je la saluai sans la voir.

Affalée sur le canapé qui m'accueillerait pour la nuit, je baignais dans le son d'une chaîne d'informations en continue, tandis que Léna troquait sa jupe et son chemisier contre un jean et un débardeur. Elle entreprit ensuite de faire réchauffer le poulet tikka et le riz pulao au four micro-onde.

Nous nous installâmes autour de la table basse du salon, en tailleur sur des coussins. Les lueurs dansantes de bougies, qui se reflétaient sur les immenses photographies au mur, parachevaient l'éclairage indirect. Léna se montrait prévenante, délicate et même, par instant, affectueuse. Elle nous servit, dans de grands verres en cristal, un vin tannique et capiteux qui participa à me détendre. Dans cette atmosphère intime, je n'avais plus besoin de lutter ni de m'en tenir à un rôle. Une sensation de bien-être me gagna progressivement, bientôt nuancée, à mesure que mes nerfs se relâchaient, par une douleur irradiante au creux des épaules qui, en fin de soirée, ne cessa plus de me lancer.

— Tu n'aurais pas un antalgique ? demandai-je en me pétrissant la nuque.

— Tu as mal au dos ?

Je me contentai de grimacer.

— Alors j'ai mieux que ça !

Elle revint de la salle de bain avec un flacon ambré d'huile de massage qu'elle exhiba fièrement.

— Retire ton pull, commanda-t-elle.

Je restai inerte, réticente à exhiber mon soutien-gorge brodé, au milieu du salon de ma collègue – même si je n'ai jamais été opposée, par principe, à une certaine dose d'incongruité. Léna insista, sur un mode typiquement maternel.

— C'est à base de sirop d'érable. Allez, laisse-toi faire, tu te sentiras mieux après !

Allez, bois donc cet antitussif, il a un goût infâme, mais tu guériras plus vite !

Avale cette cuillère d'huile de foie de morue, c'est un fortifiant prodigieux !

Un suppositoire, c'est vrai que ce n'est pas agréable, mais c'est tellement efficace !

Quand on ne peut plus lutter, autant en finir et se laisser couler. Je consentis à ôter mon pull et à lui présenter mon dos entravé. Elle dégagea mes cervicales en m'attachant les cheveux et se positionna derrière moi, sur un tabouret bas. Elle échauffa d'abord l'huile en frottant ses mains entre elles puis vint doucement à mon contact. La pression qu'elle exerça sur mes muscles était puissante et fut aussitôt bienfaisante. Léna prit le temps de délier méticuleusement chacun des nœuds qui corsetaient mon dos, des trapèzes jusqu'à la zone lombaire.

— Où as-tu appris à masser comme ça ?

— Après mon diplôme d'études collégiales, j'ai pensé un moment me diriger vers la kinésithérapie... m'apprit-elle. J'ai suivi quelques stages.

— Cette discipline a perdu un maître...

— C'est gentil ! On n'imagine pas tous les maux qu'on peut soigner par imposition des mains...

Cela ne me demandait pas, en tant que lesbienne, un grand effort d'imagination.

— Tu sais, je tenais à te remercier de ta décision de rester à la clinique, confia-t-elle en poursuivant ses manipulations. J'ai conscience que tu t'es privée d'une belle opportunité...

— Je n'y pense plus... Au fond, ça ne me coûte pas de rester.

— Je le prends comme une preuve de confiance de ta part.

— Tu peux.

— Alors j'espère être toujours à la hauteur et pouvoir te rendre service en retour.

Léna eut bientôt fini avec mon dos et prit possession de mon crâne. Elle s'y appliqua avec la même dextérité sans paraître se lasser. Ses doigts relâchés effleuraient mon cuir chevelu par circonvolutions successives. C'était comme une caresse, fluide et inattendue. Dans le silence qui s'instaura entre nous, je sentis mon pouls s'accélérer et ma respiration puiser son oxygène plus profondément. Je me connais assez pour ne pas me méprendre sur la chaleur qui irradiait mon ventre. Était-ce l'effet du vin, du délassement ou d'une hypersensibilité passagère ? Les massages tantriques sont réputés pour leurs effets orgasmiques, peut-être que les massages québécois ont des vertus sensuelles méconnues ?

Dans un monde rêvé, où nous n'aurions pas à assumer les conséquences de nos actes, je me serais retournée doucement, aurais frôlé la peau claire de Léna, l'aurais embrassée. D'abord timidement, puis sans plus de retenue comme j'avais envie de le faire à l'instant... Après avoir pris sa bouche, j'aurais voulu ses seins. Je les avais aperçus brièvement, sous la douche, et je réalisai que je ne les avais pas oubliés. Ensuite, j'aurais goûté à tout le reste...

Mais dans la vraie vie – celle qui est si prévisible et décevante – Léna était une collègue irremplaçable, d'évidence hétéro. Elle comptait sur ma maturité pour mener à bien une collaboration à long terme et ne faisait preuve, à mon égard, que d'une amicale bienveillance en de tristes circonstances.

— Je trouve l'équipe très attachante, reprit-elle, suivant le fil différent de sa propre pensée. Toi, Philippe, Bastien, James...

Évidemment, *James* ! Je l'avais oublié. Il était une raison de plus d'enfermer mes idées décadentes à double tour, dans une cage suspendue au-dessus d'une rivière infestée de piranhas atteints de variole.

Quand le massage fut achevé, j'étais dans un état paradoxal, à la fois fourbue et excitée.

— Tu es certainement exténuée ! Après ce genre de séance, on n'est pas censé conduire. Ça tombe bien que tu restes là ! Je vais te déplier le canapé-lit et chercher des draps...

Une demi-heure plus tard, les dents brossées, un jogging enfilé en guise de pyjama, j'étais allongée dans la pénombre du salon, un bras replié sous la tête, incapable de trouver la paix. Je faisais des efforts de concentration pour détourner mon esprit des songes éveillés qui m'attiraient invariablement vers le corps défendu de Léna. Par acquis de conscience, je glissai une main inquisitrice entre mes cuisses. Le contact avec mon sexe inondé me révolta. Je me levai, me servis un verre d'eau glacée, puis un deuxième et pestai intérieurement contre Léna et l'injustice qui l'autorisait, elle, à dormir sereinement ! Du moins, c'est ainsi que je me la représentais quand je reprenais contact

avec la réalité.

Je finis par combattre mon agitation en pensant à Joséphine – convaincue de la nécessité de m'en tenir à des rêves accessibles.

Le petit-déjeuner fut pris dans une atmosphère décontractée. Léna était d'humeur légère et n'avait pas appris à lire dans mes pensées. Nous écoutions FIP à la radio, comme je l'avais fait si souvent avec Marie. Elle me prêta ensuite des vêtements qui me convenaient – nous étions de la même taille. A sept heures, nous partîmes ensemble à la clinique, comme deux sœurs partageraient un trajet en voiture vers la même université.

J'ai la chance d'exercer un métier exigeant, qui me canalise et me mobilise intégralement. Lorsque j'examine un patient, que je l'opère ou que je sonde l'évolution de sa pathologie, aucune pensée parasite ne vient s'interposer. C'est ainsi que j'ai pu tenir, aux heures creuses de débâcle amoureuse et c'est ainsi que j'avais passé cette journée. Durant environ treize heures, à l'exception notable des pauses, je n'avais pas songé à la mort subite de Max, au corps sublime de Léna, à mes sentiments obscurs pour Joséphine, à l'avenir d'Hadrien, à mon possible mariage blanc avec Marie, à mes idées noires... Malheureusement, même un travail harassant reste une anesthésie locale et temporaire. J'avais dû finir, comme je le craignais, par rentrer chez moi.

Là, j'y avais enduré l'expérience rare de la solitude violente et intégrale – de celle qui submerge d'angoisse parce qu'elle n'est pas choisie et qu'on n'est pas certain qu'elle cessera un jour, puisque certainement on ne mérite pas mieux. Je fis malgré moi le compte de mes anciens amis, dont je n'avais plus guère le temps de prendre des nouvelles. De ma famille, que je ne voyais qu'occasionnellement et encore, le plus souvent, par politesse. De ces proches, à qui je ne téléphonais plus pour ne pas les déranger – alors qu'en vérité je ne tenais pas à m'encombrer de leurs soucis. À creuser les mêmes sillons – l'accomplissement professionnel et les amitiés sélectives – j'avais laissé mon monde se rétrécir. Ce soir, il me semblait que j'en payais le prix.

Déchirée par l'*introitus* du requiem de Mozart, je me morfondais et m'apitoyais sur mon sort. Je brûlais d'appeler Léna au secours, de lui dire que mon désir brutal et inconvenant n'était pas une menace pour elle. Que je lui ferai bientôt mordre la poussière. Que je ne tenterai rien. Qu'elle était fascinante et que cela me suffisait. Et qu'il en serait toujours ainsi. Parce qu'il lui fallait quelqu'un de pur et sans égoïsme et que ça, ce n'était pas moi.

Je m'effondrai finalement sur la méridienne de la chambre d'ami, que j'avais fait réaménager en bibliothèque, ne trouvant pas le courage de me hisser jusqu'à l'étage.

CHAPITRE 10

À mon réveil, le ciel était dégagé et la température promettait d'atteindre des sommets. Je me sentais mieux et une simple douche acheva de me débarrasser des scories de la nuit. Le spleen, une fois qu'il est chassé, emporte avec lui sa tunique de pénitent et sa crasseuse amertume. Il ne laisse rien qu'on ne veuille garder et je me consacrais éventuellement, plus tard, à faire un tri dans ses menaces. Je couvais seulement au fond de moi une ombre de tristesse, car c'était le jour des obsèques de Max.

Un fidèle client de la Luna Loca, propriétaire d'une maison de maître à l'écart de la ville, avait mis à disposition l'une de ses dépendances, afin de réunir tous ceux qui désiraient célébrer leur ami disparu. La cérémonie, qui se voulait joyeuse et spontanée, avait été organisée dans les grandes lignes par Joséphine.

J'arrivai vers treize heures. Des dizaines de voiture étaient déjà garées dans une cour et tout le long d'un chemin environnant. J'entendis distinctement de la musique, un gospel tragique et épuré qui me fit tressaillir. Dans le grand bâtiment aux murs épais, une tribu dépareillée d'hommes – en grande majorité – discutaient en buvant du café ou du champagne et en mangeant des gâteaux que chacun avait apportés en quantité. Sous un beau portrait de Max, suspendu à des cimaises, était installée une petite estrade équipée d'un micro, d'une guitare, d'une batterie et d'amplis. Tous étaient libres, selon leur inspiration et quand ils le souhaitaient, de livrer un morceau de musique ou de raconter un souvenir. Beaucoup le firent, avec leurs talents, variables, et leurs émotions, plus ou moins contenues. Le plus souvent, c'était drôle et même Victor finit par sourire. Une histoire entraînante, il nous semblait à tous que Max était parmi nous, déambulant d'un groupe à l'autre – alpaguant les uns, complimentant les autres – comme il avait l'habitude de le faire, cordial et infatigablement heureux.

Je repérai Joséphine dans un coin, consolant une dame, impériale et défaite, que je devinai être la mère de Max. Je me dirigeai vers elles et m'accroupis pour être à la hauteur de cette femme que ses jambes ne soutenaient plus.

— Comment connaissiez-vous Massimiliano ? me demanda-t-elle avec un accent prononcé.

— Je l'avais opéré, il y a trois ans... et j'ai beaucoup fait la fête à la Luna Loca !

Elle m'observa, de son regard liquide et gris – la couleur des yeux de

Max.

— C'est bien...

Puis, après un long silence :

— Il ne se soignait pas très bien, n'est-ce pas ? Il pensait toujours d'abord aux autres.

Sa voix était grave et elle n'attendait pas de réponse. À quoi bon ?

Je quittai l'assemblée vers dix-huit heures, après avoir glissé dans un seau à champagne quelques billets et inscrit un mot dans le livre d'or. Il me revenait de manière obsédante ces vers d'Aragon, que nous aimions lui et moi :

Univers furieux de paille et de paroles
J'ai peine à démêler le délire et la vie
Il n'y a que des herbes folles
Sur le chemin que j'ai suivi.

Je revois ce temps-là sans y plus rien comprendre
Pour qui ne brûle plus la flamme est sans objet
Le souvenir n'est qu'une cendre
Une ombre au mur qui me singeait.

Joséphine me rattrapa à la portière.

— Tu t'en vas ?

— Oui. Tu veux que je revienne plus tard, pour aider à ranger ?

— Non, ça ira, on est assez nombreux... Eh, Sasha ? Je voulais te remercier pour tout ce que tu as fait...

Mais je n'avais rien fait, en tout cas pas assez – et surtout pas au bon moment.

— Merci, éludai-je.

— Tu sais, tu n'y es pour rien... Il avait préféré reporter son rendez-vous chez le cardiologue après son retour de Grèce. Victor s'en veut beaucoup lui aussi... mais peut-être que ça n'aurait rien changé ?

— Non sûrement, ça n'aurait rien changé, la confortai-je avec une conviction feinte. Que va devenir la Luna ?

— Victor hérite de la majorité des parts. Il m'a demandé d'en assurer la gérance.

— Tant mieux ! C'est une bonne chose que ça continue...

— Tu ne me laisseras pas seule ? Tu m'appelleras ?

— Promis.

Un mois plus tard, les cendres de Max furent dispersées au large de Sorrente, en Italie, d'où ses parents avaient émigré.

Un matin, quelques jours après la cérémonie, Carole me transmet sur mon poste un appel personnel. J'attendais toujours des nouvelles de Marie, mais ce fut Pierre qui se manifesta. Il se montra inexpressif et distant.

— Sasha, j'ai beaucoup réfléchi. Ma priorité, c'est Hadrien : je ne veux pas qu'il pâtisse de nos...disons... *problèmes* d'adultes.

— Je te remercie, Pierre, j'apprécie vraiment.

- Mais je ne veux pas non plus être le dindon de la farce.
- Je te le promets !
- Tu sais ce qu'on dit des promesses... balaya-t-il, acide.
- Alors, qu'est-ce que tu veux exactement ?
- Je te l'ai déjà dit, je ne veux pas me faire avoir. Tu es très intelligente...
- Pas autant que tu le crois...
- Si, si, je suis réaliste ! Mais j'ai pris conscience d'avoir beaucoup de qualités que tu ne possèdes pas...
- Je ne te demande pas lesquelles ? ironisai-je.
- Non, ce serait beaucoup trop long !

Ce qui me chagrinait dans le tour que prenait notre conversation, ce n'était pas de constater ce que Pierre pensait désormais de moi – je m'en fichais éperdument. Non, ce qui m'affectait, c'était la certitude que seule Marie était capable d'engendrer un si spectaculaire revirement de confiance en soi. Je devinais ses louanges flatteuses, ses commentaires laudatifs, les mérites inédits adroitement soulignés, les analogies *en ma défaveur*. Je pouvais sans peine les imaginer : j'en savais assez sur ce qu'elle me reprochait... Il est humiliant d'être ainsi instrumentalisé par son ex. Je me sentis reléguée au statut de pâle ébauche, d'avant-projet incertain. Je faisais mon entrée, par la petite porte, dans l'histoire ancienne.

— Ça tombe bien, je n'ai pas beaucoup de temps moi non plus, alors accouche !

— Je me suis renseigné : avec une assurance-vie, tu pourrais permettre à Hadrien d'hériter en toute sécurité.

— Merci pour tes conseils, mais ça ne marchera que pour une fraction de mon patrimoine. Et ça ne résout pas tous les problèmes ! Je te le répète, la seule solution, c'est l'adoption !

— Dans ce cas... Tu en es où avec Léna ?

Il m'exaspérait. J'avais soudain envie de le cogner avec la pendule en bronze qui trônait sous mes yeux.

— Nulle part, fis-je, en me retenant de souffler bruyamment dans le combiné.

— C'est dommage...

— Ah oui et pourquoi ?

— Parce que Marie ne consentira à t'épouser qu'avec mon accord... et que je ne le lui donnerai que lorsque tu seras officiellement en couple avec Léna !

Je me voyais maintenant lui enfoncer mon stylo en argent dans les narines. Cela m'aida à garder mon sang-froid.

— Qu'est-ce que tu entends par *officiellement* ?

— Viens dîner à la maison avec Léna. En amoureuses, main dans la main... Je tiens à ce que Marie soit parfaitement rassurée sur le fait

que tu es passée à autre chose.

Parle pour toi, oui !

— C'est une excellence idée, Pierre !

Un paranoïaque léger peut accepter de se soigner s'il est provisoirement conforté dans son délire.

— Le souci, repris-je doctement, c'est que... je t'ai dit que *j'étais* amoureuse d'elle... pas qu'*elle* était amoureuse de moi.

Tu saisis la nuance, abruti !

— Je suis sûre que tu vas surmonter ça très facilement ! Tu as bien réussi à transformer une femme qui aime les hommes en *lesbienne* durant treize ans...

Treize ans, deux mois et cinq jours exactement ! Et si tu étais si sûr que Marie n'aimait que les hommes, tu ne te livrerais pas à ce chantage puéril !

— Bien, j'entends sa voiture... conclut-il, aimablement. Je te laisse nous rappeler pour fixer la date du dîner à la maison ? Ne tarde pas trop, quoi qu'il arrive, on publiera les bans avant la fin de l'année ! Eh, Sasha... pas d'entourloupes ! Si tu nous fais du cinoche, Marie et moi on s'en apercevra tout de suite...

En ce qui me concernait, au regard de l'attirance physique aussi soudaine qu'insensée qui m'avait agitée l'autre soir, je pensai qu'il ne me serait pas trop difficile de faire illusion – même si j'en serais éminemment embarrassée. Pour Léna, ce serait une autre affaire... si tant est que je parvienne à la convaincre. Je m'étais enferrée dans mon propre piège mais, compte tenu de l'hostilité de Pierre, je ne voyais vraiment plus comment faire marche arrière.

J'avais d'abord répété à plusieurs reprises mon argumentaire mentalement, avant de tenter en vain d'entreprendre Léna – durant l'une de nos séances de jogging (l'essoufflement obérait ma force de persuasion), à la cantine (nous ne parvenions jamais à déjeuner en tête-à-tête) et à la sortie du bloc (les opérations s'enchaînaient sans discontinuer). Finalement, en toute fin de semaine, alors que je m'apprêtais à jeter l'éponge, rendue à l'infaisabilité de la mise en scène, Léna me rejoignit spontanément sur le toit-terrasse où je m'étais isolée pour réfléchir et fumer.

— Ça va ? Dure journée ?

— Ça va...

— Tu aurais une cigarette pour moi ?

— Je ne savais pas que tu fumais !

— Comme toi : à l'occasion...

C'est fou, ce point commun ! Avec tant d'affinités, ça ne te dirait pas de sortir avec moi ?

Je lui offris du feu et la scrutai, inhalant la fumée. Je lui trouvais, dans la pose indifférente et les paupières mi-closes, des airs bravaches de Marlène Dietrich. *Après tout, cette fantaisie la distrairait peut-être de*

sa routine ?

— Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ? me demanda-t-elle négligemment.

— Je me demandais : tu n'étais pas inscrite dans un club de théâtre, au lycée ?

— Sûrement pas, j'ai horreur de ça !

Bien... Merci Marlène de vous être déplacée ! On ne manquera pas de vous rappeler.

Malgré tout, j'étais lancée et ne voulus pas déjà me décourager.

— Léna, tu te souviens quand tu m'as invitée chez toi l'autre jour... Tout en me massant – fort bien d'ailleurs – tu m'as dit que tu pourrais me rendre service.

— Je m'en souviens... Où veux-tu en venir ? Tu as besoin que je te décharge de certaines gardes ? hasarda-t-elle.

— Non... c'est un peu plus *délicat*. C'est personnel, en fait.

— Je t'écoute.

— Voilà, je dois épouser Marie !

Léna se tenait face à moi, patiente et sans ciller – comme si elle attendait la chute... alors que c'était déjà la chute. Tout du moins la première des deux.

— Je suis un peu déçue, ne pus-je m'empêcher de regretter. Tu n'as pas l'air étonné !

— Non, en effet, je ne suis pas étonnée, répondit-elle, évasive.

— Ah bon... Pourtant, il y a une raison très pragmatique à ce mariage : c'est ma seule chance d'adopter Hadrien.

— Tu n'as pas à te justifier auprès de moi, continua-t-elle sur le même ton détaché. Je ne me permets pas de te juger et de toute façon, ça ne me regarde pas.

— Merci. Mais il y a quand même une con... une condition.

Je commençai à savonner, cela s'engageait mal. Il faut dire que je déteste quémander un service, encore moins un service personnel – a fortiori ce type de service. Je respirai profondément et m'intimai de persévérer.

— Comme tu peux t'en douter, Pierre n'est pas d'accord...

Elle eut un brusque accès de fou rire, irrésistible, et je vis perler des larmes aux coins de ses yeux. Je me sentis de plus en plus grotesque.

— Je ne voudrais pas que tu te méprennes, Léna ! Il s'agit d'un mariage blanc, le temps de régler les formalités d'adoption. Ensuite, on divorcera illico ! expliquai-je, tentant hardiment de rétablir le sérieux de la discussion.

— Ce ne serait pas plus simple de vous remettre directement ensemble ? demanda-t-elle, badine.

— Eh bien, on ne voit pas les choses comme ça ni elle ni moi, fis-je un peu sèchement, pour clore cette partie du chapitre.

— Bon et alors, tout ça pour me demander quoi ?

Elle portait sur moi un regard goguenard, presque condescendant, qui me mit mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? À quoi tu penses ?

— Je me disais que vous les Français... insinua-t-elle.

— Pourquoi, tu n'es pas française toi ?

— À moitié seulement... Et j'ai hérité de la bonne moitié !

— Bon ben quoi : *vous les Français* ?

— Vous avez quand même eu un Président de la République quasi-polygame ! Tous vos Présidents d'ailleurs ont eu une double-vie, sauf peut-être De Gaulle. Mais c'est normal, il était pour le Québec libre !

— Bon, Léna, tu es en train de te disperser ! D'abord, je ne vois pas le rapport et en plus tu ne me rends pas du tout service là... lui reprochai-je.

— Ok, ok...

— Je continue ! Alors, pour que Pierre accepte cet *arrangement* provisoire, il veut avoir la certitude que je suis en couple avec une femme et que c'est vraiment solide !

— Mmmh... Et ? fit-elle, tout en s'exerçant, de façon irritante, à former des ronds de fumée.

— Et... ce n'est pas le cas ! Alors, je suis bien ennuyée...

— Et ?

— Je dois me fabriquer un couple plausible en urgence et le donner en spectacle, le temps d'une soirée. Pour rassurer son égo masculin...

— Ça, ça ne devrait pas être trop difficile !

— Vraiment, tu crois ? dis-je, pleine d'espoir.

— Bien sûr, ta copine barmaid fera ça parfaitement !

Joséphine ! Comment n'avais-je pas pensé à elle ? Cela aurait été effectivement plus simple. Si les rouages de mon cerveau n'avaient pas été si retors...

— En fait avec Joséphine, ça ne marchera pas...

Léna attendait visiblement un complément d'explication. Je commençai à être à la peine.

— D'abord, elle est en deuil... Ensuite, elle ne correspond pas tout à fait au rôle... Et puis...

Je cherchai comment formuler une idée que j'avais sur le bout de la langue et qui ne me venait pas instinctivement. C'est Léna qui trouva.

— ...Et puis tu as peur qu'elle se prenne au jeu alors que tu ne sais pas vraiment où tu crèches en ce moment !

— C'est peut-être dit un peu brutalement, mais c'est l'idée...

Je ne pus m'empêcher de sourire, jugeant Léna redoutable. Je n'aurais pas aimé être en affaires avec elle. Elle garda le silence – et moi aussi afin de laisser l'idée géniale cheminer depuis son subconscient. Comme je ne repris pas, elle dit :

— Eh bien, j'attends !
— Tu attends quoi ?
— Que tu me demandes de le faire !
— Tu serais d'accord ?
— Je ne sais pas, demande-moi !
— Tu veux me faire tourner en bourrique ?
— Non, je suis sérieuse, je veux t'entendre me le demander !
J'étais en train de faire naufrage tandis qu'elle prenait tranquillement des photos depuis la rive.
— Léna, veux-tu faire semblant d'être amoureuse de moi toute une soirée, s'il te plaît ? Ça te va, comme ça ?
— Bof, je ne suis pas encore convaincue... En quoi formerait-on un couple « plausible » ?
— Je ne sais pas... Voyons ? Déjà, on fait le même métier ! Tu as dû remarquer le nombre incalculable de personnels de santé qui sortent ensemble ?
— C'est juste ! Quoi d'autre ?
— On se ressemble de caractère, on a un peu la même vision des choses. Ça crée des liens.
— Mmmh.
— On est plutôt pas mal, toutes les deux. Ce ne serait pas *totale*ment improbable qu'on flashe l'une sur l'autre... Je veux dire si tu étais... enfin, si j'étais...
— Allez c'est bon, tu peux ranger les rames : j'accepte ! Pour le fun ! Et à une condition !
— Tout ce que tu voudras !
J'étais si soulagée que je l'aurais payée pour qu'elle me serve d'escort.
— Je veux qu'on répète sérieusement !
— Comment ça *répéter* ? Ce n'est pas non plus le concours d'entrée au conservatoire !
— Écoute Sasha : je suis en train de me faire des amis de Pierre et Marie. S'ils se rendent compte que je me suis moquée d'eux, ils ne me le pardonneront jamais. Alors, on le fait bien ou on ne le fait pas !
C'est ainsi que je fus contrainte de l'inviter pour la première fois chez moi, le lendemain midi.

En apercevant l'Austin mini sur l'écran du visiophone, je déverrouillai le portail automatique et vins au-devant de Léna, noyant ma nervosité sous un excès d'aménité.

— Tu as trouvé facilement ?
— Tes indications étaient parfaites !

Je lui proposai de me suivre, vers l'arrière de la villa, en traversant la

salle à manger cathédrale, puis en contournant à l'extérieur le couloir de nage.

— Tu as une villa somptueuse ! C'est un style Bauhaus ?

— Tu t'y connais en architecture ?

— Mon ex était architecte...

Je ressentis un discret pincement dans la poitrine. Les confidences commençaient et je n'étais pas certaine d'être disposée à les entendre. La table était dressée sous la pergola et un Chablis grand cru Vaudésir – que j'avais trouvé bien indiqué à la situation – décantait dans une carafe. Durant longtemps, j'avais acheté des vins comme certains parient sur les chevaux, à la façon dont sonnait leur nom. Cela ne m'avait pas tout à fait passé, malgré des cours de rattrapage avec les meilleurs œnologues. Graziella, la dame qui s'occupait de maintenir en état mon foyer et de me nourrir, mettait la dernière main au repas.

— Alors tu ne cuisines pas toi-même ? me demanda mon invitée sur le ton du reproche.

— C'est un tort que je n'aime pas faire à mes amis.

— Colette disait : « si vous n'êtes pas capables d'un peu de sorcellerie, ce n'est pas la peine de vous mêler de cuisine », m'apprit Léna. J'en déduis que tu n'es pas sorcière...

— Toi en revanche, tu l'es...

— J'ai des tas de philtres et de potions pour arriver à mes fins !

— Je n'en doute pas, souris-je, en lui servant un verre de vin blanc.

Graziella me signifia que le repas était prêt – le plat principal était conservé au chaud dans le four, l'entrée et le dessert attendaient au réfrigérateur. Elle prit congé pour le week-end.

— C'est une très grande maison. Ce n'est pas trop dur d'y vivre seule ?

— J'y passe en fait très peu de temps mais je l'ai gardée parce qu'Hadrien l'adore. Il a sa salle de jeux, son écran de cinéma, le piano... quand il en jouait encore.

— Et la piscine ! Le rêve pour un gamin !

— On a vu grand à l'époque, parce que les terrains n'étaient pas encore si chers. Et puis, on s'imaginait avoir d'autres enfants... Quand Hadrien a eu deux ans, on a retenté les inséminations, mais Marie a fait plusieurs fausses couches. Alors, on a finalement préféré être heureux à trois... dans une maison immense. Cela dit, quand Marie était encore là, je ne me rendais pas tellement compte de sa démesure.

Je me levai pour chercher nos entrées – une copieuse salade de homard aux mangues. Léna me tint compagnie jusqu'à la cuisine.

— Il faudra que tu me fasses visiter : ce serait louche que j'aie l'air de ne pas connaître ton chez-toi...

— Je te la ferai visiter avec plaisir, mais ce qui serait *vraiment* louche, c'est que tu en connaisses trop sur moi ! On est sensées avoir

« conclu » seulement tout dernièrement, je te le rappelle.

— Oui, mais on se plaît depuis longtemps, non ?

— Certainement, oui...

— Depuis quand ?

— On aura tout le temps d'étudier ça tout à l'heure !

Léna se prenait au jeu. Cela me plaisait et me déroutait. Évidemment, pour elle, rien de tout ceci ne prêtait vraiment à conséquence. C'était un rôle de composition original à endosser, comme on enfile un costume à carnaval : pour rire et l'oublier juste après. En ce qui me concernait, je n'avais pas droit à l'erreur et ressentis une pression peser sur ma poitrine. J'ignore si c'était lié à la disparition de Max, mais je pensais plus souvent à la mort, j'étais plus soucieuse de ma santé. Je me sentais moins éternelle de quelques années.

Ma collègue se régala du déjeuner et demanda si Graziella pourrait lui confier ses recettes. J'arrosai le dessert – une charlotte aux fraises maison – de deux coupes de champagne. Ce qui nous amenait à une troisième bouteille ouverte et, même si nous ne les avions pas entièrement vidées, je me sentais aborder les rives d'un état cotonneux.

— Tiens, notre autre point commun c'est qu'on picole quand on n'est pas d'astreinte ! commenta Léna avec à-propos.

Nous bûmes le café dans le salon, vautrées sur les fauteuils confortables et Léna sortit de son sac un cahier et un crayon.

— Tu ne vas pas faire ça ! me récriai-je.

— Quoi donc ?

— Ecrire ce qu'on se raconte...

— Bien sûr que si ! Comme ça, s'il y a des incohérences, on s'en rendra mieux compte. Bon, on a du pain sur la planche, alors on commence ! décida-t-elle. Point numéro un : la première fois, c'était comment ?

— Ben c'était forcément l'extase, avec moi tu penses bien !

J'éclatai de rire. Elle leva les yeux sur moi d'un air songeur.

— Je veux dire, c'était dans quelles *circonstances* ?

— On a qu'à dire que je n'allais pas bien... alors tu m'as invitée chez toi, tu m'as massé le dos et là, tu étais si habile que je n'ai pas pu faire autrement que de te remercier en t'embrassant. Après quoi, bien sûr, tu es immédiatement tombée dans mes bras !

— Non, c'est trop cliché ! Ça fait téléphoné...

— Qu'est-ce que tu proposes, alors ? fis-je, vexée.

— On faisait un jogging ensemble... Tu as trébuché sur une racine, je t'ai rattrapée au vol. Ton visage était à deux centimètres du mien... Fatalement, on s'est embrassées ! On pourrait même raconter que

c'était sous un chêne centenaire...

— C'est sûr, c'est vraiment pas cliché ça ! dis-je. Non, mais jamais Marie ne croira que je suis Pierre Richard...

— Bon ben moi, alors... *Moi*, j'ai buté sur une racine. Je courrais *tellement* vite !

— Allez banco ! validai-je en lui envoyant un coussin à la figure. C'est quoi la suite ?

— Depuis combien de temps on était secrètement attirées l'une par l'autre ?

— Eh bien, pour ce qui mon concerne, depuis que je t'ai surprise nue dans la salle de bain de mon bureau !

— C'est pas un peu libidineux ?

— Bon avant alors : la première fois que je t'ai rencontrée ? J'ai eu un coup de foudre en t'apercevant, hautaine comme pas permis avec ton chignon très *first lady* en pèlerinage au cimetière d'Arlington...

— Ah bon, tu m'as trouvé hautaine ? dit-elle, outrée, en me renvoyant brutalement le coussin. Moi je t'avais trouvée gonflée avec tes trois-quarts d'heure de retard !

— Bon et toi alors, quand est-ce que tu as réalisé que tu étais dingue de moi ?

— Quand j'ai découvert le dossier de l'université américaine, que j'ai cru que tu allais partir à des milliers de kilomètres, exposa-t-elle sérieusement. Je n'ai pas supporté l'idée de ne plus te voir !

J'étais désarçonnée par son ton péremptoire. Comme si elle ne jouait plus vraiment. Cela ranima instantanément en moi des braises fumantes. Il fallait d'urgence que j'arrête de boire en sa présence – j'allais finir par commettre un impair...

— Je valide ! dis-je, un chat dans la gorge. Ensuite ?

Léna pointa son cahier.

— Quand même, ça ne paraît pas bizarre que tu aies eu le coup de foudre pour moi dès le début et que tu n'aies rien tenté pendant des mois ?

— Ah, non, ça, crois-moi, j'en suis tout à fait capable ! Pour les choses de l'amour, je suis d'un ordre contemplatif...

— Avec Marie, il t'avait fallu combien de temps ?

— Seulement un mois et demi... mais c'était différent, j'étais pressée... Je veux dire, la fin de l'été allait nous séparer... En plus, depuis, je me suis un peu rouillée...

— D'accord, ça tient la route !

— Merci beaucoup !

— Bon, et sexuellement alors, y a-t-il des choses que je devrais savoir ?

Elle me fixa effrontément dans les yeux.

— Oh ! On ne va pas à une soirée libertine ! me défendis-je, en

rougissant.

— Je plaisantais...

— Allez viens, je vais te faire visiter, dis-je pour faire diversion.

Léna sembla apprécier la distribution des pièces, les meubles design et les objets d'art, mais formula peu de commentaires, sauf dans ma chambre :

— Je note qu'il n'y a pas de miroir au plafond, c'est important à savoir...

— Ça t'amuse, tout ça ! rétorquai-je, en lui tapotant l'épaule, comme on rappelle gentiment à l'ordre une élève douée mais indisciplinée.

— Honnêtement Sasha, mets-toi à ma place : tu veux épouser ton ex en lui faisant croire que tu sors avec une collègue, alors qu'en réalité tu couches avec une troisième femme. C'est comique !

— Tu dois croire que je suis une personne à m'égarer dans des histoires tortueuses... Mais habituellement, ce n'est pas du tout mon genre !

— Je pense tout de même que tu es plus compliquée que tu veux bien le laisser croire... Et Joséphine, elle en pense quoi de tout ça ?

— Ça ne la concerne pas...

— Tu es capable d'avoir des relations sexuelles sans sentiment ?

Elle avait l'air de sous-entendre que ce n'était pas son cas.

— C'est réducteur de présenter les choses comme ça... Des sentiments, il y en a toujours, même si ce n'est pas LE grand amour. De toute façon, quand tu vois où mène le grand amour...

Je fis un tour sur moi-même, pour lui faire prendre la mesure de ma villa déserte.

— Allez viens, dit-elle, m'entraînant vers le piano. Tu dois savoir aussi deux-trois choses sur moi.

Elle se mit à jouer la première gymnopédie de Satie, lentement et douloureusement, comme il se devait. Je m'assis à côté d'elle, assez près pour capter sa respiration.

— J'ai appris le piano à sept ans. J'en jouais tous les jours, jusqu'à la mort de mon père. J'ai fait aussi de la danse et de l'équitation. Une éducation de petite fille modèle !

— Raconte-moi plutôt à quel moment tu es sortie de la norme !

— Ça, ce sera peut-être pour une prochaine fois, si tu fais quelque chose pour le mériter !

La nuit installait progressivement ses ombres fragiles, les lumières de la piscine donnaient une impression irréelle à l'extérieur.

— Ça te dirait de te baigner ? Je peux te prêter un maillot...

Léna accepta volontiers et nous nous étions amusées jusqu'à tard, chahutant dans le bassin, nous défiant à la nage, ne sortant de l'eau

que pour manger les restes de midi et ouvrir une nouvelle bouteille de champagne. Finalement, Léna me quitta à deux heures du matin et le silence s'abattit à nouveau sur la maison. Mais cette fois, il ne me pesait pas.

CHAPITRE 11

Je passai récupérer Hadrien chez Marie dimanche soir – c'était ma semaine de garde. Pierre m'ouvrit et je fus enchantée de lui annoncer, en accord avec Léna, que nous acceptions son invitation à dîner quand bon lui semblerait. Il parut interloqué par ma célérité, presque admiratif.

— Je t'avoue franchement, je pensais que tu te dégonflerais !

— On n'est vraiment pas fait du même bois, toi et moi... lui signifiai-je avec arrogance.

J'entretenais depuis toujours mon instinct de supériorité. Je le couvais, le cajolais – je n'avais jamais voulu m'en détourner, même lorsqu'il perdait de sa superbe. Je le retrouvais enfin, comme on retrouve un animal domestique après trois semaines de vacances – on constatant qu'on a besoin de lui plus qu'il ne le mérite.

Puisque Hadrien tenait à voir la fin de son film d'action, Pierre m'invita à patienter. En présence de Marie, il se montra sympathique – ce qui la détendit de façon évidente. De mon côté, je décidai sciemment de ne pas évoquer le sujet du mariage avec elle, afin de ne lui paraître ni désagréable ni pressante. Ainsi, nous pûmes avoir, durant un moment, autour de la table de la cuisine, une discussion adulte, très urbaine et minée d'arrière-pensées. J'en profitai pour demander à mon ex-compagne son avis sur l'opportunité d'acheter à notre fils le scooter qu'il réclamait. Pierre se mêla à la conversation (ce qui m'agaça) et Marie se rangea à son avis (ce qui m'irrita plus encore). En substance, elle ne s'y opposait pas, sous réserve qu'Hadrien s'engage sur le respect de règles strictes de comportement – et que les clés lui soient retirées à la moindre incartade. Elle trouvait finalement pratique qu'il puisse se rendre au collège par ses propres moyens et chez moi quand il en aurait envie. Pierre se proposait de vérifier régulièrement l'état mécanique du deux-roues et d'assurer les petites maintenances courantes. Nous nous chamaillâmes pour savoir si ce cadeau de valeur lui serait offert par ses deux parents ou uniquement par moi, comme je le souhaitais, mais j'obtins gain de cause. Marie accepta de se charger du casque et du blouson.

Quand retentirent enfin les premières mesures du générique de James Bond, Pierre prit son air le plus innocent pour soumettre à la cantonade l'idée de renouveler le dîner à quatre *avec Léna*, qui nous avait à tous laissé de si bons souvenirs. Marie, à mille lieues de nos tractations parallèles, proposa une date pour le mois suivant. Mais Pierre et moi manigancâmes de concert pour hâter ce dîner – moi

parce j'étais pressée, lui certainement pour ne pas me laisser le temps de me retourner.

Avant de les quitter, je rappelai discrètement à Pierre les termes de notre gentleman's agreement.

— J'honore ma part du contrat, tu as intérêt à honorer la tienne !

— Je n'ai qu'une parole ! On pourra même régler tout ça pendant le dîner !

— Ça me va !

— Le deal c'est : tu embrasses Léna devant Marie, je prends officiellement position sur le bien-fondé de ce *mariage*. Je sais combien elle y sera sensible...

Je sus alors que je n'étais pas au bout de mes peines.

La naissance du bébé de Juliette, par césarienne, fut provoquée quelques jours plus tard. Jean-Michel avait extrait le petit Rémi de son enveloppe protectrice – cette fois pour toujours. L'enfant restait prématuré mais les quelques semaines supplémentaires passées dans le ventre de sa mère lui avaient été bénéfiques. Au cours de la réunion du staff, un bilan approfondi de l'état de santé du nouveau-né avait été présenté par Léna. Les signes cliniques étant dans l'ensemble favorables, il fut décidé de ne pas réopérer l'enfant, afin de permettre à ses organes encore immatures de se développer sans subir de traumatisme supplémentaire. Sous l'égide de Léna, un protocole de suivi médical novateur avait été élaboré. La décision de ré-opérer serait prise en concertation avec moi, si nécessaire. Au regard de ces nouvelles optimistes, Philippe Oursel valida la tenue de la conférence de presse pour le lendemain. Il nous demanda à toutes deux d'en assurer l'animation et de préparer une intervention d'une demi-heure, suffisamment limpide pour être comprises des familles qui auraient accès à ces informations par le biais des médias grands publics.

Nous entreprîmes de nous y consacrer le soir-même, chez moi, un ordinateur portable installé sur la table de la terrasse, tandis qu'Hadrien tentait d'attirer notre attention en plongeant bruyamment dans la piscine. Intarissables dans nos spécialités respectives, nos échanges étaient incessants et nous finissions toujours, par des cheminements différents, aux mêmes conclusions. Elle appréciait ma rapidité, j'aimais sa façon originale de présenter les problèmes. Enfin, nous nous corrigions mutuellement lorsque nous tendions à jargonner ou nous perdions dans des raisonnements inutilement complexes.

Nous étions restées ainsi concentrées jusqu'à tard, ne nous autorisant que trois interruptions : l'une pour confirmer l'invitation chez Marie le surlendemain, l'autre pour goûter les pâtes aux fruits de mer de Graziella (Hadrien en était friand), la dernière pour convaincre mon fils de se coucher. Arrivées au terme de notre présentation, je proposai

à Léna d'en assurer le leadership, mais elle refusa de tirer la couverture à elle. Comme je ne parvenais pas à la faire céder, nous nous étions partagées les diapositives pour moitié. Le reste de l'équipe serait également sur l'estrade, pour répondre aux questions. Nous nous quittâmes vers une heure du matin, avec le sentiment d'avoir réalisé un travail excellent, que nous n'aurions pas mené si bien l'une sans l'autre.

La conférence se passa mieux encore que prévu. La salle, qui comptait une cinquantaine de places assises, était comble. En plus de médias spécialisés français et étrangers, dont je connaissais certains représentants (pour l'essentiel des confrères reconvertis dans l'information médicale), la presse télévisée et radio grand public s'était également déplacée. C'était d'autant plus étonnant que la date avait été communiquée tardivement – mais comme l'information avait fuité avant l'opération, certains attendaient simplement de nos nouvelles. Il fallait également reconnaître que l'actualité nationale et internationale était pauvre en cette période, ce qui favorisait l'émergence de sujets atypiques.

Léna disposait d'un charisme éclatant et sut donner à son exposé la juste dose d'émotion qui captait l'attention sans sombrer dans le sensationnalisme. Elle parla du bébé et de sa famille avec empathie. À mon tour, je pris plaisir à mettre en valeur le travail d'équipe et tracer des perspectives de thérapies nouvelles ouvertes par les enseignements de l'opération. Bastien répondit à des questions sur les risques de l'anesthésie fœtale et Jean-Michel, qui était au supplice, fut heureux quand la conférence toucha à sa fin sans que ne lui soit adressée la parole. Quant à James, son physique avantageux lui permit d'illustrer plusieurs articles – avec des commentaires expéditifs le présentant comme le Dr J. Saunier – promotion qui nous amusa beaucoup.

Au fond, même si voulions garder les pieds sur terre (sur une opération aussi risquée, il y a peu du triomphe à la déroute), même nous montrer blasés, nous étions fiers d'avoir changé le cours de la vie de cet enfant. Fiers aussi – soyons honnêtes – d'être publiquement reconnus et admirés pour cela. Il semblait que cela renforçait nos liens.

Alors que nous nous quittions et que je rappelais clandestinement à Léna notre dîner du lendemain, Philippe Oursel reçut un appel, qui aviva son niveau d'enthousiasme. Le député-maire de la ville (qui ambitionnait de devenir ministre de la santé dans le prochain gouvernement, avions-nous appris) souhaitait mettre à l'honneur la clinique et son personnel lors d'un dîner officiel à l'hôtel de ville. La nouvelle nous laissa indifférentes, mais il était du rôle de Philippe

d'entretenir des relations constructives avec nos partenaires institutionnels, aussi étions-nous tout de même vaguement contentes pour lui.

Léna se présenta parfaitement à l'heure. C'est Hadrien qui vint lui ouvrir et, au sortir de la salle de bain où il était venu me chercher, il siffla entre ses dents en dressant son pouce en signe d'admiration. « Macho, va ! » le tançai-je. « Je m'étais pas rendu compte qu'elle était si canon ! » insista-t-il, comme si sa première allusion avait été trop subtile pour moi. Manifestement, des jets d'hormones commençaient à fuser – il faudrait qu'on ait une discussion technique avant qu'il ne bascule tête la première dans les travaux pratiques. Alors que nous descendions côte-à-côte les escaliers, il devint soudainement sérieux. « C'est ta copine, m'man ? ». Je m'interdis formellement de mentir à fils. « On est très proches avec Léna... Ça ne t'embête pas ? ». Heureusement, l'ambiguïté et l'imprécision ne figurent pas au registre proscrit du mensonge. De plus, il n'avait pas encore l'expérience de sa mère, qui aurait décelé immédiatement ma façon d'escamoter la question en en posant une autre. Comme il était innocent et d'une bonne nature, il me répondit avec beaucoup de chaleur un « je suis super content pour toi, tu ne mérites pas de rester seule ! » qui me serra le cœur.

La femme qui patientait à côté du piano, hissée sur des escarpins vertigineux, était époustouflante. Elle portait une robe de cocktail bleue nuit sans manche, assez courte, dont la large encolure flattait un décolleté discret. Toutefois, ce qui m'impressionna en premier lieu était son dos dénudé jusqu'au bas des reins – l'attache en soie de sa robe traçant simplement une ligne parfaitement verticale sur la moitié supérieure de sa colonne vertébrale.

— Tu es... renversante ! constatai-je, bluffée. Ce pauvre Pierre va en être tout retourné !

— C'est le but, dit-elle, malicieusement. Lui faire perdre son bon sens... sinon, c'est lui qui nous perdra !

Je quittai Hadrien en lui récitant, pour me rassurer, la liste des consignes qu'il s'emploierait à ignorer sitôt que je serai partie.

Une fois confortablement installées dans ma voiture, il me restait une dernière information délicate à formuler.

— Il faut que je te prévienne, Léna... Pierre s'attend à nous voir nous embrasser. Sans ça, il ne marchera pas...

— Compte sur moi, ma poule !

Elle était si détendue et pressée d'en découdre qu'elle ruina toutes mes appréhensions. Je décidai aussitôt que cette soirée relèverait d'un monde parallèle, que j'y endosserai un rôle – comme je revêts chaque

matin la blouse qui me sert d'armure – et que tous les événements qui s'y produiraient glisseraient sur moi comme sur le duvet imperméable d'un canard. En vertu de quoi j'enfonçai, confiante, la pédale de l'accélérateur. *Thelma et Louise montant sur un braquage !* La scène du Grand Canyon en moins, espérai-je...

Devant la maison de nos hôtes, Léna inspecta brièvement son maquillage dans le miroir de courtoisie tandis qu'en soupirante attentionnée, je lui ouvrai la porte passager. Elle me prit affectueusement par la main, tandis que nous cheminions dans la courte allée, mais la relâcha comme effrayée quand j'actionnai la sonnette. En contrepartie, elle inclina la tête vers moi et adopta, en une fraction de seconde, un regard épris que découvrit Pierre avec stupéfaction, en même temps que moi. *Elle n'était peut-être pas au club de théâtre de son lycée, mais elle ne manque pas de talents de comédienne !*

Marie nous accueillit à son tour, franche et enjouée, laissant croire que toutes nos tensions étaient révolues. Des amis venaient de lui offrir une monographie du photographe Andreas Gursky, au sujet duquel elle échangea plaisamment avec Léna. Celle-ci s'assit à côté de moi pour me commenter avec amusement l'un de ses clichés les plus célèbres, pris dans un supermarché. Sa jambe nue frôla légèrement le tissu léger de mon pantalon – ce fut à ce stade la seule entorse à la sobriété.

Lorsque nous fûmes appelées à table, Léna s'installa à nouveau à ma gauche, face à Marie. Elle engagea la discussion avec Pierre, au sujet de travaux qu'il entendait mener dans la maison et, tout en l'écoutant et relançant la conversation, elle posa sa main droite sur l'intérieur de ma cuisse. Le geste était discret mais, assis juste en face, on ne pouvait pas manquer de noter l'inclinaison légèrement anormale de son bras. De mon côté, pour rester naturelle et contenir un léger trouble, je me répétais comme un mantra « pense au duvet du canard : rien ne t'atteint, rien ne t'étonne ! ». Au bout de quelques minutes, Léna retira sa main, sans cesser de parler, comme s'il ne s'était rien passé que d'ordinaire.

Son habileté manipulatrice me fut confirmée quand je rejoignis Marie dans la cuisine, avec les assiettes sales des entrées.

— Ça fait longtemps que tu es avec Léna ?

La question se voulait détachée, mais après tant d'années passées ensemble, je savais distinguer le soupçon de contrariété que trahissait sa voix un ton plus grave qu'à l'accoutumée.

— Pas très longtemps en fait... ça nous est tombé dessus sans prévenir... me justifiai-je.

— Je ne m'y attendais pas du tout... Vraiment pas. Tu aurais dû te sentir libre de me le dire, tu sais ? On est amies !

— Eh bien, voilà l'occasion !

— En tout cas, je suis contente pour toi... Très contente. Léna est sublime... sublime et brillante. J'espère qu'elle est aussi gentille qu'elle en a l'air ?

— On verra avec le temps !

Pierre vint nous interrompre, se demandant ce qui se passait en cuisine. Je lui fis signe que tout était en ordre.

Vers la fin du repas, qui avait repris son cours normal, nous entendîmes les détonations annonçant le lancement imminent d'un feu d'artifice.

— Ça vous dit d'aller dans le jardin ? Le feu est tiré de chez les voisins, on le verra parfaitement.

— Tu ne vas pas avoir froid ? demandai-je à Léna.

— Merci chérie, c'est gentil de t'en inquiéter, mais j'ai mon étoile !

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Au milieu de la pelouse, dans une nuit à peine dérangée d'étoiles, Marie se cala contre Pierre, un bras noué autour de sa taille et le cou tendu, en quête du premier embrasement. Léna fit de même en m'enlaçant spontanément. Elle avait ensuite posé sa tempe contre la mienne, dans une posture fusionnelle qui avait soutiré un commentaire à Pierre : « ça va les amoureuses ? ».

À la quatrième déflagration pourpre, suivie d'un scintillement doré, Léna pivota et, d'un élan continu, plaqua sa bouche contre la mienne. Ce n'était pas un baiser chaste, romantique, de cinéma. Il était résolu. Je fus incapable d'y résister. J'enfonçai lentement mes doigts dans ses cheveux et laissai ma langue frôler ses lèvres animées. Léna se pressa davantage contre moi et redoubla de vigueur. Embrasser comme cela, c'est embrasser pour la première fois. Je me sentis stupidement émue mais ne la retins pas quand elle reprit sa position initiale, pour poursuivre son observation. Serrées ainsi l'une contre l'autre, durant de longues minutes, nous avions contemplé le ciel, fidèle à lui-même, se remettre obstinément de ses blessures.

Pierre servit le café et des gâteaux dans le salon. Je lui fis comprendre d'un regard impérieux que j'attendais désormais qu'il tienne parole. Il ne se déroba aucunement et c'est quelque chose que je retiens à son actif.

— Dis-moi Léna, est-ce que Sasha t'a parlé de son idée étonnante de mariage avec Marie ?

Il dit cela avec un rictus et je vis Marie se contracter de crainte qu'une si belle soirée ne dégénère.

— Bien sûr, je trouve la loi française vraiment mal faite... mais l'intérêt d'un enfant passe avant tout ! récita-t-elle, conformément au

script.

— Tu as raison ! abonda Pierre. Évidemment, au début, ça m'a fait un choc... Et puis ça vient un peu perturber nos propres plans, mais bon... je ne ferai rien pour m'y opposer ! Du moment que tout est transparent, n'est-ce pas, chérie ?

Il se crut obligé d'embrasser Marie sous mes yeux (ah, le sens de la propriété !). J'attendis qu'il eût fini pour demander à mon ex-compagne de se prononcer à son tour – en toute sincérité.

— Pour le bien d'Hadrien et par respect pour toi, Sasha, puisque nos amoureux sont d'accord... j'accepte !

Léna sut trouver les mots pour vaincre l'épidémie de pathos qui menaçait l'ambiance en déclarant : « C'est une grande nouvelle ! Mais ne vous attendez pas à ce que Pierre et moi vous félicitons ! ». Cela nous mit tous de bonne humeur.

Au moment de partir, alors que je démarrais, je vis sur le perron Marie serrer Léna dans ses bras et lui glisser un mot insistant à l'oreille.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? me renseignai-je, curieuse, une fois la voiture engagée dans la rue.

— Elle m'a demandé de prendre soin de toi.

J'avais souvent constaté ce *truc* chez les femmes qui ont été en couple, de vouloir à tout prix transmettre le flambeau en beauté à leur remplaçante. « Tiens, je te la confie, surtout fais-y attention ! Certes je n'ai pas voulu la garder, mais elle compte toujours énormément à mes yeux... ».

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Que ça ne dépendait que de toi...

— Bien trouvé ! En tout cas, je te remercie du fond du cœur : la partie n'était pas facile et tu l'as jouée avec brio ! Bravo, vraiment ! insistai-je, usant du ton technique et professionnel qui était le mien lorsque, à la sortie du bloc, je félicitais mon équipe pour la réussite d'une opération ardue.

— J'ai été heureuse de te rendre service...

— En tout cas, je ne referais pas ça tous les jours !

— Il ne m'avait pas semblé que tu avais trouvé ça si désagréable...

Je ne savais pas voir si elle plaisantait ou si je l'avais vexée. Il me revint aussitôt à l'esprit la scène du jardin et mes doigts s'agrippèrent nerveusement au volant.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Disons que c'était un peu... comment dire... embarrassant ?

— Eh bien, dans ce cas, il suffit d'oublier tout ça !

— Alors oublions ! acceptai-je, augmentant le volume de la radio.

Parvenues à la maison, j'invitai Léna à entrer, mais elle préféra

rentrer sagement chez elle.

Nous étions parvenues à fixer une date pour la cérémonie (n'importe quand, excepté un jour traditionnel de mariage me conjura Marie). Je me chargeai personnellement d'effectuer toutes les démarches administratives – ce n'était que justice et j'aimais autant que ce soit bien fait. Pour témoin, j'avais songé à James – cela m'apparaissait comme une simple formalité de le lui demander. L'occasion s'était présentée à la sortie du bloc opératoire, alors que nous nous défaisions de nos casaques et que je l'avais pris à l'écart.

— Je vais me marier avec Marie et je te demande d'être mon témoin, lui annonçai-je de but en blanc.

Il marqua un temps d'arrêt, plissa les paupières et se mit soudain à parler exagérément fort.

— Est-ce que tu peux cligner des yeux et me serrer la main ?

— Ça va, James, je n'ai pas de trauma crânien !

— Ah non, vraiment ? Comment tu appelles ça alors ?

— Un dommage collatéral inévitable ! Disons, comme... la rééducation du périnée après un accouchement ! Ce n'est pas comme ça que la femme se représentait le bonheur d'être mère, mais il faut bien qu'elle s'y résigne !

— Intéressante analogie entre incontinence et mariage... Tu crois que je pourrais m'en servir dans mon discours de témoin ?

— Tu n'auras pas à faire de discours, c'est un mariage blanc ! Pour adopter Hadrien uniquement.

— Mouais... fit-il, avec la mine exaspérante de l'homme qui en a vu d'autres. Mais à tous les coups, t'es toujours amoureuse de Marie ! Je ne te juge pas Sasha, mais c'est pas très sain...

— Écoute, *fine mouche*, je te demande d'être mon témoin, pas mon psychothérapeute !

— Il y a un truc qui me turlupine, quand même ! Comment as-tu réussi à ne pas te faire étripper par son mec ? s'exclama-t-il, prenant soudain conscience de l'originalité incomparable de la situation. Sa nana va épouser son ex *sous son nez* ! Aucun mec normal n'accepte ça ! Moi, je n'accepterais jamais, même pour du flan ! Et pourtant tu sais combien je suis ouvert d'esprit ! Ou tu lui as filé un sédatif ou c'est l'homme le plus compréhensif de l'univers ! Le dalaï-lama des lesbiennes !

Était-il nécessaire que je lui explique par quel stratagème j'avais réussi à forcer la main à Pierre ? Mais James était un ami, alors je décidai que oui. En plus, s'y mêlait maintenant Léna, qui venait compliquer l'histoire.

— En réalité, il n'a pas accepté de gaité de cœur. J'ai dû monter un bobard. Lui faire croire que j'étais en couple... avec Léna.

Je crus voir le visage de James s'assombrir.

— Et elle était d'accord ?

— Oui, pour me rendre service !

— Tu as couché avec elle ?

— Non, certainement pas ! Elle ne me plaît pas du tout !

Finalement, Marlène Dietrich, c'était moi !

— Et Marie y a cru ? reprit-il, toujours circonspect.

— Évidemment !

Il est dans la nature humaine d'accepter comme une évidence les manifestations des vœux que l'on forme, d'en interpréter les plus infimes signes comme des confirmations éclatantes. Marie me voulait heureuse et en couple. Pas seulement par bonté d'âme – même s'il y avait de cela – mais aussi parce que cela étanchait son sentiment de culpabilité à mon égard. Elle ne m'avait jamais fait payer mon chagrin (elle aurait pu, de mille façons), mais il lui tardait d'en déposer le fardeau et de jouir à nouveau pleinement d'une confortable bonne conscience.

— Bon, je suis d'accord ! concéda-t-il. Mais tant que je te tiens, je ne voudrais pas que tu oublies mon coaching...

Je ne pus décemment pas faire autrement que de m'y plier, ne trouvant pas d'échappatoire appropriée.

— Je me suis renseigné discrètement comme tu me l'as conseillé. Voici ce que j'ai pu recueillir : elle est passionnée de photo, elle adore la musique et a elle fait de la danse.

Il énuméra ses trouvailles fièrement, comme si de tels passe-temps étaient particulièrement hors du commun ou qu'il avait bataillé durement pour récolter sa moisson.

— Quoi d'autre ?

— C'est tout pour le moment...

Personnellement, j'en savais plus que lui sur Léna. Mais il est vrai que nous avions des rapports quotidiens. Je voulais bien aider James, mais j'étais réticente à lui livrer Léna clé en main.

— Dis m'en un peu plus sur son apparence. Son style vestimentaire ? Sa taille ? insistai-je, feignant pour brouiller les pistes de ne pas avoir deviné de qui il pouvait s'agir.

Je me forçais par amitié mais au fond de moi, je n'avais aucune envie de devenir la confidente à temps plein de son histoire naissante. Pour me préserver, j'avais toujours eu besoin de maintenir une distance de sécurité avec les sentiments des autres...

— Très féminine ! À peu près comme toi. Pour la taille, j'entends...

— Bon, OK, ça ira pour le moment ! coupai-je. Il y a un livre d'un photographe allemand qui je pense lui plaira. Fais-moi penser à te donner les références... Tu l'invites à dîner... non à déjeuner plutôt, avec ton pedigree, ça sera moins flag. Et tu lui offres le livre, en lui

disant qu'un ami te l'a conseillé et que ça t'a tout de suite fait penser à elle ! Évidemment, auparavant, tu auras appris par cœur la fiche wikipedia de cet Andreas Gursky (je vis James prendre une note sur la paume de sa main). Attention, tu ne dois pas avoir l'air de réciter la leçon ! Juste savoir de quoi tu parles... L'amateur averti, dans toute sa splendeur... Tu te renseigneras au passage sur d'autres photographes contemporains... Ça paraîtra moins suspect.

— Tu sais que le temps que je fasse tout ça, je pourrais lever trois filles ! souligna-t-il subtilement.

— Oui, mais ce n'est pas ça que tu veux ?

— Très juste ! Quel sera mon objectif au déjeuner ?

— Un : t'intéresser à elle, à sa vie, à ses goûts. Deux : susciter l'envie. Tu n'es pas *que* beau gosse, tu as aussi un cerveau... et des goûts artistiques très personnels, ironisai-je. Trois : te mettre *légèrement* hors de portée. Jusqu'à présent tu t'es égaré dans des relations sans lendemain avec des filles sans avenir – inutile de nier – mais tu as compris que c'était stérile. Tu cherches maintenant une relation stable, avec une fille que tu respectes et tu es prêt pour cela à prendre ton temps !

— Tu as raison, c'est la stricte vérité en plus ! Est-ce que je lui dis que je cherche la future mère de mes enfants ?

— Non, c'est bateau et ça peut la faire fuir : toutes les femmes ne rêvent pas de pondre !

— Et si elle est partante pour coucher ?

— Les filles partantes, tu as toujours été content de les voir partir... pour une fois, essaie de te retenir !

— Merci Docteur Beaupré pour vos précieux conseils ! conclut-il cérémonieusement. Je ne manquerai pas de te consulter pour la suite !

Ne te sens pas obligé !

CHAPITRE 12

Je sentis à peine passer les jours qui suivirent. La conférence de presse ne cessait de produire des effets en halo. J'avais été sollicitée pour répondre à plusieurs interviews (Léna également de son côté), qu'il n'était plus question de négliger – à la demande insistante de Philippe – et que Carole avait réussi à caler dans mon agenda à l'écarteur et au marteau chirurgical. De plus, je devais réunir les dernières pièces administratives préalables à la publication des bans et acheter le scooter qui serait livré chez Marie, où se tiendrait l'anniversaire-surprise d'Hadrien.

Alors que je rassemblais mes idées et mes affaires, on frappa discrètement à la porte de mon bureau. Je fus surprise d'apercevoir, obturant par sa taille massive la quasi-totalité de l'embrasure, l'agent de service qui s'occupait plus particulièrement du ménage des étages administratifs. C'était un homme noir, très discret, renfermé même, qui s'acquittait de son travail convenablement mais sans chercher à lier contact avec quiconque. Il portait en permanence vissé aux oreilles un volumineux casque audio et répondait dans le meilleur des cas par un hochement de tête indifférent aux salutations des autres personnels. Il était tenu pour simplet et personne ne prêtait vraiment attention à son comportement, à telle enseigne qu'il s'était vu affublé d'un sobriquet – la seule identité par laquelle on le connaissait – *Autiste Redding*.

— Docteur Beaupré ? Pardon de vous déranger.

Il avait une voix étonnamment basse et fluide. Je l'observai fixement, curieuse de découvrir ce qu'il avait à me dire.

— Je vous ai vue à la télé... reprit-il lentement.

— Oui ? fis-je, réprimant l'amorce d'une impatience.

J'attends de mes interlocuteurs qu'ils aillent à l'essentiel. Je n'étais en outre, sur l'instant, pas d'humeur à distribuer des autographes.

— Votre spécialité, c'est les problèmes de cœur ?

— On peut le formuler ainsi... m'amusai-je.

— Le journaliste a expliqué que vous faisiez des exploits...

— Bon écoutez Autis... heu, comment vous appelez-vous déjà ?

— Akem Masango.

— Bien Akem, dites-moi précisément si je peux faire quelque chose pour vous.

— Ma nièce, au Cameroun, ne va pas bien. Les médecins ont expliqué à ma sœur que son cœur était malade...

— Je suis désolée, mais je ne vois pas bien ce que je peux faire... dis-

je, pragmatique.

— Peut-être que vous connaissez des spécialistes qu'elle pourrait consulter ? Là-bas, en Afrique. Pour savoir si elle a besoin d'une opération et comment s'y prendre.

Je le voyais désespéré et assailli d'un trop-plein d'espoir à mon égard. Cela m'embarrassa et je voulus faire quelque chose, hâtivement et à la hauteur de mes possibilités.

— Malheureusement non, Akem... Mais j'ai peut-être une idée...

Je me connectai à un site internet et, en quelques clics, lui imprimai les coordonnées d'une fondation qui se chargeait de rapatrier et d'opérer bénévolement en France des enfants atteints de graves malformations cardiaques dans des pays sous-développés. Je lui tendis le papier.

— Appelez-les, ils pourront sûrement vous orienter.

Akem Masango n'avait pas encore quitté mon bureau lorsque Léna s'y présenta.

— Ah, pardon, je te dérange ? s'excusa-t-elle.

— Non, entre, nous avons fini.

Je pris congé de l'agent de service, me promettant mentalement de contacter la fondation d'ici quelques temps si ce premier contact n'aboutissait pas.

— Quoi de neuf ? lui demandai-je avec intérêt dès que nous nous fûmes retrouvées seules.

— Marie m'a laissée un message. En tant que belle-mère *officielle* d'Hadrien, je suis cordialement invitée à son anniversaire !

— Je suis désolée, soupirai-je. Tout ça prend des proportions grotesques, cette mise en scène n'était peut-être pas une si bonne idée...

— Tu vas bientôt adopter Hadrien, non ? C'est une excellente chose pour toi et pour ton fils ! Alors ne t'assomme pas de regret... En plus, pour ce que j'ai pu voir des réactions de Pierre l'autre soir, je crois en effet que c'était l'unique façon d'éviter un psychodrame...

— Merci, ça me réconforte !

— Comme si tu en avais besoin...

— Détrompe-toi, j'ai une confiance aveugle en ton jugement ! dis-je, sur un ton exagérément emphatique, pour atténuer le fait que je le pensais sincèrement.

— Je t'excuserai pour ton absence, repris-je, je dirai que tu es de garde. C'est au moins l'avantage de notre métier : on peut toujours échapper poliment aux obligations familiales.

— Trop tard, j'ai confirmé !

— Léna, ce n'est pas indispensable. Tu as suffisamment peu de temps pour toi : tu ne vas pas consacrer un samedi après-midi à goûter les

cookies faits maison et écouter les histoires de chasse de mes ex beaux-parents !

— J'aurais peut-être dû t'en parler avant, fit-elle avec une moue contrite. Mais j'ai déjà accepté, alors... comment on s'organise ?

— Dans ce cas, je viendrai te chercher à midi ?

— On fait comme ça ! Bon, je te laisse, James tient absolument à me voir, j'ai l'impression qu'il a quelque chose à m'annoncer, fit-elle avec malice.

— Alors, file, il n'est pas prudent de lui résister !

Je me fis la réflexion que mon ami infirmier était privilégié. Il disposait de quelque chose qui persistait à manquer à ma vie personnelle : le courage de parvenir à mes fins.

Le soir, après avoir rayé mentalement la dernière ligne de ma liste des tâches-à-effectuer-impérativement-sans-quoi-demain-tournerait-à-la-calamité, je m'effondrai dans un bain de soleil au bord de la piscine, fourbue mais satisfaite. Je reçus avant de m'assoupir un SMS de Joséphine, qui se plaignait affectueusement de ne pas avoir de mes nouvelles. Je promis de lui rendre visite bientôt, sans bien savoir quand.

Il me vint à l'esprit que ma prochaine *to-do-list* devrait débiter par « Trouver une réponse à : quelles relations *exactement* je veux entretenir avec J. ? ». En deuxième, viendrait « Et agir en conséquence ! ». Joséphine était une femme séduisante dans son style, courageuse et indépendante, qui avait su trouver les ressources pour s'en sortir très jeune par elle-même. Elle était intéressante, bien que son univers fut très éloigné du mien. Elle semblait également accepter mes contraintes professionnelles – ce qui pour d'autres n'était qu'une simple tolérance rapidement mise à l'épreuve. Je sentais qu'elle pouvait être dure parfois, mais au fond je l'étais aussi – je ne pouvais décemment pas le lui reprocher. Enfin, au lit, c'était une virtuose. On ne doutait à aucun moment qu'elle aimât *vraiment* les femmes. Leur corps autant que leur âme. Elle ne s'était pas égarée sur ce chemin par accident, par les vicissitudes d'une rencontre fortuite. Elle ne disait pas « je ne suis pas homosexuelle, c'est juste que je t'aime *toi* et qu'il s'avère que tu es une femme ». Elle ne me quitterait jamais pour un homme. Pour une femme, peut-être, mais ça c'était la vie, ça c'était le jeu. Je n'aurais pas à vivre comme une menace constante les rencontres ordinaires. Le voisin, le collègue, le parent d'élève. Le pompier, père de famille divorcé. Je me sentais bien avec Joséphine, on réussissait à se régler sur la même longueur d'ondes. C'était déjà beaucoup.

Mais je n'étais pas amoureuse d'elle. Je n'avais pas le frisson – à part celui, passager, du plaisir sexuel. Elle ne me manquait pas. Je pouvais

vivre plusieurs jours sans penser à elle. Je ne perdais pas mes moyens à la seule idée de la voir bientôt. Je n'inventais pas des prétextes illusoires pour lui téléphoner. Je ne montais pas des combines, juste pour la croiser *par hasard*. Je ne la guettais pas. Elle ne me remplissait pas de ça. Ce n'était pas sa faute et ce n'était pas la mienne. C'est quelque chose qui ne se décide pas. Peut-être que, quand on a eu la chance de vivre cela une fois dans sa vie, on n'a pas droit à un deuxième service ? « Hé, vous-là, je vous ai déjà vu faire la queue ! Du balai, il faut en laisser aux autres ! ». Alors, que valait-il mieux ? Finir seule en entretenant la flamme fragile du souvenir ? Ou se choisir une compagne de route, dévouée, solide, amicale, qui ne me ferait pas trembler ? Avec laquelle il serait doux de partager un voyage rêvé par chacune depuis longtemps. De découvrir ensemble un bon restaurant, un excellent vin, un livre passionnant. De prendre soin l'une de l'autre. « Laisse-moi faire, je m'en occupe. Tu n'as plus à t'en soucier : quand tu rentreras, ce sera fait ».

Si un amour incandescent vient à bout de nous, parce qu'il n'est pas partagé ou parce qu'il est trop passionnel pour être supporté, à quoi bon ? Si celle qu'on a si profondément dans la peau n'est pas faite pour nous ou n'est pas *quelqu'un de bien* ? Faut-il espérer le vivre ? Peut-être que le bonheur, c'est sacrifier l'ardeur pour l'affection. Un acte délibéré de sagesse. J'aurais voulu savoir et j'aurais voulu que quelqu'un me l'apprenne.

Samedi, à onze heures cinquante-cinq, je me garai chez Léna, curieuse et impatiente de la journée qui attendait mon fils. J'étais avide de lui fabriquer des souvenirs taillés sur mesure. Plutôt que de recevoir des cadeaux, j'ai toujours préféré en offrir. En recevoir nécessite de manifester à l'autre une émotion. Il faut en faire assez, mais pas trop. Adopter la bonne attitude, rester simple, se montrer sincère et éviter les maladresses. La peur de décevoir me gâchait le plus souvent le plaisir. En revanche, offrir aux autres ce qu'ils désiraient (ou, mieux, ce qu'ils ne savaient pas encore qu'ils désiraient) me procurait un sentiment reconfortant de réussite. Je n'imaginais jamais que, dans ces circonstances, mes proches pussent connaître le même inconfort que moi.

Léna était au téléphone et m'invita à m'asseoir pour l'attendre. Sur la table basse, je remarquai immédiatement le lourd exemplaire blanc (il devait frôler le kilo), dont la couverture était barrée, en caractères noirs, d'un immense « GURSKY 80-08 ». Il était là, échoué sous mes yeux, prétentieux et encombrant comme un meuble d'époque. D'évidence, un livre trop précieux pour s'en séparer et destiné à occuper durablement le coin inférieur de la bibliothèque sans jamais

plus en bouger (jusqu'au jour du déménagement où il concourrait immanquablement à provoquer une hernie discale à quelqu'un qui n'y était pour rien).

Que James suive à la lettre mes conseils ne m'inspira aucune satisfaction. J'espérai qu'après cela il saurait se débrouiller seul et ne me demanderait pas de me dissimuler sous la table, lors de leur futur dîner aux chandelles, pour lui souffler des répliques spirituelles, telle une pseudo-Cyrano réchappée de l'asile.

— Tu as fait quelque chose à tes cheveux, non ? demandai-je.

— Absolument pas.

— Ah bon, pourtant tu as quelque chose de changé.

La fête fut pour moi l'occasion de revoir les parents de Marie, Edgar et Jeanine (qu'en petit comité Hadrien surnommait affectueusement Nin-ja, comme les tortues, en raison de sa lenteur notoire). Tous deux avaient vieilli. Elle s'était tassée et lui devenait sourd, mais il se montrait toujours espiègle et galant et elle lui vouait, en retour, une prévenante dévotion. Pour ne pas empiéter sur la fête de leur petit-fils, ils eurent la délicatesse d'annoncer juste avant l'arrivée d'Hadrien, encore à l'entraînement, leurs prochaines noces de diamant. Ils furent ovationnés – tous les adultes présents mesurant à sa juste valeur l'ampleur de l'exploit. À mon instar, la plupart d'entre eux considérait cela comme un mirage tenace : plus ils avançaient dans la vie, moins ils s'en rapprochaient. Il m'apparaît parfois que les couples dépassant trente ans de vie commune ourdissent un projet machiavélique : celui visant à révéler au grand jour nos infirmités, à relativiser nos lamentables efforts quotidiens et à nous humilier en élevant la cible à un échelon à jamais inaccessible. Comme ces glorieux ancêtres, dépeints en majesté sur les murs du château familial, viennent rappeler au rejeton dégénéré de leur lignée aristocratique combien il échoue à les égaler. Par contraste, j'aurais trouvé amusant d'annoncer la tenue prochaine du mariage le plus court de la famille, mais je devinai que ma future épouse ne goûterait pas ce concours de records insolites.

Les frères et sœurs de Marie vinrent, à tour de rôle, me saluer poliment et je décelai qu'eux aussi accueillaient avec soulagement chacune des présentations que je leur fis de Léna. Au fond de leur inconscient, j'avais sans doute été assimilée à ce chien de la SPA, malingre et déficient, candidat si malheureux à l'adoption qu'on finit par le tenir en pitié, sans se résigner à le prendre chez soi. Aux bras d'une femme attirante et charismatique, indiscutablement, je retrouvais tout mon prestige personnel.

Lorsqu'Hadrien arriva enfin, il ne put échapper à tous les clichés des fêtes du genre : silence effervescent précédant son entrée, chant d'anniversaire entonné à tue-tête, baiser ému de sa mère, plaisanterie éculée de l'oncle (déjà étrangement éméché) que chacun se devait d'apprécier comme s'il l'entendait pour la première fois. Hadrien se montra heureux mais pas surpris – tenant à affirmer crânement que *bien sûr* il se doutait de quelque chose.

L'apéritif fut lancé dans la bonne humeur et avec lui la distribution des cadeaux. Léna avait apporté un jeu vidéo qu'un de ses amis, développeur en Asie, lui avait recommandé. Je savais déchiffrer les réactions de mon fils et je vis qu'il en était spécialement content. Quand fut enfin dévoilé le scooter blanc (la couleur de celui sur lequel

je transportais Marie au pays basque, l'été de notre rencontre), comme je m'y attendais, plus rien d'autres n'exista aux yeux de mon fils. Je tins à le lui faire essayer moi-même, après qu'il eut sagement récité après elle, mot pour mot, les consignes de sécurité que Marie avait listées. Quand on est professeur dans la vie, on l'est dans la vie de tous les jours...

À notre retour, après une balade de vingt minutes dans le quartier, le buffet était installé. Pierre et Alain, le frère de Marie, s'activaient autour du barbecue et les plus jeunes des cousins d'Hadrien s'époumonaient en courant en tous sens sur la pelouse.

Je cherchai Léna. Elle était assise sur un petit banc, au fond du jardin – pas très loin de l'endroit où nous nous étions embrassées pour la première fois. Enfin, pour la seule fois, me corrigeai-je. Elle fumait une cigarette, l'air absent.

— Tu t'ennuies ? m'enquis-je, en me ménageant une place étroite à ses côtés.

— Non... c'est juste que je n'ai pas l'habitude de ces rassemblements. J'étais fille unique de parents qui étaient eux aussi enfants uniques...

— Au moins vous pouviez organiser vos fêtes de famille dans une cabine téléphonique !

— Si tant est qu'on ait eu envie de faire des fêtes de famille... Et toi ? Je ne sais pas à quoi ressemble ta famille... Est-ce que tu cultives tes racines comme Marie ?

— Pas vraiment, non. Je ne suis pas très famille, en fait... Quant à mes racines, j'ai une devise personnelle : il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on ne veut plus aller.

— Comme d'habitude, tu t'en sors par une pirouette pour ne pas te dévoiler... Il faut vraiment te lire entre les lignes... soupira-t-elle.

— Je sais ! Pour me faire pardonner, je me dévoue pour te chercher un sandwich aux merguez, dis-je en m'assurant que le barbecue tournait maintenant à plein régime. En plus, grâce aux relations *privilégiées* que j'entretiens à nouveau avec Pierre, je crois pouvoir t'obtenir un supplément de moutarde !

Plus tard dans l'après-midi, Marie me sollicita pour que nous parlions à Hadrien. Elle trouvait judicieux que ses deux parents l'informent ensemble de sa future adoption – et le rassurent d'une même voix si besoin était. Je patientai, en les attendant, dans le petit bureau, encombré de copies et couverts d'étagères supportant courageusement des livres pour une bonne part écrits en grec ancien (ce que je trouvais d'un snobisme exquis à l'époque où ils trônaient dans *notre* bibliothèque). Le regard inquiet de mon fils quand il entra dans la pièce indiquait qu'il se demandait ce qui se tramait. Ce sentiment ne pouvait qu'être amplifié par la nervosité de Marie, qui s'égara au cours

de sa longue introduction dans des considérations techniques sans grand intérêt. Je préférerai synthétiser.

— Voilà, comme te l'a expliqué ta maman, une disposition nouvelle de la loi me permet de t'adopter, ce que je compte faire, si tu es d'accord. Après cela, tu auras *officiellement* deux parents. S'il arrivait quelque chose à l'une de nous deux... (je le vis se rembrunir), ce qui n'a aucune raison d'arriver, mais cela ne coûte rien d'être prévoyant, tu seras mieux protégé. Est-ce que tu es d'accord avec ça ?

— Oui, bien sûr, dit-il, après un instant de réflexion.

— Est-ce que tu as des questions ?

— Pas pour l'instant... Mais si j'en ai, je vous demanderai !

Hadrien nous fit simplement une bise à chacune et, s'apprêtant à rejoindre les invités, lâcha dans un grand sourire :

— J'avoue que j'ai eu peur... Je croyais que vous vouliez m'annoncer que mon père c'est Dark Vador !

Marie et moi nous regardâmes longuement après qu'il fut sorti, réalisant à quel point nous ne l'avions pas vu grandir. Un même pressentiment nous traversa que ce garçon, pourtant si facile, ne nous ménagerait pas.

Vers dix-huit heures, Léna et moi primes congé d'une assemblée encore guillerette. En bas de chez elle, où je la déposai, elle me demanda ce que j'avais prévu pour le reste du week-end. Si le temps se maintenait, je comptais passer le dimanche dans ma cabane au bord du lac. Je fus à deux doigts de lui proposer de se joindre à moi, mais le temps d'hésiter, Léna poussait déjà la lourde porte de son immeuble et je trouvai de multiples raisons de condamner l'idée (elle se sentirait obligée d'accepter, elle s'y morfondrait, ne serait pas à son aise dans ce lieu spartiate, c'était un peu trop intime et, de ce fait, inapproprié pour des collègues...). Peut-être que si je l'y avais invitée, je n'aurais pas connu la brutalité des événements qui suivirent ? J'imagine parfois qu'il subsiste, se prolongeant dans l'éther, les vies que nous aurions vécues si nous n'avions pas enchaîné dans cet ordre précis la série de choix dans lesquels nous nous sommes engagés. Comme un cordage, composé de multiples brins, eux-mêmes tressés d'infinis fils fins, qui continuerait au-delà de nous. Certaines décisions anodines, auxquelles nous avons finalement renoncées, s'y verraient affligées de conséquences désastreuses, tandis que d'autres, de façon tout aussi insoupçonnée, mèneraient à une vie idéale. En y accédant, on pourrait découvrir le roman de notre existence dans des centaines de versions différentes n'ayant pour unique point commun que l'instant de notre naissance. On pourrait mesurer la justesse de nos paris sur la vie, se féliciter ou regretter chacun de nos actes, en toute connaissance de cause, à l'aune des séquelles durables qu'ils avaient produites.

CHAPITRE 13

Une quinzaine de jours plus tard, un mardi à l'horizon couvert, vint finalement le matin redouté de mon mariage. J'arrivai en avance chez Marie mais préfèrai patienter dans la voiture en écoutant à plusieurs reprises *La vie en rose*, dans la version légère et sensuelle de Grace Jones, qui me prodigua la note d'insouciance que j'espérai. Je sonnai à l'heure dite. Marie portait un tailleur-jupe vert d'eau ravissant et je la remerciai intérieurement de ne pas avoir forcé le trait en optant pour la dentelle noire et la mantille. Durant le court trajet vers la mairie, je pris des nouvelles du Xénophon dont elle avait entamé la traduction, sans être véritablement attentive à ce qu'elle m'expliquait. Nous combattions toutes deux vaillamment le silence, dans les anfractuosités duquel vont toujours se loger la mélancolie, la gêne et les regrets.

Sur le parvis de l'hôtel de ville, je repérai James qui se dirigeait vers nous à grandes enjambées. En jean sombre et chemise blanche, il avait élégamment arrangé sur sa veste de costume une pochette arc-en-ciel du meilleur effet en la circonstance. Il était détendu et d'humeur charmante, ce qui contribua à alléger l'ambiance. Marie s'était choisi pour témoin Anne, l'une de ses amies d'enfance – une femme sympathique mais maniaco-dépressive et imprévisible. Elle avait en permanence un avis sur tout et commettait souvent des phrases profondes et définitives telles que « untel est vraiment *très doué* pour le bonheur ! ». Je l'avais toujours appréciée à petites doses. Alors que nous l'attendions, je glissai : « Tu as demandé à Anne d'être ton témoin pour te sentir dispensée de la reprendre pour ton mariage avec Pierre ? ». « Pas du tout ! Elle était la seule amie disponible ce matin ! » se justifia-t-elle sans se surpasser pour me convaincre. La voir arriver de loin, en robe rouge surmontée d'un grotesque chapeau fleuri, nous laissa pareillement sidérées.

Un de mes anciens professeurs à la faculté prétendait souvent que les événements ne se passent jamais exactement comme on l'espère, ni comme on le craint. Cela s'appliquait parfaitement à notre cérémonie de mariage. Au bout de vingt minutes, nous nous trouvions unies et rien n'avait changé. Nous n'avions pas envie de pleurer, ni de nous enfuir, ni de nous résoudre à une autre vie. Marie Elisabeth Aurore Abadie et Sasha Alexandra Beaupré s'étaient engagées à assurer ensemble la direction morale et matérielle de la famille, à pourvoir à l'éducation de leur enfant et à préparer son avenir. C'était précis et rationnel. Nous faisons notre devoir. Rien d'autre n'entraînait en ligne de

compte. À la sortie, sous un ciel obscurci, je remerciai Anne et James pour leur contribution à nos formalités administratives et raccompagnai mon épouse chez elle.

— Et dire qu'il y a dix ans tu m'expliquais que le mariage était une institution rétrograde et que jamais tu n'y aurais consenti si tu avais été hétéro ! me rappela Marie, en s'esclaffant.

— Mais j'ai quand même réussi à subvertir l'institution : je t'épouse au moment où tu es devenue une sœur pour moi !

Une pluie fine se mit à suinter sur le parebrise.

— Tu sais ce qu'on dit des mariages pluvieux... ? repris-je, taquine.

— En fait, c'est mariage *plus vieux* en deux mots...

— Ah, j'en comprends mieux le sens ! En se mariant tard, les couples ont moins d'années à se supporter...

— À propos de couple, ça se passe comment avec Léna ?

— Bien...

Il me tardait soudainement de franchir le dernier carrefour giratoire qui nous séparait du domicile de Marie. J'accélérai imperceptiblement.

— Tu crois que je n'ai pas remarqué ta façon de la regarder ?

— Et comment je la regarde ? demandai-je, dissimulant mon inquiétude.

Même si je savais qu'être démasquée à cet instant ne prêtait plus à conséquence, je ne tenais pas à ce que Marie me prenne pour une affabulatrice. Je ne voulais pas non plus discréditer Léna. Malheureusement, mon ex-compagne lisait en moi comme dans un livre ouvert. Je m'apprêtais à lui formuler des excuses, à banaliser notre mise en scène (« absolument tout le monde s'invente une vie de nos jours, tu ne connais pas Facebook ? »), à faire valoir l'acte altruiste (« c'était la seule façon d'éviter l'implosion de ton couple : je n'ai pensé qu'à ton bonheur ! »). Mais ce ne fut pas le tour que prit la conversation.

— Tu portes sur elle un regard tendre, attentif, presque soucieux... On sent que tu tiens à elle et que tu veux la protéger.

— Tout ça ? fis-je, sceptique et soulagée. Dire qu'on me reproche souvent d'être inexpressive !

— C'est pourtant vrai : quand elle est dans la pièce, tu ne vois plus personne d'autre.

— Et elle ?

— Difficile à dire, je la connais moins... J'ai l'impression que tu l'intrigues. En tout cas, il est évident qu'elle adore passer du temps avec toi !

Nous arrivions devant chez Marie et je coupai le moteur.

— Il y a quelque chose pour toi dans la boîte à gants... indiquai-je.

Je précisai, voyant qu'elle allait me reprocher de tout gâcher :

— C'est pour Pierre et toi.

Marie ouvrit l'épaisse enveloppe blanche. Elle y trouva deux billets, en classe affaires, pour l'aéroport Marco Polo et une réservation tous frais payés dans un hôtel fameux du quartier du Castello.

— On avait souvent eu pour projet de séjourner à Venise toi et moi. Finalement, on n'y a jamais mis les pieds, on est toujours parties ailleurs... C'est un bel endroit pour un voyage en amoureux... pour se changer les idées, sans penser à rien ni personne.

— Je ne sais pas comment te remercier Sasha... c'est très *délicat* de ta part.

— Tu m'enverras une carte postale ! Et moi en retour, je t'enverrai les papiers du divorce... Eh, tu me promets qu'on le fêtera ?

Marie m'embrassa affectueusement. Je m'attardai encore un instant, jusqu'à la voir franchir le seuil de sa maison.

En réalité, ce qui m'avait toujours fait horreur dans le mariage, au-delà des traditions normatives qu'il colporte, c'est l'idée qu'il doive si souvent mourir dans le déchirement et la médiocrité. Les batailles barbares pour le partage des cuillères et la garde du chien, l'instrumentalisation des enfants, la recherche impérieuse de la faute – comme si c'était une faute d'avoir aimé et d'en n'être plus capable... Adolescente, j'avais été marquée par la photographie en noir et blanc d'un magazine. Elvis Presley, affublé d'in vraisemblables lunettes et Priscilla Beaulieu, en manteau patchwork, quittaient main dans la main le tribunal qui venait de prononcer leur jugement de divorce. Et je me disais que si je n'étais pas sûre de parvenir à réussir cela avec quelqu'un, autant ne jamais me marier. C'était chez moi une forme incurable de romantisme. Contre toute attente, c'est finalement ce qui se produirait : mon divorce s'apprêtait à devenir, après mon fils et ma carrière, la troisième réussite de ma vie.

Le samedi suivant, n'ayant rien prévu de particulier, j'avais invité Joséphine à déjeuner. Elle devait passer la matinée à la Luna pour une réunion de chantier – je proposai de la rejoindre vers treize heures. Je ne l'avais pas revue depuis les obsèques de Max et j'avais envie de prendre de ses nouvelles. Il me tardait aussi d'enchaîner dix minutes consécutives de conversation exempte de tout contenu médical ou marital. Je pensais que ce n'était pas trop demander, même si j'en avais été personnellement incapable ces dernières semaines. En attendant l'heure, je consultai mon courrier électronique, resté en souffrance depuis longtemps. Je vis s'afficher avec dépit le nombre conséquent de cent-vingt-cinq messages non lus. Familiarisée à la lecture rapide, je pus constater que les sociétés de marketing qui m'avaient repérée ne songeaient qu'à mon bonheur sur mesure :

crèmes anti-âges révolutionnaires, défiscalisation aux Antilles, école d'élite en Suisse pour progéniture bien née, aphrodisiaques féminins. Tout moi, en à peine déformé : quarante-trois ans révolus, ne sachant pas quoi faire de son argent, angoissée pour l'avenir de son fils et pathologiquement célibataire. J'étais confondue et je me demandais bien par quel miracle, compte tenu du peu de temps dont je disposais pour surfer. Entre une publicité pour un colloque à Miami et un énième *hoax* révélant une façon farfelue de déjouer une tentative de vol à la portière, mon regard se posa sur un message rédigé en anglais. Le directeur du programme de recherche américain à qui j'avais annoncé le retrait de ma candidature prenait la peine de me répondre en personne. Il débuta amicalement, expliquant qu'il acceptait ma décision même s'il la regrettait. Puis il me flatta en indiquant avoir visionné sur le web un reportage sur la récente opération *in utero*. Cela l'avait conforté dans la certitude que mon expérience et mon esprit d'innovation manqueraient à la phase finale de son projet. Il conclut habilement sur le fait que mes patients avaient de la chance – même s'il m'aurait été donné d'en soigner bien plus dès la phase d'expérimentation du robot chirurgical. Je compris entre les lignes que d'autres confrères se bousculaient pour participer à son programme – ce qui fit évidemment poindre en moi une once de regret. J'imaginais que c'était le but du message. En conclusion, Louis Mathison m'invitait à reprendre contact si ma situation évoluait. Une autre équipe du département qu'il dirigeait travaillait au développement d'une imprimante 3D destinée à fabriquer des tissus humains à volonté – un jour peut-être un organe aussi complexe qu'un cœur humain complet. Il serait ravi de m'en parler à l'occasion. En fermant pensivement le navigateur, je vis en fond d'écran la photo de mon fils rayonnant sur son scooter blanc, ce qui me contraignit à étouffer mes doutes.

La Luna Loca était fermée la journée. En avance, je fis machinalement un détour par la rue de Léna. Je reconnus la moto de James, qui trônait sans vergogne près de son immeuble, sur une place de livraison. Cela me chagrina plus que de raison. J'aurais aimé que mon collègue partageât mes mêmes réserves au sujet de la confusion vie privée-vie professionnelle – un mélange qui finissait toujours par devenir explosif. Lui ne voyait pas les choses ainsi, assimilant la stricte observance du principe de séparation à une variante du vœu de chasteté : le signe d'un temps révolu.

Au fond du bar, autour d'une table haute, se tenaient Joséphine, Victor et un homme d'une trentaine d'années que j'imaginai être l'architecte. Des plans étaient étalés devant eux. Joséphine y portait des annotations au crayon. Dans les mois précédant son décès, Max s'était démené pour racheter l'établissement contigu à la Luna Loca –

une pizzeria disposant d'un magnifique sous-sol voûté. Il entendait en faire un restaurant bio, branché et gay friendly. Victor avait maintenu ce projet et fournissait les fonds nécessaires. Joséphine avait la charge de le concrétiser. L'ouverture du Mass y mas était prévue dans quatre mois. Je me fis discrète en attendant la fin de leur réunion. Joséphine m'invita à me servir un verre pour patienter. Je choisis un jus de fraise et me trouvai parfaitement à mon aise derrière le comptoir.

— Si tu cherches une reconversion, je t'embauche ! m'annonça-t-elle, après avoir pris congé de l'architecte.

J'embrassai affectueusement Victor – il était amaigri. Je lui proposai de se joindre à nous pour déjeuner, mais il déclina. Il était attendu chez la mère de Max, dont il prenait désormais soin avec une attention filiale.

— Comment va-t-il ? m'inquiétai-je auprès de Joséphine.

— Comme Marais à la mort de Cocteau.

— Il fait semblant de vivre... dis-je, à l'évidence. Et toi, comment te sens-tu ?

— Je n'arrête pas ! Je mène de front la gérance du bar et l'ouverture du restaurant. C'est passionnant mais épuisant ! J'essaie aussi de remettre de l'ordre dans la comptabilité. Max traitait son activité comme sa santé : en négligeant les corvées ! Enfin, grâce à Victor, la situation est presque assainie...

— Et les clients ?

— Je craignais que leur fidélité s'étiolle avec le temps, mais on dirait au contraire que les choses continuent de plus belle ! J'ai embauché une nouvelle DJ : il faudra que tu passes l'écouter à l'occasion. Elle a beaucoup de succès !

— Mmh...

— Ce n'est pas ce que tu crois ! Je n'ai pas la tête à la gaudriole en ce moment.

— Dommage ! déplorai-je.

Joséphine se contenta de m'asséner une tape sur les fesses, qui suffit à m'émoustiller. Décidément, j'étais à cran.

Le deuxième service était bien entamé quand nous entrâmes au Vert Luisant, un restaurant végétarien situé dans un quartier récent et excentré de la ville.

— Tu t'es mise à la cuisine diététique ? demandai-je, sceptique, constatant que Joséphine n'avait pas dû prendre un gramme depuis des années.

— Je ne rechigne pas à un bon steak de temps en temps... mais en l'occurrence, si je t'ai emmenée ici, c'est pour avoir ton avis sur la

qualité de la cuisine.

— Tu comptes débaucher le cuisinier ?

— La cuisinière, plutôt. Je ne veux pas t'influencer, mais je suis sûre qu'avec elle aux manettes du Mass y mas, on pourrait décrocher une étoile !

— Elle t'a tapé dans l'œil ! Comment s'appelle cette future star ?

— Li-Ann. Elle est franco-asiatique...

— Tu l'as déjà approchée ?

— J'ai justement prévu de le faire aujourd'hui. Je me suis renseignée : le propriétaire est en vacances.

— Pas très confraternel, non ?

— Il faut se donner les moyens !

Je trouvai la franche détermination de Joséphine hautement séduisante. Elle se révélait être une patronne clairvoyante et ambitieuse. Allié au champagne qu'elle avait tenu à m'offrir, son charme m'inspirait des idées légères. Je n'insistai pas ouvertement mais ne cherchai pas non plus à faire diversion. Mes regards étaient suffisamment explicites et je pris plaisir à ne pas céder du terrain quand sa jambe frôla la mienne par accident.

— Et toi, quoi de neuf ? me demanda-t-elle, curieuse.

— Pas grand-chose, la routine... Ah si, tiens, je suis passée à la télé et je me suis mariée. Enfin, pas dans la même séquence !

Joséphine éclata de rire.

— Laisse-moi deviner, tu as fait un mariage blanc pour qu'un clandestin obtienne des papiers ?

— Tu sais que tu es la première personne à me prêter des intentions nobles et désintéressées dans cette affaire ? soulignai-je, sincèrement touchée.

Il est toujours troublant de découvrir que certaines personnes vous tiennent pour meilleure que vous ne l'êtes.

— C'est parce que je t'ai vue à l'œuvre : je sais que sous ta cuirasse de général prussien, il y a un cœur tendre qui palpite...

— Tu es en train de te foutre de moi, là, non ?

— À peine... sourit-elle.

Je lui racontai mes aventures, occultant toutefois le passage où Léna m'avait accordé une aide déterminante. Cela parut distrayant à Joséphine et – chose reposante – elle ne soupçonna dans cette union aucune manœuvre cachée pour ranimer une passion inassouvie. Sans doute parce qu'en tant que lesbienne, elle est habituée à voir des ex devenir les meilleures amies en aussi peu de temps qu'il en faut à un couple de femmes fraîchement constitué pour emménager ensemble. Deux clichés de l'homosexualité féminine qui ne démentaient pas.

À la fin du repas, après avoir pris notre temps, bu un café et commandé un digestif auquel nous n'avions pas touché, il ne restait

plus que nous dans la salle. Joséphine demanda alors au serveur si elle pouvait féliciter le chef.

Li-Ann nous rejoignit après quelques minutes, dans une tenue immaculée – je devinai qu'elle avait pris la peine de changer de tablier. Elle était grande, assez amicale et volubile quand il s'agissait de parler de son art. Nous insistâmes pour qu'elle s'asseye, puis je les laissai discuter toutes les deux, pendant que j'allais régler l'addition et fumer une cigarette à l'extérieur.

Vingt minutes plus tard, je trouvai à mon amie un air satisfait.

— Alors ?

— Ce n'est pas gagné, mais je l'ai convaincue de venir visiter le chantier du restau lundi.

— Tu vas y arriver ! l'encourageai-je.

— Je vais tout faire pour ! On y va ? Il y a un électricien qui doit passer pour un devis. Tu m'accompagnes ?

À la Luna Loca, Joséphine donna des consignes à l'artisan puis me proposa de la suivre à l'étage, qui abritait l'ancien bureau de Max aménagé dans les combles. Elle y avait très peu touché (il régnait encore une odeur épicée de havanes), installant seulement un Mac et remplaçant les vieux fauteuils défoncés par un canapé club neuf.

— Il m'arrive de dormir là après la fermeture quand je suis trop vannée pour prendre la moto, expliqua-t-elle.

— C'est vrai qu'il invite à la sieste... reconnus-je, en jaugeant son confort flagrant.

Il ne nous en fallut pas davantage. Debout, au centre de la pièce intime et sombre, je laissai les bras de Joséphine serpenter doucement sur mes épaules, son bassin effleurant mes fesses. Elle resta ainsi un instant, balançant imperceptiblement, comme on débute une danse lente et sophistiquée.

— Ça marche bien entre nous ? Sexuellement, je veux dire... murmura-t-elle.

— Ça saute aux yeux : il suffit que tu me frôles...

— On se comprend aussi...

— C'est vrai...

— Alors, pourquoi il n'y a rien de plus entre nous ?

— Parce que l'amitié et le cul sont les deux choses les plus accessibles au monde, et que tout le reste n'est pas à notre portée ?

— Tu crois ?

J'avais ma dose de discussion pour la journée et une seule envie, subitement obsessionnelle. Je me retournai pour embrasser Joséphine, profitant d'un souffle de sa part pour explorer sa bouche et ses lèvres gonflées. Elle caressa lentement mes seins tandis que je déboutonnai son jean. Finalement, sans se perdre des yeux, nous nous

débarrassâmes chacune de nos propres vêtements, pour nous précipiter l'une sur l'autre.

— J'espère que l'électricien ne va pas faire une entrée fracassante... suppliai-je.

— J'ai fermé la porte du bureau à clé quand on est rentrées...

— Coquine !

— Je ne peux pas me retrouver seule avec toi sans avoir l'idée fixe de te baiser...

Ses mots crus me firent franchir un palier dans l'excitation. J'étais trempée, le souffle désordonné, déjà à bout des préliminaires. Joséphine aussi, à ce que je constatai. Je la poussai contre le bureau, écartai ses jambes de mes genoux et laissai ma main errer vers son sexe. Elle se maintint ainsi en équilibre, les bras tendus sur le bureau, la tête penchée en arrière. J'accueillis chaque gémissement comme une récompense, guettant le changement progressif de rythme qui sonnerait l'assaut final. Lorsqu'elle l'eut atteint, je ressentis un plaisir violent à la pénétrer. Comme sous l'effet d'un coup porté à l'estomac, je m'effondrai quand elle jouit sur mes doigts.

Le temps de dompter sa respiration, Joséphine m'entraîna vers le fauteuil club. J'avais la bouche sèche et les muscles à l'agonie. Elle usa magistralement de sa langue et m'arracha presque aussitôt un orgasme libérateur. Nous restâmes enlacées un moment l'une contre l'autre, dans un équilibre précaire, goûtant un silence altéré par le bourdonnement du climatiseur et les cognements sourds de nos cœurs.

Lorsque nous redescendîmes enfin, l'électricien était parti, laissant un mot précisant qu'il repasserait le mardi suivant déposer son devis. Quittant le bar à mon tour (et les baisers de Joséphine), je ne pus m'empêcher – tout en me le reprochant – de faire un crochet par la rue de Léna. La moto de James avait disparu et les volets de l'appartement étaient clos, indiquant que ma collègue s'était certainement absentée. Je me demandai à quoi elle pouvait être occupée – je consultais régulièrement son planning et savais pertinemment qu'elle n'était pas de garde. J'étais gênée à l'idée qu'elle s'abandonnait, peut-être, comme je venais de le faire, à des bras complaisants. La concernant, cela me parut indécent. Je la rêvais désincarnée et plus pure que moi. Pour n'être pas à la hauteur de l'idée que je m'en faisais, j'avais envie de la mépriser. En pure perte. Je brûlais de savoir, mais lui aurais fait payer chèrement toute révélation intime. Je déraisonnais, manifestement.

J'avais passé un dimanche physiquement reposant et psychologiquement tourmenté. Un processus affectif délétère s'était enclenché. Je me sentais à nouveau vulnérable, instable, immature et me révélais comme toujours incapable de comprendre ce qui

m'affligeait. Je restais inapte à disséquer mes sentiments et mes besoins alors même que je devais à mes capacités d'analyse hors du commun ma renommée professionnelle. Je pressentais l'imminence d'un danger sans pouvoir le nommer et moins encore l'affronter. J'avais eu, à plusieurs reprises durant cette seule journée, envie de vomir, de me terrer et de me mettre en danger. J'avais finalement opté pour une solitude débraillée. Fébrile et recluse, j'avais écouté en boucle Barbara, inerte sur une méridienne – ce qui était chez moi un signe alarmant de mélancolie. Je m'étais contentée de nourriture froide, à peine mastiquée et de vin, tannique et âpre, sans restriction. Hadrien absent, je n'étais pas chargée de donner l'exemple.

Pour me forcer à sortir au plus tôt de ce chaos léthargique et méprisable, j'avais décidé de me rendre dès lundi à l'aube à la clinique. La seule perspective de me trouver une utilité, de m'adosser à un environnement structuré dans lequel je savais quoi décider me redonnait de l'allant. Ma blouse est mon masque noir et ma cape. Sans elle, je glisse vers les limbes. Je m'apparente au pleutre don Diego de la Véga : toujours là à décevoir – même pas à la hauteur du peu d'ambition qu'on a pour lui. Quand on choisit un métier, on ne pense pas assez au critère déterminant de l'uniforme. Ou alors seulement comme un banal élément de prestige, alors qu'il est avant tout une protection puissante. Je ne saurais pas affronter la mort en habits de ville. Sans doute pas même la maladie.

À l'étage administratif, pâle et déserté, je reconnus Akem Masango, de dos, lustrant le sol du couloir. Je touchai son épaule pour lui signifier ma présence, il ôta sans hâte la casque audio qui tenaillait son énorme crâne.

— Bonjour Akem. Avez-vous pu joindre l'association que je vous avais conseillé d'appeler ?

Il se contenta de hocher la tête pensivement puis je vis qu'il allait continuer son travail. J'insistai.

— Et alors, qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

— Ma nièce est morte la semaine dernière, annonça-t-il d'une voix éteinte, le regard fixé vers le fond du couloir, comme s'il attendait quelqu'un de plus important que moi.

— Je suis désolée pour vous et votre famille, Akem... C'est très triste. Sans doute n'y avait-il déjà plus rien à faire quand vous m'avez sollicitée. Je peux vous inviter à boire un café ?

— Non merci, je dois finir.

— Personne ne vous reprochera de ne pas avoir terminé si vous dites que c'est à cause de moi.

— Pourquoi, vous êtes au-dessus du patron ici ?

— Je crois bien que je fais plus peur que le patron...

Je fis couler deux expressos dans le distributeur du hall puis nous

nous installâmes dans une salle dédiée aux thérapies de groupe. Elle était dotée de fauteuils bas, moelleux et exagérément colorés. Recouvrant le mur en continu sur toute la longueur de la pièce oblongue, un revêtement émaillé haut d'un mètre cinquante faisait office de tableau blanc, encourageant l'expression des patients. Nous y organisions parfois des réunions lorsqu'elle était inoccupée.

— Qu'est-ce qu'on soigne ici ? demanda Akem, surpris de l'installation inhabituelle et passablement luxueuse.

— On est dans l'unité d'addictologie et de psychologie médicale.

— Ah, les blancs, avec leurs maladies de nerf... l'entendis-je marmonner.

— Qu'est-ce que vous écoutez comme musique ?

— Un peu de tout, ça dépend de mon humeur.

— Ça fait combien de temps que vous travaillez à la clinique ?

— Huit ans.

— Personne ne vous connaît vraiment, vous vous tenez à l'écart... Pour quelle raison ?

— Pour être heureux, il faut savoir être un peu sourd, non ? Et vous ?

— Quoi donc ?

— Vous êtes toujours sur vos gardes...

— Je ne crois pas, non.

— Il y des gens qui vous connaissent vraiment ici, depuis toutes ces années que vous y êtes ?

— Évidemment, plein ! Le Directeur, l'infirmier avec qui je travaille le plus souvent, ma secrétaire... me sentis-je obliger d'énumérer.

— Des gens à qui vous avez laissé voir vos faiblesses ?

— On ne gagne pas l'amitié de quelqu'un simplement parce qu'on se montre faible et inconsistant... balayai-je.

— Non, mais en étant sincère. On ne l'est pas quand on fait croire aux autres que rien ne nous atteint et que tout va toujours bien.

— Ce n'est pas ce que je fais !

— Je dois me tromper alors... concéda-t-il, philosophe.

— Qu'est-ce que vous faisiez, avant, au Cameroun ?

— J'étais écrivain public. J'ai l'habitude de noter des choses infimes, auxquelles personnes ne prête attention, pour en rendre compte dans des lettres. Ici, un écrivain public ne sert à rien, mais comme je passe inaperçu, j'ai tout loisir d'observer.

— En tout cas, vous savez inventer de sacrées histoires ! dis-je en me levant.

— Qu'est-ce que vous auriez fait de plus, si ma nièce avait été encore en vie ?

— Je ne sais pas... Appeler son médecin là-bas, conseiller un traitement alternatif...

— Vous auriez opéré la petite ?

- Sûrement, si c'est ce qu'il y avait à faire...
- L'association dont vous m'avez parlé...
- Oui ?
- Ils ont besoin de chirurgiens cardiaques. Vous devriez leur proposer votre aide. Vous avez déjà leur numéro...

Je regardai disparaître sa silhouette massive – Akem Masango décidant qu'il était temps de reprendre du service. Je trouvai cet homme habile et horripilant par sa façon de juger sans gêne. Je savais toujours, quand je débuteais une conversation, vers où j'allais l'amener – et c'est moi qui y mettait un terme. Mais il avait inversé la situation. J'eus aussitôt envie de faire de lui mon sparring-partner, de me frotter à ses idées arrêtées et d'essayer de le battre à son propre jeu. En attendant cette occasion stimulante, je me dirigeai d'un pas alerte vers le bloc.

Vers midi, après trois opérations sans difficulté, je retrouvai mon bureau où Carole me transmet mes messages et m'informa de la date du dîner de gala offert par le député-maire en l'honneur de l'équipe qui avait réussi la prouesse notoire de drainer tant de journalistes internationaux dans sa circonscription.

— Philippe doit être aux anges !

— Inutile de préciser qu'il est impensable que tu ne sois pas de la partie : il en ferait une syncope ! D'ailleurs, Brigitte t'a déjà remplacée pour ta garde de ce soir-là...

— Je déteste ce genre de soirée, soupirai-je. Je n'y suis pas du tout à mon aise.

— Je suis sûre que si : tu en imposes partout où tu vas ! De toute façon, la question ne se pose pas réellement en ces termes...

— J'ai mon mot à dire dans cette histoire ?

— Pas vraiment, reconnue-t-elle honnêtement. Ah, si : tu peux choisir trois invités parmi les membres de ta famille ou tes amis. Je dois confirmer leurs noms rapidement.

— Je serais bien en peine de savoir qui amener dans cette galère...

— Pourquoi ? Ce sera formidable ! La salle de réception est pleine d'antiquités et le maire est réputé savoir recevoir. Vous allez vous régaler !

— Ça te ferait plaisir de venir avec ton mari et ton fils ?

— Évidemment, mais...

— Eh bien voilà, tu n'as pas plus qu'à compléter la liste d'invités et la renvoyer pour moi !

— Sasha, tu dois bien avoir quelqu'un avec qui tu serais heureuse de partager un moment de gloire, non ?

— Oui : avec toi. En tout bien tout honneur, bien sûr ! Tu peux rassurer ton mari ! Et surtout, la prévins-je, ne me réponds pas qu'il n'a aucune raison de s'inquiéter, tu vas me vexer !

Elle me gratifia d'une mimique outrée et m'informa que j'étais attendue à dix-neuf heures dans le bureau de Philippe Oursel.

Au sortir de mes consultations, j'avais trouvé plusieurs SMS sur mon téléphone personnel. Le premier de Joséphine (un message affectueux, en souvenir de notre samedi après-midi débridé), le deuxième d'Hadrien (il était à la maison et se concentrait sur ses devoirs, promettait-il), le dernier de Marie (qui se réjouissait de décoller pour Venise et me remerciait mille fois). Il n'y avait que des bonnes nouvelles mais j'éprouvai une courte déception – j'espérais davantage. J'avais à peine croisée Léna quelques minutes depuis l'anniversaire d'Hadrien. Elle ne m'avait pas relancée pour que nous allions courir et je ne savais pas où elle était aujourd'hui. Je me laissai gagner par une

sensation de vide. J'étais pressée de la voir tout en appréhendant le récit de son temps libre. Cela faisait longtemps que je n'avais pas investi une amitié solide et je ne savais plus très bien comment m'y prendre pour y parvenir sans être envahissante, ni ambivalente. J'avais beau me révolter contre les imbéciles qui postulent que les lesbiennes sont une menace pour toutes les femmes de leur entourage, il m'arrivait moi-même d'établir un cordon sanitaire autour des hétérosexuelles avec qui j'entretenais des relations amicales ou professionnelles privilégiées. Pour ne pas susciter chez elles de doutes ou d'inquiétude – surtout quand ces femmes avaient un charme démesuré, de l'audace et de la personnalité. En même temps, je trouvais cela infantile et difficile à supporter. Alors je soufflais un chaud et froid désorientant. Je me laissais oublier puis compensais en redoublant d'attentions avant de me mettre à nouveau inexplicablement en retrait. L'important était que je sois à la manœuvre, que je gère le cours de la relation, que je ne me laisse jamais déborder.

Perdue dans ces considérations, je fus surprise de trouver Léna, précisément, assise dans le bureau de Philippe, en grande discussion avec lui. Elle semblait détendue et ravie de me voir. Moi aussi, passé l'étonnement, mais je m'abstins de le laisser paraître.

— Bonjour Philippe ! Salut Léna, je te croyais en week-end prolongé ? fis-je en m'installant dans le siège vacant.

— Je l'étais, mais j'ai eu une proposition dont j'ai voulu vous faire part à tous les deux.

— De quoi s'agit-il ?

— Allez-y Léna, l'encouragea Philippe.

Ma collègue m'expliqua qu'un éminent professeur de médecine de l'université de Toronto, qu'elle connaissait par relation interposée, l'avait contactée. Arthur McLoad nous invitait, Léna et moi, à un symposium de chirurgie cardiaque pédiatrique et congénitale à Séville. Cette rencontre avec une trentaine des plus grands spécialistes mondiaux serait une occasion unique de partager nos expériences respectives. Plusieurs des thèmes prévus au programme m'intéressaient directement, comme la présentation en avant-première d'une prothèse modulaire en alliage de nickel et de titane qui améliorerait le traitement des anévrismes de l'arche aortique thoracique. De notre côté, nous exposerions les détails de notre opération récente ainsi que le suivi post-opératoire détaillé – Léna avait examiné dernièrement le petit Rémi : les résultats étaient encourageants au-delà de nos espérances. Arthur McLoad espérait en tirer des enseignements dans le développement de techniques chirurgicales in utero appliquées à d'autres pathologies, telles que la spina bifida.

— Vous avez bien sûr mon accord. La clinique prendra en charge vos frais de déplacements et comme cela se déroule sur trois jours dont un week-end, ça ne bousculera pas trop le planning opératoire ordinaire, commenta Philippe, toujours pragmatique.

— Tu es d'accord, Sasha ?

— Évidemment !

— On aura même un peu de temps pour visiter l'Alcazar et voir un spectacle de flamenco...

— Et c'est pour quand, ce programme de rêve ?

— À la fin de la semaine : départ jeudi soir, retour dimanche dans la nuit.

— Il se réveille à la dernière minute ton McLoad ? Je ne peux pas, Marie est à l'étranger pour la semaine et je garde Hadrien ! Je le regrette, mais ce sera sans moi...

— Je sais que c'est un peu dans l'urgence, mais ça s'est fait comme ça. Ce serait vraiment dommage que tu ne puisses pas m'accompagner...

— Tu peux peut-être demander à ses grands-parents de s'occuper d'Hadrien ? Ce n'est l'affaire que de quatre nuits, suggéra Philippe.

— Je peux peut-être encore décider de certaines choses par moi-même ? lui répondis-je sèchement.

Les voir tous deux capituler sans condition me fit réaliser que j'avais réagi avec plus de vigueur que je ne l'aurais voulu.

Le lendemain vers onze heures trente, je retrouvai Léna par hasard à la sortie du bloc – nos opérations respectives s'étaient achevées simultanément.

— Qu'est-ce que c'était ? me demanda-t-elle, gentiment.

— Pontage coronarien chez un patient de cinquante-neuf ans. Et toi ?

— Laparoscisis chez un patient de trois heures.

— Tout s'est bien passé ?

— Très bien. Et pour toi ?

— Très bien.

— Écoute Sasha, je ne voulais pas te mettre devant le fait accompli hier. Je suis désolée si je t'ai embarrassée...

— Pas de problème. Mais tu aurais été inspirée de me passer un coup de fil avant...

— J'aurais dû en effet, mais j'ai été pas mal occupée ce week-end...

— Tant mieux pour toi, la coupai-je. Tu pars quand ?

— Je m'étais fait à l'idée qu'on ferait un peu de tourisme ensemble. Toute seule, je partirai vendredi tôt et je rentrerai le lendemain soir. Tant pis !

À tout hasard, en fin de journée, j'appelai Janine et Edgar. Ils m'apprirent que leur fille se régala à Venise (même à l'étranger, elle appelait ses parents tous les jours). En passionnée d'histoire de l'art,

Marie était émerveillée de loger au Danieli – ce qui les impressionnait eux aussi. L'hôtel avait abrité les amours orageuses de Sand et Musset. Je compris qu'ils ignoraient qui sponsorisait ce séjour et je choisis de ne pas les perturber avec ce détail. Aimablement, ils s'enquirent de l'avancée des démarches d'adoption de leur petit-fils. Mon avocate était chargée de déposer une requête auprès du tribunal de grande instance. J'avais fourni une dizaine d'attestations d'amis et de parents, sincères sur les liens qui nous unissaient tous trois, muets ou habilement ambigus sur notre conjugalité actuelle. Les choses suivaient désormais leurs cours, à la vitesse habituelle de la justice. Finalement, je leur évoquai la nécessité d'un déplacement de dernière minute dans la capitale andalouse et ils me proposèrent spontanément de veiller sur Hadrien – ce qui n'était pas un service, mais un véritable plaisir pour eux, insistèrent-ils.

Mon fils fut moins enclin à se laisser convaincre. Certes il adorait ses grands-parents, mais tenait à me faire payer ce changement de programme intempestif et considérait qu'il était bien assez grand pour se débrouiller seul, compte tenu de la négligence de ses deux parents. Finalement, à la fin de la soirée, m'ayant suffisamment culpabilisé, il avait fini par cesser de bougonner et je lui avais promis en échange de lui rapporter une montera de torero. Après cela, j'avais entamé un échange de SMS avec Léna. Moi : « Je viens finalement. Que viva Andalucia ! ». Elle, aussitôt : « Génial, je m'occupe des réservations ! ». Puis, à nouveau : « Tu y es déjà allée ? ». Moi, à mon plus haut niveau d'espagnol : « Andalucia si, Sevilla jamás ». Elle : « C'est sublime, tu verras ! Comment tu as fait pour Hadrien ? ». Moi : « Les parents de Marie : comme les scouts, toujours prêts ». Elle, pour conclure : « Il me tarde ! ».

Il me tardait aussi, mais plutôt que de le lui avouer, j'avais préféré écouter un album de Paco de Lucia. Après quoi, je n'avais cessé de spéculer sur le tour que prendrait cette expérience inédite, ce qui avait considérablement altéré la qualité de mon sommeil.

CHAPITRE 14

Longtemps, je couvrirai le souvenir de ce voyage à Séville. Au creux de cette ville, dont j'ignorais la géographie et maltraçais la langue, je me suis sentie *chez moi*. J'y avais été heureuse et détachée comme jamais. Parce que rien n'est plus réjouissant que la vision d'une femme magnifique évoluant dans un décor à sa mesure ? Parce que Léna avait mis toute son érudition et sa patience à me faire partager ce qu'elle vénérât ici ? Ou que les Andalous sont volontiers familiers et ne s'ingénient pas à rendre leur culture hermétique ?

Le taxi nous avait laissées aux abords du quartier historique de Santa Cruz et, bien qu'arrivées tardivement, nous avons trouvé les rues sonores et animées. Des familles, des collègues, des vieillards s'ébrouaient à la sortie d'un bar à tapas, s'échauffaient devant un match de football ou reprenaient courage en inspirant le parfum étourdissant des orangers en fleurs.

Protégé par une immense porte en bois sertie de clous dorés, un patio tapissé d'azulejos et d'une végétation en cascade dissimulait, au fond, derrière une fontaine, la réception de l'hôtel. Léna s'exprimait dans un espagnol qui me semblait élégant et parfait. Elle récupéra nos clés, étudia brièvement un plan du quartier et se fit recommander une bodega pas trop éloignée, tandis qu'un employé emportait nos bagages. Nos chambres étaient contiguës – on y accédait par une coursive chargée de pots de fleurs, qui dominait le patio. Nous nous accordâmes un quart d'heure pour défaire nos valises et nous rafraîchir.

Allongée les bras en croix sur le lit épais, je goûtais le calme envahissant du lieu en fixant les poutres apparentes au plafond. Je me pris à fredonner Carmen, tant tout ici flattait l'imaginaire andalou sans pourtant le singer. J'allais progressivement réaliser combien Séville tient d'une noblesse authentique. Elle a poussé le raffinement jusqu'à cette extrême limite qui dispense de faire étalage de son opulence et de ses failles. L'étranger qui s'y promène se tient plus droit qu'à l'accoutumée. Sa fierté ne vous écrase pas – la ville échappe étrangement aux travers de l'orgueil – et on y hérite facilement de sa superbe. Ici rien n'est ridicule, ni les processions des pénitents, ni les coups de talons des danseurs, ni les chants tragiques des entrailles, pas même ces veuves consolant, au creux d'une église, une vierge éplorée parée comme une sultane.

Léna frappa à ma porte et voulut visiter ma chambre. La sienne comportait un lit à baldaquin, la mienne de larges fauteuils et une

salle de bain en marbre.

— Viens voir ! m'invita-t-elle, en saisissant mon bras avec empressement.

À l'extrémité d'un escalier étroit s'étendait un vaste toit-terrasse agrémenté de vases en céramique, de guéridons et de chaises longues.

— Cette tour éclairée devant nous, c'est la Giralda, exposa Léna, postée contre le garde-corps en fer forgé. Un ancien minaret reconverti en clocher. Il est attenant à la Cathédrale. C'est l'un des emblèmes de Séville. Sur la gauche, se trouve l'Alcazar. On le visitera demain, si tu veux ?

— J'y compte bien ! C'est tout de même avec cet argument que tu as réussi à m'attirer ici...

— Et avec le flamenco !

— Et avec le flamenco, c'est juste.

— Sans cela, j' imagine bien que jamais tu n'aurais accepté de t'égarer ici en ma compagnie...

— Jamais !

— Je t'offre ce que j'ai de plus précieux si tu ne tombes pas amoureuse de cette ville ! me défia-t-elle, en pointant son index vers mon plexus.

— Prends garde à toi, je ne suis pas une fille facile !

En contemplant les hautes demeures blanchies à la chaux et teintées d'ocre qui bordaient les ruelles escarpées – qu'on devinait conduire à de fastueux palais – je soupçonnai pourtant que c'était peine perdue. Évidemment, je finirai par tomber amoureuse ! J'aurais pourtant aimé découvrir ce que Léna avait à offrir de si précieux...

Affamées, et soudainement assaillies par une pluie fine, nous nous précipitâmes dans la taverne conseillée par le réceptionniste. Elle abritait, derrière une façade étroite et ornée de faïences, un comptoir incurvé en bois poli, très sombre, au-dessus duquel pendaient une dizaine de coûteux jambons ibériques. Installée sur une chaise haute, devant un tonneau à xérès, j'observais sur les murs jaunis par des siècles de tabagisme des affiches colorées annoncer le programme de saisons tauromachiques d'un autre temps, de semanas santas et de fiestas de primavera passées. Je laissai le soin à Léna de commander ce qui nous ferait plaisir. À côté d'elle, au bar, deux vieux Andalous conversaient bruyamment, picorant une assiette de chorizo et apostrophant les serveurs en habitués. Quand elle eut fait son choix, Léna se délesta de sa veste trempée et s'assit face à moi.

— J'ai demandé deux verres de tinto de verano et toutes sortes de tapas, m'annonça-t-elle, satisfaite.

— Parfait ! Quel est le programme, demain ?

— Le symposium commence à dix heures et finit à seize heures trente. On a le temps d'aller en footing jusqu'au quartier de Triana pour y

prendre le petit-déj. Ensuite retour à l'hôtel : douche, taxi, réunion. Après, je t'emmène à l'Alcazar et le soir dans un tablao. Qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis le plus grand bien... Mince, je te prie de m'excuser... fis-je, dépitée, en entendant mon téléphone vibrer avec insistance dans la poche de ma veste.

— Pas de souci, réponds, m'engagea-t-elle aimablement, c'est peut-être Hadrien ?

J'avais reçu trois messages, le dernier provenait en fait de Marie. Elle était informée de mon escapade espagnole et semblait s'en trouver contrariée, à sa manière, oblique et culpabilisante : « Vraiment dommage qu'on n'ait pas organisé nos week-ends en amoureux à des dates différentes. Je passe chercher Hadrien dimanche soir, mes parents sont fatigués. Amuse-toi bien avec Léna ! PS : merci pour l'hôtel, Pierre l'apprécie beaucoup ». Je pris note des banderilles subtilement plantées dans mon flanc par mon ex-compagne. Je batifolais avec ma nouvelle conquête sans me soucier de notre fils. J'aggravais l'état de santé de ses parents vieillissants. Je compliquais sa soirée de retour. Pour finir, j'étais chargée de comprendre que Pierre et elle profitaient pleinement de la literie exceptionnelle du Danieli.

Je consultai par acquis de conscience les deux SMS en attente : l'un était d'Hadrien (« J'apprends à mamie à jouer à Candy Crush ! Mdr !!! »), l'autre de Joséphine (« Coucou, envie de passer me voir ce soir ? »). Je coupai le téléphone, tandis qu'un serveur livrait prestement la profusion de nourriture que Léna avait commandée.

— Tout va bien ? s'inquiéta-t-elle, en levant son verre pour trinquer.

— C'est Marie. Elle pense que je néglige Hadrien pour folâtrer dès qu'elle a le dos tourné. Rien de grave... Allez, à la tienne ! À Séville ! Et aux belles Andalouses ! ajoutai-je, en visant les femmes irrésistibles représentées sur les affiches.

Mon verre tinta un peu trop fort contre celui de Léna.

— À Séville ! Et aux beaux Andalous aussi ! surenchérit-elle, en jetant une œillade à un serveur très typé. Qu'est-ce que tu vas dire à Marie à notre sujet ?

J'écoutais Léna en alternant croquettes au fromage et calamars frits. Tout était délicieusement gras. Je cernai mieux la nécessité du footing d'avant petit-déjeuner.

— Pourquoi est-ce que je devrais lui dire quoi que ce soit ?

— Visiblement, elle s'en tient au fait que nous sommes en couple... Tu vas lui expliquer que, finalement, ça n'a pas marché entre nous... ou je vais t'accompagner à toutes les fêtes de famille jusqu'à ce qu'Hadrien soit majeur ?

— Ça te dérange ?

— C'est pas ça... C'est même plutôt amusant. Mais à la longue, tu conviendras que ça risque de compliquer les choses...

— Comment ça ?

— Tu n'as pas goûté les boquerones, remarqua-t-elle en poussant le ramequin dans ma direction. Toi et moi on va forcément finir par rencontrer quelqu'un... On ne pourra pas maintenir l'illusion : une quelconque de nos relations communes finira par lâcher le morceau... Autant gérer les choses correctement de A à Z.

— En fait, tu m'as fait venir à Séville pour me larguer ? ironisai-je, en m'évertuant à essuyer mes doigts sur une serviette aussi fine et lisse qu'un papier à cigarette.

— Au moins, tu as de la chance, c'est sans douleur...

En fait, ce n'était pas tout à fait sans douleur, mais je ne savais pas bien à quel sentiment rattacher l'ombre qui me gênait. De la déception à l'égard d'une partenaire de jeu qui jetait le gant au moment où je commençais à m'échauffer ? De l'envie, face à une amie qui faisait place nette pour accueillir sa prochaine relation amoureuse quand je n'étais apte qu'à enchaîner des histoires de cul ?

Sur cette impression désagréable, je préfèrai passer outre. Je me souviens un jour, jeune adulte, avoir pris la décision formelle de ne plus me laisser contaminer par les bas instincts de l'humanité : la jalousie, la colère, l'amertume, les regrets. J'y arrivais le plus souvent, en balayant ces pensées parasites d'un revers de main. Cela me rendait plus heureuse – j'avais déjà bien assez de problèmes sans cela.

— Je te commande la même chose à boire ? proposa Léna.

— C'est plutôt bon, qu'est-ce que c'est ?

— Du vin rouge avec du soda citron. Ça ne te saoulera pas.

J'acquiesçai. Avec tout le charme dont elle était capable, elle obtint deux verres pleins instantanément, bien que les serveurs aient été affairés – sans que j'y eus pris garde, toutes les tables étaient désormais occupées.

Nous nous attardâmes encore une heure, la fatigue peinant à terrasser l'excitation. Je ne détournais les yeux de Léna que pour fixer l'écran plat, situé dans un coin en hauteur. À cette heure, *Giralda tv*, une chaîne locale, rediffusait en continu les incessantes processions de la semaine sainte. Je n'étais pas croyante – je ne le suis toujours pas et peut-être que beaucoup de ceux qui défilaient à cette occasion ne l'étaient plus non plus – mais j'étais fascinée par l'étalage de beauté mystique et d'adoration païenne, par l'extase contenue de la foule et l'élégance de la fête. Je me fis la promesse de ne pas quitter Séville sans emporter une effigie de l'énigmatique vierge de la Macarena (protectrice des toreros, m'apprit encore Léna), car il devait être doux de s'en remettre à une figure féminine lumineuse, compatissante et absolument inoffensive.

L'air du dehors était tiède et les trottoirs à nouveau secs. Léna emprunta de petites rues adjacentes, charmantes et mal éclairées, dans lesquelles elle s'égara au moment précis où je m'apprêtais à louer sa connaissance intime d'une ville qu'elle n'avait pourtant pas arpentée depuis des années. Je découvris à cette occasion un aspect singulier de sa personnalité : elle vivait comme un fâcheux aveu de faiblesse le fait de demander son chemin. Son obstination m'apparut cependant comme une opportunité de prolonger une nuit agréable en sa seule compagnie et je ne rechignai pas à la suivre aveuglément – évitant même sciemment de lui indiquer les quelques points de repère que j'avais remarqués à l'aller.

Finalement, après un détour, nous nous retrouvâmes devant l'entrée de l'hôtel – deux femmes raisonnables, convaincues qu'il serait préférable à toute chose d'aller dormir. Ce que je me résolus à faire, après que Léna m'eut donné rendez-vous le lendemain à sept heures « dans la patio et en tenue de combat ». Je calculai : six heures sans elle. Un gâchis ?

Le réveil n'eut rien de douloureux. En écartant les volets à persiennes de ma chambre, je fus happée par la lumière incandescente propre au sud de l'Espagne et aux destinations de vacances. Un ciel éperdument bleu crée une addiction instantanée à l'effet de légèreté qu'il procure (et rend mystérieux ceux qui choisissent de vivre dans des contrées austères). Je m'imaginais bien vieillir ici – plus que nulle part ailleurs. J'actionnai la bouilloire et me servis un premier café, lyophilisé et amer, blottie dans le fauteuil en rotin qui occupait l'espace d'un étroit balcon que je n'avais pas repéré la veille. Je m'adonnais à l'indolence, perdant mon temps, bercée par le chant rythmé de la rue, lorsque je décelai le grincement des pas de Léna dans la chambre d'à côté. J'acceptai aussitôt, sans regret, de troquer le plaisir de la solitude contre l'expérience hasardeuse d'un tête-à-tête. J'enfilai un pantacourt, un débardeur, une paire de running neuve et sacrifiai à la nécessité de me jauger dans le miroir de l'entrée. « Pas trop mal... » concédai-je. « De toute façon, personne ne fait de miracle en sportswear... ». Je testai tout de même, en m'attachant les cheveux, un éventail de sourires qui m'avantageaient.

Léna, elle, faisait visiblement des miracles... Elle pouvait instiller des complexes à quelqu'un d'ordinaire étranger à cette pathologie. Je la trouvai sans surprise dans le patio – l'ayant entendue quitter sa chambre, j'avais mis à profit l'avance que je voulais lui laisser pour adresser un message affectueux à Hadrien et informatif à Joséphine (quant à Marie, il était préférable de l'ignorer pour le moment...). Depuis la coursive, je ne pus m'empêcher d'admirer ma collègue postée en contrebas. Léna feuilletait un magazine sans vraiment y prêter attention. Elle s'avérait souvent mélancolique et grave quand elle s'imaginait hors de portée des regards. À mon arrivée, elle se composa une mine triomphale, me sourit avec grâce et un flux d'énergie irradiia ses muscles quand elle bondit de sa chaise pour entamer un sprint en direction de la rue.

Nous quittâmes le vieux quartier en longeant les jardins de l'Alcazar pour aborder une large avenue à deux fois deux voies de circulation. Il nous suffit de la traverser patiemment pour atteindre les berges, bordées de palmiers, de la darse du Guadalquivir. Tandis que j'allongeais mes foulées, Léna me gratifiait de quelques indications touristiques lapidaires (la Torre del oro... le théâtre de la Maestranza... les célèbres arènes) et profitait de ce que je m'attardais à les contempler pour creuser l'écart. Nous franchîmes le pont Isabel II, au pas de course, pour stopper net à son extrémité, devant l'entrée du marché couvert du quartier de Triana.

— Tu as bien mérité ton petit-déj ! s'exclama Léna, comme si j'avais fourni un effort surnaturel au regard de mon état de délabrement physique.

Elle me guida à l'intérieur, passant étals de poissons et de fruits de mer, surmontés d'enseignes en mosaïque, avant de bifurquer à l'approche d'un stand de fleurs. L'endroit était sombre, odorant et résonnait des interpellations empressées des commerçants. De ce côté du bâtiment, de petites tables rondes offraient aux clients harassés le réconfort de churros salés à tremper dans un chocolat exagérément épais. Nous prîmes place sous la tête empaillée d'un taureau qui, au temps de sa gloire, s'était appelé Medilonillo. Le patron, attentif, était un compatriote qui nous aborda en français. Léna me convainquit de commander un jus d'orange et des tartines baignées d'huile d'olive, tandis qu'à huit heures du matin, elle optait pour de petites crevettes translucides et du manchego. Nous mangeâmes en silence, étudiant le bal paisible des touristes (appareils photo, enfants gesticulants) et des habitués (cabas hors d'âge, quotidiens du matin). J'avais envie de sonder Léna sur ses précédents voyages à Séville mais redoutait d'entendre des récits trop précis. Je remis l'inquisition à un moment plus propice (plus alcoolisé ?). Finalement, après un dernier café, nous reprîmes le chemin en sens inverse. Léna tint, avant de quitter le marché, à m'offrir un petit ruban vert et blanc estampillé *Triana*, qu'elle noua à mon poignet en guise de bracelet. « Ce sont les couleurs de l'Andalousie ». « Merci », dis-je, stupidement heureuse de son geste. La chaleur nous cueillit dès notre sortie de la grande halle mais aucune de nous ne voulut abdiquer. Nous rentrâmes à vive allure et je soupçonne Léna, au *finish*, de m'avoir laissée gagner la course.

Une fois douchées et changées, nous prîmes un taxi qui nous amena au nord de Séville. L'hôtel qui nous accueillait était ultra-moderne, luxueux et semblable à quantités d'autres qui captent la même clientèle internationale en voyages d'affaires. Fort heureusement, la présence de Léna garantissait qu'en toutes circonstances le charme serait préservé. Les participants au symposium nous ménagèrent un accueil particulièrement affable. Il s'agissait majoritairement d'hommes plus âgés que nous et je sentis que notre duo féminin prometteur emportait leur curiosité. La journée fut réjouissante sur le plan intellectuel et relationnel. Je me fis la réflexion, bien plus tard, que ces échanges de haute tenue étaient les seuls moments où Léna échappait provisoirement à mes pensées, où je ne la détaillais pas à son insu, où je ne cherchais pas, insidieusement, à lui plaire. Lors de la courte pause-déjeuner, nous fûmes séparées l'une de l'autre par quelques convives passionnés et je pus le supporter sans problème. À la fin de la séance, alors que notre hôte avait convenu de ne pas déflorer les sujets du lendemain et que les conversations empruntaient le chemin de plaisantes mondanités, je sentis poindre l'impatience. Arthur McLoad nous invita à se joindre à ses collègues nord-américains, dans quelques heures, pour une virée *by night*. À mon grand soulagement, et alors que je m'y étais déjà résignée, Léna refusa poliment. Je ne me souviens plus très bien si elle s'était donné la peine de fournir un prétexte.

À l'hôtel, j'enfilai mon jean favori et une paire de tennis, tandis que Léna exhuma son appareil photo du fond de sa valise. Nous fîmes ensuite les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de la muraille crénelée marquant l'entrée du palais mudéjar. Le début de la visite se déroula en silence, Léna soulignant simplement à voix feutrée quelques-unes des magnificences offertes à nos yeux contemplatifs. Les stucs dentelés, les plafonds dorés, les patios qui succédaient aux salles voûtées et les colonnes aux fontaines se passaient de commentaires. Pour nous soulager de tant de beautés, nous trouvâmes refuge dans le jardin, sur un banc couvert d'azulejos géométriques, à l'ombre d'un citronnier où Léna déclencha à plusieurs reprises son appareil.

— Comment connais-tu si bien Séville ? me lançai-je.

— Je ne peux pas dire que je la connaisse vraiment bien, disons plutôt que j'y suis très attachée...

Elle s'amusa à photographier un paon qui paradait outrageusement devant un parterre de rosiers.

— J'y ai passé toute une saison, seule, pour me guérir d'un chagrin d'amour, reprit-elle, en s'asseyant à mes côtés.

— Et ça a marché ?

— Je connais deux remèdes aux peines de cœur : le travail et les voyages. Disons que la deuxième option m'a beaucoup aidée, même si ça n'a pas été instantané.

— C'est curieux de chérir un endroit où on a été malheureux, aussi magnifique soit-il...

— Même quand tout va mal, on n'est jamais *que* malheureux. On a dans ces circonstances des fulgurances, des moments d'audace, des grâces de désespérés... énuméra-t-elle mécaniquement. On ne se résume pas à son malheur. C'est précisément à cette période que j'ai pris mes plus belles photos. J'ai même imaginé arrêter la médecine pour m'y consacrer à plein temps !

— Qu'est-ce qui t'en a dissuadé ?

— À la longue, je crois que je serai devenue mélancolique et solitaire. Une sorte de poète grunge... grimaça-t-elle. Je ne voulais pas me complaire dans cet état. Au fond, je ne voulais surtout pas ressembler à ma mère.

— Tu as le droit de ne pas répondre à la question, mais... pourquoi n'as-tu pas d'enfant ?

— C'est curieux : on demande toujours aux gens qui n'ont pas d'enfant de s'expliquer. On ne demande jamais aux autres pourquoi ils en font !

Léna formula cela avec conviction, mais sans agressivité.

— Pourtant, c'est LA grande question, reprit-elle : pour quelles raisons veut-on des enfants ? En particulier de nos jours.

— Si les gens se posaient la question, la population mondiale chuterait

spectaculairement, conclus-je sur un ton amusé.

— Et toi, pourquoi as-tu fait ce choix ? Dans ta situation, il fallait être particulièrement motivée, surtout à l'époque !

— En vérité, je me suis laissé porter par le désir de Marie. Avoir un enfant, c'était devenu obsessionnel chez elle. Je me souviens, ça la rendait dingo ! Je suis rentrée dans le jeu parce que j'étais folle d'elle. Évidemment, je ne regrette rien... Je ne peux pas imaginer ma vie sans Hadrien. Toi, tu n'as jamais rencontré quelqu'un qui voulait des enfants pour deux ?

— Si, mais avec ceux-là, ça aurait tourné au désastre... En fait, à chaque fois, ça n'était ou pas le bon moment ou pas la bonne personne. Mais je crois simplement que je ne suis pas faite pour cette vie-là. Les attaches m'oppressent... D'ailleurs, à mon avis, il ne doit pas s'agir d'un hasard si on dit « cellule familiale » comme on dit « cellule de prison ».

— Pourtant, tu as choisi une spécialité pédiatrique...

— Mais c'est une chose d'aimer les enfants, c'en est une autre d'en vouloir à soi.

Un couple âgé passa devant nous, main dans la main. Elle leur sourit et se leva pour les photographier de dos jusqu'à ce que leur ombre disparaisse au coin d'un bosquet. Elle me montra le résultat en noir et blanc sur l'écran de son appareil.

— On dirait le retour des amants de Doisneau soixante ans plus tard, remarquai-je.

— Si c'est bien eux, on aurait des raisons de ne pas désespérer de la passion !

Une lumière de fin d'après-midi s'installait, qui invitait à la langueur. Les touristes nous abandonnèrent progressivement les jardins. Nous reprîmes notre déambulation. Léna jouait avec délectation son rôle de guide, mêlant dans des explications tortueuses histoires de souverains et d'architecture. Je faisais des efforts pour l'écouter, mais je n'avais de force que pour la regarder. Je trouvai un compromis en me concentrant sur ses mains, qui oscillaient et traçaient des arabesques devant elle. J'avais parfaitement retenu l'entrelacs de ses veines bleues affleurant à la surface de ses chairs sculptées.

De retour à l'hôtel, seule dans ma chambre trop grande, je me fis surprendre par un vide brutal. La solitude, qui d'ordinaire était mon alliée, me trahissait. Elle amplifiait jusqu'à la nausée la sensation de n'être pas rassasiée. De façon certaine, je vivais des heures privilégiées. Mais ces instants de pleine existence s'écoulaient comme du sable entre mes doigts : j'ignorais comment les retenir ou comment mieux en profiter. À l'évidence, j'étais tombée sous l'emprise de Séville. Je savais désormais qu'en la quittant, j'y laisserai quelque

chose que je serai continuellement obligée d'aller rechercher.

Comme un baume sur mes angoisses, Léna apparut une heure plus tard sur le pas de ma porte. Maquillée, parée d'une jupe crayon, elle traînait dans sa silhouette quelque chose de merveilleusement andalou. Je la suivis dans les ruelles parfumées, à l'atmosphère légère. Il semblait que rien de mal ne pouvait arriver ici, comme si les âmes tourmentées ne s'employaient qu'à mutiler les cœurs épris – aucune autre forme de cruauté n'étant admise à ce degré de civilisation.

Nous traversâmes une rue pavée, cernée de *miradores* d'où j'imaginai que des amants fatigués nous observaient, reclus derrière les fins rideaux blancs des balcons. La rue commerçante regorgeait, à chaque devanture, d'articles traditionnels : châles, mantilles, éventails ou tenues de nazarenos pour enfants. Nous nous attardâmes à les détailler. Léna fantasma sur une soirée à laquelle nous nous rendrions toutes deux en robe à volants. Je balayai l'idée, craignant trop de ressembler à un travesti. Cela la fit éclater de rire.

Nous arrivâmes joyeusement au bout de la rue où une file d'attente cosmopolite marquait l'entrée rouge sang de la *Casa de la Memoria*. Après dix minutes, une ouvreuse amicale nous invita à rejoindre la minuscule salle de spectacle. La scène était entourée de deux uniques rangées de sièges, en arc de cercle. Une fois toutes les places occupées, la jeune femme pria aimablement le public de se plier aux usages (les appareils photo étaient proscrits mais les encouragements désordonnés – le *jaleo* – avaient libre cours).

Les deux danseurs qui se succèderaient – un frère et une sœur d'une trentaine d'années – étaient issus d'une famille gitane renommée, qui avait commis beaucoup d'artistes de flamenco. Je crus comprendre que le guitariste était un cousin. Deux chanteurs sombrement vêtus l'accompagnaient. Ils s'installèrent sur des chaises en paille d'aspect inconfortable. Puis les lumières crues se tamisèrent et plus grand-chose d'autre ne comptât durant une heure.

D'abord Eux. La guitare, aride comme un été qui dépasse ses promesses. Suppliques lentes, chant térébrant. Des siècles de douleurs sans résignation. Le tumulte des palmas, hypnotique. Les mots des profondeurs qui claquent – fouets contre une peau animale. Les voix rugueuses martèlent leurs peines sans fin. Peu d'espoir, pas de haine. Des prières psalmodiées. Un amour s'éteint. Un autre tarde à naître.

Puis Elle. Une beauté liane enserrée dans une robe cendre. Les cheveux tirés à l'excès. La dignité montée en épingle. Sa vie, réduite en lambeaux à chaque contorsion, mise à prix à chaque coup de talon. Des mains nouées qui dessinent la rumeur. Des jambes miraculeuses. Une sensualité exorbitante. Elle est bafouée, pas humiliée. Elle ne baisse pas la garde, elle ne courbe pas l'échine. Elle a la force. Elle est la grâce. C'est la seule chose qu'elle ne sait pas.

Lui, ensuite. Un costume trois-pièces, mais un foulard de brigand. Des gestes qui saignent. Il bondit, il se cambre, il se tord. Ne fait pas mystère de ses blessures. (Tourments héroïques). La pudeur se cache de honte. Ses mouvements terriens cognent et cognent forts. Une pulsation. Un battement. Maintenant un fracas. Il défie Dieu (il a suffisamment d'éducation pour savoir qu'on ne peut pas compter sur Lui). Le public guette l'épuisement, en vain. Ce n'est pas la fin du chaos.

Elle, encore. L'élégance poignante. Elle est la mater dolorosa et l'enfant prodigue. La veuve anéantie. Elle est l'amante qui ensorcelle et l'épouse outragée. Condamnée au silence, seule la danse l'apaise. Ses plaies, exposées jusqu'aux genoux. (Ses hanches, un paysage !). Les musiciens l'encouragent ou la provoquent. Elle réplique. C'est un sursaut, une ruade, une révolte. Après l'assaut, elle se cabre, quitte l'estrade, le souffle court. Elle ramasse son peigne au passage et esquisse, pour quelques-uns, un demi-sourire de tragédienne. Elle n'a rien à ajouter.

Lui, en dernier ressort, pour une dernière transe. Les cheveux collés par la fièvre (éphémères balafres d'un visage encore juvénile). Il gronde, c'est le tonnerre. La démonstration de force brute de l'athlète. Insolent, comme tous les crucifiés, il s'éternise. Alors sa générosité hallucinée perce sous les gémissements. La leçon de savoir-vivre de l'Andalousie en guenilles à celle des palais.

Le Public, fasciné, inspiré. S'il avait du talent, il prendrait les armes ou écrirait de la poésie !

Tressaillement de guitare, paumes endolories que soulagent les lumières, inopportunes et dérangeantes. On devrait tenter une révérence. On tape du pied, on applaudit, faute de mieux.

— Tu as aimé.

Ce n'était pas une question que formulait Léna.

Comment pouvait-il en être autrement ? Le flamenco déleste du malheur pour le prendre à sa charge. Un calme primitif le remplace.

La conversation se ranima lentement aux abords d'un restaurant situé plus loin dans le centre. L'intimité apparaît quand deux êtres peuvent parler de tout sans retenue, elle s'installe vraiment lorsque le silence entre eux ne s'encombre plus de gêne.

— Est-ce que tu as été attentive aux paroles ?

— Pas vraiment... avouai-je.

J'avais opté pour l'allemand en première langue. Une erreur de méridien que Marie m'avait fait regretter en m'inoculant le virus du sud.

— Une danse se compose de trois choses : le chant, la danse et les murmures à l'oreille.

- Qu'est-ce que tu dis ?
- C'est quelque chose qu'il a chanté...
- Ils ont l'air de s'y connaître en murmures. Et dans tous les autres aspects de l'amour aussi...
- Pour ce qui est des amours contrariées, surtout !
- Alors je dois être un peu flamenca, moi aussi, affirmai-je en lui ouvrant la porte du restaurant avec déférence.
- Sûrement, avec tous tes fers au feu...

Je voulus qu'elle s'explique sur son sous-entendu, mais elle s'échappa habilement, préférant engager le débat avec un serveur inutilement volubile. Le même qui, après avoir papillonné autour de notre table durant tout le dîner, insista pour nous orienter vers une adresse où déguster un cocktail *fenomenal* dans une ambiance *estupenda* ! Avec mes rudiments d'espagnol, je décelai qu'il projetait d'y retrouver Léna après son service. Cela suscita aussitôt chez moi l'envie impérieuse d'échapper à un lieu si bas de gamme.

— Allez Sasha, il est impensable de se coucher tôt à Séville et tu n'as pas le droit de me laisser seule !

— Justement, tu ne seras pas seule. Don Juan se fera un plaisir de t'accompagner...

— Je préfère y aller avec Doña Juana ! se moqua-t-elle.

— C'est facile pour toi de me chambrer : je ne connais rien de ta vie sentimentale, je ne peux pas répliquer, lui reprochai-je, chagrinée par ses allusions répétées.

— Ma poule, il n'y a rien à dire...

— Je suis certaine que si...

— Très bien, si tu m'accompagnes, je te laisserai me poser toutes les questions que tu veux !

Elle dit cela d'un air malicieux et, si j'avais eu mes facultés habituelles, j'aurais réalisé que m'autoriser à lui poser n'importe quelle question ne l'engageait pas pour autant à y répondre.

À l'entrée du bar s'étirait un attroupement dense, mais discipliné. Je tentai de me régler sur la jovialité de Léna, craignant de lui paraître de mauvaise compagnie. Je ne me lassais pas de parler avec elle et je redoutais que le lieu ne s'y prête pas (même si la voir danser serait une consolation). Heureusement, à l'intérieur, la musique, très rythmée, n'éprouvait pas le besoin de nous assourdir. J'eus droit à un mojito avec une paille phosphorescente.

— Le service est plus rapide qu'à la Luna Loca... du moins quand c'est moi qui commande ! remarqua-t-elle, en m'adressant un clin d'œil.

— Tu n'as pas su t'y prendre avec Joséphine !

— C'est sûr, je n'ai pas ton savoir-faire...

— Bien, changeons de sujet, marmonnai-je. Alors, qu'est-ce que j'ai le droit de savoir ?

— Ce qui te fait plaisir !

Elle goûta son américano.

— Un jour, à la cafétéria, tu as dit à James et moi que tu avais quelqu'un en tête...

— Ce n'est plus le cas, j'ai décidé de passer à autre chose, balaya-t-elle. L'idée était mauvaise.

— Comme ça, en un claquement de doigt, tu te sors quelqu'un de la tête ?

Je m'étonnai de cette facilité, moi qui avais des obsessions au long cours.

— Je n'étais pas vraiment amoureuse, seulement attirée. Disons, intriguée. Je suis à peu près certaine que ça ne pourra pas aller plus loin.

— Et maintenant, tu en es où ?

Je lui donnais l'occasion de me faire des confidences sur James. Je ne savais pas très bien ce que j'étais disposée à entendre. Au pire, l'alcool anesthésierait les fourmillements désagréables – punitions à ma curiosité déplacée.

— Tu sais, je pense que l'amour, c'est très surfait. J'accorde plus de valeur à l'amitié.

— Tu ne peux pas dire une chose pareille !

— Ah bon, et pourquoi ça ?

— Ne le prends pas mal, mais « l'amour c'est très surfait » : on dirait un poncif de milliardaire blasée ! On court tous après l'amour, c'est *la* grande histoire. Et quand on ne court pas, il nous rattrape quand même. Même si c'est ce que tu souhaites, tu ne peux pas y échapper.

— Ce que je veux dire, c'est que c'est si éphémère que c'en est décevant. À mon sens, le meilleur moment de l'amour, c'est quand ça n'a pas commencé.

— Ça, je peux le comprendre... C'est le meilleur moment, parce qu'on ne sait pas encore qu'on n'a aucune chance.

— C'est le meilleur, parce qu'il n'y a encore eu ni promesse ni trahison, objecta-t-elle.

— Et quand malgré tes réticences tu tombes amoureuse, qu'est-ce qui se passe ?

— Je prends ce qu'il y a à prendre. Il y a une partie de moi qui se comporte en midinette, je peux me vautrer dans le ridicule ! Mais l'autre tourne tout à la dérision et finit par avoir raison du truc... Je projette l'histoire, je vois où elle mène et j'en précipite le terme. J'ai du mal à être tranquillisée parce que je suis incapable de baisser mon niveau d'exigence. Je te signale que je dois ce constat édifiant à une psychothérapie de deux ans... ironisa-t-elle.

— Tu dois être une malédiction pour ceux qui tombent amoureux de toi !

J'eus pitié de James, des suivants. Insensiblement, j'eus pitié de moi. À côté de nous, un couple de femmes se donnait, dans l'indifférence générale, des signes de tendresse. Je dévisageai Léna. Son charme était dévastateur. Je captai les regards des hommes qui s'attardaient sur elle, guettant le moment de l'aborder. J'ignore si c'est son détachement qui ranima mon esprit de contradiction, mais je ne pus m'empêcher de me remémorer notre baiser furtif, sous la surveillance de Pierre et Marie. Je tenais tant alors à sauver les apparences que je n'avais rien analysé d'autre que l'illusion que l'on produisait. Mais si je voulais être honnête, j'avais été troublée et je n'en étais pas remise. Un goût âcre monta du fond de ma gorge. Vaguement nauséuse, je formulai à Léna un prétexte pour m'en aller respirer sur la terrasse. Elle était aménagée en bar lounge à ciel ouvert. Des centaines de bougies accentuaient son cachet. Sous nos yeux, l'immense Giralda pointait hardiment, pas fâchée de son ambiguïté, clocher et minaret.

Par le passé, j'avais enduré des affinités fortes, teintées d'attrance physique. Des femmes belles, surdouées, drôles. Je ne confondais pas cette émotion avec l'amour. C'était un équilibre à trouver, sur un sol visqueux. Une amitié violente pouvait s'y tenir droit, l'amour y aurait sombré corps et biens. J'avais, à chaque fois, gardé la distance et mes sentiments pour moi. Passés les songes agités et les rêves éveillés, tout était rentré dans l'ordre. Je ressentais en ce moment une poussée de confusion identique envers Léna. Je devais m'en méfier, mais cela n'avait rien d'irréversible. Il y a des astres, plus puissants que d'autres, qui entraînent dans leur sillage le moindre objet céleste. Il suffit généralement de patienter jusqu'au passage d'une autre planète. Ne pas alimenter au-delà du raisonnable la fabrique à fantasmes. Limiter les contacts aux nécessités de la vie courante. S'en tenir à cette ligne de conduite ne faisait de mal à personne. Un ersatz de sentiment amoureux réserve des moments agréables. C'est se sentir vivant sans perdre le bénéfice de ses moyens. Je me trouvais, dans cet état, plus d'esprit, plus de malice, de courage. Tandis que l'amour véritable, radical, me précipitait dans un état mental bouleversé, maladif, incertain. Si j'étais payée de retour, je me complaisais dans la dissipation, l'égoïsme et les excès, du moins au début. Si je ne l'étais pas, je devenais irritable, repliée sur moi, sacrifiant des boucs-émissaires à ma frustration.

Cette mise au point opérée, je retrouvai quelque assurance. Comme une confirmation, une quadragénaire brune, charmante, me sourit avec chaleur. Je lui répondis du même allant. À cet instant, un torrent de cuivres et de percussions précipita un groupe d'amis sur la piste de

danse. Leur démonstration de salsa réjouit les observateurs immobiles. La femme se rapprocha de moi, assez près pour me laisser deviner son parfum. Elle s'exprima dans un français musical, poncé à la toile de verre.

— *Ola*, moi c'est Loli !

— Sasha. *Encantada* !

— Très enchantée !

— J'ai donc l'air si française ?

— Les Français passent leur temps à observer, sans faire de bruit... sauf quand ils ont trop bu ! Ils ont souvent l'air de s'ennuyer...

— Charmant portait !

— Vous n'avez pas trop la cote en Espagne depuis *Napoleón* !

— J'ai pourtant été très bien reçue jusqu'ici.

— L'étiquette espagnole ! sourit-elle à nouveau.

— Ce sont vos amis qui dansent ?

— On fête mon anniversaire. Je t'offre un verre ?

Les Andalous ont le tutoiement et le contact faciles. Après m'avoir commandé un autre mojito, Loli me présenta à ses amis, dont pas un ne parlait français, à telle enseigne qu'elle me tint presque exclusivement compagnie. Nonchalamment, nous nous mîmes à flirter. C'est ainsi que je détournai vers cette jolie femme, qui était son opposé, un peu de l'influx nerveux que m'avait inspiré Léna à l'instant. Nous nous en tînmes pourtant à quelques effleurements soyeux, réconfortants. Je surpris les œillades entendues de ses amis, qui nous amusèrent.

— C'est la première fois que je ressors vraiment depuis mon divorce, prit-elle la peine de m'expliquer.

— Un divorce d'avec une femme ?

— *No, un hombre* ! dit-elle, en pressant sa main sur mon dos.

Je n'avais pas besoin de comprendre.

Léna me retrouva environ trois quarts d'heure plus tard.

— Tu t'amuses ?

— Et toi ?

— Je viens de me défaire de Manolin.

Elle était en sueur.

— Qui ça ?

— Le serveur du restaurant de tout à l'heure.

— Ah, il est finalement arrivé ! Il ne te plaît pas ?

— Excellent danseur mais trop insistant. Pas assez mon style.

Je lui présentai Loli avant qu'elle ne soit happée par sa bande, qui ne cessait d'enfler. Je me demandai si elle avait convié tout un quartier.

— Toi par contre, tu n'es pas arrêtée sur un style !

Menuë, le regard charbonneux, Loli ne ressemblait guère à Marie,

pas plus qu'à Joséphine ou à Hannah (que Léna n'avait pas connue). Je ressentis une joie peu charitable à démontrer à ma collègue que je pouvais m'amuser sans elle, qu'elle n'accaparait pas toutes mes pensées, que je gardais un strict contrôle sur ma vie. Bien sûr, elle s'en fichait puisqu'elle ignorait qu'il y avait là un sujet. Prise à mon propre piège, je fus déçue quand Léna, subitement fatiguée, insista pour rentrer seule et me laisser profiter du reste de la nuit avec Loli.

CHAPITRE 15

Samedi matin, le symposium démarrait plus tôt et par notre intervention. Léna avait mis à jour et traduit en anglais notre présentation préparée pour les médias, en y ajoutant une vingtaine de *slides* techniques. Je n'avais eu qu'à me laisser porter. Au petit-déjeuner, comme dans le taxi qui nous avait emmenées, elle ne m'avait posé aucune question sur ma fin de soirée. Léna avait obstinément parlé de tout autre chose, de sorte que je ne savais pas comment lui amener le fait qu'il ne s'était rien passé de plus avec Loli, que je n'avais pas cédé à son invite, que j'étais rentrée sagement, une demi-heure seulement après elle – parce qu'elle me manquait. (Enfin, cela précisément, il n'était pas indispensable qu'elle le sache).

Notre présentation matinale suscita beaucoup de questions, médicales et éthiques, auxquelles Léna et moi répondions à tour de rôle, naturellement, sans besoin de se concerter. Cette facilité à collaborer attisait notre complicité. Après avoir beaucoup débordé sur notre temps de parole, nous fûmes largement applaudies. Pour exprimer un soulagement dont je n'avais pas soupçonné la nécessité, Léna effleura ma main de ses doigts sombrement vernis. Elle avait le don gênant de m'émouvoir avec très peu de choses.

Les échanges sur d'autres thèmes durèrent le reste de la journée, en plénière, puis en sous-groupes. Je finis l'après-midi auprès d'un cardiologue parisien et d'un chirurgien californien à fantasmer sur un cœur artificiel dont un protocole expérimental d'implantation devait justement démarrer en France sous peu. De son côté, Léna devisait de médecine régénérative avec un professeur de Séoul qu'elle tardait à quitter alors que les plus lointains des congressistes étaient rattrapés à regret par les réalités de l'instant – ces avions qui n'attendent jamais personne. Je ne pouvais m'empêcher, de temps à autres, de jeter un regard dans sa direction, comme si je craignais qu'elle fût kidnappée sans me laisser la chance de m'interposer – trompée par la discrétion des ravisseurs (la moquette épaisse des hôtels cinq étoiles est réputée pour étouffer les éclats de lutte).

— Tu me surveilles ? murmura Léna dans mon dos.

Apparemment, pas assez bien : elle m'avait finalement surprise alors que je saluais un confrère sur le départ.

— On n'est jamais trop prudent dans ce genre d'endroit...

— Quand je discute avec des gens aussi brillants, je me sens débutante, soupira-t-elle.

— Tu as tort, tu les as fascinés ce matin.

- Parle pour toi, oui ! McLoad adorerait te récupérer dans son équipe. Je lui ai dit que tu n'irais nulle part sans moi...
- C'est vrai qu'on fait un bon binôme ! À ce propos, dis-je en devenant sérieuse, tu avais bien évoqué au dernier staff un gamin atteint du syndrome de Marfan ?
- Oui, Samir. J'ai posé l'indication opératoire. Compte tenu de la dilatation rapide de l'aorte, une chirurgie prophylactique va s'imposer.
- Selon toi, il est éligible à l'implantation d'une endoprothèse ?
- Il faut revoir l'angioscanner, mais je dirais que oui.
- Alors il faut que je te parle d'une merveille qu'on vient de me présenter. Il faut six semaines pour la fabriquer sur-mesure. Je crois qu'on devrait tenter le coup !
- Je constate que tu n'es pas venue ici pour rien.
- Pendant que tu rêvasses sur la médecine du futur, il faut bien que quelqu'un s'adonne à des projets concrets.
- Et que dirait ton extraordinaire sens pratique d'une assiette de poissons frits au bord du Guadalquivir ? C'est pas concret ça ?
- Toi, tu sais parler aux femmes !

Après une longue pause à l'hôtel au cours de laquelle j'avais pris des nouvelles d'Hadrien puis tenté en vain de m'intéresser à un roman que Marie m'avait chaudement recommandé, j'eus plaisir à retrouver Léna dans le patio. Il était environ vingt-et-une heures. À pas plus tranquilles, nous refîmes le trajet que nous avions emprunté lors de notre course inaugurale. Le long de la rive, les lueurs obliques des bateaux et de la Tour de l'or contrariaient l'ombre vespérale du grand fleuve. Chaque palmier, flamboyant de jour, dispensait maintenant sa dose d'étrangeté, mais elle restait douce, supportable.

- À quoi as-tu passé le temps, tout à l'heure ? me demanda Léna.
- J'ai appelé Hadrien et puis j'ai lu, je crois que j'ai un peu somnolé.
- Il va bien ?
- En pleine forme ! Ses grands-parents l'ont à peine vu, il est sans arrêt en vadrouille sur son scooter.
- Il doit sûrement avoir une petite copine, hasarda-t-elle.
- Ça, ça ne presse pas !
- Comme si tu avais ton mot à dire...
- Il ne faudrait pas qu'il se case avant moi !
- Je ne m'inquiète pas pour toi... Tu n'es célibataire que parce que tu le veux bien, affirma-t-elle, péremptoire.
- J'ai l'impression que tu te fais des fausses idées sur mon compte...
- J'adorerais m'en faire de vraies, mais tu es difficile à cerner. Tu mets beaucoup de soin à ne rien dire d'essentiel sur toi, et surtout jamais sérieusement.
- Tu te trompes. Et toi, tu as fait quoi tout à l'heure ?

- CQFD !
- Quoi ?
- Illustration parfaite de ta stratégie pour changer de sujet !
- Tu as dû longuement hésiter entre la chirurgie et la psychiatrie, non ? grinçai-je.
- Quant à toi, je suis sûre que tu n'as jamais senti le besoin d'aller voir un psy, même au plus fort de ta rupture avec Marie.
- Tu sais très bien que dans notre job cachetonner est un luxe qu'on ne peut pas se permettre.
- Dans un cabinet de psy, on peut aussi se contenter de parler.
- Je n'aurais vraiment pas su quoi lui raconter. À part bien sûr : « la femme de ma vie m'a jetée comme une merde pour se barrer avec un mec. Ça m'a brisée, j'ai envie de me flinguer... ». Qu'est-ce qu'il aurait pu répondre ? « N'en faites rien, attendez que ça passe... ». Il aurait eu raison en plus, ça finit par passer ! Tout finit par passer, il suffit juste de supporter assez longtemps.
- Attends, Sasha, je ne suis pas en train de te vendre que tu as besoin d'un psy. J'essaie juste de t'expliquer que, parfois, dire ce que l'on a sur le cœur, c'est utile et ça soulage.
- Je n'ai jamais trop cru au soulagement par la parole. Je pense qu'on parle trop et que la plupart du temps, on gagnerait à se taire...
- Ça, ça fait partie de ce que j'aime chez toi : ta façon de penser à contre-courant. Il y a un consensus mondial depuis Freud sur le fait que la parole est une libération. Mais toi, tu ne crains pas d'affirmer tout le contraire...

Elle dit cela dans un grand sourire et même s'il était évident qu'elle se moquait, cela restait bienveillant.

— Alors j'en conclus qu'on se ressemble toutes les deux. Toi tu ne crois pas en l'amour, moi je ne crois pas en la confession. On n'est vraiment pas en phase avec notre époque !

Amusée, Léna me laissa tranquille, préférant me prendre nonchalamment par le bras – ce qui m'adoucit aussitôt. Elle avait de toute évidence les moyens de me faire parler.

Le restaurant cachait totalement son jeu. Sa devanture décrépie se laissait ignorer des passants inattentifs. Trois frêles tables en aluminium étaient échouées sur le trottoir, d'où l'on profitait d'un superbe point de vue sur le Guadalquivir et la Torre del oro. Le succès de l'établissement, qui proposait de la vente à emporter, se devinait aux allers-et-venues incessantes des clients. Je commandai un verre de tinto de verano, Léna une manzanilla et une assiette d'escargots pour patienter.

— Il y a un je-ne-sais-quoi à Séville qui fait penser que la vraie vie est ici... avouai-je, songeant à regret à notre départ du lendemain soir.

— Tu reviendras...

Elle dit cela distraitemment, en consultant son téléphone portable. Peut-être reviendrai-je... Mais ce que j'y rechercherai, je ne le trouverai pas *exactement*, car le passé est pris dans une gangue au goût singulier. Celui d'un ailleurs et d'un autrefois fugitifs et idéalisés. Celui des bons souvenirs qu'on ne mesure pas sur le champ et qu'on ranimera – plus tard – avec réticence tant ils vous laisseront vulnérables. De la catégorie des joies modestes qui se transforment en peine parce qu'on ne saura pas les reproduire à la perfection. Comme un vieux disque de Lhasa qu'on avait oublié d'écouter depuis trop longtemps. J'allais tenter d'expliquer ce sentiment diffus à Léna mais la peur d'être ridicule m'en dissuada.

— Ne crains pas le grand méchant *blues*, Sasha. Entre le planning opératoire surchargé et l'adoption d'Hadrien, tu n'auras pas une seconde pour penser à autre chose.

Elle prit une voix réconfortante, donnant l'impression de me comprendre.

— Parfois, j' imagine que je me lève un matin et que, sur un coup de tête, je prends un avion au hasard pour les Marquises, Zanzibar ou Pondichéry...

— Crois-moi, c'est un leurre. J'ai fui des tas de fois, on est toujours rattrapé par ce que qu'on est. Le problème du voyage, c'est qu'on se trimballe dans ses bagages.

Le propriétaire, un homme sec d'une soixantaine d'années, nous apporta deux assiettes garnies de petits poissons frits, surmontés de quartiers de citron adroitement sculptés. Du pain, un pichet de vin blanc et une salade verte finirent d'occuper le reste de la table. Je picorais en observant Léna se régaler d'éperlans qu'elle mangeait avec les doigts.

— Petite, j'adorais pêcher ! dit-elle, comme pour excuser son manque de façon.

— Je pensais que tu passais tes journées en robe à falbalas à faire tes gammes et réviser tes leçons.

— Eh non, j'étais aussi un garçon manqué !

— Alors, tu devrais vraiment venir passer un week-end dans ma cabane au bord du lac.

— Je me demandais quand viendrait l'invitation !

— J'ai hésité... D'abord, il n'y a qu'un vrai couchage, m'excusai-je. Hadrien s'est toujours contenté d'un lit de camp. Ensuite je ne te pensais pas capable de supporter tant d'inconfort.

— Tu vois, toi aussi tu te fais des idées fausses sur mon compte, grogna-t-elle.

— Je ne voulais pas te vexer.

— Et ton enfance à toi, elle ressemblait à quoi ?

— Pas grand-chose à dire... Assez solitaire. J'étais dans mon monde.

Comme je me sentais différente, sans trop comprendre pourquoi, dès que j'ai su lire je me suis réfugiée dans les livres. Après je me suis sauvée par les études. En fait, je n'aime pas trop me rappeler le passé, dis-je, mal à l'aise.

Pour me donner une contenance, je commandai d'un geste un autre pichet de vin frais. Léna ne me quittait pas des yeux, ce qui n'arrangeait rien.

— Mais encore ?

Que fallait-il retenir ? Des parents simples, maladroits et aimants qui avaient fait de leur mieux. Il m'était arrivé de les juger sévèrement. (Aujourd'hui, je ne suis pourtant pas certaine de pouvoir dire, en étant plus instruite, que je serais capable d'en faire autant qu'eux). Il avait été douloureux d'échapper à l'horizon étriqué qu'avait été mon enfance. Longtemps, j'en étais restée marquée : insurgée et silencieuse. J'avais cependant eu la chance d'être douée pour les études et supportée matériellement par cette famille, qui se sacrifiait pour organiser mon ascension sociale. Je les en remerciais par des attentions occasionnelles (lorsque l'ingratitude me culpabilisait) et une forme dissimulée de condescendance intellectuelle envers ce milieu modeste, dont je m'étais extraite et dans lequel ils se complaisaient encore.

Évidemment, mon homosexualité avait contribué à creuser le fossé qui nous séparait, mais pas à la façon qu'on imagine. En raison de leur conformisme et de leur manque de curiosité, j'avais fait à mes parents, par avance, procès en intolérance. Aussi leur avais-je caché le plus longtemps possible qui j'étais réellement. Un mensonge auquel je n'avais jamais eu l'intention de déroger. Mais au lycée, j'avais éprouvé une passion insensée pour une élève de terminale. Une après-midi ses parents nous avaient surprises et, dans ce coin reculé de campagne, avaient jugé préférable de me dénoncer aux miens. Déjà en prise avec une adolescence tourmentée, opprimée par leurs sourdes angoisses, je n'avais pas cherché à nier. Je crois que j'avais même revendiqué crânement cette relation – façon cruelle de leur faire payer à tous leur indiscretion. Ma mère m'avait à peine adressé la parole durant plusieurs mois, affichant sur son visage les stigmates de la honte et du chagrin. Mon père en revanche avait rapidement fait comme si de rien n'était. Peu importait que ce fut du déni ou du désintérêt, j'aimais encore mieux cette réaction. Pourtant, quelques semaines plus tard, il avait insisté pour inviter mon amie à déjeuner, un dimanche. Il s'était montré amical et attentif à ses projets. Je crois qu'il tenait ainsi à me faire la démonstration qu'il n'était pas, contrairement à ce que je pouvais penser, un gros con homophobe. C'était en quelque sorte son coming out à lui. Par la suite, nous n'avions plus évoqué ma situation.

Des années plus tard, il y avait eu Marie, qu'ils adoraient et qui entretenait en permanence le lien fragile entre mes parents et moi. À notre séparation, j'avais refusé de partager avec eux ma souffrance, comme je n'avais pas voulu endurer la leur, quand ils avaient dû assumer, sans préparation et sans ressource, la première déflagration de leur existence.

— Passionnant, n'est-ce pas ?

— Merci Sasha de m'avoir enfin parlé de toi.

— Tu sais, j'ai tellement enfoui cette partie de ma vie que là, en t'en parlant, j'ai l'impression de faire le récit d'une étrangère...

— Tu es si secrète qu'à la longue tu es sûrement devenue un mystère pour toi-même.

Léna avait l'art d'asséner des vérités désarmantes avec le sourire, ce qui évitait de justesse de leur conférer la teneur d'un jugement. C'est sans doute pour cela que sa conversation ne m'irritait pas. J'avais néanmoins envie de passer à autre chose.

— L'introspection ce n'est pas mon truc ! Dis-moi plutôt ce qu'on fait demain ?

— La question serait plutôt : que fait-on maintenant ?

Je consultai ma montre, il était minuit passé et je n'avais pas sommeil.

— À quoi tu penses ?

— Tout dépend de toi...

— Comment ça ?

— Est-ce que tu es libre ou... est-ce que tu es attendue ?

— Libre, évidemment ! Par qui est-ce que je pourrais être attendue ?

— Cette charmante femme avec qui tu dansais hier soir, par exemple.

Elle prononça cette phrase un peu à contrecœur, comme si elle enfrenait une promesse qu'elle s'était faite, vaincue par une curiosité malséante. Son détachement forcé la trahissait. Ou je me faisais vraiment des idées.

— Impossible, elle m'a laissé un faux numéro.

— Tu déconnes ! se réjouit-elle.

— Oui, je déconne. Il ne s'est rien passé avec Loli. Ne me prends pas pour la dragueuse que je ne suis pas...

— Pourtant, tu as une petite réputation à la clinique.

— Vraiment ? fis-je, incrédule. Alors elle est totalement usurpée. Je ne mélange jamais le travail et la vie privée.

— Jamais ? Même avec les internes ?

— Je ne sais pas ce qu'on est allé te raconter, mais il n'y a eu qu'une seule interne avec qui j'ai couché. Ça ne fait pas un palmarès !

— Elle devait beaucoup te plaire alors pour que tu acceptes cette fois de mélanger travail et love story... Elle était comment ?

— Elle était juste délurée et moi j'étais perdue, conclus-je. Pourquoi tu

me poses ces questions ?

— Parce que j'ai envie de te connaître.

— Ah, je comprends... Alors tu as raison de m'interroger sur ma vie sexuelle. Elle éclaire beaucoup ma personnalité : morne, routinière et hautement prévisible.

Le trait forcé la fit rire. Ma dérision était une feinte mais Léna n'était pas dupe.

— Je ne te parle pas de ta vie sexuelle, mais de qui tu peux tomber amoureuse. Qui on aime définit tout de même un peu qui on est... Par exemple, j'ai du mal à comprendre le lien entre Marie et Joséphine.

— C'est normal, je ne suis pas amoureuse de Joséphine.

— De qui, alors ?

— De personne. Et toi ?

— De personne non plus.

— Tu veux tout savoir, mais quand il s'agit de toi, je me rends compte que tu fais la carpe !

— Pas du tout !

— Alors, dis-moi qui était ce mec qui t'attirait quand tu es arrivée à la clinique ?

— Inutile, c'est quelqu'un que tu ne connais pas.

— Ce n'est pas James ?

— Absolument pas !

— Dommage, il est fou de toi !

— Sasha, je crois que tu ne comprends vraiment rien aux hommes... déplora-t-elle avec une affectation exagérée qui griffa mon ego sans me convaincre de sa sincérité.

Je voulus régler l'addition, mais Léna me vola la politesse. Elle aimait autant que moi garder la maîtrise des événements et ce soir elle y parvenait mieux.

Sur le chemin du retour, dans une épicerie nocturne, mon amie se procura une bouteille de cava puis, saisissant à nouveau mon bras, me guida en silence vers l'hôtel. À la réception, elle exigea du veilleur de nuit deux coupes de champagne, qu'il partit aimablement chercher en cuisine. Je la suivis encore lorsqu'elle emprunta le petit escalier en colimaçon. Un couple de clients devisait à voix basse dans un coin de la terrasse. Nous déplaçâmes deux transats dans une direction opposée, nous offrant l'illusion de profiter seules du plus bel endroit sur terre. Le vin mousseux, qui manquait de fraîcheur, éclaboussa les doigts de Léna.

— Tu m'en veux de mes questions indiscrètes ? demanda-t-elle.

— Je ne t'en veux pas du tout *Herr General* !

— Merci *Capodecina* !

Son accent italien était plus tranchant que mon accent allemand.

— J'espère que maintenant tu arrêteras de dire que je fais mon inaccessible !

En trinquant avec moi, elle manifesta une moue peu convaincue. La cliente qui occupait l'autre encoignure de la terrasse se rapprocha pour demander du feu. Je lui tendis un briquet trouvé au fond de ma poche et répondit à son sourire de remerciement. Lorsqu'elle s'éloigna, mon regard glissa de sa nuque crayeuse à son déhanché. Je me demandai si cet homme, là-bas, mesurait bien sa chance. Puis je réalisai qu'elle ressemblait vaguement à Léna.

— C'est ton genre ?

— Tu ne peux vraiment pas t'en empêcher ! Et lui, c'est ton genre ?

Elle détailla le client. Il était plus âgé que sa compagne, masquait tant bien que mal un début d'embonpoint mais demeurait élégant et semblait sûr de lui. Elle me répondit après nous avoir resservi du vin.

— Non.

— Pourquoi, il est trop vieux ?

— Non, parce qu'elle est un trophée pour lui. Elle l'admire mais lui ne l'aime pas. Il aime la sensation de l'avoir à son bras. Ça rend cet homme antipathique.

— Tu as une sacrée imagination. On ne le soupçonne pas !

— Tu crois ? Je parie qu'elle va vouloir rester encore un peu pour profiter de cette dernière nuit et qu'il va préférer rejoindre la chambre. Ils vont se chamailler, elle va lui tenir tête et il va la laisser en plan, professa-t-elle.

Je m'assis à côté de Léna pour étudier plus aisément le couple d'Américains. Dans un premier temps, rien ne se passa comme prévu et je me préparai à lui reprocher son manque de bienveillance à l'égard de ces gens, certes mal assortis, mais amoureux. Alors, comme par magie, ce qu'elle avait prédit se déroula progressivement sous nos

yeux avec une précision si parfaite que cela prit, pour nous, un tour désopilant.

— Alors là, tu me sidères ! Percer à jour des inconnus en quelques secondes, c'est diabolique.

Elle m'offrit un sourire satisfait, fière de son effet. Je la trouvai splendide, bien plus en vérité que la femme aux yeux noyés, que le romantisme des ruelles en contrebas ne parvenait plus à charmer.

— Hier matin, lorsque je t'ai attendue dans le patio, ils prenaient leur petit-déjeuner à côté de moi. Ils se disputaient copieusement et ça s'était déjà fini de cette façon...

— Alors tu as triché ! fis-je, amusée par son culot.

— Pas tout à fait, on aurait pu imaginer qu'ils aient compris et soient prêts à des compromis. Au moins pour sauver leurs vacances. Mais non, ils répètent sans cesse la même situation !

— On devrait peut-être aller la réconforter ? proposai-je, devinant la femme en sanglots.

— Vas-y toi, si elle te plaît.

— Elle ne me plaît pas.

— Et moi, je te plais ?

Elle dit cela sérieusement, d'une voix un ton plus grave. Celle que je lui connaissais à la clinique, lorsqu'elle relevait des symptômes annonciateurs d'une maladie grave et aboutissait à un diagnostic certain. Je m'en voulais. Malgré mes efforts, j'avais dû laisser échapper des regards équivoques. Je vénérerais ses décolletés, la courbe de ses seins – elle l'avait assurément remarqué. Sous l'effet de surprise, je n'avais pas de réponse intelligente à lui servir, mais je pouvais encore recouvrir les flammes de feuilles humides pour susciter une fumée trompeuse.

— C'est embarrassant comme question... Si je te réponds non, on sera gênées toutes les deux, n'est-ce pas ? Et si je réponds par l'affirmative, ce sera pire encore, constatai-je.

— Et si tu répondais sincèrement, sans te soucier des conséquences ? Je suis sûre qu'il n'y aura ni mort, ni blessé...

Elle me faisait l'effet du bon flic dans les mauvais polars, chargé d'amadouer le suspect en lui laissant croire qu'il ne sentirait pas passer la perpétuité.

— Tu es une collègue de travail et une amie formidable. À tout mélanger, on perd tout. Alors la question ne peut pas se poser en ces termes.

— C'est une réponse ambiguë...

— Si je te réponds que tu n'as rien à craindre, c'est plus clair ?

— Sûrement, mais je n'ai jamais dit que je craignais quoi que ce soit...

— Pourquoi cette question, alors ?

— Je t'aime beaucoup : je ne voudrais simplement pas dire ou faire quelque chose qui pourrait te contrarier.

— Je t'aime beaucoup aussi, alors si tu me contrariais, on s'expliquerait franchement.

La bouteille de cava était pratiquement vide, la femme désespérée avait cédé et nous étions enfin fatiguées. Rien d'essentiel ne nous retenait plus si près du ciel. Je tendis la main pour aider Léna à se relever. La galanterie (ou l'envie de la garder près de moi plus longtemps) m'incita à la raccompagner jusque sur le pas de sa porte.

— Merci, c'est gentil à toi... murmura-t-elle, prenant appui contre le mur du couloir, peut-être pour ne pas tanguer.

— Avec plaisir. À part ce grand détour de deux mètres, je peux faire autre chose pour toi ?

— Tu peux ouvrir ? Je n'y vois rien.

La pénombre n'était altérée que par les fragiles lueurs vertes des issues de secours. Léna plaça sa clé dans ma paume. Je l'introduisis au jugé dans la serrure, sans difficulté, ce qui ne m'empêcha pas d'ouvrir la porte triomphalement. Léna ne bougea pas, elle m'observait sans que je parvienne à déchiffrer son regard.

— Tu te sens bien, Léna ?

Pour toute réponse, elle s'approcha de moi et posa ses lèvres parfumées sur les miennes, avec une grâce délicate. Puis, en caressant pesamment ma joue, elle me souhaita une excellente nuit et disparut dans sa chambre.

Comme un fait exprès, j'eus du mal à ouvrir ma propre porte. Ma main tremblait et la clé, qui tomba à deux reprises, eut toutes les peines à pénétrer la serrure – ce qui me fit jurer à mi-voix. Avais-je été si convaincante que Léna se sente désormais libre de s'adonner sans risque à de grandes familiarités ? Ou jouait-elle avec mes nerfs pour lever ses doutes persistants ? Je me mis à tourner en rond dans la chambre en repassant sans cesse mes mains dans les cheveux, signe d'énervement. Le plus simple aurait été que je retourne le lui demander. Le problème de la simplicité est qu'elle est souvent irréversible et réclame donc du courage. Alors que les choix tortueux autorisent une lâche retraite à chaque circonvolution. Je m'imaginai allant la trouver : « Dis-moi Léna, je repense à ta question de tout à l'heure – à savoir si tu me plais. Alors, voilà, il se trouve que dès que tu me touches, je mouille sans retenue. Comment crois-tu qu'il faille l'interpréter ? Je veux dire, en tant que médecin ? ». Cela ne me fit pas rire.

Une heure plus tard, je n'avais trouvé qu'une façon de m'apaiser et espérer ainsi bénéficier d'un peu de sommeil. Avant de m'endormir, je me vis à nouveau frapper à sa porte : « Je me suis masturbée en

fantasmant sur toi, ça m'a occasionné un orgasme violent. Tu crois qu'on peut quand même rester amies ? ». Cela non plus ne me fit pas rire.

Pour notre ultime journée à Séville, Léna voulut me faire admirer la monumentale place d'Espagne. Nous nous étions réfugiées ensuite au cœur du parc María Luisa. Les températures élevées et le ciel transparent invitaient à la flânerie. Derrière le bourdonnement des fontaines, la végétation diffuse prenait un tour vaporeux. Pour y passâmes, sans nous en rendre compte, près de deux heures. Elle insista pour me photographier devant un arbre éléphantescue. À aucun moment, elle n'évoqua le baiser de la veille et je trouvai judicieux d'en faire autant.

En début d'après-midi, après une dernière tapa, nous partîmes faire provisions de souvenirs. Je repérai une affiche de la feria de 1934 représentant un couple de Sévillans à cheval, parés pour les festivités. C'était l'année de naissance de mon ex belle-mère et je savais que ces couleurs chatoyantes lui plairaient. Je me procurai pour Edgar un livre d'Histoire sur l'Andalousie, pour Carole, ma secrétaire, un éventail et pour moi, un simple portait de la vierge de la Macarena. Enfin, je fis patiemment le choix de la montera pour Hadrien. Pendant ce temps, dans une boutique plus contemporaine, Léna avait tenu à lui acheter un t-shirt de l'équipe nationale de football, dont je n'avais pas de peine à imaginer que mon fils ferait un meilleur usage.

— C'est très gentil de ta part, mais ce n'était pas la peine, Léna.

— C'est uniquement parce que je convoite le premier prix du concours de la plus charmante marâtre !

— C'est ta façon de me rappeler subtilement la nécessité d'officialiser bientôt notre séparation ?

— Non, à la réflexion, rien ne presse. Tant que nous sommes célibataires toutes les deux, après tout, ça ne dérange personne. Et puis j'adore les dîners de famille déjantés auxquels je suis invitée grâce à toi.

— Tu me fais rire !

Il est vrai que je goûtais l'humour pince-sans-rire de Léna, qui stimulait le mien. Mais il fallait surtout reconnaître que la trouver drôle était plus facile à avouer que la trouver désirable. Ce n'était pas un compliment, c'était une litote.

En fin d'après-midi vint le moment de quitter Séville, ses charmes et ses illusions. Tout ici était doux et parfait, j'aurais aimé que cela fût chez moi. Bien sûr, cela ne l'était pas. On m'attendait ailleurs.

CHAPITRE 16

L'avion atterrit peu après vingt heures. Quelques degrés de différence et un ciel voilé suffirent à marquer le point d'inflexion à partir duquel la routine et le quotidien reprennent invariablement le dessus. Je quittai Léna dans l'endroit le plus insignifiant sur terre – l'ascenseur du parking de l'aéroport. Si le purgatoire existait, il devait ressembler à ce bloc mal éclairé qui n'appartenait pas au voyage et ne connaissait que des figures affairées ou inquiètes (Vais-je attraper mon avion ? À quelle foutue place suis-je garé ? 4G23 ou 3H24 ?). Léna marmonna un « à demain » en cherchant ses clefs au fond de son sac. Je lui soufflai un « merci pour tout » avec ce que la fatigue du transport me laissait de chaleur.

En allumant le contact, le lecteur CD s'enclencha automatiquement. L'album de Luz Casal que j'écoutais à chaque trajet dans les jours précédant mon départ me tira un sourire consterné. J'avais toujours porté un soin absurde à synchroniser la bande-son de ma vie aux événements qui devaient s'y produire. Un mois avant nos vacances au Brésil, j'avais imposé à Marie l'écoute obsessionnelle d'albums de Tania Maria, Caetano Veloso et Maria Bethânia. Elle avait fini par décréter que, pour préserver sa santé mentale, jamais nous ne mettrions un pied dans le Tyrol ni à Ibiza.

Je fis vrombir le moteur et m'engageai dans la bifurcation qui menait au domicile de mes ex beaux-parents. J'eus la surprise d'y trouver Marie.

— Ce n'était pas la peine de passer, je t'avais dit que je viendrais chercher Hadrien. Tu n'as pas eu mon texto ?

À l'évidence, elle contenait difficilement sa mauvaise humeur mais je résistai à me laisser contaminer. Il subsistait en moi de ce détachement du matador bravant l'indignation du taureau.

— Ça va, Marie ? Ton voyage s'est bien passé ? Pas trop de turbulences au retour ?

— Tout était parfait, merci ! Et pour toi ?

— Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveilles ! Le poète ne ment pas, dis-je à l'intention d'Edgar et Janine.

— Léna n'est pas avec toi ?

— Elle a fait un saut chez elle pour prendre des affaires, mentis-je. Et Pierre, où est-il ?

— Il est enrhumé, j'ai préféré le déposer à la maison...

— Ah, les hommes, un brin d'humidité et ils sont patraques !

Le cliché de la fragilité masculine enchantait Janine. Au désespoir de

sa fille, elle abonda dans mon sens avec un renfort d'anecdotes familiales à peine croyables. Je me convainquis que la fin du séjour à Venise avait dû être électrique quand Marie s'abstint de batailler alors que je proposai de ramener Hadrien chez moi pour la nuit. Lâchement, je profitai de ma situation de force pour brosser un panégyrique (au demeurant sincère) de Léna : cultivée, drôle, facile à vivre (la partenaire idéale du voyageur, recommandée par le guide Baedeker !). J'y entremêlai un récit amoureux des beautés de Séville qui éveilla chez Edgar et Janine le goût d'un périple andalou. Ils insistèrent pour que nous restions dîner. Je savais à quel point il serait vain de palabrer (« ça me ferait tellement plaisir, mais je me lève tôt demain... »). Quant à Marie, elle avait renoncé depuis belle lurette à contrarier ouvertement sa mère. Je la surpris cependant à rouler des yeux lorsque Janine s'exclama, avec cette franchise maladroite qui lui était coutumière :

— Sensationnel ! Ça nous rappellera le bon vieux temps !

Au moment de passer à table, je reçus un SMS de Léna (« Ola, guapa ! Suis bien rentrée. Séville va nous manquer ! Et toi, ça va ? »). Je ne pus m'empêcher de lui répondre sur le champ. Surtout, je me pris à relire à maintes reprises son message, à soupeser chaque mot jusqu'à m'entraîner dans une exégèse grisante.

Ola, guapa était une marque d'affection évidente – mieux – d'intimité. Le signe qu'un cap était franchi entre nous.

Suis bien rentrée. Le trajet de l'aéroport à son domicile ne prenait pas plus de trente minutes un dimanche soir. Elle m'avait donc écrit sitôt arrivée, manifestant ainsi son empressement à prolonger le contact.

Séville va nous manquer. Ce *nous* enveloppant témoignait des souvenirs précieux que nous emmagasinions. C'était déjà de la nostalgie et peut-être une invite à d'autres transports ?

Et toi, ça va ? Elle espérait que son message ne resterait pas sans suite. Peut-être surveillait-elle fébrilement son téléphone, guettant un mot de ma part, qui lui donnerait de l'espoir pour toute une nuit ?

Après cela, mon esprit cartésien reprit agressivement le dessus et avec lui les doutes et l'examen minutieux des options contraires. Qu'est-ce qui m'autorisait au juste à me bercer d'explications complaisantes ?

Ola, guapa. Les Espagnols, plus spontanés dans les relations, usaient volontiers de cette expression, dénuée de sous-entendu. Employée dans la rue, par deux amies qui se rencontraient par hasard, nous nous en étions amusées. Ce n'était, pour Léna, qu'une façon humoristique de clore la parenthèse du séjour.

Suis bien rentrée. Elle avait dû envoyer son texto à peine franchi le pas de sa porte, avant même de prendre une douche, de se délasser,

d'écouter de la musique. Elle se débarrassait d'une corvée.

Séville va nous manquer. C'était un constat. Les vacances étaient finies !

Et toi, ça va ? Elle était simplement bien élevée. Je devais le savoir, j'avais rendu un éloge public à ses qualités quelques instants plus tôt.

Cette dernière interprétation assombrit mon humeur, d'autant que Léna me laissa sans réponse. Elle avait dû juger convenable de ne pas me déranger en plein repas familial. Ou il ne lui importait guère de poursuivre nos échanges épistolaires ? Était-elle fatiguée ou lassée ? Je ne pus que me blâmer de m'infliger ces questionnements stériles.

Marie, toujours aux aguets, perçut mon trouble et s'y engouffra. Je dus alors encaisser la litanie des causes possibles d'échec à mon bonheur virtuel :

— Ce n'est pas risqué d'opérer ensemble quand on est en couple ?

— Les cas nécessitant la présence combinée de chirurgiens dans nos spécialités sont rares – moins d'une dizaine par an. C'est médiatique mais peu courant. Le plus souvent, la collaboration est en amont.

— Vous allez réussir à vous voir suffisamment en dehors de la clinique, avec vos gardes et vos astreintes respectives ?

— On négociera pour accommoder au mieux nos plannings.

— Tu ne crains pas que votre relation soit polluée par les conversations professionnelles ?

— Tu sais, on a tellement de choses en commun par ailleurs !

À bout d'arguments, Marie finit par conclure un « je suis ravie de te sentir si optimiste ! » qui me découragea littéralement.

Le lendemain, j'entendis vibrer le réveil de mon smartphone à cinq heures trente. Je voulais arriver tôt et profiter d'au moins une heure de solitude pour lire mon courrier et prendre connaissance de mes mails avant d'être assaillie par le rythme des consultations et les requêtes incessantes. Pour être honnête, j'espérais aussi pouvoir prendre un premier café avec Léna, afin de mettre à l'épreuve mes spéculations de la veille.

Je me concentrais sur une échocardiographie, transmise par un confrère en mal d'avis, lorsqu'on frappa à la porte de mon bureau. J'attendais Léna mais parvins à cacher ma déception en apercevant James. Il était resplendissant, sûr de lui et amical. Hadrien me soutenait qu'il était *swag*. Je n'étais pas instruite de ce que cela signifiait, mais j'avais compris qu'il convenait d'être affligé de ne pas appartenir à cette caste.

— Alors, Séville ? demanda-t-il avec gourmandise, s'enfonçant dans un fauteuil, les bras écartés en signe de bénédiction.

— Tu es bien matinal, non ? éludai-je, soupçonneuse.

— Je voulais me tailler la part du roi dans ton emploi du temps ! Pas

question d'attendre des jours pour connaître les détails de ton escapade au pays de la *pasión* !

Il claqua des doigts, singeant le joueur de castagnettes.

— Je me demande d'où vient cette légende selon laquelle les femmes sont curieuses...

— Allez Sasha, de toute façon, tu vas me cracher le morceau ! Gagne du temps, raconte...

— Par quoi veux-tu que je commence ? Les merveilles architecturales, la gastronomie, le flamenco ?

(Léna, peut-être ?)

— Plutôt par la petite brune que tu as rencontrée en boîte. Il s'est passé quoi avec elle ?

Je sentis James indiscutablement fier de son effet. Quant à moi, j'étais offusquée que Léna s'épanche de bon matin sur radio-couloir alors qu'elle n'avait pas trouvé le temps de venir me saluer. La lesbienne de service restait apparemment un sujet d'études apprécié. J'imaginai le thème : « est-ce qu'elles sont aussi chaudes que les gays ? Il paraît qu'une fois en couple, ce sont des vraies moules à leur rocher – moules, ha, ha, ha ! – mais célibataires, ce sont des tueuses. Les mecs, planquez vos femmes ! »

— Tout le service est déjà au courant ? fis-je, glaciale.

— Pas du tout ! Il n'y a que moi. Eh, relax ! J'ai eu Léna hier soir, elle m'a dit qu'elle avait a-do-ré votre séjour ! Je lui ai demandé si elle avait été sage, elle m'a dit : « elle oui », alors je l'ai cuisinée pour savoir ce qu'il en était pour toi...

Je comprenais désormais pourquoi Léna n'avait pas épilogué après mon dernier texto. Casanova était dans la place et reprenait ses droits ! Je me dominaï pour rester avenante avec mon ami.

— Il ne s'est rien passé avec Loli, Léna aurait pu te le dire !

(En revanche, je m'étonne qu'elle ait oublié de te raconter qu'elle m'avait embrassée. Enfin, ré-embrassée, devrais-je dire. Je me demande si elle n'est pas en train d'y prendre goût ? Ce ne serait pas la première hétéro qui viendrait s'encanailler et ne retrouverait jamais le droit chemin !)

— Oui, c'est ce qu'elle m'a expliqué, mais je ne sais pas si tu lui dis tout...

— Au contraire, ce voyage nous a rapprochées, brodai-je. On s'est pas mal raconté nos vies. Figure-toi que Léna n'est pas vraiment un cœur à prendre...

— Ah bon ? dit-il, marquant un fade étonnement. Ce n'est pas ce qu'elle m'avait sous-entendu.

— Elle est très difficile en amour. Celui qui s'y frotera n'aura pas fini de s'y piquer... Je souhaite bien du courage à ce gars !

— Ce n'est pas très sympa pour elle...

— Mais c'est elle qui me l'a confié ! Surtout, ne le répète à personne, hein ?

— Compte sur moi.

— Et sinon, tes affaires à toi, s'en est où ?

— Ça n'avance tellement pas que je me demande si je ne suis pas en train de reculer...

James avait l'air passablement dépité. Je m'en voulus un instant mais écartai aussitôt ce sentiment inutile. À la guerre comme à la guerre ! Ce n'est pas les occasions qui lui manqueraient.

— Bah, tu sais, il faut savoir renoncer quand la barre est trop haute... philosophai-je.

James éclata de son rire à pleines dents. Il irradiait la confiance au point d'en être irritant.

— Mais je ne renonce pas ! Au contraire, je n'ai jamais été aussi stimulé par le challenge. Tu ne peux pas savoir comme ça remplit ma vie ! Même de ne pas la voir, ça ne me fait pas souffrir, ça me fait rêver.

J'étais consternée. S'il devenait poète, je n'avais plus qu'à capituler.

Carole, en faisant une entrée salutare, me tira de mon état catatonique. James en profita pour s'éclipser.

— Si je ne te recroise pas d'ici-là, à demain soir !

— Le pince-fesses chez le député-maire, précisa-t-il en réponse à mon froncement de sourcil. Carole, ne la laissez pas inventer un prétexte pour y échapper !

— Pas d'inquiétude, je l'y traînerai de force s'il le faut !

Léna était au bloc ou en consultation. De la journée, je ne pus l'apercevoir, même en m'attardant le soir au-delà du raisonnable. Je finis par apprendre que pour rendre service à un collègue, dont la compagne accouchait prématurément, elle avait accepté d'assurer son tour d'astreinte. Elle n'avait eu qu'à rentrer chez elle, tranquillement. Je fis alors de même, sans me laisser démoraliser, convaincue que la journée du lendemain ménagerait de meilleures occasions et qu'il était bénéfique d'éprouver les relations naissantes au frottement rugueux du manque.

À la maison, je trouvai sur le répondeur un message de mon avocate, qui m'invitait à garder confiance malgré l'avis négatif rendu par le procureur sur mon dossier d'adoption. Marie n'avait pas voulu mentir sur le fait que nous avions eu recours à une procréation médicalement assistée à l'étranger pour concevoir Hadrien. Il semblait que c'était un obstacle de plus. Je rappelai aussitôt son cabinet, mais il était trop tard et je laissai à mon tour un message avant de composer le numéro de Marie. Par chance, c'est elle qui décrocha – je n'avais aucune envie de faire la conversation à Pierre ni de m'amuser à vérifier qu'il était bien enrhumé plutôt qu'en pleine bouderie conjugale.

— Salut, c'est moi.

— Ça va, Sasha, tu as l'air fatigué ?

— Ça va, j'ai eu une longue journée, je viens de rentrer.

L'horloge indiquait vingt-et-une heures dix.

— Tu veux parler à Hadrien ? Il est dans le jardin.

— Tout à l'heure. Je voulais juste te donner des nouvelles du dossier d'adoption. Il semble que la PMA rende les choses un peu plus compliquées que prévu...

— Oui, je sais, j'ai lu plusieurs articles dans la presse à ce sujet.

— Tu ne m'en avais pas parlé...

— Je ne voulais pas t'inquiéter.

— J'en ai un peu marre de ce pays où une bande de peines-à-jour peut se permettre de juger notre famille, m'énervai-je.

— C'est vrai, c'est désolant mais on se battra toutes les deux. Crois-moi, ça ne peut que marcher !

— Merci de tes encouragements, ça me va droit au cœur. Tu sais Marie, je suis désolée de t'avoir entraînée dans tout ça...

— Ne dis pas ça.

— Je le pense. Sans moi, tu aurais eu une vie plus simple...

— Sans toi, il n'y aurait pas Hadrien. Je voulais à tout prix cet enfant et je le voulais *avec toi*. Si c'était à refaire, je ne changerai rien. Notre fils est fantastique et figure-toi qu'il te ressemble !

— Ça faisait longtemps que tu ne m'avais pas dit que tu me trouvais fantastique... la provoquai-je.

— Je crois bien que je ne te l'ai jamais dit...

Je l'entendis sourire au téléphone.

— Si, tu me le disais souvent, à l'époque où tu m'admirais encore !

— Mais je t'admire toujours, seulement je me fais discrète...

— Et sinon, ça va toi ?

— Ça va.

— Et avec Pierre ?

— Tout va très bien, je te remercie. Pourquoi ?

— Pour rien, comme ça.

— Et Léna et toi ?

— Nickel.

Je me demandai si Marie mentait comme moi. Je ne pus le savoir. Hadrien arriva à ce moment précis et monopolisa la conversation.

En raccrochant, je me décidai à contacter Joséphine. Elle m'avait envoyé quelques textos depuis mon retour de Séville et comme je ne répondais pas, elle avait cessé de me relancer. Je ne tenais pas à la blesser. Elle était en plein service et de toute évidence, je tombais mal. Rien ne pressait mais elle prit la peine de me rappeler un quart d'heure plus tard. Nous discutâmes de tout et de rien, ce qui me fit du bien. Elle était parvenue à débaucher Li-Ann et les travaux du restaurant avaient vite progressé, grâce à son assiduité auprès des artisans. Le Mass y mas ouvrirait incessamment.

— Alors tout roule pour toi ?

— Bah, c'est le jeu des vases communicants : quand la vie professionnelle se remplit, c'est la vie personnelle qui se vide ! À la période où je galérais, tu n'imagines pas le nombre de filles qui se seraient damnées pour moi !

— Oh si, j' imagine parfaitement !

— Bon, il va falloir que je m'active, c'est bondé. Ça ne te dirait pas de venir faire un tour ?

— Merci, mais pas ce soir, je suis crevée...

— D'accord. Passe quand même, un de ces quatre. Ça me ferait vraiment plaisir de te voir.

— Promis. Ça me fera plaisir à moi aussi.

— Je t'embrasse...

Même si je n'avais pas la force de sortir ni le goût de faire corps avec la foule, la conversation avec Joséphine m'avait requinquée. Je percevais, à travers les infimes modulations de sa voix, des changements de rythme, ses invites en suspens... qu'il pouvait toujours se passer *quelque chose*. S'était installé entre nous un jeu de séduction qui nous mettait d'autant plus à l'aise qu'il était bien rôdé et librement consenti. Si éphémère que cela fut, il était bon de sentir que l'on plaisait à quelqu'un.

Je passai le reste de la soirée à écouter de la musique, le corps léger et l'esprit avide des promesses du lendemain.

Une nouvelle fois, j'arrivai à la clinique aux aurores et remarquai immédiatement la voiture de Léna, alignée parmi plusieurs autres que je reconnaissais être celles de confrères. J'en déduisis que la nuit avait été très agitée puisque tous les chirurgiens de gardes et d'astreintes

étaient en poste. En effectuant un détour par le service des urgences, je rencontrai Olivier, le teint hâve et les joues densément noircies. Il me fit un compte-rendu de l'accident survenu vers vingt-trois heures trente. Un chauffeur ensommeillé avait précipité son car à travers la rambarde de sécurité de l'autoroute. Le carambolage n'avait pu être évité. On déplorait plusieurs morts et beaucoup de blessés graves, parmi lesquels des familles entières. Les victimes étaient pour la plupart des ressortissants espagnols. Tous les hôpitaux et cliniques de la région avaient été mobilisés pour assurer leur prise en charge. Nos salles opératoires avaient fonctionné sans discontinuer depuis minuit et les urgences étaient saturées. Toutefois la phase critique semblait passée, la situation était maintenant sous contrôle. Philippe Oursel me le confirma : il revenait de réanimation avec un bilan provisoire plutôt encourageant, qu'il s'apprêtait à délivrer au préfet. Léna avait opéré trois enfants dans la nuit. Le pronostic vital restait engagé pour l'un d'eux. Aussitôt, je me mis à sa recherche, sans résultat dans un premier temps. C'est elle qui finit par me trouver dans mon bureau, un quart d'heure plus tard.

— Coucou !

— Salut ! Comment vas-tu ? On ne devine pas, à te voir, que tu as été sur le pont toute la nuit...

Ce n'était pas de la flatterie. Elle était en forme et débordait d'énergie.

— C'est le coup de blush que je viens de mettre !

Elle m'adressa un clin d'œil. Évidemment, elle préférait les océans déchaînés aux mers calmes, parce que c'est ainsi qu'elle révélait son talent.

— Je suis vraiment contente de te voir, poursuivit-elle.

Cette seule phrase me procura une satisfaction irrationnelle. Je ressentais le besoin anormal de me distinguer à ses yeux et ne supportais déjà plus d'être ravalée au rang du commun.

— Il fallait m'appeler cette nuit, si vous étiez débordés.

— J'y ai pensé quand j'ai réalisé la tournure des choses... Finalement, on s'en est plutôt bien sortis. Mais s'il avait fallu ouvrir une salle d'op' de plus, tu aurais été la première que j'aurais fait tirer du lit !

J'enviai mes collègues qui avaient partagé ce moment avec elle. Les événements catastrophiques soudent de façon particulière les équipes médicales. Des années plus tard demeurerait dans les rapports une distinction subtile entre ceux qui les avaient vécus et ceux qui n'y étaient pas.

— Tu devrais rentrer te reposer... suggérai-je.

Je n'étais guère encline à la chasser, bien au contraire, mais je savais combien il était difficile de lâcher prise après une nuit sous pression. Je craignis qu'en différant trop le moment de se reposer, Léna finisse

par renoncer à assister au gala du député-maire car alors, égoïstement, cette soirée me paraîtrait à moi une éternité.

— Je veux d'abord te soumettre une proposition. Je vais avoir besoin de tes conseils sur quelques cas. Je t'ai déjà parlé du syndrome de Marfan... J'ai aussi un switch aortique en prévision. Serais-tu d'accord pour qu'on recale nos tours de garde et d'astreinte de façon à ce que nos plannings opératoires correspondent mieux ? Ça éviterait de négocier des changements au coup par coup...

Mon esprit calculateur discerna aussitôt les opportunités de collaboration stimulante mais aussi les créneaux de temps libre simultanés.

— Je suis d'accord, il faut voir si les collègues le sont aussi.

— J'en ai déjà parlé à Brigitte Marques. Ça lui semble jouable : entre le congé paternité de Luc et le lumbago de Martin, elle est de toute façon contrainte de remettre le planning d'équerre. Il y a une occasion à saisir. Donc... tu me laisses voir ça avec elle ?

— Ça marche ! À ce soir, alors ? insistai-je, pour me rassurer.

Ma dernière consultation était exceptionnellement programmée en milieu d'après-midi, ce qui me laissait le loisir de rentrer me changer. À ma demande, Graziella avait déposé sur le lit, dans sa housse protectrice, le smoking Yves Saint-Laurent que Marie m'avait convaincue d'acheter quelques mois avant notre séparation. Je me souvenais parfaitement de l'argument dont elle s'était servie pour fléchir mes hésitations. « Si un jour le mariage gay est adopté en France, on n'aura plus à s'occuper que de ma robe ! ».

L'avantage des vêtements hors de prix, c'est qu'ils supportent avec distinction le passage du temps. Vous les essayez en prévision de votre mariage, ils demeurent seyants le jour de votre divorce – à condition de ne pas varier de taille, ce qui était heureusement mon cas. Plus que la cuisine diététique, une pratique sportive assidue dans un long tunnel de chagrin y était pour beaucoup.

Je consacrai un grand soin à discipliner mes cheveux et à faire usage des artifices de la sobre séduction. J'avais envie d'étonner mes collègues, trop habitués à me voir en jean et en blouse. Mais au fond, il m'importait surtout d'être à la hauteur de Léna – non que je me sentis en concurrence avec elle...

Tandis que je me préparais, j'éprouvai une alternance d'intense confiance en moi et de profonde incertitude, comme seul un naïf espoir peut en provoquer. Pour quelques heures encore, je n'inscrivis pas de nom sur cet état changeant. Mes intentions m'étaient cachées.

En pénétrant à l'heure dite dans la salle de réception, j'aperçus Carole, soigneusement apprêtée, au bras de son mari – un électricien

que j'avais fait travailler à quelques reprises à la villa. J'allai les saluer et pris des nouvelles de son entreprise, dont le carnet de commandes ne souffrait pas de la crise. « Vous allez devenir une multinationale, Yvan ! Je vous conjure de ne jamais débaucher Carole ! ». Sensé et affectueux, il me confia qu'il aimait trop sa femme pour travailler avec elle. « Directeur à bâbord ! » me prévint-elle. Oursel me présenta cérémonieusement le député-maire, un homme massif, jovial et doté d'un regard acéré. Des années de pratique politique lui conféraient le don de cerner très rapidement les gens – à moins que ce ne fût à ce don qu'il dût sa carrière sans faille. Du moins savait-il se faire réélire confortablement à chaque campagne sans verser dans un clientélisme trop voyant. Je me souvins que Marie ne votait jamais pour lui, mais je ne m'en rappelais pas la raison. Sans doute n'avait-elle pas totalement perdu le goût d'être minoritaire ?

— C'est une année faste pour vous, Docteur Beaupré. Un mariage heureux et la consécration internationale en quelques semaines ! Que peut-on vous souhaiter de plus ?

Je pris une nouvelle fois la mesure de l'énorme malentendu dont s'encombre la réussite. Si elle éblouit si vivement, c'est qu'elle a tant à cacher – à commencer par les accommodements misérables qui la rendent possible. Le député perçut mon trouble mais l'arrivée opportune de Léna détourna collectivement l'attention. J'observai ma collègue faire son entrée depuis l'autre extrémité de la salle de réception. Elle portait une robe à sequins noire, offrant aux yeux avides ses épaules nues qu'effleuraient ses cheveux. Des talons hauts accentuaient sa minceur. Rien ne venait tempérer son charisme. Regarder les autres l'admirer était en soi un spectacle. Elle ne pouvait pas l'ignorer, mais elle ne semblait pas en jouir. La conversation s'anima autour de l'accident de car de la veille, dont Léna fit un récit dépouillé. Le député afficha une mine de circonstance sans la quitter du regard, même lorsque Philippe prit la peine de nous révéler des informations inédites sur l'enquête de gendarmerie en-cours. Puis notre hôte nous quitta à regret, allant au-devant d'autres invités de marque, dont plusieurs entrepreneurs de renom.

— Tous ceux de chez nous sont arrivés ? s'enquit Bastien.

— Je crois qu'il ne manque que James.

— Il m'a prévenue qu'il serait en retard... précisa Léna, en portant une coupe de champagne à ses lèvres. Il m'a demandé de lui garder une place entre nous deux, ajouta-t-elle à mon attention.

Il arriva en effet, alors que nous nous installions à la table d'honneur et réussit aussitôt à rendre l'atmosphère moins guindée. Je pris place face à James et Léna, entre le député et son épouse – une galeriste d'autant plus prolixe qu'elle vivait chaque semaine de longues heures de solitude cloîtrée dans une cabine à UV. Elle était

d'un commerce agréable : suffisamment drôle et cultivée pour ne pas m'ennuyer, sans m'accaparer totalement, de sorte que je pouvais m'adonner discrètement à la contemplation grisante de Léna. Les choses auraient pu en rester là : rire poliment avec ma voisine et porter un culte platonique à Léna. Pontifier sur les clichés à abattre – non, les femmes ne sont pas plus dures entre elles que ne le sont les hommes entre eux, au contraire : il y a du plaisir, quand on se comprend, à travailler ensemble. Puis, plus tard, rentrer chez moi, semblable à ce que j'étais en arrivant.

Les choses auraient pu en rester là. Mais il avait fallu qu'il y ait un orchestre. Et qu'après l'éloge appuyé du député-maire aux forces vives de sa circonscription, certains éprouvassent le besoin de se dégourdir les jambes. James s'était empressé d'inviter Léna à danser. Elle avait accepté, ne boudant pas son plaisir. Je les vis se sourire (deux ingénus) et se murmurer des confidences à l'oreille. Mais c'est une phrase mièvre prononcée par ma voisine qui signa mon humiliation secrète. « Ils ont l'air si heureux ensemble ». J'avais jusqu'alors traité cette *idée* comme on traite un insecte volant – elle était agaçante lorsqu'elle s'approchait mais la plupart du temps elle ne justifiait pas ma considération. Je parvenais sans trop de peine à entretenir le déni.

Pour soulager ma brusque exaspération, je me dirigeai vers le balcon entr'ouvert (mon issue de secours). Cependant, à chacun de mes pas, une évidence s'imposait avec plus d'acuité. Mon cœur venait de rater une pulsation. Quelque chose s'était déréglé, que j'avais voulu contrôler et qui soudainement m'échappait. Une étreinte oppressante.

Je reconnus les serres de la jalousie qui labouraient mes boyaux. Une douleur sauvage. Un séisme immobile.

C'était donc ça ! J'étais tombée (bien bas). Amoureuse. De Léna.

Chute libre. Tête explosée. Nausée. Perdition.

Hétéro, merde ! Collègue, merde ! Indifférente, putain ! Impasse. Méprise. Mépris.

Conne. Conne, conne ! Navrante. Stupide. Déçue. Juste cicatrisée ! Rien appris de tes échecs, pauvre fille ? Je me dégoûtais.

Fuir. S'enfuir. Enfouir. Un problème qu'on ignore n'existe plus.

Tendue, les doigts serrés sur le marbre blanc du garde-corps, je conçus instinctivement une stratégie de sauve-qui-peut. Avant toute chose, circonscrire la maladie. Éviter la contagion. Poser un cordon sanitaire, net et efficace. Malgré les qualités de Léna, apprendre à la

dédaigner. S'en défaire comme amie. En tant que collègue, la banaliser. Me protéger d'un nouveau désastre.

Le seul qui vint troubler mon refuge fut Bastien, fumeur invétéré.

— Ça va ma vieille, t'as pas l'air dans ton assiette ?

— Tu m'en files une ?

Je m'astreignis, tout en expirant, à dominer ma respiration. La nuit était tiède, mais je frissonnai. Même mon corps ne savait plus s'il convenait de ressentir la chaleur ou le froid.

— Je t'ai dit que ma femme demande le divorce ?

— Désolée de l'apprendre...

— Elle n'arrive pas à admettre que je l'aime, même quand je la trompe... dit-il, coincé entre cynisme et dépit. Tu as un bon avocat à me recommander ?

— Non, avec Marie, je n'en ai pas eu besoin.

Bastien alpagua un serveur par l'entrebâillement de la porte-fenêtre, qui nous apporta deux whiskies.

— Je suis là à parader comme un cador, mais ça fait un mois que je me retrouve tous les soirs comme un con dans ma garçonnière. Et tu sais le pire ?

— Tu n'as même plus envie d'aller baiser ailleurs ?

Il se mit à rire, sans pouvoir se réfréner.

Quand je retournai à l'intérieur, à la faveur d'une pause musicale, les affaires de James et Léna ne se trouvaient plus à leurs places. J'avais espéré pouvoir les éviter tous deux mais la signification de cette disparition précipitée accentua mes tourments. « Ce n'est qu'un début, il va falloir t'y faire ! » me rabrouai-je. En jetant un regard circulaire à l'assemblée, je revis Bastien, tassé dans un coin, fixant sur son téléphone un texto qui n'arrivait pas. Sa solitude pathétique, en écho à la mienne, m'anéantit. D'humeur sombre, j'officialisai ma retraite en partant me terrer chez moi, sans saluer personne.

Agitée, puis prostrée, et agitée encore, j'avais veillé une partie de la nuit, saturée de musique (Barbara, comme chaque fois dans ces états-là), faisant défiler sur écran, dans un ennui insipide, mes photos de Séville. Je voulais me forcer à effacer celles où Léna se montrait la plus captivante. Lâchement, je repoussai cette audace à des heures ultérieures que je devinais devenir plus sombres. Trop irritée pour me laisser vaincre par la fatigue, je me lançai aux aurores dans des paris grotesques au spider solitaire. « Si je gagne cette partie, je l'aurai oubliée dans un mois » ! « Si je bats mon record, ça ne marchera pas entre James et Léna »... « Si je finis en moins de deux minutes, elle pense à moi ». Celui-là, je l'avais perdu trois fois (malgré l'aide des indices).

Je m'étais réveillée en milieu de matinée, souffrante, mes pitoyables

pensées aussitôt dirigées vers elle. Mon premier mouvement fut pour vérifier, sur mon téléphone, si elle m'avait adressé un message. Je vécus comme une victoire sur moi-même ma faculté à différer ce contrôle : d'abord les toilettes, puis la salle de bain, puis la machine à café et seulement alors la laisse électronique. Constatation faite, il n'y avait pas eu de message. « Tant mieux ! » essayai-je de me convaincre. La journée s'annonçait morne et nuageuse, je renonçai à prendre la route pour le lac et détournai mon énergie vers de féroces travaux de jardinage, jusqu'à mettre à l'épreuve mes limites physiques. J'avais taillé les haies, ramassé les feuilles, arraché de mauvaises herbes, répandu quantités de paillage au pied des plantations. J'y avais mis tant d'acharnement qu'il m'avait fallu, quelques jours plus tard, expliquer à mon jardinier habituel, inquiet, que bien évidemment je n'entendais pas me passer de ses services.

Le soir venu, incapable de lire, je visionnai un DVD que m'avait prêté Joséphine. Une histoire d'amour, sensuelle et impossible, entre une femme mal mariée et sa belle-sœur, aux prises avec les conservatismes et la frustration. Les actrices indiennes étaient superbes mais la fin tragique acheva de me miner. Avant de me coucher, une courte vibration de mon téléphone affola mon poulx. C'était simplement Hadrien qui me souhaitait une bonne nuit. Je m'en voulu d'être déçue. Je connaissais trop bien les effets sur moi de l'acidité qui rongait mon empathie et me rendait cruelle. Il convenait plus que jamais que je mûrisse et me contienne. « Je t'aime mon grand » répondis-je à mon fils. Malgré la tentation, je m'interdis de relancer Léna par texto. J'avais commencé à en formuler un. Il m'avait suffi d'imaginer les lèvres de James parcourant ses seins pour être révoltée. Elle n'avait qu'à stagner dans son conformisme mesquin ! Dans l'affaire, elle perdait une amie et gagnerait, après un peu de plaisir, d'être trompée – à n'y pas manquer. Pas sûre que je veuille être là pour la consoler...

J'appréhendais mon retour à la clinique mais, jusqu'en milieu de semaine, je ne me confrontai pas à l'objet de mes obsessions. Les suites de l'accident de car avaient mobilisé Léna une partie du week-end que j'avais passé à me morfondre. Quant à James, Brigitte Marques me rappela qu'il était en repos pour plusieurs jours et que c'était loin de suffire à solder ses compteurs de récupération. Quelques urgences et de nouveaux patients occupèrent, à un rythme soutenu, l'essentiel de mes journées. Aucune dissipation ne m'était permise. J'arrivais ainsi à me sentir sereine – du moins tant que je ne m'accordais pas de pause. Isolée, je reprenais malgré moi le fil de mes pensées tortionnaires et la vaine surveillance de mon téléphone. Avec mes collègues, je manœuvrais pour dévier la conversation vers Léna, sans paraître le chercher, pour apprendre une information nouvelle à

son sujet ou seulement entendre prononcer les deux syllabes de son prénom. C'était un jeu, comparable à une drogue : je savais que chaque prise était néfaste et retardait ma guérison, mais je ne pouvais me passer de l'excitation trouble ranimée sur l'instant. Comme je ne laissais rien deviner de mes émotions, je finis par décréter que je contrôlais à nouveau la situation et que la fièvre allait bientôt baisser. Il avait suffi d'un geste le lendemain pour constater que je m'illusionnais.

Je sortais de salle d'opération après un triple pontage coronarien qui m'avait réservé de palpitantes complications. Je me débarrassai de ma casaque au vestiaire, encore claquemurée dans ma concentration, lorsque je ressentis une sensation de brûlure dans le bas de mon dos – en fait un simple contact amical par lequel Léna manifestait sa présence.

— Ça va ?

En ôtant son pyjama, elle exposa sans fard des dessous confortables mais raffinés, dont la vue me mit mal à l'aise.

— Ça va.

— Tu t'es carapatée en douce l'autre soir...

— Parle pour toi !

— Pffff... Le maire a tenu à me montrer *personnellement* l'exposition d'amphores découvertes sous le chantier de la médiathèque... souffla-t-elle. C'était beau mais ça n'en finissait plus ! Heureusement que James était là pour me tirer d'embarras... Quand on est revenu, on t'a cherchée...

— J'ai eu envie de rentrer.

— Dommage : on est sortis juste après, on s'est vraiment amusés !

Je sentis que je me braquai au récit d'une joie à laquelle je n'avais pas contribué. Je ne voulais pas de mal à Léna – certainement pas. Il fallait simplement pousser la logique dans ses retranchements : le bien qui lui arrivait et dont je n'étais pas à l'origine me restait étranger. Nous ne pouvions plus devenir amies. Être proche collègue était déjà suffisamment pénible réalisai-je en la voyant s'engouffrer avec facilité dans un jean slim du meilleur effet.

— On se voit tout à l'heure !

— ...

— Tu as un rendez-vous qui s'est annulé. Carole m'a attribué le créneau pour qu'on travaille ensemble.

— Je pensais aller courir...

— Désolée, j'ai trop besoin de toi ! À partir de la semaine prochaine, les plannings seront recalés, on pourra plus facilement s'aménager du temps sur des gardes un peu calmes...

Sur le chemin du retour, dans la douceur estivale qui baignait le début de soirée, je me repassai chaque instant de la séance de travail qui avait suivi. Non contente d'être attirante, Léna manifestait un esprit alerte, instinctif. On ne la prenait jamais en flagrant délit de poser une question idiote, d'hasarder une hypothèse sans fondement, de porter un jugement à l'emporte-pièce. Elle me stimulait comme rarement et c'était là aussi que se creusait le piège. Comme Marie avant elle, Léna me tirait de ma léthargie en me dominant légèrement. À côté d'elle, toutes les autres, privées de cette combinaison de charme et de brillance, se confondaient dans les limbes. J'appuyai sur l'accélérateur pour laisser le vent envahir l'habitable de la décapotable et cingler mon visage. J'avais de mon côté les moyens de tenir tête à Léna. Je n'avais, jusqu'à peu, pas réellement assimilé combien l'expérience accumulée me procurait de facilités : je parvenais à dérouler un raisonnement complexe et fouillé sans mobiliser cent pour cent de mes capacités cérébrales. Une partie d'entre elles divaguaient subrepticement, ouvrant des brèches dans mon imaginaire. Le décolleté de Léna. Ses doigts fins. Son parfum. La gravité de sa voix. Son rire. Son élégance vestimentaire. Sa malice. Sa façon, sous la chaleur, d'installer une certaine distance avec les autres – jamais avec moi. À y repenser, il était surnaturel que nous nous soyons déjà embrassées deux fois. Pourquoi n'en avais-je pas profité ? Maintenant que j'en étais assoiffée, j'avais toutes les raisons de penser que l'occasion ne se représenterait plus.

Lorsque Carole nous avait finalement interrompues pour me signaler mon retard en consultation, nous avions décidé de la technique chirurgicale et arrêté les spécifications exactes de la prothèse en dacron et nitinol.

— C'est bon de travailler en équipe. Surtout avec toi !

— Tout le plaisir est pour moi... concédai-je en réunissant les feuillets dispersés sur la table.

— Je vais organiser un dîner à la maison un de ces soirs, avec James et toi...

— C'est bientôt les vacances scolaires, je vais être moins dispo... me défilai-je.

— Tu amèneras Hadrien, je l'adore ! C'est fou qu'il te ressemble autant...

— On s'en reparle, je suis pressée, conclus-je avec l'intention de ne jamais en reparler.

Il était hors de question que j'inflige à mon fils le spectacle de ma soi-disant compagne et de mon meilleur ami échangeant sous nos yeux des regards transis.

Dans les jours qui suivirent, méfiante à mon égard, j'évitai Léna –

sinon comme sujet de conversation, du moins physiquement. Après le coup de chaud, la douche froide. J'affirmais mon émancipation, je m'affranchissais de son attraction, je prenais mon mal en patience. Un coup d'état contre son emprise, qui finissait toujours en capitulation. Elle me laissait un message, je la rappelais. Elle voulait courir, elle décidait de m'accompagner. Elle plaisantait, je riais. Elle n'avait pas envie de moi, je crus que je pourrais l'accepter.

Comme Léna surclassait toutes les femmes, j'inclinai à accepter mon sort : un célibat durable, dans lequel je me consolerais seule des vibrations de mon corps. Cela encore j'aurais pu l'admettre, s'il n'y avait eu la démonstration provocante du bonheur des autres.

CHAPITRE 17

James assassina mes velléités de quiétude en surgissant au détour d'un couloir, un soir, alors que je quittai la chambre d'une patiente.

— J'ai fini mon service, je t'invite à boire un coca ?

Il était bronzé, les cheveux soigneusement ébouriffés et portait un t-shirt près du corps, qui flattait ses pectoraux.

— J'ai une tonne de paperasse en retard...

— Allez, cinq minutes...

Je devinai ce que qu'il voulait m'annoncer, j'avais néanmoins accepté. Par gratitude envers lui, qui avait si souvent fait le fou pour m'arracher un sourire quand j'allais mal... et parce qu'il était inutile de retarder une échéance inévitable. Je me composai un visage impassible et me préparai à encaisser.

James était amoureux. Il pensait, espérait, croyait qu'elle aussi. Leur relation était naissante, quasi-clandestine car les grandes douleurs sont muettes et les grands bonheurs silencieux. Il avait – quelle chance ! – envie de partager son émoi avec moi. Et elle ? Il organiserait bientôt un dîner. Il était possible que je sois surprise. Il ne voulait rien me cacher mais il fallait attendre le bon moment, être sûr. Il y avait un peu de superstition, puisqu'il y avait de la magie.

En manœuvrant nerveusement mon coupé, je heurtai un muret et abandonnai sur le parking de la clinique les débris d'un phare antibrouillard. J'avais perdu la guerre sans mener de bataille. Je ne le reprochai qu'à ma passivité. J'allais me punir et, forcément, punir des innocents au passage. Mon amitié précieuse avec James était subordonnée à mon aptitude à faire preuve de panache. J'avais envie de prendre un avion pour n'importe où... Au lieu de ça, je fis un détour par la Luna Loca. Le DVD de Joséphine conservé dans la boîte à gants m'offrait un prétexte. Tôt dans la soirée en début de semaine, il y avait peu de clients. La barmaid, qui me connaissait, m'invita à monter à l'étage. Je frappai discrètement à la porte du bureau.

— Salut, je passai comme ça, je ne veux pas te déranger.

Joséphine se leva pour me faire la bise. Au passage, elle me tendit un flyer qui annonçait l'ouverture imminente du Mass y mas.

— Tu dois être débordée !

— Heureusement, l'équipe s'implique énormément...

— Et Victor, comment va-t-il ?

— Moyen. Tu devrais l'appeler de temps en temps...

Je perçus, sous le conseil, un reproche mal dissimulé. Je savais

qu'elle avait raison.

— Je t'ai rapporté ton DVD...

— Merci, ce n'était pas pressé. Tu as aimé ?

— Un peu démoralisant. Pas ce dont j'ai le plus besoin en ce moment.

— Si la vie t'accable, j'ai les six saisons de The L Word pour te requinquer...

— Mets-les-moi de côté pour ma retraite !

— D'accord, sourit-elle. Tu veux boire quelque chose ?

— Un Perrier citron, s'il te plaît.

Joséphine s'absenta pour reparaitre, un instant plus tard, avec deux verres embués à la main. Elle en profita pour s'installer sur le fauteuil club à côté de moi. Elle était belle, avec ses mèches en bataille et son look androgyne étudié. Je regrettai qu'une fois le désir étanché, rien d'autre ne parvenait à occuper l'espace entre nous qu'une tranquille amitié.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle, bienveillante.

— Je suis tombée amoureuse...

— Pas de moi, j'imagine. Sinon, tu te serais précipitée ici plus tôt...

Elle dit cela de façon détachée, mais le ton était aigre.

— Je suis désolée...

— Ne le sois pas, la vie est mal faite. Qui c'est ?

— Une hétéro, qui sort apparemment avec mon meilleur ami.

Elle ne put retenir un bref rire de gorge.

— Tu sais que tu es dans la merde ?

— Merci oui, je n'ai pas totalement perdu l'esprit...

— Je la connais ?

— Quelle importance ?

— Ça en a pour moi.

— C'est Léna.

Joséphine hocha la tête, en fixant le fond de son verre comme si elle attendait à voir s'y former une apparition.

— Ça ne m'étonne pas, avoua-t-elle finalement. Je n'ai jamais pu la sacquer !

— Je t'assure que Léna ne mérite pas ça, la défendis-je. C'est une femme géniale !

— Elle n'a rien de génial, puisqu'elle est en train de te faire souffrir.

— Elle ne sait pas ce que je ressens pour elle !

— Si tu veux un conseil, ce n'est pas la peine de le lui dire...

— Ce n'était pas mon intention.

— Comment tu comptes te sortir de ce guêpier ?

— Je ne sais pas... Je crois que je vais mettre de la distance, l'air de rien.

— De la distance ? répéta-t-elle, perplexe. Avec quelqu'un que tu côtoies tous les jours au travail ?

— Qu'est-ce que je peux faire ? Je ne vais pas me tirer à l'autre bout du monde alors que j'ai Hadrien, mes patients... Même si ce n'est pas l'envie de changer d'air qui me manque, avouai-je.

— Ce que tu peux faire ? Prendre ce qu'elle veut bien te donner. Amitié, confraternité, un dîner de temps en temps... énuméra Joséphine. Et lui être reconnaissante pour ça ! Ça s'appelle devenir philosophe.

— Et je vais devoir en prime lui servir de témoin à ses noces ?

— Oui... Mais après tu seras autorisée à te saouler au buffet !

— Le pied ! Et moi là-dedans ?

— La passion amoureuse a une espérance de vie limitée. Dans un cas comme celui-là, c'est une chance...

— Alors, il suffirait juste d'être patiente ? fis-je, sceptique.

— Être patiente, oui. Ne pas enchaîner les mauvaises décisions, éviter de se faire trop de mal... Et surtout, se souvenir qu'il y a une vie à côté !

— Tu es une sorte de gourou du développement personnel, en fait ! me moquai-je.

— J'ai payé pour apprendre...

Le sous-entendu installa entre nous un court malaise.

— Tu m'en veux ? dis-je, autant pour crever l'abcès que pour rompre le silence.

— Pourquoi ? Parce que je t'aime et que tu en aimes une autre ? Non, je ne peux pas t'en vouloir. Mais la prochaine fois qu'on se verra, ne me parle plus d'elle, d'accord ?

Le surlendemain, j'essayai hardiment d'expérimenter la leçon de stoïcisme de Joséphine. Léna avalait un yaourt en salle de pause, j'étais attendue au bloc. Je me résolus à revenir sur mes pas.

— J'ai croisé James... Il m'a raconté... lançai-je, statufiée sur le pas de la porte. Je suis vraiment ravie.

— Oui ? Moi aussi.

— Il m'avait demandé quelques conseils au début... Après je vois qu'il s'est très bien débrouillé tout seul...

(Comprends bien que si j'avais eu le moindre sentiment pour toi, je ne lui aurais jamais prêté mon concours !)

— Tout seul ? Il est gonflé ! J'ai fait la moitié du travail...

Léna raclait avec application le fond du pot en verre. Sa désinvolture accentuait son immodestie.

— Je ne me doutais pas que tu étais aussi... *motivée*.

— Tu vois, finalement, je suis une grande romantique !

Comme elle changea alors de sujet pour s'intéresser de près à mon programme opératoire, j'en déduisis qu'elle ne tenait pas à s'appesantir en confidences. Ce qui était un bien pour un mal : rien

n'interdisait à mon imagination de combler les vides. Dans les heures qui suivirent, dès qu'il était au repos, mon cerveau m'imposait dans les détails les plus abjectes représentations de cette félicité conjugale. Puis j'appris à m'acclimater à cet état, à bloquer les images funestes et à goûter au reste.

Durant plusieurs semaines, avec une précision d'entomologiste, j'observai les troubles qu'infligent à l'esprit les diktats d'un corps. Je m'enfonçais dans une période de tension physique extrême. Mes glandes de Bartholin fonctionnaient à plein régime, sans égard ni à-propos. Je devais changer de sous-vêtement en cours de journée, même quand je ne faisais pas de sport – même après une réunion des plus sérieuses dans laquelle Léna n'avait pourtant tenu qu'un rôle mineur. Je ressentais le besoin de parler d'elle sans cesse et m'emparais pour cela de n'importe quel prétexte (si on m'en avait fait la remarque, j'aurais nié catégoriquement). Je la guettais, manigançais pour la rencontrer *par hasard*, collectionnais des détails insignifiants sur son compte (elle portait ceci, elle aimait tel album, que je téléchargeai aussitôt...). Je connaissais son emploi du temps mieux que le mien. Elle peuplait mes pensées et disposait de mes volontés. J'accordais une importance démesurée aux plus infimes attentions qu'elle avait pour moi. Seule la vie d'un patient pouvait endiguer mes obsessions. Je l'assistai au bloc pour la pose de la prothèse modulaire sur l'arche aortique thoracique du jeune Samir. Le temps de l'opération, Léna redevint asexuée et cela me reposa.

Mon besoin invraisemblable de la séduire n'était pas seulement une gêne. Il avivait ma créativité. J'avais de l'esprit, j'étais survoltée, j'égayais mon entourage. À un visiteur, frappé d'un malaise vagal en plein couloir, qui me remerciait d'avoir su, à la volée, contrarier sa chute : « Avec plaisir ! Ce n'est pas tous les jours qu'un beau jeune homme me tombe dans les bras ! ». Bastien, témoin de la scène, avait assuré une large promotion de l'anecdote au bloc. À Olivier qui envisageait, pour l'occuper un dimanche après-midi, d'emmener sa belle-mère à un fameux vide-grenier : « Tu crois que tu pourras en tirer un bon prix ? ». Au sujet de deux crânes rasés avinés, qui avaient eu l'affront de se déculotter aux urgences devant une femme voilée : « l'extrême-droite montre enfin son vrai visage ! ».

Je retrouvais aussi l'envie de renouveler ma garde-robe. À chaque achat, je me demandais si cela plairait à Léna. J'en avais souvent la confirmation, car elle ne rechignait pas à me complimenter, ce qui avait pour effet d'augmenter mon niveau de satisfaction et de dépenses.

Je m'efforçais néanmoins de refouler mes penchants. Ne pas poser sur elle mon regard (ou seulement à la dérobee). Ne pas m'abaisser à lui montrer mon besoin d'elle. J'avais des victoires (la frôler, ne pas la

frôler), j'avais des défaites. Je devais de plus lutter contre la pénible insistance de Marie à vouloir nous inviter toutes les deux à dîner. La dépression me gagnait chaque fois que ma stratégie pour ignorer Léna fonctionnait à merveille. Ses absences me déchiraient. Je me blâmais, me serinais qu'elle se destinait à un autre. Cela ne me guérissait pas. Je me désolais de ne pas rencontrer de femme à même de supplanter Léna. Aucun espoir ne prenait vie sur les décombres de l'incendie dévastateur qu'elle avait causé.

Ainsi, Léna disposait tout entier de mon âme tourmentée et le vivait comme si ce n'était rien. Elle se satisfaisait de mon trouble et y faisait son trou. Elle m'oppressait et me coupait de mon oxygène. Je me souciais de légers malheurs, de courtes disparitions, pour qu'elle s'inquiète. Je feignais l'indifférence pour qu'elle prenne sa part de jalousie – ou du moins de questionnements. Je me rendais brutalement indisponible à ses propositions, ne trouvais plus le temps de répondre à ses mails.

Je naviguais constamment entre ces trois états – l'excitation, la stimulation, l'abattement – à un rythme de plus en plus vertigineux, puisque rien ne changeait (mais au fond que faisais-je pour que cela change ?). Ils finirent par se fondre dans un mélange âcre. À force de tourner à vide, je me délitais. Insidieusement, alors que je faisais mon possible pour dissimuler mes sentiments, j'en voulais à Léna de ne rien soupçonner. Même si elle se montrait extrêmement discrète avec James, elle était d'une trop insupportable insouciance. Je m'égarais.

J'aurais pu, un soir, lui avouer mon *problème*. Léna m'avait surprise au sortir de mes consultations. Je ne m'étais pas préparée et n'avais pas eu la présence d'esprit d'improviser.

— Ça va Sasha ? Tout marche comme tu veux en ce moment ?

— Oui, pourquoi ?

— Marie m'a appelée. Elle dit qu'elle n'arrête pas de nous inviter à dîner et que tu prétends sans cesse que je ne suis pas disponible...

— Ah... qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Je lui ai confirmé que je n'étais pas secrètement décédée.

— Très drôle ! C'est pourtant vrai : tu n'es pas disponible...

— Je crois quand même pouvoir me libérer pour un dîner de deux heures ! En plus, ça me ferait plaisir de les voir...

— Eh bien, vas-y quand ça t'arrange.

— Sans toi ? demanda-t-elle, interloquée.

— Pourquoi pas ? J'ai eu des nouvelles de mon avocate. L'adoption devrait être prononcée dans les prochains jours. On n'a vraiment plus aucune raison de faire semblant.

— D'accord... si c'est ce que tu as décidé... soit ! concéda-t-elle, hésitante. C'est toi qui me largues ?

— Si tu préfères, je te laisse le beau rôle...

— Quitter, ce n'est pas avoir le beau rôle !

Il me sembla discerner de l'irritation dans sa voix.

— Je peux te poser une question indiscrete ? ajouta-t-elle, retrouvant un ton neutre.

(Existait-il, dans un manuel de savoir-vivre, une indication sur une façon courtoise de répondre non à cette question ?)

— Vas-y...

— Tu as quelqu'un en ce moment ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Je te trouve parfois...

Je pense qu'elle voulait dire « bizarre » mais elle atténua son propos : « ailleurs ».

— Ah bon, j'étais ailleurs quand on a opéré le petit Samir ? dis-je, montant sur mes ergots.

La technique opératoire employée était une première pour cette pathologie et une prouesse sur un patient si jeune. Un article était en préparation pour une revue médicale.

— Non, bien sûr que non, il ne s'agit pas du tout de ça. Écoute, c'est compliqué, laisse tomber... Excuse-moi.

Elle tournait déjà les talons hauts quand je l'interpellai.

— Léna ? Pour ton information, je n'ai *absolument* personne dans ma vie.

Elle m'adressa en retour un pâle sourire, qui se voulait sans doute encourageant et que je pris pour de la pitié.

J'entendis la porte métallique gémir pitoyablement sous mon coup d'épaule. La soudaine touffeur d'un été précoce dilatait les gonds et prenait à la gorge des patients déjà ordinairement angoissés. Dans la même semaine, il m'avait fallu opérer en urgence deux quinquagénaires dont le test d'effort avait hâté l'infarctus. Une cigarette sur le toit-terrasse surchauffé (tout ce qu'en tant que praticienne je déconseillais) semblait sur l'instant le meilleur remède à ma lassitude. Comme sa silhouette projetait une ombre sinueuse sur les graviers, je devinai avant de l'apercevoir la présence inhabituelle d'Akem Masango dans mon refuge. Il ôta tranquillement ses écouteurs et me salua sans prononcer un mot. Je lui tendis nerveusement mon paquet.

— Merci. Je ne fume pas, dit-il de sa voix exagérément douce.

— Bravo. Vous avez des vices ?

— J'y travaille...

Le contre-pied m'arracha un sourire.

— Je ne vous vois plus le matin.

— J'ai demandé à passer à la blanchisserie, pour être de poste d'après-midi.

— Qu'est-ce que vous faites de vos matinées ?

— J'anime des cours d'alphabétisation pour des femmes de mon quartier.

— Vous donnez de votre temps... Vous m'avez tout l'air d'un gars bien, Akem !

Le ton était sarcastique, mais je le pensais sincèrement.

— Et vous, Docteur Beaupré, vous donnez quoi aux autres ?

— Moi ?

Je pris le temps de cheminer à rebours sur le parcours lisse de mon existence, sans rien y relever de spectaculaire. Même si je m'illusionnais peu sur mon compte, ce constat aride m'embarrassa. Mieux valait fermer le ban.

— Moi ? Je donne le change ! C'est une forme discrète de générosité.

— Ça ne vous réussit pas, asséna-t-il sans paraître stupéfait de son audace. Vous semblez éteinte.

— Eh bien, ça n'en a pas l'air, mais je fais un job usant !

— Vous avez toujours voulu être chirurgienne ? demanda-t-il, infléchissant habilement le cours de la discussion.

— Non, pas vraiment... J'ai pris cette direction parce que j'étais trop bonne à l'école pour faire autre chose. C'est en pratiquant que je suis devenue addict. Avant de me lancer dans des études de médecine, j'étais incapable de me projeter dans l'avenir. Quand on est adolescent, on s'imagine généralement qu'on mourra jeune ! On est souvent déçu...

— Pas toujours, non...

— Pardon Akem. C'était de l'humour noir...

— De l'humour blanc, plutôt.

Il avait ensuite repris son service et j'avais dégusté ma deuxième cigarette dans une solitude terne.

Le lendemain et les jours suivants, je retournai sur le toit-terrasse aux heures que j'avais repérées être celles des pauses d'Akem Masango. À chaque fois, durant les quelques minutes que nous passions côte-à-côte, la conversation se nouait facilement et, bien que secrète, j'étais disposée à lui livrer des pans de ma vie. Il avait cette faculté à faire cas de ses opinions sans filtre. En tout état de cause, j'étais décidée à ne me formaliser d'aucune maladresse de sa part car il se trouvait être le seul à pouvoir entendre le récit non édulcoré de mes tourments – contrairement à mes amis, avec lesquels je devais m'encombrer de faux-semblants. Auprès de Joséphine, il s'agissait de masquer mes sentiments stériles. Auprès de James, de dissimuler l'objet de mon fantasme. Auprès de Marie, de feindre d'être affligée de l'échec d'une

relation qui n'avait en réalité jamais commencé. Je réalisai que j'étais en train de consentir à ma première psychothérapie (rapide, moins chère et incontestablement expérimentale). J'étais loin du transfert, mais j'avais déjà suggéré à Akem de m'appeler par mon prénom – c'était la moindre des choses.

Au quatrième jour, il m'encouragea :

— Allez-y, racontez-moi !

— Quoi ?

— Vos désagréments amoureux.

Je levai un sourcil, amusée autant que soulagée.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'en ai ?

— Eh bien, vous ne cessez de soupirer. Vous semblez condamnée au bâcher, insista-t-il, narquois. Ça pourrait aussi être des problèmes de santé ou d'argent... Disons que la dernière hypothèse est la moins probable, même s'il arrive aux riches de vivre au-dessus de leurs moyens.

— Pourquoi éliminer les problèmes de santé ? demandai-je par goût du raisonnement. Parce que je suis médecin ?

— Non, je ne crois pas que les médecins soient particulièrement mieux soignés. En fait, j'ai l'impression qu'en dépit de tout vous êtes... heureuse de souffrir. Ça signe une maladie de l'âme, pas du corps. Donc, l'amour !

— Vous pouvez vous targuer d'une expertise dans ce domaine ?

— En tant qu'écrivain public, je revendique une certaine expérience des joies et des supplices amoureux. J'ai écrit des milliers de lettres enflammées à des femmes et à des hommes de tous âges !

Il avait l'air particulièrement enchanté de cette contribution à l'humanité.

— Et à titre personnel, vous avez connu des amours contrariées ?

— Rarement.

— C'est de la chance ou de la prétention ?

— Je considère que se morfondre est un luxe que je ne peux pas me permettre.

— C'est sans doute plus facile pour vous... dis-je, pour déprécier la leçon de vie qu'il m'infligeait.

— Vraiment ? À quel titre ?

— Plus on s'approche de la norme dominante, moins les obstacles sont nombreux. À votre avis, qui en est le plus proche : un *homme* noir hétéro ou une *femme* blanche homo ?

Il éclata d'un rire tapageur, qui tranchait avec l'onctuosité coutumière de sa voix.

— Je crois qu'on n'aura pas la même opinion sur ce sujet. Mais pour vous faire plaisir, je veux bien vous concéder le match nul !

— Certes, tout dépend des circonstances...

— Et quelles circonstances faut-il pour vous précipiter dans un état pareil ?

Je lui décrivis la situation, avec l'intensité que j'éprouvais : douloureuse et sans espoir. Akem afficha un regard buté et s'obstina à ne pas cerner le drame. J'en vins à regretter de m'être lancée dans cette stupide confession.

— Je ne comprends pas qu'elle ne vous aime pas, énonça-t-il finalement.

— Merci, c'est flatteur, mais...

— Je me suis mal exprimé. Je veux dire : je ne comprends pas ce qui vous fait dire qu'elle ne vous aime pas, puisque vous vous échinez à tout dissimuler.

— C'est un signe de sagesse que de renoncer à une entreprise inaccessible !

— Non, la sagesse, ce serait d'accepter *cela*. Mais vous ne renoncez pas franchement. C'est seulement que vous n'affrontez pas la situation. C'est du registre de la lâcheté...

— J'ai vraiment bien fait de me confier à vous !

— Ce que vous craignez, en vérité, c'est l'échec. Mais l'échec n'est pas la pire des choses.

— Vous parlez en connaisseur ?

— Ce n'est pas très aimable... Mais, oui, je peux reconnaître cela. Je n'ai pas autant d'ego que vous !

— Je n'ai pas d'ego, j'ai de l'amour-propre, ça n'a rien à voir !

— Instruisez-moi...

— Avoir de l'ego, c'est être convaincu de sa propre importance. Avoir de l'amour-propre, c'est tirer les conséquences de son insignifiance, professai-je. Léna avait le choix. Elle m'a préféré quelqu'un d'autre. Je m'incline devant ce fait. Je ne vais tout de même pas la persécuter !

— Le choix, elle l'aurait eu si vous aviez levé le petit doigt pour la séduire. Si c'est une femme exceptionnelle, elle vaut mieux que votre indifférence. Elle vaut au moins un peu de franchise.

— D'accord, j'ai tout faux, m'agaçai-je. Je suis lâche, égocentrée et je m'y prends comme un manche ! Par curiosité : vous feriez quoi à ma place ?

— Désolé, mais ma pause est finie. On se voit demain ? Si vous me suppliez, je vous le dirai.

Après cela, il me quitta, content de lui.

Le soir, j'avais décidé de passer par correction au Mass y mas. L'inauguration du restaurant, attendant à la Luna Loca, était l'occasion de revoir Victor et les proches de Max. J'étais fatiguée et n'avais pas eu, initialement, l'intention de m'y attarder. Seulement, en passant devant chez Léna, la moto, d'un rouge agressif, m'avait une fois de

plus sauté au visage. J'étais ravagée, alors la foule de mes congénères, leur énergie et leur appétit, progressivement, me réconfortèrent. Joséphine me prit en charge, m'offrant une visite du restaurant et me présentant des amis, des clients et des artistes. Nous naviguâmes, ensemble et séparément, une partie de la nuit, toujours un verre à la main, entre le bar et le restaurant où, au gré des affinités de l'instant, des groupes se formaient, se liquéfiaient et se reformaient plus loin. À force d'effort et avec son style, Joséphine avait mené à bien le projet de Max, fidèle à l'essentiel : l'endroit suscitait, chez des gens qui n'avaient rien à faire ensemble, un sentiment immédiat d'appartenance. Des toiles de graphistes ornaient les murs du restaurant. Je cherchai à mettre une option sur l'une d'elles, que je me représentais déjà dans mon bureau, mais elle avait été vendue dix minutes plus tôt. Je me consolai en me dirigeant vers la scène installée au sous-sol. De jeunes rockeuses – la plus âgée avait vingt-trois ans – offraient un concert sous les acclamations de leurs fans. Je remarquai chez la batteuse une grâce primitive qui m'enthousiasma. Finalement, elle devint ma principale distraction. « Elle pourrait être ta fille ! » devinai-je en lisant sur les lèvres boudeuses de Joséphine. Très occupée, elle trouvait tout de même le temps de me surveiller.

Au dernier rappel, ayant versé ma part d'applaudissements, j'allai consumer une cigarette à l'extérieur. Plus tard, mon regard accrocha celui de la jeune musicienne qui patientait au bar, confuse et affolée d'avoir fracassé un verre au sol. J'éprouvais généralement de la commisération pour cette forme de manque de maîtrise de soi qu'est la maladresse. La chirurgie impose la précision et l'économie des gestes – c'est quelque chose que j'avais enseigné très tôt à Hadrien, avec une exigence que Marie jugeait parfois excessive.

En l'abordant, je servis à la jeune femme les compliments d'usage. Elle sembla touchée, elle n'était pas encore blasée, ce qui me plut. Elle avait les cheveux longs, une mâchoire ample et une feinte assurance qui la retenait dans l'adolescence. Elle semblait ne pas avoir surmonté sa timidité depuis bien longtemps, mais comme je m'intéressai à son parcours, elle soutint volontiers la conversation. J'appris qu'elle jouait de la batterie depuis ses quatorze ans, après avoir débuté par le violon. Son groupe allait tourner tout l'été dans les bars de la côte atlantique et quelques festivals. Joséphine leur permettait de répéter au sous-sol du Mass y mas, où l'acoustique était parfaite. Elle finit par se présenter.

— Au fait, moi c'est Adèle !

— Sasha.

— J'aime bien. C'est russe ?

— Non, mes parents appréciaient Sacha Distel... Le prénom avait le mérite d'être mixte. Je ne te demande pas si tu connais, je ne tiens pas

à prendre un coup de vieux...

— Je connais. Je vous connais aussi d'ailleurs, vous avez opéré ma grand-mère il y a quatre ans.

— Tu peux me dire tu, lui offris-je. Et... ça s'était bien passé ?

— Oui, elle va très bien, merci. En fait, j'étais dans sa chambre, un jour où tu es venue la visiter. Tu m'avais trop impressionnée ! Après ça, j'allais la voir tout le temps... Genre, au lieu d'aller en cours ! Presque j'espérais qu'elle reste hospitalisée plus longtemps pour te revoir. Presque, hein ! Parce que je l'adore !

Elle souriait avec démesure et je remarquai enfin ses yeux verts. Lorsqu'elle cessait de parler, ses mains retrouvaient leur discipline et son corps un fragile équilibre. Le reste du temps sa nervosité entachait sa beauté. Elle disposait d'une quinzaine d'années devant elle pour apprendre et faire des ravages.

— Tu es nature !

— Ça ne te choque pas au moins que je te l'avoue ? Faut dire qu'à l'époque, ça me changeait des fantasmes sur ma prof de littérature !

— J'espère qu'elle ne s'appelait pas Marie Abadie...

— Si, justement ! Comment tu sais ?

— Je disais ça au hasard...

— Elle est goudou, c'est ça ? demanda-t-elle, excitée. Il y avait des rumeurs à la fac... Je t'invite backstage si tu me le dis ! Hé, franchement, quand on sera connus, tu pourras te taper la frime !

Adèle était irrésistible à tous points de vue et je trouvais que ça faisait une anecdote amusante à rapporter à Marie, aussi l'avais-je suivie dans la petite loge aménagée derrière la scène.

Trois heures plus tard, j'avais lié connaissance avec les quatre autres membres du groupe et leur cercle d'amis. J'étais instruite de leurs influences musicales, de leurs relations intimes croisées et de leur goût prononcé pour le champagne et les joints. Je pris congé vers deux heures et demie du matin, après une dernière danse – il me restait dans le meilleur des cas une paire d'heures de sommeil. Adèle voulut me raccompagner jusqu'à ma voiture. Je la sentis tentée par une expérience exotique et il me prit en retour des pensées subversives. Je m'imaginai lui faire tapageusement l'amour, debout, sous la porte cochère de l'immeuble de Léna. Intriguée par le raffut, qui sait si la belle n'épierait pas nos ébats par le visiophone ? Mais la giflle de son indifférence me couperait certainement dans mon élan. J'abandonnai Adèle aux filles de son âge. « Ne pense pas que je ne sais pas y faire... » me pria-t-elle. Je voulus acheter un disque du groupe, elle m'en offrit un second en pouffant quand je lui suggérai de le dédicacer à Marie. Mais c'est sur mon exemplaire qu'elle avait noté son numéro de téléphone. Je n'eus pas l'idée de m'en servir.

Le lendemain, je m'étais levée en retard et fatalement d'humeur exécrationnelle. Léna, en mal d'inspiration, avait choisi ce matin-là pour me proposer un footing. Je l'avais éconduite avec un plaisir mauvais. À plusieurs reprises, les jours suivants, elle avait renouvelé son invitation et j'avais réédité l'exploit de refuser (certaines fois sans même produire d'excuses). C'était sa punition. C'était ma victoire. « Bonjour, Sasha Beaupré, abstinente depuis trois jours ! ». Quand j'étais près de céder, je comptais le moment de retrouver Akem. Incontestablement, lui imposer le récit de mon martyre me servait d'exutoire.

— Vous êtes revenue ? J'espérais que vous m'en voudriez assez pour ne pas insister...

— Pas mon genre !

Il haussa les épaules, montrant qu'il n'en croyait rien.

— Vous allez bien ? susurra-t-il, délaissant avec naturel le registre provocateur.

— Génial. Je me suis fait draguer cette nuit par une fille vingt ans plus jeune que moi. Je peux au moins être rassurée sur mon sex-appeal...

Avec les écouteurs qui enserraient son cou, Akem Masango ressemblait à un patient de traumatologie. Il ne dit d'abord rien et fixa l'horizon. Je ne parvenais pas à savoir s'il était choqué.

— Alors, vous lui avez parlé ?

— À la fille d'hier soir ? Oui, quand même... Je ne mise pas tout sur mon physique !

— À votre collègue... précisa-t-il, me couvrant d'un regard affectueux qui me déconcerta.

— Je vous l'ai déjà dit, j'essaie de l'éviter. Je m'emploie à réinstaurer des rapports *professionnels*. Vous deviez me dire ce que vous feriez à ma place, lui rappelai-je en tirant frénétiquement sur ma cigarette.

— Ça vous intéresse vraiment ?

— Évidemment.

— Je lui dirais la vérité, je lui dirais que je ne m'en sors pas avec ça et je lui demanderais de m'aider.

— Excusez-moi, mais c'est complètement con !

— Pourquoi ?

— Parce que vous auriez toutes les chances de compromettre la relation professionnelle ! Or c'est *la* chose importante à préserver.

— C'est votre hypocrisie qui compromettra votre relation. Elle est intelligente, elle finira par comprendre qu'il y a un problème. Et si ce n'est pas vous qui lui dites, vous ne sauvez pas la situation.

— Il y a une autre solution : c'est que ça me passe. Voyez, la fille d'hier soir : elle aurait eu dix de plus...

— Telle que je vous vois, ce n'est prêt de passer.

— Alors il faudra la marabouter pour que ça lui vienne. Je ne

demande pas grand-chose ! Putain, j'aimerais juste qu'elle me désire un peu, me lamentai-je. Même si c'est moins que moi, je suis prête à m'en contenter...

— Ça, ça dépasse ma compétence. Mais vous êtes libre et responsable... Suivez votre instinct. La vie m'a appris une chose : la rétention assèche l'âme. Un jour j'ai fermement décidé de ne pas devenir un bout de bois sec et cassant. C'était un choix délibéré.

— Il faudra que vous me racontiez...

— Peut-être... quand il vous sera passé l'envie de ne parler que d'elle.

CHAPITRE 18

Léna m'avait sollicitée et j'avais cette fois volontiers répondu présente. Nino, un prématuré d'un kilo huit souffrait d'une TGV, une transposition des gros vaisseaux – la maladie bleue. Une opération à cœur ouvert était vitale dans les jours suivant la naissance. Sur des coronaires d'un millimètre de diamètre, l'intervention à quatre mains limiterait la durée de l'anesthésie et les risques de séquelles à long terme. Le principe de l'opération était en soi archi-simple : il s'agissait de prélever un morceau du péricarde pour reconstruire l'artère pulmonaire et, sous circulation extra corporelle, le cœur à l'arrêt, transférer les artères coronaires là où elles auraient normalement dû se trouver à l'origine. La complexité venait de l'extrême minutie des coups de bistouri et de la concentration nécessaire aux très nombreuses sutures dans un champ étrié. Dans la salle d'opération, le calme était souverain.

Nous relayer à bon escient avait fait gagner un temps précieux. Il s'était écoulé à pleine plus de trois heures lorsque le minuscule thorax avait pu être entièrement refermé. J'avais laissé Léna devant la salle de pause du bloc, où elle enchaînait avec une greffe hépatique, tandis que je pouvais profiter d'une heure de battement avant mes consultations.

J'étais partie courir, mais dès que la tension de l'opération s'était dissipée, Léna avait repris son empire sur moi. Un flux d'images et de sensations décousues mitraillaient mon cerveau à chaque foulée. Comment apprendre à *ne pas penser* à quelqu'un ? Pourtant, je jure que je luttais pied-à-pied pour la chasser de mon esprit. Je me menaçais, m'insultais à voix haute. Mais, à chaque instant, la raison cédait devant l'émotion, l'engouement supplantait la considération et je peinais à faire le tri entre la réalité et mon imagination. L'avais-je trouvée éblouissante tout à l'heure uniquement parce que j'étais amoureuse d'elle ? Se pouvait-il qu'elle soit une chirurgienne normalement douée que je parais de qualités illusoires par idolâtrie ? Aurais-je seulement eu le réflexe d'intervenir en cas de mauvaise décision de sa part ? Si je m'en étais ouverte à Marie, elle m'aurait dispensé sa passionnante leçon sur la cristallisation stendhalienne (façon édifiante de me river aux douleurs de mes illustres compagnons de malheur sans trouver plus d'issue aux miennes). Le fait est que je n'étais plus capable de faire la part des choses. Je ressentais combien cela me fragilisait. Je perdais le sens de mes intérêts, le goût de toute activité qui m'éloignait de Léna. Je négligeais mon sommeil, mon

alimentation, mon équilibre. J'allais être prochainement aux abois. Je laissais Léna devenir mon ennemi intime, par le seul désordre de mon esprit.

Voilà maintenant que je m'inquiétais pour elle, tant elle ne méritait pas de subir mes représailles ! Je me résolus à lui envoyer un texto et me contraignis à le faire sur le champ, pour ne pas m'autoriser à renoncer : « Hello, j'ai besoin de te parler, je t'invite à dîner. Tu es libre ce soir ? ».

Je reçus sa réponse une éternité (deux heures) plus tard. « Dommage, je suis prise. Demain ? ».

Je me préparai à accepter, structurant mentalement le récit de mon aveu et le décompte de mes excuses, quand James fit une apparition intempestive qui m'incita à différer ma réponse, avant de la supprimer rageusement.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je avec un peu d'agressivité, alors que j'avais manqué de le percuter au milieu du couloir, les yeux vissés à l'écran luminescent de mon téléphone.

— Je viens chercher Léna, elle m'accompagne chez un créateur de bijoux qu'elle adore. Tu imagines ? Je vais offrir ma première bague ! Et c'est moi qui l'ai dessinée !

— C'est pas un peu tôt pour les fiançailles ? grinçai-je en riposte à sa fougue adolescente.

Une part de l'explication du malheur existentiel tient au fait que le bonheur est asynchrone. Il est une douloureuse agression, une insolente injustice pour l'assoiffé qui, à quelques mètres, en est privé. Il ferait mieux d'être discret et d'avancer masqué. Évidemment, l'humanité civilisée s'honorerait à s'immuniser contre la convoitise mais le désir est trop puissant. Il mine chaque digue posée par la raison. Je m'admonestai de me réjouir pour James. Cependant le constat, cruel, était que sa chance m'ôtait la mienne alors je ne pus que feindre une générosité qui m'était étrangère.

— C'est cool pour toi...

Imposture.

« Demain, impossible. Rien d'urgent, on verra ça une autre fois », écrivis-je.

Imposture.

« Samedi ? » proposa en vain Léna quand que je l'imaginais tenter un rubis à ses doigts fins, le poser et s'émerveiller pour une émeraude.

Le samedi soir, pour oublier mes renoncements en série, j'avais eu besoin de me mêler à une foule obscure et féminine. À peine installée dans la voiture, j'avais reçu l'appel que j'attendais de mon avocate : l'adoption d'Hadrien avait été prononcée par le tribunal. Un coup de chance à la loterie de la justice. D'autres dossiers étaient refusés, dans

des circonstances pourtant similaires. Si cela avait dû être le cas, je me tenais prête à faire appel, à saisir la Cour européenne des droits de l'Homme, à devenir une passionaria. J'en avais les moyens et la détermination, pensai-je. Avant d'aller me noyer dans la fête, je décidai de passer à l'improviste chez Marie. Hadrien était chez un copain, c'est Pierre qui m'ouvrit, l'air surpris.

— Tiens, tu es venue finalement ! Où est Léna ?

— Pourquoi, je ne suis plus censée faire un pas sans elle ?

— T'es au courant au moins qu'elle vient dîner ?

— Non... Je... J'avais juste quelque chose à dire à Marie. Je peux entrer, j'en ai vraiment que pour cinq minutes ?

Marie était dans la cuisine, emmaillotée dans un tablier trop grand qui masquait partiellement sa robe kaki. Je ressentis une pointe de nostalgie en respirant les arômes épicés qu'exhalait le four. Elle se montra heureuse de me voir, puis inquiète. Je la vis me jauger.

— Tu as maigri, ma belle ! décréta-t-elle.

— Peut-être, je ne sais pas...

— Qu'est-ce qui se passe avec Léna ? Je n'arrive pas à comprendre si vous êtes toujours ensemble... Elle m'a dit qu'elle m'expliquerait. Je préférerais l'apprendre par toi.

— Écoute, c'est fini avec Léna, mais ce n'est pas le plus important. Je suis venue te demander le divorce. L'adoption d'Hadrien est prononcée !

Marie se précipita dans mes bras. Sa joie, élémentaire et explosive, provoqua l'apparition instantanée de son compagnon sur ses gardes.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est bon pour l'adoption ! J'ai chargé mon avocate de s'occuper des formalités du divorce, expliquai-je. D'ici deux mois, tout devrait être réglé. Vous pourrez vous marier à l'automne.

— Tu restes dîner ? m'offrit-il sobrement en retour.

— Non merci, c'est gentil, mais j'ai un rendez-vous.

Marie eut la patience d'attendre que Pierre s'en retourne dresser la table pour relancer son interrogatoire.

— Tu as quelqu'un d'autre ?

— Quelle importance ?

— C'est juste pour ne pas commettre d'impair avec Léna...

— Si tu ne sais rien, tu ne risques pas de faire une gaffe !

Mon épouse en sursis grimaça. Elle était curieuse et aurait aimé, quoiqu'elle s'en défendît, évaluer celles qui lui succédaient. De toute évidence, Léna méritait le tableau d'honneur.

— Dis-moi au moins si tu es heureuse ? demanda-t-elle, en arrimant ses deux mains à mon bras.

Marie avait toujours été tactile. C'était quelque chose qui la définissait intimement, comme son odeur, comme le grain de sa peau,

comme sa façon de tout répéter deux fois lorsqu'elle était nerveuse. Cela prenait tant de temps de connaître *vraiment* quelqu'un. Avoir à tout recommencer s'annonçait éreintant. Je comprenais pourquoi certains couples cédaient à la facilité de rester ensemble, même lorsque l'amour s'était étiolé. Entreprendre un si long voyage est aussi périlleux qu'incertain. Il y a des choses que l'on a la force de ne réaliser qu'une fois dans sa vie, parce qu'alors on n'en connaît pas le prix.

— Ne t'en fais pas pour moi, ça va.

Il avait suffi que je lui dise cela pour qu'elle me croie. Quand elle m'aimait, il lui en fallait plus pour la convaincre.

— Laisse-moi annoncer la nouvelle à Hadrien, d'accord ? ajoutai-je.

— Bien sûr ! Tu l'emmènes en vacances à Maurice ? enchaîna-t-elle, le sachant pertinemment.

— Oui, dans trois semaines.

Elle me raconta combien notre fils était impatient. Elle se remémora alors, comme d'un paradis perdu, nos vacances aux Maldives, sans paraître réaliser qu'elles marquaient l'épilogue de notre relation. Où peut-être était-ce pour cela qu'elle les évoquait avec nostalgie...

Simulant un impératif, je précipitai mon départ, soucieuse d'éviter celle qui m'obsédait. A peine le moteur démarré, j'aperçus dans le rétroviseur la voiture de Léna s'engouffrer dans la rue. Ce fut le choc dans le fond de ma poitrine qui me la signala. Je montai aussitôt le son de l'autoradio pour ensevelir sa silhouette sous la mélodie grisante de *Liberian girl*.

Au Mass y mas, comme la soirée débutait et que je n'avais rien mangé de la journée, Joséphine me proposa de m'aménager un coin de table pour dîner – le bouche-à-oreille avait fonctionné, le restaurant affichait complet. Alors que je me servais un verre de Lambrusco en attendant le plat du jour, elle vint me demander si je voyais un inconvénient à accueillir près de moi l'une de ses fidèles clientes, qui était seule et n'avait pas réservé. Je discernai derrière elle une femme grande, proche de la soixantaine, élégamment vêtue, qui aurait paru plus à son aise dans une soirée du Lion's. Je me souvenais l'avoir déjà aperçue, à quelques occasions, à la Luna Loca. Elle était alors accompagnée d'une femme de son âge, butch – si ma mémoire ne me faisait pas défaut. Elle avait dû être splendide dans sa jeunesse. Le temps passé ne lui avait pas tout arraché de sa beauté et avait même généreusement épargné son mystère.

— Merci de m'accueillir à votre table. J'apprends à sortir seule, mais je ne suis pas encore tout à fait au point...

Elle sourit, gênée. Au cours de la soirée, en termes pudiques, elle divulgua des bribes de son histoire. Laurence était issue d'une famille discrète de la haute bourgeoisie, dont la fortune ne laissait subsister que les pâles difficultés affectives – presque tout le reste trouvait une solution pratique et expéditive grâce à l'argent. Elle avait suivi des études de pharmacie, n'avait jamais exercé mais avait ferré par ce biais son futur époux : le major de sa promotion, destiné dès lors, en l'absence de mâle dans la fratrie, à diriger un jour le laboratoire de sa belle-famille. Elle avait fait un beau mariage, malgré le faible poids de ses propres choix. Elle avait un temps été heureuse et s'était convenablement acquittée de sa mission en engendrant deux fils et une fille, tous brillants. Un divorce houleux à la cinquantaine, sur fond de tromperie, parachevait le roman prévisible d'une existence stéréotypée dont le cours s'était brutalement enrayé quand, après quelques mois de célibat, elle était tombée amoureuse de sa nouvelle voisine. En réalité, l'étonnant n'était pas qu'elle éprouvât un amour homosexuel – elle pouvait se souvenir de violents élans platoniques pour des amies de son milieu, qui l'avaient laissée éperdue et mélancolique. C'était arrivé en pension et même bien plus tard, après son mariage, sans jamais être nommé (il y avait eu ces vacances au Maroc, un été équivoque). Non, l'étonnant n'était pas d'éprouver un amour si cuisant, mais de se laisser aller à le vivre ouvertement. Malgré l'échec de sa première relation féminine, elle était convaincue que, s'il y avait un chemin, c'était celui qui lui convenait. En tout cas, c'était comme cela qu'elle se voyait finir sa vie, à l'encontre de ses proches et malgré la certitude d'avoir aimé des hommes, jusque dans les méandres de leur intimité.

Elle me demanda, avec tact, si j'avais moi aussi connu ce long détour par la norme. J'avouai que non. Elle trouva qu'il n'y paraissait pas. (Pourquoi sembler hétérosexuelle demeurerait-il insidieusement un compliment ?)

Nous échangeâmes sur notre quête de l'âme sœur. Elle voulait une compagne, pour voyager et continuer d'explorer son identité. Elle m'avoua, pas tout à fait honteuse, que le besoin d'être désirée ne lui était pas passé – que l'amour et la sensualité ne se confondaient pas exactement et qu'il n'y avait bien que cette dernière qui repoussait la mort.

J'évoquai Marie que je n'avais pas su garder et Léna que je ne savais pas conquérir. Elles passaient la soirée ensemble et, si j'étais honnête, je brûlais de savoir ce qu'elles se racontaient. J'imaginai aisément qu'elles ne parlaient pas de moi – en présence de Pierre, c'eût été de mauvais goût. Mais lorsqu'on aime, on ne veut rien ignorer de l'autre, pas même ce qui blesse, alors je me torturais à multiplier les suppositions.

Nous évoquâmes enfin ces lieux clos où nous partions parfois en chasse, que je connaissais mieux qu'elle mais dont elle s'était fait une idée. S'y précipiter avec tant d'espoir et en revenir si souvent dépitée, plus mal encore, amère. Pourtant, à la fête suivante, y retourner obstinément, taraudée par l'angoisse têtue de rater La Femme de sa Vie qui ce soir précis, aurait décidé de faire son apparition...

Joséphine se joignit à nous pour le café.

— Vous en aviez, des choses à vous dire !

— Vous devriez ménager plus souvent des occasions comme celles-ci, suggéra Laurence, c'était une rencontre des plus agréables.

Elle m'offrit un sourire franc qui me fit baisser les yeux. Joséphine évoqua, avec une nostalgie feinte, le jeu du tapis qui, une quinzaine d'années plus tôt, facilitait les rapprochements et sa taillait un succès insensé auprès des filles – avant de tomber en désuétude.

— Je m'en souviens ! Une des rares fois où j'avais réussi à convaincre Marie de sortir dans le milieu, une fille a voulu m'inviter : cela m'a valu une crise d'anthologie !

Laurence, qui avait fait l'expérience de la mortification le soir de sa première gay pride en rit de bon cœur. Ce que je m'abstins de préciser, c'est que la jalousie inattendue de Marie m'avait submergée d'orgueil. À peine rentrées, j'avais tenu à lui témoigner ma reconnaissance, à genou, dans le salon de notre appartement d'alors. Dos au mur, elle avait relevé sa jupe et emprisonné mes doigts dans ses poings crispés, m'interdisant de m'administrer quelque apaisement. J'avais rendu un culte fervent à ses chairs blessées. Satisfaite sans être rassurée, elle m'avait ensuite laissée la supplier et n'avait consenti à soulager non pas ma conscience mais mon désir que d'une façon lente

et sophistiquée qui m'avait crucifiée. Malgré le point de fusion atteint ce soir-là dans nos ébats, je n'avais jamais été tentée par la suite d'activer artificiellement la corde de la jalousie pour faire vibrer notre couple. J'aimais trop Marie pour l'inquiéter.

Le repas achevé, nous nous dirigeâmes vers le bar, où affluaient beaucoup d'hommes et, pour ce qui m'intéressait, des filles, majoritairement trop jeunes, précédées d'autres, trop mûres. De ce fait, les rares femmes qui me convenaient m'apparaissaient prises d'assaut, prétentieusement inaccessibles. J'avais mis longtemps à comprendre l'intérêt du regard appuyé et je rechignais généralement à m'y adonner. Si aucune conversation ne se nouait avant que les baffles ne nous assourdissent, alors le plus souvent rien de vraiment concret ne se passait. J'étais cérébrale, j'avais besoin qu'il préexistât d'infimes affinités.

Laurence se laissa inviter par Mercedes, une ex du MLF, jamais fatiguée du combat politique ni de la générosité – elle était à l'origine de quelques coups d'éclats publics, drôles ou douteux, qu'on se racontait comme de hauts faits. Elle avait aussi initié d'inoubliables fêtes champêtres et des festivals de cinéma qui faisaient de la région un pôle d'attractivité communautaire. Le milieu lesbien local lui devait beaucoup de sa consistance. Elle avait le don d'aboyer sa tendresse aussi rudement qu'elle assénait ses convictions, mais chacune était habituée. Naturellement audacieuse, elle ne craignait pas de danser sans savoir, ce qui lui assurait un succès apparent bien supérieur au mien. J'encourageai Laurence, ne voulant pas la priver de cette expérience. Seule, rivée au comptoir, j'écoutai la musique en guettant les corps gagner en transe et se couvrir de sueur.

— Tu ne dances pas ?

— Si, comme tu vois... C'est une chorégraphie minimaliste, répondis-je à la voix qui s'adressait à moi sans la regarder.

— Je reconnais que c'est un peu stupide comme entrée en matière !

Mon humour pince-sans-rire suscitait parfois des réactions de défense agressives, ce qui éliminait d'office la prétendante. Si l'on ne se sentait pas capable de me tenir tête, mieux valait ne pas s'attarder. La femme qui m'abordait ne me fit pas l'impression d'être sûre d'elle, mais elle savait qu'elle ne jouait pas sa vie et plaçait les choses à leur juste proportion – être éconduite ne lui causerait pas des dommages irréparables. Elle était jolie, approximativement du même âge que moi. Je la voyais pour la première fois.

— J'avoue que je n'excelle pas dans la danse. Il faut des circonstances particulières pour que je m'y laisse aller.

— Comme ?

Comme d'avoir assez bu, d'être rassurée en amour – ou de ne n'être pas amoureuse du tout – autant de situations dénuées d'enjeu qui

autorisaient à lâcher prise. La sérénité de cette femme éveilla mon envie d'engager la conversation. Je commençai par lui offrir un verre pour m'excuser. Elle l'accepta de bonne grâce. Nous nous installâmes alors instinctivement dans une bulle sur laquelle la nuit, l'agitation, la fatigue n'eurent pas de prise. Caroline avait de l'esprit et beaucoup de second degré. Ses responsabilités commerciales lui imposaient de sillonner le pays. Elle était de passage dans la région. Son goût pour les femmes l'avait naturellement attirée à la Luna Loca. Elle était célibataire depuis huit mois – une histoire de deux ans qui n'avait pas résisté à ses fréquents déplacements.

Au petit matin, après avoir assisté médusées à un strip-tease improvisé par deux blondes éméchées, excitées par les vivats de l'assistance, j'osai demander à Caroline :

— Qu'est-ce que tu espères trouver dans un lieu comme celui-ci ?

— Sans doute quelqu'un comme toi... Enfin, *presque* comme toi, corrigea-t-elle.

— Pourquoi presque ?

— Eh bien tu es charmante, tu m'as l'air centrée – ce qui est plutôt rare – et tu es très drôle...

Elle effleura ma main, geste oscillant entre amitié et invite qui signifiait un regret.

— ... dommage que tu ne sois pas disponible.

— Aucun souci, je divorce bientôt !

— Je te parle de Léna.

Entendre prononcer ce prénom par une bouche inconnue me parut le sommet de l'incongruité, une sensation agréable et fautive – une anomalie rendue supportable parce que les nuits de fêtes effacent tout.

— Tu as usé de tous les subterfuges pour l'évoquer chaque fois qu'on parlait de toi. J'ai l'habitude d'écouter le client, je sais repérer un besoin.

— Il ne peut rien se passer avec Léna... évacuai-je.

— Mais tant qu'elle occupera ton cerveau, il y aura un panneau « défense d'entrer » pour toutes les suivantes.

— Pour arriver à la déloger, il faut bien que je rencontre quelqu'un d'autre !

(Un peu plus et je la suppliais...).

— Je plains la fille qui essuiera les plâtres. Pour surpasser un fantasme, il faut être sacrément à la hauteur !

— Tu m'as l'air vaillante... l'avais-je encouragée.

Ce n'était pas seulement de la provocation ou du désespoir, elle me plaisait.

— Je m'en vais mercredi, je ne reviendrai pas avant deux mois. À moins que tu aies envie d'emménager à Paris...

— Tu t'attaches à des détails... dis-je en riant jaune.

Laurence était partie depuis longtemps (pas seule apparemment) et Joséphine, descendue de son bureau, annonçait au micro la fin de la fête – il était sept heures du matin.

— Je t'invite à prendre le petit-déj ? Mon hôtel est juste à côté. Le buffet vaut le détour.

— C'est un bon début...

Elle m'asséna un petit coup dans les côtes, pour me punir de mon audace ou m'inviter à la discrétion – Joséphine arrivait droit sur moi.

— Je t'attends dehors, murmura-t-elle.

Caroline était décidément pleine de tact. L'habileté était une qualité que je survalorisais – certainement par déformation professionnelle.

— Tu as passé une bonne soirée ?

— Excellente, merci.

— Tu vas te coucher ?

— Oui, il est grand temps...

— Seule ?

— Joséphine...

— Excuse-moi, je ne peux pas m'en empêcher !

— Je ne sais pas ce qui te ferait le moins souffrir : que je te dise que je rentre accompagnée ou que je te laisse de l'espoir...

— À ton avis ? Tu es bien placée pour le savoir non ?

Je n'eus pour seule réponse à offrir qu'un baiser sur la joue, que Joséphine tenta mollement de détourner vers ses lèvres – sans insister.

Dehors, je fus assaillie par les rayons de soleil qui transperçaient des nuages argentés. C'était le premier test – celui de la lumière naturelle, qui réservait parfois de graves désillusions, d'autant qu'après quarante ans, on sort rarement indemne d'une nuit blanche. Je crois que Caroline eut la même pensée que moi, ce qui nous fit sourire. S'agissant d'elle en tout cas, je n'avais pas matière à déception. Elle me prit par le bras, comme une vieille amie de quelques heures. En passant devant chez Léna, je levai les yeux par réflexe. Ses volets étaient les seuls ouverts, un rideau blanc battu par un courant d'air faisait le gros dos à l'extérieur. La moto n'avait pas bougé. Ils s'installent tous les deux dans les habitudes, constatai-je amèrement. Je me représentai James et Léna dans une publicité pour une boisson à la chicorée, partageant un matin prometteur dans ce salon où elle avait soulagé mes épaules, un soir de peine. C'est sans doute parce que j'étais obnubilée par cette idée odieuse que je ne vis pas Léna avant qu'elle ne me salue nommément. Elle était plantée devant moi en tenue de sport. Une casquette et des lunettes de soleil dissimulaient son regard. L'effet de surprise me procura la sensation puérile d'être prise en faute.

— Ah, Léna ! Tu es matinale... bredouillai-je, me reprochant

instantanément l'inanité de mon propos. (Dire que Caroline m'avait trouvé jusque-là spirituelle !)

— Oui, j'ai moins d'occasion de faire du footing en semaine, je me rattrape comme je peux le week-end...

Je me demandai s'il y avait un sous-entendu dont je devrais tôt ou tard me justifier. Cela me mit plus mal à l'aise encore. Caroline, qui avait lâché mon bras en saisissant la situation, s'amusa à nous observer.

— Tu ne me présentes pas ton *amie* ? demanda Léna.

Prenant les devants, elle tendit une main engageante à Caroline.

— Léna Arsenault, je suis une proche collègue de Sasha.

— Caroline Diaz.

Si la manœuvre visait à satisfaire sa curiosité, Léna était contrée. Un silence éloquent s'installa, que je fus la seule à vouloir gâcher.

— Ton dîner chez Marie s'est bien passé ?

— Oui, c'était une excellente soirée. Dommage que tu n'aies pas voulu te joindre à nous. Enfin, j'imagine que tu étais bien trop occupée...

Derrière ses verres polarisés, il me semblait qu'elle jugeait Caroline, avec un soupçon d'insolence. Quand elle eut donné le sentiment d'avoir engrangé suffisamment d'informations, elle me dévisagea, indiqua qu'elle était attendue et nous souhaita un agréable dimanche.

Nous reprîmes notre marche en direction de l'hôtel. Le sourire narquois de Caroline m'intrigua.

— Alors... Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que c'est un très beau spécimen de femelle alpha. Je ne voudrais pas être celle qui se trouvera sur son chemin...

— Elle t'a intimidée ou quoi ?

— Non, elle a essayé mais il m'en faut plus.

— Tu exagères, non ?

— Elle a peut-être un mec, mais elle n'accepte pas pour autant que tu lui échappes...

Nous arrivâmes devant la porte-tambour dorée au détour de la rue suivante. Après cette rencontre accidentelle, je n'étais plus très sûre de devoir me trouver là, mais je me raccrochai à l'idée, répugnant plus que tout autre chose à la solitude. Une clientèle familiale chassait, en fin de semaine, les cadres supérieurs de cet établissement renommé. À cette heure, la salle du restaurant était encore quasi-déserte. La profusion de mets soigneusement disposés ouvrait l'appétit. J'optai pour un jus de grenade et des muffins à la myrtille. Caroline se contenta d'un café serré. Je devinai qu'elle surveillait sa ligne. Je profitai qu'elle se servit pour la contempler impunément. Malgré un teint mat et des cheveux noirs, elle avait les yeux étonnamment bleus. Il émanait de ses gestes mesurés une impression de fiabilité et de douceur qui me réconforta. Pourquoi avais-je besoin d'être consolée ?

Je me sentais humiliée par l'attitude subtilement méprisante de Léna. Elle prenait soin d'elle avant de rejoindre son compagnon, prochainement officiel, tandis que j'errai à la remorque d'une rencontre d'un soir. Je m'égarai dans les brumes nocturnes et égoïstes de la fête alors qu'elle savait, elle, entretenir ses amitiés. Elle creusait l'écart. Je n'étais plus à la hauteur. Il me fallait d'urgence obtenir que le matin rembourse les dettes de la nuit.

— C'est la première fois que je viens ici... C'est cosy.

— Le restaurant a décroché une étoile. À mon avis, il ne tardera pas à en obtenir une deuxième. Je te recommande d'y dîner avant que la liste d'attente ne s'allonge.

— Les chambres sont comment ?

— À l'avenant.

— J'aimerais bien visiter...

Je vis ses ongles vernis tambouriner nerveusement la nappe blanche, avant que Caroline ne se décide à lever vers moi un regard désolé.

— Tu veux dire que c'était *vraiment* une invitation à déguster des muffins ? déplorai-je.

— Une invitation à poursuivre une plaisante conversation aussi... Si j'avais eu l'intention de coucher avec toi, j'aurais été plus directe.

— C'est ce qui s'appelle prendre un râteau !

— Ne crois pas ça. Tu es très désirable... C'est juste que... je sens que ça pourrait compter plus pour moi que pour toi. Je n'ai pas envie de te servir de sparadrap. C'est une question d'équilibre. Ou de moment. Disons que si ça doit se faire, un jour ça se fera.

— De toute façon, je n'étais pas d'attaque, dis-je pour sauver la face. Je ne suis déjà pas vraiment en état de conduire. Tu crois qu'ils pourraient me louer une chambre pour la matinée ?

— L'hôtel est complet.

— C'est bien ma vaine. J'espère que je ne vais pas aller me mettre dans un fossé ! dis-je, saisissant grossièrement l'occasion.

Caroline éclata de rire.

— D'accord ! Mais on reste habillées.

— Juré !

Je m'étais reposée quelques heures auprès d'elle. J'avais aimé son parfum sucré. Elle m'avait distillé de la tendresse et aurait eu besoin d'en faire à peine plus pour que je perde le contrôle et commette un parjure. Je m'étais arrachée à son flanc en début d'après-midi. L'apaisement que j'avais gagné dans l'affaire ne céda que pas-à-pas du terrain. Il avait été finalement vaincu en tout début de soirée. J'avais retardé l'échéance en m'imposant de laborieuses longueurs de piscine. La morsure d'une crampe au mollet avait eu raison de ma résistance et je finis par téléphoner à Marie. Bien sûr, mon appel se voulait sans but

précis et je sus prendre quantité de détours. Cette méthode ne m'apprirent d'abord rien de pertinent au sujet de Léna hormis les élucubrations de Marie qui la trouvait affectée par notre récente séparation. Cela me fit, malgré moi, ricaner. Mon ex se méprit sur mon attitude, qu'elle jugea froide et inélégante (elle n'avait pourtant, compte tenu de notre passé, pas de quoi me blâmer. Estimant sans doute qu'il y avait prescription, elle n'en fit pas un obstacle). « Léna donne le change, mais je vois qu'elle n'est pas dans son assiette. Et ce n'est pas la rencontre inopinée de ce matin qui va arranger son moral ! ». Cette réplique me sidéra et Marie la regretta aussitôt. Elle aurait certainement gardé cette confiance pour elle si elle ne s'était pas sentie provoquée. Puisque j'étais à l'affût de renseignements, j'analysai ce que cela m'apprenait sur Léna. Premièrement, elle pouvait cancaner – cela me surprit et me déçut. Deuxièmement, elle était bien plus proche que je ne l'imaginais de Marie (je fis un effort pour réprimer la poussée de jalousie qui comprima mon thorax. Décidément, ces deux-là n'auraient bientôt plus du tout besoin de moi...). Ce n'est que tardivement que me vint à l'esprit une troisième hypothèse : me croire en couple avait réellement perturbé Léna au point qu'elle ait éprouvé le besoin de se confier. À partir de cela, je me mis à broder : était-il possible que notre comédie ne l'ait pas laissée de marbre – comme une empreinte modèle le sable et demeure malgré l'abrasion des vagues ? (Inflammation instantanée en bas du ventre). Ou était-elle simplement de cette catégorie d'homophobes à géométrie variable – de ceux qui aiment les repentis et compatissent aux créatures malheureuses, mais ne sauraient tolérer de les voir se hisser au niveau de bonheur qui leur est réservé ? Cependant, j'avais beau me révolter contre Léna pour me détacher d'elle, ce postulat la caricaturait sans lui ressembler en rien. Quant à la conjecture précédente, elle relevait de l'acharnement de mon subconscient à faire bouillonner, en dépit de tout, un magma d'émotions qui contrariait mon surmoi et me distinguait d'une machine. Ma raison s'y opposait, mais elle n'était pas de taille. J'aurais voulu rappeler Marie, cependant il était tard et je ne trouvai plus de prétexte. Sur un coup de tête contrôlé, j'adressai un SMS à Léna « Ça te dit un footing demain en fin de journée ? ». J'attendis la réponse jusqu'à minuit, en vain. J'eus le temps, avant de m'endormir, d'échafauder trois nouvelles suppositions. Elle baisait avec James / Elle me faisait la tête / Elle dormait et n'avait pas entendu le téléphone. Ce qui était certain, c'est que je n'avais pas besoin de cette charge mentale supplémentaire à la veille d'un triple pontage coronarien. Je me serais gîlée si cela avait pu me guérir.

CHAPITRE 19

Les contrariétés prolifèrent par capillarité, phénomène qui a tôt fait d'engorger l'espace infinitésimal par lequel vous les laissez s'introduire. Une brèche psychologique, une commodité qui vire sans y prendre garde au rituel offrent des passages. Sur des opérations lourdes, j'obtenais toujours que James soit mon infirmier instrumentiste. La force des habitudes, la facilité de communication, l'expérience commune accumulée lui conféraient l'anticipation propice à une parfaite coordination de nos gestes. De l'anticipation découlait la fluidité. Et la fluidité, c'était du temps gagné au bénéfice du patient. Certes, j'étais *déjà* d'une humeur maussade en arrivant à la clinique. Disons que ce n'était pas le jour indiqué pour interférer dans les plannings. C'est en croisant le regard d'Élise qui préparait le matériel face à l'infirmière circulante que je compris que la journée ne se déroulerait pas comme je l'avais décidé.

— Où est James ? demandai-je d'un ton dur à la panseuse affairée à me vêtir stérilement.

— Heu... C'est Élise qui le remplace.

— Ça je le vois bien ! Je vous demande où il est.

— Je ne sais pas, Docteur Beaupré, le planning a été mis à jour ce matin...

La jeune femme, fraîchement recrutée, était tétanisée et je n'en tirerai pas davantage. Malgré mon envie, je ne réitérai pas ma question en pénétrant dans la salle d'opération, privilégiant la bonne exécution de la check-list.

Le triple pontage ne s'était pas mal déroulé. Le patient était tiré d'affaires et j'avais pu rassurer la famille après cinq heures d'incertitudes. L'ambiance autour de la table en revanche avait été pesante. J'avais dû rabrouer Élise à plusieurs reprises, pour sa promptitude insuffisante. C'était une bonne professionnelle – mon collègue chirurgien digestif l'estimait et m'en avait dit, dernièrement encore, du bien. Cependant elle manquait d'expérience cardiovasculaire : j'avais capté à deux ou trois occasions une maigre hésitation de sa part. Sa fièvre m'avait inquiétée et donc agacée. Si les constantes du patient s'étaient dégradées, son manque d'assurance m'aurait fait perdre de précieuses secondes. Je le lui avais reproché sans ménagement. Je m'enorgueillissais pourtant de n'être pas de cette catégorie de chirurgien qui se comporte de façon tyrannique au bloc. J'étais pour cela appréciée et respectée des équipes. Je débrieferai plus tard avec elle. Il me fallait d'abord une explication avec Brigitte

Marques.

Je jetai ma casaque et filai à grandes enjambées en direction du bureau de la cadre. Comme souvent, elle était au téléphone mais, voyant mon visage fermé, elle écourta la discussion.

— L'opération s'est mal passée ? demanda-t-elle, avec une onde d'inquiétude dans la voix.

— Ça a failli, répliquai-je, délibérément de mauvaise foi. Qui a eu l'idée de planifier Élise sur un triple pontage sans me demander mon avis ?

— C'est moi, tu le sais bien. Et c'est moi qui en assume la responsabilité.

Ces joues s'étaient brutalement échauffées, seul signe perceptible de son émoi. Brigitte était la personne la plus tempérée qu'il m'eût été donné de côtoyer. Je ne l'avais jamais surprise à perdre son sang-froid. Elle avait pourtant essuyé plus d'affronts qu'on ne peut imaginer en supporter. L'indiscipline des uns, l'exigence des autres, l'insatisfaction généralisée. Avec cela, peu de remerciements lorsqu'elle arrangeait des solutions de main de maître. En conséquence, elle suscitait une admiration muette et unanime. À l'évidence, je ne saurais lui tenir rigueur de la situation bien longtemps. Je humais déjà l'odeur d'un autre bouc émissaire.

— Où était James ?

— On a eu une urgence pédiatrique cette nuit, il a fallu ouvrir le bloc. L'IBODE[1] d'astreinte s'est blessé en jardinant... Le docteur Arsenault a contacté directement James, qui a accepté de remplacer Marc au pied levé. Ils ont fini à six heures. J'ai appelé Élise, qui était en RTT, pour ne pas décaler ton opération de ce matin. Entre les congés et les absences maladie, le planning est un casse-tête...

— Et pourquoi ce n'est pas Élise qui a remplacé Marc cette nuit ?

— C'était une greffe hépatique. Le docteur Arsenault a jugé plus prudent de s'appuyer sur James. Il fallait réagir vite. Ça convenait, j'ai validé.

— Ce n'est pas à eux de décider dans leur coin ! Tu as suffisamment eu à souffrir de l'interventionnisme des chirurgiens dans le planning des IBODE. On a mis un terme à cette dérive ! Il y a des règles de remplacement en cascade. Là, c'est n'importe quoi !

— Je reconnais que ce n'était pas conforme. Mais sur le coup, ça m'a paru le mieux pour tout le monde. Je suis désolée que ça t'ait autant contrarié.

Ses excuses dérivèrent mon emportement vers Léna et James. J'étais rétive à dépendre de leur bon vouloir. De plus, leur manque de transparence et leurs petits arrangements m'excédaient. Ils voulaient travailler ensemble ? Grand bien leur fasse ! L'intense tension du bloc ne serait certainement pas profitable à leur relation.

— Cet évènement m'a fait prendre conscience d'une chose, enchaînai-je pensivement. Depuis le départ en retraite de Marie-Hélène, je ne peux plus compter que sur James pour les opérations cardiothoraciques d'envergure. Ça présente un risque. Je crois que ce qui s'est passé aujourd'hui est un mal pour un bien.

— Certainement, abonda Brigitte, soulagée et convaincue depuis longtemps de l'inconvénient des « couples » professionnels.

— Je dois travailler plus régulièrement avec d'autres IBODE. Il faut que je les forme à mes méthodes. Je voudrais commencer par Élise. J'ai un patient en attente de transplantation cardiaque. Elle devra être prête le jour J.

— Concrètement, ça veut dire...

— ...que tu planifies James avec d'autres chirurgiens autant que possible. Si j'ai vraiment besoin de lui, je te le dirai suffisamment à l'avance.

— Tes collègues vont être contents ! Lui moins, il adore la chir cardiaque...

— On ne fait pas toujours ce qu'on aime.

— Comme tu veux !

— Ah, tant que j'y suis : à mon retour de congés, j'aurais besoin que tu décales légèrement mon roulement de garde.

— Eh bien, on avait tout réorganisé dernièrement... fit-elle, désespérée.

— Je sais bien... mais j'ai de nouveaux impératifs.

J'étais satisfaite de la façon dont j'avais retourné la situation à mon avantage. Bien sûr, je regrettais déjà certaines conséquences professionnelles de ces deux décisions, mais si cela me permettait de retrouver le contrôle de ma vie, le sacrifice en valait la peine. Sur ce, j'enfilai un short, admirai mes jambes qui commençaient à cuivrer et m'élançai sur la piste caillouteuse. C'est au retour, après une heure d'une course éreintante, que je trouvai la réponse de Léna à mon SMS de la veille : « OK. On dit quelle heure ? ». Il y avait aussi un message vocal de Joséphine, qui s'excusait de sa maladresse. Elle tenait à notre amitié et s'engageait à faire des efforts. Il y avait de la gravité dans sa voix et une sincérité qui me serra le cœur. J'expédiai à la première un « Désolée, j'ai eu ton message trop tard » à peine poli et rappelai la seconde. Elle était fatiguée – le contrecoup de ses nouvelles responsabilités, le revers d'un succès qui échoue finalement à rassasier les âmes qui ont un jour souffert du manque. « Il te faut de vraies vacances » diagnostiquai-je. Joséphine était d'accord, mais n'avait rien prévu et préférerait encore travailler tout l'été que partir seule. Une suite m'attendait dans un très bel hôtel à Maurice. Il était dommage de laisser l'une des trois chambres inoccupée. Joséphine me fit le plaisir de ne pas tergiverser. J'étais certaine qu'elle s'entendrait avec

Hadrien. Une promesse de bon temps. Je cheminais sur la voie de la guérison !

Je n'avais pas vraiment réfléchi à la façon dont j'aborderai avec James ma décision de l'exclure de mon programme opératoire. Il était fautif et je n'ai pas le vice de l'autojustification. L'intérêt supérieur de mes patients était une raison qui supplantait toutes les autres considérations. Il est regrettable que James ne l'ait pas accepté. La discussion, un soir, s'était rapidement envenimée. Il refusa de comprendre et voulut me faire changer d'avis. Je tins bon par principe et par nécessité. Il en conçut un profond sentiment d'injustice, moi d'exaspération. Pour hâter le terme de la discussion, je fis le procès lapidaire de son récent et inexplicable manque de fiabilité (il était arrivé une fois en retard, en dix ans). J'avais besoin de collaborateurs sur qui *vraiment* compter. Cela le rendit muet d'incrédulité et précipita des larmes à ses yeux. Gênée, je ne pouvais m'excuser sans me désavouer. C'est ainsi qu'en mêlant travail et vie privée, on perd un ami et un collègue précieux. Il existait d'autres bons infirmiers, je n'avais pas tant d'amis que cela. Ce fut ma première punition d'aimer à mauvais escient. Le travail de sape commençait et comme j'étais à la manœuvre, j'avais tout à craindre de mon efficacité.

Quoiqu'elle se défendît d'être en service commandé, je reçus dès le lendemain la visite de Léna. L'occasion de me retrouver seule en sa présence ne s'était pas produite depuis un moment et cette seule perspective bouscula l'équilibre de mes vaisseaux, de mes muscles et de mes pores. Léna ne portait pas sa blouse, ce qui me contraignit à supporter la courbe ondoyante de ses hanches, captives d'une jupe sombre. Mon regard s'en détacha pour mieux trébucher sur le décolleté qu'autorisait l'échancrure de sa fine chemise de soie crème. Elle était d'une grâce révoltante. D'une fascination qui ne tolérait aucun autre culte. Un chant des sirènes auquel il convenait de céder tout à fait ou de résister pied à pied. La demi-mesure, une offense. J'avais la gorge sèche mais m'interdis de saisir la bouteille d'eau à portée, pour contrer ma main qui tremblait stupidement. Sa beauté, c'était la politique de la terre brûlée. Un attentat au règne de la sérénité. Une œuvre d'art grandit le spectateur. Elle me diminuait.

— Ça va ?

Elle faisait l'innocente.

— Tu viens intercéder pour James ? attaquai-je.

Je saisis un crayon et le plaçai à un centimètre très exactement du rebord du sous-main en cuir. Aucune vibration à déplorer. J'avais récupéré la maîtrise de mes gestes. Il suffisait simplement de ne pas subir.

— Heu... oui, enfin non. Pas exactement. Je peux entrer ?

Je fis un geste en direction du fauteuil. Elle s'y installa et croisa ses jambes nues. Je m'attardai sur un petit impact clair, d'un relief presque effacé, au sommet de son genou gauche. Les stigmates d'une enfance aventureuse. J'avais le même sur le genou droit – une croûte que je n'avais pu m'empêcher d'arracher et dont la cicatrice m'avait poursuivie.

— Je me sens responsable. J'ai *sans doute* pris une initiative malvenue.

Elle semblait au contraire n'avoir aucun doute sur le bien-fondé de sa décision.

— Loin de moi l'idée de remettre en cause ton choix... (Elle était habile). Mais James vit tout cela comme une punition.

— Il faut qu'il grandisse !

— Bien, si c'est que tu veux...

Je me demandai ce que cachait son brutal manque de combativité. Elle resta là assise, à m'observer. Il était peu probable que Brigitte l'ait déjà informée de l'*autre* changement de planning, mais je me préparai à l'éventualité. Elle changea pourtant de sujet.

— Bientôt les vacances ?

— Oui, il me tarde...

— Dommage que tu n'aies plus besoin de moi pour jouer les fausses belles-mères, énonça-t-elle sur un ton doux-amer. J'aurais beaucoup aimé le sable blanc et les cocotiers !

Elle eut un rire un peu forcé. Je voulus creuser davantage la distance.

— Je t'ai trouvé une remplaçante qui sera plus... *naturelle* dans ce rôle.

— Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre...

— Ça ne t'ennuie pas ?

— Bien sûr que non, je comprends... Je... J'avais envie de t'inviter à dîner à la maison, hésita-t-elle. Mais j' imagine qu'entre une chose et une autre, tu n'as pas trop le temps en ce moment ?

— Plutôt à la rentrée, si tu veux bien, repoussai-je.

À la rentrée, c'est-à-dire de l'autre côté de l'été. Une saison où (il le fallait) je parviendrai à partager un dîner sans arrière-pensée avec une collègue, une amie (un triomphe sur mon désordre), plutôt qu'avec la femme dont j'étais vainement amoureuse. Il n'était pas encore temps, car elle quitta la pièce et aussitôt elle me manqua, comme si l'oxygène autour de nous l'accompagnait exclusivement. Et je l'aimais encore plus de si mal la traiter, d'user de féroces ambiguïtés, de feindre de l'ignorer quand je n'avais conscience que d'elle. J'éprouvai maintenant le besoin irraisonné de la consoler de mon indignité. J'espérai un miracle – que ce séjour dans les îles me guérirait définitivement de Léna. On attend trop du dépaysement. Je n'avais pas assez prié, ou

j'aimais trop ma maladie, pour être distinguée d'un tel prodige.

Je retrouvai Joséphine dans le hall de l'aéroport, au point de rencontre convenu. Elle était enjouée, bien qu'elle n'eut guère son compte de sommeil (elle avait assuré la fermeture de la Luna Loca à l'aube – une soirée mémorable). Je fis les présentations (Hadrien n'avait formulé aucun commentaire quand je lui avais annoncé, quelques jours plus tôt, la présence de mon invitée. Il se comporta à l'avenant, réservé et souriant). Après avoir patienté au comptoir d'enregistrement, nous étions encore suffisamment en avance pour nous accorder une pause-café au pied des vitres panoramiques qui révélaient aux curieux et aux impatients le fuselage rouge et blanc de l'Airbus d'Air Mauritius, en contrebas. Mon fils musarda à la librairie, déterminé à étoffer sa collection de mangas. « M'man, tu me les prends, j'ai plus de place dans mon sac ? ». Joséphine se dévoua et négligea bientôt le Lonely planet au profit des BD nippones. Puis Hadrien et elle entamèrent une discussion à laquelle je ne compris strictement rien, ce qui me reposa.

L'habitude des nuits de garde avait forgé ma faculté à m'assoupir dans presque n'importe quel environnement. Aussi les moteurs avaient-ils à peine amorcé leur ronflement que je me sentis emportée par un demi-sommeil. J'y avais cédé avec gratitude, le temps de vol dépassait onze heures. Les consignes de sécurité achevées, je dormais profondément.

Quelques turbulences au-dessus de la corne de l'Afrique disloquèrent mes rêves. Léna riait, imposait sa douceur et je l'acceptais sans broncher. Elle m'appelait « ma belle », elle disait « sable blanc et cocotiers, c'est tout ce qu'il nous fallait ! ». Puis, sans raison, l'horizon s'obscurcit, l'océan se cabra et elle fut en perdition. Loin du rivage, bien au-delà des brisants, il subsistait un court espoir. Il lui eut suffi de se mettre à nue pour me sauver. Mélange confus de la détresse de Paul et de la destinée de Virginie. Je me réveillai au moment de me noyer, le regard de Joséphine posé sur moi. Il me revint à l'esprit cette phrase du roman, comme un mantra : « On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin ».

— Tu ne te reposes pas ? demandai-je, méfiante, comme si mon amie pouvait lire dans mes pensées.

— Je suis un peu nerveuse en avion. Ça me rassure de regarder les passagers dormir...

— Où est passé Hadrien ?

— C'est un malin ! Il s'est fait inviter dans le cockpit.

Mon fils reparut pour dîner, émerveillé et volubile, insistant pour nous répéter tout ce qu'il avait appris du commandant de bord, de crainte assurément de l'oublier. Il avait au passage charmé deux

hôtesses de l'air, qui le couvraient d'attentions à la moindre occasion. « Je suis jalouse » pouffa Joséphine. Trop excité pour dormir, il finit par se rabattre sur un jeu vidéo lorsque l'avion fut gagné par la pénombre, un piètre silence et un certain laisser-aller dans la cabine. Journaux dépliés, débris alimentaires et vêtements tapissaient le sol, résidus modernes des voyages aux longs cours comme l'étaient autrefois la sueur et la poussière des chemins. La promiscuité invite à la méditation – on se penche sur soi pour ne plus subir l'autre. Je me coulai donc éveillée dans mon rêve de tout à l'heure, qui m'avait d'abord inspiré un bien-être cotonneux. Je désirais Léna et je l'aimais éperdument (chaque jour, je pouvais dresser la liste de ce qui m'avait subjugué chez elle). C'était un sentiment, comme une balle durcie, qui claque sèchement et blesse à chaque rebond le joueur solitaire. Un sentiment qui ne tolère qu'une parfaite réciprocité. C'est pourquoi son amitié, signe de mon échec, ne me comblait pas : elle était maculée d'une ombre – je ne pouvais souffrir de partager Léna. Joséphine avait quant à elle accepté sans réserve cette escapade « strictement amicale ». Était-il possible qu'elle se soit résignée ? Si tel était le cas, je l'enviais. J'étais certainement d'une nature plus obsessionnelle – de celle qui façonne les âmes refoulées et les épouses indéfectiblement fidèles.

L'Airbus aborda la piste de l'aéroport Sir Seewoosagur Ramgoolam en pleine nuit, de sorte que le lagon resta pour quelques heures encore un mystère. Dans le hall fraîchement rénové, le tapis à bagages délivrait sa cargaison avec une lenteur extravagante – beaucoup de voyageurs, éreintés, semblaient retenir leur souffle à l'idée que leur valise ait pu choisir de suivre, finalement, une autre destination. Un chauffeur, employé de l'hôtel, se signala par un écriteau « Family Beaupré » qui amusa Joséphine. Il était affable, polyglotte et curieux, comme le sont beaucoup de Mauriciens. Il voulut savoir d'où nous venions et sembla connaître assez précisément la région. Nous eûmes ensuite le sentiment de vivre notre première aventure exotique périlleuse (impression liée à l'usage singulier de l'accélérateur et du klaxon, amplifiée par la conduite à gauche). La traversée de l'île, du sud au nord, s'effectua sur des routes étroites, cernées de champs de cannes. Des palmiers solitaires, couronnés d'une lune horizontale, troublaient à l'occasion cette étendue monotone. Dans une guérite à l'entrée, un gardien en uniforme filtrait les entrées du complexe touristique. Sur un mot du chauffeur, il nous salua en anglais et activa la barrière.

L'hôtel *resort* usait avec raffinement des recettes du charme colonial. Il dispensait à une clientèle internationale exigeante le supplément de standing auquel elle aspirait – à commencer par son luxe et son calme

(la florissante offre de massages pourvoyant aux besoins élémentaires de volupté). Nous prîmes possession de la suite dans laquelle nos bagages nous avaient précédés, le temps d'établir nos cartes d'accès. Le confort soyeux, l'équipement dernier cri et l'accès direct à la plage achevèrent de produire leur effet au point que même Hadrien, qui n'avait aucune notion du prix, en fut impressionné. Joséphine marqua son contentement par une caresse sur mon épaule et une remarque de bon sens : « le piège, c'est qu'on ne va plus vouloir bouger d'ici ! ». Je comptais toutefois sur l'énergie de mon fils pour déjouer mes projets d'oisiveté. Renonçant à l'attrait des lits immenses, nous partîmes assister au spectacle du lever du jour sur le lagon, les pieds enfoncés dans le sable tiède. Nos cocktails de bienvenue nous servirent à porter un toast à nos vacances et à la succession invraisemblable de bleus scintillants qui se diluaient, sous nos regards, en nuances versatiles. À la faveur d'une trainée nuageuse, il en fallut un pour singer les yeux de Léna.

Hadrien n'entendait pas rater sa première leçon de plongée, en milieu de matinée. Nous en profitâmes pour nous effondrer sur des transats et déguster de petits ananas soigneusement taillés. L'air et l'océan étaient d'une température indistincte – une chaleur imparfaite d'hiver austral – de sorte qu'il n'était pas nécessaire de se baigner pour se rafraîchir. Joséphine s'y résolut tout de même. J'observai de loin son crawl cadencé. Je sentais pour ma part mes nerfs se flétrir. L'absence d'impératif me vidait de ma substance, comme s'il existait un lien nourricier entre le stress et ma volonté et que, le premier disparaissant, je n'étais plus apte à entreprendre quoi que ce soit pour moi-même. Je m'abandonnai à cet état de torpeur, où il ne subsistait aucun adversaire à défier. Puis la lumière variait imperceptiblement et une beauté inédite me surprenait – l'affleurement d'une roche volcanique, le reflet doré d'une barque, la nacre opulente d'un bénitier. S'extasier sans partage avec qui l'on désire est une désolation. Une cruauté réservée à un public de privilégiés. La nature se fatiguait vraiment pour rien (une prostituée à la parade qui ne ferait pas un client avec le sou en poche...). Je sentis le manque édifier sournoisement sa prison épaisse. Des fourmillements proliféraient dans mes paumes. Ils finiraient par me tétaniser pour me punir de ne pas savoir pleurer. En réaction, je me précipitai à l'eau, les poumons irradiés, nageant comme une forcenée en direction de Joséphine pour conjurer l'angoisse.

Ses muscles saillants luisaient au-dessus de la ligne de flottaison. Sur le dos, bougeant à peine, comme un navire au mouillage dans une mer d'huile, Joséphine se délectait des rayons de midi.

— Si on m'avait dit il y a un mois que je me dorerais la pilule à

Maurice !

— Tu vas t'y plaire ?

— Évidemment ! De quoi rêver de plus ?

— De rien, en effet... constatai-je sombrement.

Rivée à elle, je parvenais à capter ses bienfaits. Joséphine débordait d'envies – visiter le jardin de Pamplémousses, accoster sur l'île aux cerfs, danser le séga, partir à l'affût du meilleur rhum de l'île... Il me suffisait de contrefaire son enthousiasme et de me laisser porter.

Au restaurant, elle broda pour Hadrien des histoires d'épaves et de trésors dont, en apprenti-plongeur, il se délectait. Et comme elle connaissait le monde du service, ingrat sous toutes les latitudes, elle sut s'attirer les bonnes grâces du personnel, qui nous abreuva de conseils et de sourires entendus. Pourquoi le bonheur n'est-il pas contagieux, alors que le malheur l'est si redoutablement ? Parfois, durant quelques secondes insistantes, Joséphine me devisageait – laissant deviner qu'elle n'était pas dupe de mon état – mais en présence de mon fils, elle veilla toujours à rester légère.

Après quelques jours, Hadrien s'était constitué un réseau de connaissances suffisamment étoffé pour le dispenser de passer la majeure partie de ses journées avec nous. J'avais obtenu que nous dînions toujours ensemble – pour le déjeuner, c'était peine perdue. Il s'intéressait toutefois, chaque soir, à notre programme du lendemain et, s'il était alléchant, choisissait de nous accompagner. Il aimait le sport et la nature mais préférait les filles aux temples et aux demeures coloniales. Désormais écarlate (il avait malheureusement hérité de la peau de Marie), il compensait ce manque d'attrait par de l'intrépidité dans les jeux de plage et quelques tours de *close-up* qu'il répétait inlassablement depuis que Joséphine lui en avait révélé les secrets. « Être habile de ses mains, crois-moi, c'est encore la meilleure façon d'attirer une fille ! » lui professa-t-elle finement. « C'est malin ! » maugréai-je, en commandant un troisième ti punch. « En plus, c'est faux ! Sans quoi, je ne serais pas célibataire... ». Elle me jeta en retour un regard furtif et sans compassion.

— Quoi, c'est pas vrai ?

— Si, pour ce que j'ai pu en juger... Hé, ça te dirait un bain de minuit ?

Il n'était pas si tard mais la nuit mauricienne était précocée. Je l'aurais défendu à Hadrien (il préférait de toute façon la piscine, bien éclairée et d'une plaisante fréquentation) mais s'agissant de moi, j'éprouvai à nouveau le goût malsain du risque (certes, modéré...). Une disparition inexpiquée inquiéterait jusqu'en France – la seule façon d'atteindre Léna. Même un simple accident, sans gravité mais spectaculaire, lui causerait du remords. (Voilà que je développais un

syndrome de Münchhausen !). Mais après avoir nagé sur une centaine de mètres, frappée par le silence et une oppressante opacité, ma détermination à provoquer ma perte s'amenuisa. Quand Joséphine s'amusa à ne plus me répondre, je me trouvai brusquement désorientée, ce qui me mit en colère.

— Hé, je suis là, souffla-t-elle, en me saisissant doucement la main. Tu as eu peur ?

— Bien sûr que non, mentis-je.

Et de fait, ayant retrouvé mes esprits, je discernerai les lueurs dansantes du complexe hôtelier, à peine masquées par la silhouette gracile des filaos.

Le lendemain matin, à l'initiative de Joséphine, nous nous étions rendues en taxi au village de Pamplémousses. Notre guide officiel, un imposant Tamoul au teint bistre, nous avait prodigué durant deux heures, sans lassitude, sa science de la botanique et des fines plaisanteries. À mi-parcours, il jubila en désignant aux jeunes mariés une espèce de court palmier dont les feuilles, réunies par deux à leurs extrémités, formaient un cœur au sein duquel il était prétendument original de se faire photographier. À mon grand regret, mêmes les vieux couples n'y avaient pas résisté et le groupe s'y était attardé dix longues minutes. La visite, qui donnait le tournis par la profusion d'espèces (compte tenu de mon état, j'avais apprécié plus que tout l'*arbre qui saigne*), s'achevait par l'enclos des tortues. Chacun était libre de vaquer ensuite au hasard des allées – le jardin était un lieu de promenade quotidien pour les Mauriciens. J'y cheminai à rebours, débordant régulièrement touristes et femmes en sari – je peinais vraiment à changer de rythme et de perspective. Joséphine manigançait pour me ralentir, m'invitant ici à respirer l'essence d'une écorce, digressant là sur les propriétés d'une herbe médicinale. Elle parvenait, momentanément, à vaincre ma dissipation et – quand un arbre ancestral ne me rappelait pas Séville – je me prenais au jeu.

Passées les grilles du parc, mon amie me guida vers la modeste église en pierre granitique, qui était une gloire littéraire et la plus ancienne de l'île. Dans le cimetière adjacent, elle me défia de trouver la tombe d'une muse de Baudelaire. Cela me prit moins de deux minutes. Le monument, d'un marbre immaculé, attirait l'attention en contraste de la terre battue couleur de brique. De plus, il était érigé à proximité de l'entrée. J'insistai pour me faire lire la notice du Routard au sujet de la belle naufragée, afin ne pas priver Joséphine de tous ses effets.

Nous avons ensuite acheté, auprès d'un marchand ambulant, de délicieux *dholl puris* aux légumes et aux piments verts qui avaient électrisé nos papilles. « La vache ! Il faut que Li-Ann apprenne à cuisiner ça ! ».

La chaleur avait finalement vaincu notre résistance et nous avons regagné l'hôtel serrées sur les fauteuils rustiques d'un bus brinquebalant. Joséphine voulut parfaire son bronzage, je préférai me retirer dans ma chambre. Le sommeil, qui me prit presque aussitôt, ne me gratifia pas du même rêve étrange que durant le vol. J'aurais aimé renouer avec sa douce sensation, mais il était possible qu'elle ne soit due qu'à l'altitude. Finalement réveillée tout à fait et n'y tenant plus, je trouvai dans la chambre d'Hadrien la tablette mise à notre disposition et me connectai à ma messagerie professionnelle. Elle était encombrée de courriels par dizaines, mais aucun en provenance de Léna. Nous avons une seule semaine de congés en commun, elle n'était pas encore partie. Je tentai ma boîte personnelle, sans plus de succès. Il y avait simplement un message de Marie, dont j'étais en copie, qui commentait une photo sous-marine envoyée par Hadrien (lui, le pouce levé dans une eau turquoise, à côté d'une anémone de mer). « Mon chéri, tu es vraiment le plus beau ! Amuse-toi bien. PS : Pierre aussi t'embrasse ». Elle ne demandait pas de mes nouvelles, alors en donner de Léna...

Avant de me déconnecter, une fenêtre automatique s'afficha sur l'écran. « Aujourd'hui : Anniversaire de James ». Ce rappel me laissa pensive. Je ne voulais pas me fâcher définitivement avec lui et il était évident que c'était à moi de faire le premier pas. De plus, il n'avait pas complètement mérité ma colère. Même si je ne reviendrai pas sur ma décision, je savais que la raison profonde de ma rudesse lui était étrangère. J'en étais consciente, pourtant j'avais persévéré – parce que la passion n'anesthésie pas l'esprit critique, elle stérilise simplement la volonté d'agir raisonnablement.

Je pris mon téléphone et pesai longuement le SMS que je voulais lui adresser. « James, je pense à toi depuis Maurice. Très bon anniversaire ! Tu es et tu resteras toujours mon meilleur ami. Je voudrais ne pas t'avoir blessé. Sasha ». À la relecture, je jugeai mon

message distant et dénué de générosité. Tout ce que j'étais et contre quoi je luttai mollement. « PS : Je te souhaite d'être heureux avec L. ». Cette phrase m'avait coûté, mais que je le veuille ou non, elle signait la première étape vers ma rédemption. Provisoirement apaisée, je partis à la recherche d'Hadrien et Joséphine.

À côté du bar à cocktails, dans un décor de rhumerie artisanale (un alambic du XIX^{ème} siècle, aux cuivres âprement astiqués, languissait dans un coin), je les retrouvai tous les deux, concentrés autour d'une table de billard au drap caramel. Joséphine réussissait de très jolis coups, qu'Hadrien tentait de reproduire avec moins d'agilité. Elle posait alors sa canne, glissait derrière lui, corrigeait minutieusement sa position et lui soufflait des conseils. Il réessayait (raté, mais c'était mieux) et elle l'encourageait d'un sourire prometteur. Je les observai sans me manifester. Ce teint hâlé, qu'en oiseau de nuit elle affichait rarement, donnait à Joséphine une allure racée. Elle était patiente avec mon fils, attentives aux gens, rassurante. Je l'avais mal jugée au départ. Je me pris à spéculer sur ce que pouvait être la vie avec elle. Elle était solide et entreprenante. Son goût pour l'action devait contrarier la routine. Elle était franche et sans calcul, ce qui évacuait les faux-semblants. Il y avait sûrement des périples en moto, des nuits au chaud dans une yourte, des soirées entre amies sans autre prétention que de s'amuser. Elle ne cherchait pas à susciter l'admiration, elle n'intimidait pas avec un *truc* à elle (la familiarité du grec et du latin, le mysticisme du voyage, l'aisance à sauver des vies, une conversation cynique mais spirituelle). Elle était aussi d'une sensualité hors norme au lit. À ce souvenir, mon ventre éprouva une contraction. Tomber amoureuse d'elle serait une bénédiction. Qui pouvait affirmer qu'à force de le vouloir, cela n'arriverait pas ? Il n'y a pas que les coups de foudre, il y a aussi les courants continus. Le rythme prévisible des marées emporte plus du continent que les vagues scélérates. M'apercevant, Joséphine m'invita à la rejoindre d'un signe de la main. Une adresse amicale qui interrompit mes fantasmes. Je me fis de moi l'idée d'un joueur qui tente de se refaire et court à sa ruine. Mieux valait chercher l'affection ailleurs – j'espérai pouvoir me le permettre. Ce faisant, comme tous les impénitents, je préjugais de mes forces et méconnaîtrai mes saines résolutions.

J'attendis la réponse de James jusqu'au lendemain matin. Je me souvins qu'il avait le projet partir en Écosse, retrouver des cousins maternels. Le message qu'il s'était finalement décidé à m'adresser était sobre et sensible. « Merci Sasha ! Ça m'a fait du bien de te lire. Je me fais du souci pour toi. J'espère que tu rencontreras bientôt celle qui te rendra heureuse. Bises. J. ». À part cela, nous avions passé une journée mémorable à caboter sur le lagon. Le ciel, souvent maculé, était cette

fois limpide et la lumière, que plus rien ne distrayait, placardait sur l'immensité ses azurs poétiques – phosphorescents aux abords de Grand Baie, opalins entre Mahébourg et l'île aux aigrettes. Le skipper, un créole discret qui s'appelait Mackay (Philippe ou Patrick ? Joséphine et moi n'étions pas d'accord, aussi avions-nous opté pour Capitaine), nous emmena pique-niquer sur un îlot désert. Il aménagea un feu sur la plage et y fit cuire des cuisses de poulet marinées dans des feuilles de bananier. Tandis qu'il débballait un monceau de victuailles (est-ce que l'on attendait des invités ?), Hadrien s'employait à photographier compulsivement tout ce qu'il voyait (une étoile de mer, un filao décharné, l'empreinte de son pied dans le sable, une noix de coco aux formes équivoques, moi enfin...).

Une heure plus tard, convaincu de nous avoir rassasiés d'une nourriture variée et épicée, Mackay nous servit un rhum méchamment arrangé. Puis, alors que je calai ma tête alourdie sur les cuisses de Joséphine et qu'Hadrien posait la sienne sur mon ventre, il nous interpréta à la guitare *Ambalaba* et quelques autres chansons à sous-entendus du répertoire local.

Nous reprîmes la navigation après notre sieste musicale. À l'approche de la cascade de Grande Rivière Sud Est, Mackay qui, bien inspiré, draguait maintenant Joséphine, accepta de tremper dans une conspiration visant à me jeter par-dessus bord. Connaissant mon fils, qui n'a jamais l'air plus innocent que quand il prépare un mauvais coup, je m'étais méfiée. S'approchant trop près de moi, il avait aussitôt basculé à l'eau, prestement, en poussant un petit cri de surprise. Mon amie, plus tonique, me donna du fil à retordre et m'entraîna dans sa chute. Mackay voulut la secourir et tomba lui aussi. Moyennant quoi, il ne restait plus personne à bord. Le skipper parvint à rejoindre la poupe en nageant à toute allure et tira sur ses bras pour se hisser dans le bateau.

La mésaventure acheva d'anéantir entre nous toute réserve et, pour fêter ça, il fallut goûter la bière du pays. Combinée à la chaleur et au relâchement, elle nous assomma. « Ki manyer ? » s'écria Mackay après un long intermède silencieux. « Korek ! » lui répondit Hadrien, qui récolta notre hilarité.

La balade s'étira finalement plus longtemps que prévu et quand Mackay nous déposa sur la plage, la nuit commençait à s'accrocher au mât. Il nous pria de ne pas quitter Maurice sans venir partager chez lui, au Morne, un carpaccio de cerf et confia dans ce but son numéro de portable à Joséphine. Elle le remercia chaleureusement sans s'y engager. « Une balade en mer et tu vires de bord ? » lui susurrai-je, un sourcil en l'air. Elle se contenta de relever ses lunettes de soleil sur son nez. Elle était resplendissante.

L'hôtel organisait une « mauritian party » – indication utile car un sextet de jazz égayait d'ordinaire les soirées. Les adolescents disposaient quant à eux d'une boîte de nuit en sous-sol, pourvue d'un DJ attitré. Aucune boisson alcoolisée n'y était servie, ce qui incitait les plus futés à siphonner discrètement le mini-bar de leurs parents (il y avait eu des déconvenues notoires au moment de régler la note).

Projetant de rejoindre la fête par curiosité, nous fîmes un passage par la suite pour nous rafraîchir et nous changer. Tandis que Joséphine finissait de se doucher, je consultai à nouveau ma messagerie électronique. Je me serais satisfaite d'un mail banal, sans aspérité, qui m'aurait au moins donné un jour, une heure, une situation concrète dans laquelle situer Léna. Mais elle demeurait muette, insaisissable. Je me pris à imaginer qu'elle pourrait ne pas aller bien et avoir besoin de moi. L'instant d'après, au contraire, elle rayonnait et m'avait reléguée dans un coin obscur de sa mémoire. *Loin des yeux...* La démarche souple de Joséphine sur le parquet du salon me surprit. Je soupirai et éteignis la tablette.

— Le travail te manque ? dit-elle dans mon dos, en essuyant ses cheveux.

— Non, c'est juste pour me tenir au courant...

Mon amie était vêtue d'un pantalon et d'un débardeur blancs. Avec sa taille élancée, au milieu des tenues chamarrées, il me semblait ne voir qu'elle. L'animateur, à l'affût de volontaires assez délurés pour participer à la démonstration de danse, ne l'avait pas manquée. Il avait déjà harponné un Belge et un Australien, mais les femmes étaient plus rétives à s'exposer au ridicule. Joséphine s'était prêtée à l'exercice avec un sens instinctif du rythme qui échauffa l'ambiance – assez timide au démarrage. Les pas semblaient faciles, mais le succès résidait dans l'oscillation frénétique des hanches, auquel elle sut apporter le trouble nécessaire. Elle alla jusqu'à susciter des vocations, choisissant dans le public de très jolies femmes, qu'elle entraîna par la main sous les yeux reconnaissants de leurs maris. Dans le tumulte des raves et de l'accordéon, il me vint à l'idée qu'elle ne finirait pas la nuit seule et cette perspective me chagrina. Je brûlais de sillonner son ventre dur, de goûter à sa peau parfumée, de dire crânement à l'assemblée « vous la trouvez attirante ? Eh bien, pour ce soir, son charme est à moi ! ». C'était du désir, dans son acception la plus primaire. Un sentiment différent de la dépendance que j'éprouvais envers Léna. J'avais parfois envie de Joséphine, mais seulement quand elle était proche. Le désir est un produit de l'instant : la distance en étouffe les effets, alors que l'état amoureux attise une fièvre que la séparation ne fait qu'aggraver. Le désir est un supplice si son objet se

pavane sous nos yeux. La passion martyrise quand celle qui l'ignore s'éloigne et pourrait s'offrir à d'autres bras.

Dans l'immédiat, je voulais prendre et donner. Cela pouvait être dans un lit ou à l'ombre d'une remise, de façon suave ou brutale, tout de suite ou dans deux heures – en tout cas avant le lever du jour, car seule la fête absout l'inconséquence.

Quand les musiciens marquèrent une pause, Joséphine revint vers moi, le front luisant et le sourire taquin. Elle prenait à l'évidence du bon temps. Je la dévisageai intensément, tandis qu'elle sirotait sa piña colada à la paille. Elle ne cilla pas. Je commandai un ginger punch et, au passage, posai ma main sur son genou, en propriétaire. Je crus un instant qu'elle ne daignerait pas réagir.

— Est-ce que c'est raisonnable ? dit-elle simplement.

— Quoi donc ?

— Tout ce gingembre...

Elle soutint mon regard et ce fut à moi de miser, sans connaître son jeu.

— Si tu as peur, tu pourras toujours t'enfermer à double tour dans ta chambre...

— Qu'est-ce qui te fait croire que je vais passer la nuit dans *ma* chambre ? répliqua-t-elle.

J'hésitai à retirer ma main, même si son ton suggérait qu'elle ne bluffait pas. Je me mis en position de faiblesse pour être fixée sur mon sort.

— Qui est-ce ? Je n'ai remarqué personne...

— Eh bien, pendant que tu te morfonds à attendre un mail qui ne viendra pas, je lie connaissance au bord de la piscine.

— Et ?

— Une brune superbe. Son mari a cassé son assurance-vie pour se faire pardonner un flagrant-délit d'adultère. Elle lui rendrait bien, malgré tout, la monnaie de sa pièce. J'ai son numéro de chambre. La 25...

— Je te ferai les points de suture quand son charmant époux t'aura cassé la gueule... la prévins-je.

— Détrompe-toi, dès qu'elle s'endort, il court se refaire au casino. Il rentre au petit matin... avec un bouquet de fleurs !

Elle hocha la tête, stupéfaite de tant d'imprudence. Elle n'aurait pas manifesté plus de commisération à son égard s'il s'était piqué de suçoter une ligne à haute tension.

— Dans ce cas, je ne voudrais surtout pas te faire rater ton créneau... dis-je, concédant à contrecœur ma défaite.

Je bus mon verre d'une traite et saluai Joséphine, le plus dignement possible, au moment où les musiciens entamaient une mélopée sirupeuse à souhait.

En pénétrant dans la suite, je m'aperçus qu'Hadrien n'était pas encore rentré. Je ne voulus pas céder à l'humiliation de consulter à nouveau ma messagerie et, de dépit, je partis en direction de la plage. Je marchais sans but depuis environ quinze minutes lorsque Joséphine vint à ma rencontre, les mains enfoncées dans les poches.

— Ça changerait quoi pour toi que je n'aïlle pas la rejoindre ?

— Je passerais une nuit plus agréable qu'elle...

Elle ricana.

— Très fin. Et après ?

— Tu sais très bien où j'en suis avec Léna...

— Nulle part ! Tu en es nulle part ! s'énerva-t-elle. Arrête d'espérer !

— Je n'y arrive pas...

— Et je suis censée jouer quel rôle dans cette histoire ? Ta dame de compagnie le jour, ton plan cul cinq étoiles la nuit ? C'est ça ta conception des vacances *en toute amitié* ?

— Désolée Jo, je t'aime énormément, m'excusai-je. Je ne veux ni te blesser, ni t'instrumentaliser.

— Alors c'était quoi ce plan drague stupide ?

— J'avais envie de toi. *Sincèrement*. Tu préfères passer ton tour, je comprends, pas de problème. Je ne peux pas t'en vouloir...

— J'y crois pas ! Tu es vraiment une putain d'égoïste ! cracha-t-elle.

— Je sais...

Elle resta un instant à me détailler, les bras ballants. Son orgueil attisait sa colère. Je crus qu'elle allait m'insulter et s'en aller. Le long discours du ressac accentua mon spleen. La mer, de nuit, m'avait toujours précipitée dans un état de mélancolie et je ne bénéficiais, ce soir, d'aucune consolation. Je voulus offrir à Joséphine de me faire discrète, de disparaître à son regard, de ne plus l'importuner, si elle préservait les apparences vis-à-vis de mon fils jusqu'à la fin des vacances. C'était mon offre de paix. Une fraîcheur acérée commença à nous envelopper et je frémis.

— Viens, rentrons... proposai-je.

Elle ne bougea pas et lorsque je fis un pas dans sa direction, elle saisit fermement mon bras.

— Si on ne le fait pas, on s'en voudra.

J'ignorais si elle voulait dire que nous regretterions d'avoir dédaigné un plaisir à notre portée ou si elle supposait qu'à cette extrémité, notre amitié serait plus menacée par une guerre d'usure que par un combat rapproché. Je réduisis la distance entre nos lèvres mais elle se défaussa pour coller son bassin au mien, dans un geste de supériorité. Puis elle bloqua ma jambe et, sèchement, me précipita au sol sans chercher à amortir ma chute. Puis elle tomba sur moi et, à califourchon, le regard froid, s'appliqua à dénouer l'attache de mon

pantalon en lin. Je voulus la réfréner mais elle résista.

— Il n'y a personne... prétendit-elle.

Elle n'en savait rien et je sentis que de toute façon elle s'en fichait. D'un mouvement brutal, elle baissa mon pantalon et ma culotte jusqu'aux genoux, entravant ainsi mes mouvements. Elle ôta seulement son débardeur qu'elle glissa sous mes fesses.

— Ce serait dommage d'abîmer cette chatte magnifique...

Joséphine promena sur mon sexe nu ses doigts inquisiteurs, mais je ne mouillai plus comme lorsque je la voyais danser. J'avais besoin qu'elle me désire, elle se contentait de me posséder. Cela lui arracha, dans un soupir, un sourire mauvais. Je me figurai qu'elle s'apprêtait à me faire mal, mais au lieu de cela, sa bouche divagua doucement entre mes cuisses. Quand Joséphine fut assurée que mes mains n'iraient pas errer au-delà de sa nuque, elle relâcha la pression sur mes bras. « Laisse-moi te toucher » la suppliai-je. Elle m'en défendit en accentuant la reptation lente de sa langue. Le souffle frais du lagon ne parvenait plus à m'attédier. Je réservai tous mes frissons à Joséphine et réprimai dans mes poings des gémissements oppressés. Deux fois, alors que j'étais au bord de jouir, elle se détacha, effleurant de sa joue mes poils pubiens, suivant de ses lèvres la mince ligne qui s'en échappait jusqu'au nombril. Ces suspensions étaient suffisantes pour créer le doute d'un possible abandon – en l'état, une humiliation lubrique. Puis Joséphine recommençait son vacarme silencieux, me réduisant à sa merci. « Attends-moi » finit-elle par implorer. Je compris qu'elle commandait encore mais ne se maîtrisait plus. Cela m'inspira une excitation violente. Mon clitoris ne supporterait bientôt plus aucun contact. Alors, Joséphine s'effondra contre mes seins et, d'autorité, plaqua ma main sur son sexe. Je sentis une chaleur moite monter à travers la toile de son pantalon quand elle enfonça deux doigts dans mon vagin. « Attends-moi... » redit-elle. Lorsque je reçus les premières mesures de son râle irrégulier, tous mes muscles se contractèrent en secousses rageuses et nos cris et nos corps se fondirent dans un même acier liquide.

Je cherchai à me rhabiller sans me dégager de son étreinte, mais Joséphine s'écarta dès qu'elle eut repris sa respiration. « J'ai besoin de me changer, je suis trempée » dit-elle en tirant sur l'entrejambe de son pantalon. Je la soupçonnai d'en rajouter dans la désinvolture, tandis qu'elle m'aidait à me redresser. Son débardeur était plein de sable collé mais elle jugea préférable de l'enfiler à l'approche de l'hôtel.

En regagnant la suite, je m'alertai de ne pas y trouver Hadrien.

— Ne t'inquiète pas, il est en bonne compagnie. Il ne lui arrivera rien de grave.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je le sais, c'est tout... Tu crois que tu es la seule à t'amuser ce soir ?

— Sans protection, ce n'est pas possible ! m'étranglai-je en saisissant l'allusion.

— Il a ce qu'il faut...

Elle affirma cela négligemment tout en abandonnant ses vêtements à même le tapis du salon.

— Quoi, tu lui as acheté des capotes ? demandai-je en la suivant sans façon dans la salle de bain.

— Encore heureux !

— Et tu lui as aussi appris à s'en servir ? m'irritai-je.

Joséphine me répondit par un éclat de rire et actionna la douche à son débit maximal. Contrariée, je retournai me réfugier dans le salon pour l'attendre. Elle réapparut dans des senteurs de jasmins, enroulée dans une serviette éponge.

— Pas la peine de te faire du mauvais sang. Il est tard, tu ferais mieux d'aller te coucher.

— Avec toi...

— Mauvaise idée.

— Pourquoi ça ?

— Hadrien risque de nous surprendre... inventa-t-elle.

— Tu viens de m'apprendre qu'il avait grandi. En plus, c'est plutôt à lui de me rendre des comptes !

— Sasha, il faut qu'on arrête de baiser, ça ne mène à rien.

— Il me semblait que tu avais un rapport plus détendu que ça avec le sexe...

— Avec le sexe oui, mais pas avec toi.

Elle rassembla ses affaires, dispersées quelques minutes plus tôt. Je voulus l'enlacer. Elle me repoussa.

— Écoute, c'est pas facile pour moi. Je te vois languir nuit et jour pour *cette fille*. J'ai besoin de me protéger.

— Pourtant, je te jure que quand on fait l'amour, je ne pense plus à elle.

— C'est un miracle, ironisa-t-elle.

— Non, mais c'est un début...

J'avais insisté, cherché sa bouche et l'avais provoquée, jusqu'à ce qu'elle me rende mes baisers, jusqu'à ce qu'elle cède. Nous nous étions ensuite dirigées vers sa chambre, où elle avait consenti à mes caresses et accepté que je me repaisse de son sexe. Je ne lui avais pas menti. Durant deux heures, je n'avais plus pensé à Léna.

CHAPITRE 20

Hadrien rentra vers six heures du matin, espérant se faire discret. J'étais parvenue à le surprendre sans qu'il ne me voie quitter la chambre de Joséphine.

— Je ne te demande pas d'où tu rentres...

— Ben, non...

C'était dit sur le ton de l'évidence. Ce n'était pas de l'insolence, encore moins la gêne que j'escomptais.

— Je me suis fait du souci !

— Jo savait où j'étais... dit-il, s'installant sur une chaise en position du lotus, comme il le faisait souvent depuis tout petit.

— Ce n'est pas à Joséphine de savoir ce genre de choses...

— Ah bon, c'est pas mon futur beau-père alors ?

Il dit cela en pouffant, le regard absorbé par la corbeille de fruits. Il y attrapa une banane pas trop mûre, qu'il commença à peler avec une décontraction exaspérante.

— Tu n'as pas fait de bêtises, au moins ? le relançai-je.

— Genre ?

— Genre : coucher avec une Mauricienne dont les parents sont à cheval sur la religion ! Ou ne pas mettre de capote. Au hasard !

— M'man, tu me prends pour un débutant ?

— Exactement !

— Tu devrais me faire un peu plus confiance...

Il jeta ensuite son dévolu sur une mangue tandis que, statique, je demeurai à l'observer. Avant de mettre un terme à la discussion en me signifiant qu'il avait sommeil, il ajouta :

— En tout cas, si un journaliste m'interviewe au sujet de ces nazes de la manif pour tous, je confirmerai que les lesbiennes ne font pas des fils gays ! Alors que les cons, ils font souvent des cons !

Joséphine, à demie éveillée, se colla à moi quand je me recouchai nue à ses côtés. « Alors, on peut déboucher le champagne ? » murmura-t-elle. Je la punis de son impudence par une petite tape sur les fesses et, à ce simple contact, ma libido donna des signes d'emballement. « Il me faut un café d'abord... » se plaignit-elle. Je me levai aussitôt pour le lui préparer, serviable et intéressée. Nous avions exploré ensuite les variations subtiles de la tendresse, encaissant chaque fois, au passage, un plaisir contingent. Elle m'avait encore accueillie les nuits suivantes, et à chacune de nos siestes, dans son lit. Je n'usais plus de ma chambre que pour leurrer Hadrien. Nous faisions l'amour plusieurs fois par jour – c'était devenu un jeu, un sport, un

loisir meilleur que d'autres. Il nous semblait savourer ainsi la quintessence du voyage (les possibilités de cartes postales en moins). L'ivresse charnelle parachevait à merveille le spectacle paradisiaque de la nature et de ses offrandes clémentes. Lorsque nous étions à bout de force, le corps endolori, nous nous délections d'un cocktail sur le sable (une recette différente à chaque position nouvelle, avec l'ambition d'épuiser la carte du barman). Dans ces conditions, je parvenais à moins penser à Léna et Joséphine occultait ce qu'il adviendrait de notre relation à notre retour en France.

Vers la fin du séjour, nous nous étions égarées dans les rues de Port-Louis et retrouvées par hasard au marché central, près de la grouillante gare Victoria. Devant les étals bigarrés, nous nous étions mises en quête de mets qui supporteraient le voyage : surtout de la vanille et des épices, destinées à la cuisine du Mass y mas. Les souvenirs les plus puissants – les seuls à même d'évoquer le voyage – sont olfactifs.

A l'hôtel, nous avons retrouvé Hadrien pensif et affligé par sa première séparation. Un avion, parti le matin et dont il était absolument certain d'avoir repéré la balafre dans le ciel. Il était vain de chercher à le consoler, il fallait seulement le distraire. Nous l'avions entraîné dans une partie de beach volley qui s'était éternisée jusqu'au crépuscule.

Puis, un matin, les nécessités du retour mordirent les mollets de l'insouciance. Il y eut des horaires à respecter, une organisation à prévoir, des contraintes et des échéances. La routine, tiède et rassurante, qui superpose un mois à une année, ferait bientôt son retour en fanfare. Nous avons peiné à fermer nos valises. Nous avons arpenté une dernière fois la plage. Nous nous étions moqués de ces touristes à la peau claire qui ne comprenaient rien à l'accent mauricien. Nous nous étions enfin juré de revenir, seule façon d'apaiser la griffure du regret.

Enfin, l'avion s'était arraché du sol et le vol du retour avait paru plus court, peut-être parce que vient à la rencontre de l'esprit tout ce qu'il connaît déjà. J'avais déposé Joséphine chez elle – en présence d'Hadrien, nous en étions restées, en nous quittant, à des politesses d'usage. Seuls nos échanges de regards laissaient présager de la nécessité d'une prochaine mise au point.

Marie s'était manifesté à peine l'alarme de la maison désactivée. Ne parvenant pas à joindre Hadrien sur son portable, elle s'était hâtée de composer mon numéro. Après deux semaines sans serrer son fils dans ses bras, elle était aux abois. Sa propension aux relations fusionnelles ne s'apaisait guère avec le temps. « Hé, m'man, ce qui s'est passé à

Maurice reste à Maurice, d'accord ? Pas la peine d'aller tout cafter à maman ! » m'avait sommée Hadrien. Puis tel un sarcophage pillé au milieu du salon, il avait abandonné sa valise à moitié défectueuse pour disparaître sur son scooter. J'avais rappelé Marie deux heures plus tard, pour m'assurer qu'il était arrivé chez elle. Plus détendue, elle avait pris le temps, cette fois, de me faire la conversation. Elle voyait son fils heureux de son séjour – et cela m'avait empli de fierté. Elle le trouvait aussi changé, plus mature, et sur ce point, fidèle à ma promesse, j'étais restée discrète. Elle comptait l'emmener au pays basque, où Pierre et elle avaient réservé une location. Hadrien poursuivrait ses leçons de plongée et ferait du surf avec son compagnon, tandis qu'elle lirait et visiterait pour la énième fois la villa Arnaga. Présomptueusement, j'avais revendiqué lui avoir fait découvrir la demeure d'Edmond Rostand, ce qu'elle avait contesté. Je m'inventais de faux souvenirs prétendit-elle. J'aurais pu être tentée, pour changer de sujet, de lui demander les dernières nouvelles de Léna, mais j'avais pris des résolutions et m'enorgueillissais de ne pas tomber dans ce piège. Je me sentais assez puissante, volontaire, et courageuse pour infléchir la situation.

Lundi, je fus contente de retrouver la clinique. En plein mois d'août, elle fonctionnait au ralenti, une partie du personnel était encore en congé. Les présents rentraient à peine (nous nous complimentions réciproquement sur nos bronzages) ou affichaient la mine fatiguée des adeptes des départs hors-saison. J'avais eu une seule urgence et un planning de consultation soigneusement ordonné par Carole, qui m'offrait de profiter chaque fin d'après-midi de ma piscine. La semaine s'écoula sereinement, émaillée de quelques SMS licencieux, auxquels je me plus à répondre sur le même registre. Tant qu'il n'était pas question de sentiments avec Joséphine, je me sentais à l'aise. Pour franchir un palier supplémentaire, il me faudrait du temps mais l'hypothèse, de « formellement impossible », était passée à « plausible ». J'envisageais désormais de jouer mon avenir sentimental avec elle à quitte ou double, en une seule confrontation avec Léna.

Comme souvent, je me mentalisais, adoptais une posture, me projetais dans un lieu et un moment – un climat, en fait – mais Léna changeait un paramètre et me battait en brèche. Je l'attendais à compter de mardi, elle passa à l'improviste la veille, prétendant devoir récupérer un obscur papier qui ne pouvait attendre plus longtemps. Elle me cherchait et m'avait surprise seule dans mon bureau, un peu avant midi. Elle avait jailli, frappant et entrant dans un même mouvement. Elle avait conquis l'espace réduit de mon bureau pour me prendre par le cou et m'embrasser sur les joues avec effusion. Elle

avait dit des choses, tant de choses, qu'elle avait mitraillées et que je peinais à retenir. « Je suis contente de te voir ! ». « Les réunions étaient soporifiques sans toi ». « Je n'aime pas quand tu n'es pas là... ». « J'ai hâte que tu me racontes ». « Tu es splendide ! ». « S'il te plaît, viens dîner ce soir ». Mon cerveau, saturé, subissait sans l'enregistrer le feu d'informations. À cause de son parfum, qui m'avait empoigné à la gorge. De sa voix, si remarquablement éraillée, qui me capturerait. De sa grâce menaçante. À la masse glacée qui colonisa mon estomac et paralysa mes viscères, je compris que je ne m'en sortirais pas, que c'était sans issue, que j'étais à elle, autant qu'elle n'était pas à moi. Je la regardai fixement, impuissante à riposter. Je la regardai et je ne rêvai même pas de l'embrasser – elle était trop parfaite, c'en était redoutable. Terrassée, je mobilisai mes dernières vigueurs à créer l'illusion de n'être pas intimidée.

— Alors, c'est d'accord, tu viens dîner ce soir ?

— Heu, ce soir... ?

— Évidemment, ce soir ! Ne me dis pas que tu es déjà à fond ?

— Ce soir, ça tombe mal... J'ai un engagement. Mais un autre soir, volontiers ! La semaine prochaine plutôt...

— Bon... fit-elle, déçue, mais sans insister outre mesure. En tout cas, promets-moi de m'inscrire sur ton carnet de bal ! Il me tarde que nous courions à nouveau ensemble. Je me suis entraînée pendant mes congés, mais sans toi, c'est pas pareil...

Après cela, elle s'était retirée, comme se retire la mer aux grandes marées, exhumant son fatras de débris. C'était des émotions, éparses et fragmentées. J'étais flattée, excitée, égarée, heureuse, désespérée et exaltée. J'avais fait semblant de ne pas attendre Léna, encombrée d'un corps déserté, qui vibrait mais sonnait faux. Elle seule l'habitait. Je fus soudain avide de poésie, comme lorsque j'avais rencontré Marie, parce que la poésie crée une harmonie qui répare. *Je la vis, je rougis, je pâlis à sa vue. Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue. Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler, je sentis tout mon corps et transir et brûler.*

Je visualisai précisément chaque détail de l'apparence de Léna. La lente inclinaison de sa démarche. La cambrure de ses hanches. L'arc de ses mollets. La profondeur du sillon envoûtant de ses seins. Son vernis carmin. La hauteur de ses talons. L'intensité de son regard. Le froncement d'un sourcil. Je me les remémorai mentalement, considérai l'ensemble, tentai de combler les lacunes (son avant-bras, comment était-il ? Portait-elle une montre ? Un bracelet ? De quelle couleur ?). Je m'en voulais de n'avoir pas été assez attentive. Elle avait été si affectueuse. Il me fallait la revoir. Je regrettai d'avoir sottement différé son invitation (si j'avais pu recommencer la scène !). J'avais ce besoin essentiel de respirer le même air qu'elle. Tout était comme avant. Rien n'avait changé. Ou plutôt si, je pris conscience que

c'était pire.

Sur le chemin du retour et au bord de la piscine, j'imaginais lui faire ma déclaration. Elle devrait choisir entre James et moi. Elle devrait arbitrer entre ses penchants usités et l'offre d'un amour risqué, inédit, incandescent. Elle devrait se figurer ce que serait de perdre mon amitié. Je devais tout lui dire, puisqu'elle refusait de comprendre par elle-même. Et si elle n'acceptait pas ? Si, embarrassée, elle me reniait ? J'étais fragile – à prendre ou à blesser. Je me vis succomber. Non pas de chagrin, mais de honte et du vide démesuré qui suivrait.

Une nuit était passée, puis une semaine, puis deux. Je ne trouvais jamais les mots, ni le moment. Je ne vivais que pour être avec elle et lorsque Léna m'apparaissait, je me dérobaïs. Pour préserver ma dignité – et cet état de transe, inconfortable et galvanisant – j'organisais à nouveau la distance. Mais s'il lui prenait de m'ignorer, je m'en rendais malade. En réunion, quand sur des sujets mineurs elle se rangeait à l'avis de confrères, je prenais le parti nouveau de la contredire.

Joséphine me relançait. Une fois encore, je me dérobaïs. « J'ai VRAIMENT besoin qu'on parle » m'écrivait-elle. « Promis, je passe te voir ».

J'avais arrêté, je recommençai à fumer. C'est ainsi que je renouai avec Akem. Il m'avait vue sur le toit-terrasse et s'était contenté de hocher la tête. La première fois, nous n'avions pas échangé trois mots. Il n'avait pas besoin de poser de questions puisque de toute évidence je fonçais dans le mur. J'accumulais déjà trop de nuits sans sommeil. J'acceptais des plannings déraisonnables, des gardes supplémentaires. Je courais parfois jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ressentir un goût de fer blanc dans la bouche. Je me disais que si j'avais ce courage-là, je trouverais l'autre aussi.

Trois semaines après mon retour, alors que je commençais à m'user, Léna prit finalement les devants. Un soir tard, elle s'était imposée.

— Salut !

— Salut...

— Je te dérange ?

Accaparée, je soulevai une éloquente pile de dossier pour lui faire prendre la mesure de ma charge de travail. Ce faisant, je préparai une échappatoire dans l'hypothèse où la conversation prendrait un tour personnel – je n'étais décidément pas prête. Elle me montra qu'elle s'en moquait.

— J'ai besoin qu'on se parle, Sasha. En tête-à-tête. Tu peux me

consacrer un instant ?

— Je t'écoute... céдай-je en désignant la banquette, inconfortable, qui me servait parfois de lit de fortune. Elle opta pour le fauteuil, dans lequel elle se cala bien à son aise.

— Tu n'es plus du tout disponible depuis un moment... remarqua-t-elle.

— J'ai de plus en plus de patients...

— Heureusement pour ta santé, tu prends encore le temps de courir... mais plus jamais avec moi. Je ne vais pas tourner autour du pot, asséna-t-elle, je vois bien que tu m'évites. Ça m'oblige à me demander ce que j'ai fait de mal. C'est une question très déplaisante, surtout quand on n'a pas le commencement d'un indice, conclut-elle sur le ton du reproche.

— Je suis désolée si je t'ai fait sentir cela, c'est involontaire.

— C'est donc un hasard supplémentaire si tu as rendu dingue Brigitte Marques en lui faisant modifier tout le planning des gardes ? Tu te souviens ? Celui que j'avais élaboré pour nous aménager des occasions de collaborer. Cela sans prendre la peine de m'en parler...

— Tu paranoïes, Léna.

— Et toi tu te fous de ma gueule, énonça-t-elle froidement.

Je me levai, fis quelques pas dans la pièce pour m'éloigner d'elle, soudainement captivée par la tranche familière de vieilles encyclopédies qui stagnaient depuis toujours sur une étagère. Cette parade ne m'offrit pas la contenance espérée. Je résolus de m'asseoir face à elle, sur le bureau, les bras croisés et les jambes tendues en avant. Ainsi, je la dominais légèrement et pouvais visser mon regard au ciel obscurci du dehors.

— Tu dois savoir que j'ai besoin de très peu de sommeil, menaçait-elle. Je peux tenir éveillée toute la nuit s'il le faut. Je veux une explication, *tu me la dois*. J'en ai marre de me prendre la tête. J'interroge tout le monde. Même James ne te comprend plus...

Je me pris soudainement à évaluer l'opportunité qui s'offrait à moi. Au fond, qu'avais-je à perdre à dire la vérité ? Par lâcheté, j'avais gravement compromis ma relation amicale et professionnelle avec Léna. Cela pouvait-il être pire ? *Éventuellement*, mais alors c'est elle qui en assumerait la responsabilité. Dans ces conditions, il était tentant de la tirer du désarroi. Ce fut aussi l'idée de renvoyer Akem dans ses cordes qui fit pencher la balance. Sans réellement mentir, je lui laisserais croire que c'était moi qui avais provoqué la scène des aveux et non Léna qui me les avait extorqués...

Je sortis d'un tiroir bas une bouteille de gin à peine entamée. Je la conservais pour ces soirées où je n'étais pas de garde mais préférais encore être seule ici plutôt qu'ailleurs. Je passai deux verres sous l'eau du robinet, les essayai lentement avec des serviettes en papier et

disposai le tout sur une table basse à côté de Léna, qui me regardait faire, mutique. Je rapprochai ma chaise de bureau et y pris place. Nos genoux se frôlèrent quand je versai le liquide clair.

— Ce que tu as à me dire est si terrible que tu as besoin de boire pour te donner du courage ?

— Je ne bois pas pour me donner du courage, dis-je, reprenant l'initiative. Je te fais boire pour t'aider à oublier demain ce que je vais te dire ce soir.

Léna afficha un air narquois. Sous l'éclairage indirect, ses traits étaient diaphanes. Elle était douloureusement belle. Ce qui m'arrivait était donc normal. C'était de sa faute. Il lui aurait suffi d'être moins séduisante pour éviter *cela*.

— Tu as raison. J'ai fait tout mon possible pour t'éviter ces derniers temps, concédai-je. Je t'ai évitée, parce que c'est la moins mauvaise solution que j'ai trouvée pour terrasser l'amour démesuré que j'éprouve pour toi.

Je crus qu'elle allait dire quelque chose et que ce quelque chose serait malencontreux, d'une politesse navrante. J'avais préféré la devancer.

— Je sais très bien, Léna, que tu n'as rien fait pour ça...

— Je ne peux pas croire que tu sois sérieuse... dit-elle après une longue inspiration.

— On ne peut pas l'être davantage. Tu m'obsèdes nuit et jour.

Je soutins son regard. Cette fois, c'est elle qui céda.

— Sasha, je ne sais pas quoi te dire...

— Ne dis rien. C'est la vie !

Je fis tinter mon verre contre le sien, auquel elle se raccrochait des deux mains mais que ses lèvres dédaignaient.

— Ça dure depuis combien de temps ?

Une fois la confession amorcée, j'étais mûre pour fournir la notice technique et les plans d'ensemble. Je reprenais le contrôle avec une facilité qui me sidérait.

— Eh bien, c'est une maladie dégénérative qui comprend plusieurs stades. Première phase : tu as commencé par m'intriguer. J'étais curieuse de te connaître. Tu m'attirais *intellectuellement*. Une sorte de coup de foudre amical. On a tout de suite sympathisé, d'ailleurs. Deuxième phase : j'ai réalisé à quel point tu es... canon. Tu es devenue... un fantasme, à mon corps défendant (qui je le reconnais s'est mal défendu... souris-je) ! Sans m'en rendre compte, j'avais inhalé la dose fatale et le mal s'est propagé. La troisième phase c'est l'état amoureux insoutenable. J'en suis là, conclus-je, en claquant dans les mains et en hochant la tête (l'emphase donnait plus de relief au propos, me semblait-il).

— Et la quatrième phase, c'est quoi ?

— La désaccoutumance. C'est précisément la raison pour laquelle j'ai besoin de te voir le moins possible.

— Donc, en résumé, je suis condamnée à couper les ponts ou à te regarder souffrir, c'est ça ? C'est l'alternative du diable ?

Sa voix s'était brusquement effondrée dans les altos.

— Bien sûr, tu peux aussi m'épouser, mais je dois te prévenir que c'est un choix de vie qui réserve quelques contraintes, dis-je pour détendre l'atmosphère. Même si je suis plus facile à supporter qu'on veut bien le croire !

Léna ignore mon humour comme elle négligeait mon charme. Elle suivit un cheminement à-rebours.

— Je ne comprends pas, quand je t'ai demandé à Séville si je te plaisais, tu m'as répondu non.

— En fait, ce n'est pas exactement ce que j'ai répondu... De plus, pour être honnête, je me mentais un peu à moi-même.

Je me mis à siroter mon verre. Léna s'était murée dans un silence incrédule. Anthropologiquement parlant, il était intéressant d'observer l'effet de cette révélation sur une personnalité analytique, sûre de son jugement et habituée à devancer les problèmes. Je réalisai que la littérature, féconde à traiter des amours sans retour, prenait toujours le parti de celui des deux qui se consume en vain. Ses errements magnifiques éclipsent les tourments de l'être aimé. Il y aurait pourtant à dire sur celui-ci, sur son embarras, son envie de fuir et – qui sait ? – son sentiment de culpabilité. Les états d'âmes d'Hippolyte, plutôt que ceux de Phèdre.

— J'ai besoin de réfléchir à tout ça, finit-elle par articuler, en reposant son verre plein. Je pense avoir mon mot à dire sur l'évolution de notre relation. On en reparle bientôt.

— Franchement, je pense que tout est dit, mais si tu y tiens...

Je la contemplai au sortir de mon bureau, laissant mon regard s'attarder sur sa chute de reins (spectaculaire). Après tout, je n'avais plus à me cacher et m'en trouvai libérée. Bien sûr, cela ne signifiait pas que j'étais tirée d'affaires – loin s'en fallait – mais je devinais que Léna ferait tout ce qui était en son pouvoir pour accélérer ma guérison. Cela n'avait finalement pas été si difficile.

À la sortie du bloc, je trouvai un post-it rédigé de l'écriture appliquée de Carole, qui me pressait de descendre dès que possible. Le mot « personnel » était souligné trois fois en relief. C'était suffisamment inhabituel pour me préoccuper. Je compris de quoi il s'agissait en découvrant la silhouette longiligne de Joséphine, adossée au mur. Son casque de moto balançait nerveusement au bout de son bras. Elle m'interpella aussitôt, depuis le fond du couloir, sans aménité : « Ça aurait été plus simple pour tout le monde que tu tiennes ta

promesse ! ». Je repérai le coup de coude que s'adressèrent deux infirmières stagiaires. Arrivées à ma hauteur, elles baissèrent les yeux en rougissant. Je pressai le pas pour éviter un esclandre quand Carole surgit : « Désolée Sasha, cette jeune femme insistait *vraiment* pour te voir ! ». Son ton indiquait clairement l'ampleur de sa réprobation. « Merci tu as bien fait de me prévenir, je m'en occupe ». Je saisis le bras de Joséphine pour l'entraîner vers mon bureau. Elle se dégagea rageusement et je craignis un goût malencontreux des règlements de comptes en public.

— Qu'est-ce qui se passe ? dis-je, en fermant la porte.

— À toi de me le dire !

— Je suis très occupée. Je t'ai dit que je passerai, tu n'as aucune raison de faire le siège de la clinique...

— Quoi ? Tu as peur que ta *merveilleuse* collègue hétéro découvre quel genre de salope tu es ?

Elle avait délibérément haussé la voix sur la fin de la phrase. Je ne misais plus que sur la performance phonique des cloisons pour éviter le scandale.

— J'ai juste besoin d'un peu de temps...

— Du temps pour quoi faire ? À part me baiser dans tous les sens, qu'est-ce que tu as pris comme initiative ces derniers mois ? Tu es infoutue d'assumer quoi que ce soit !

— J'ai parlé à Léna...

La nouvelle décontenance Joséphine.

— Et ?

— Rien. C'est tout.

— Elle t'a dit qu'elle allait faire sa vie avec toi ? railla-t-elle.

— Évidemment que non !

Joséphine s'effondra dans le fauteuil qu'avait occupé Léna la veille, la mine défaite. Elle essuya distraitement le coin de ses paupières. Je ressentis une profonde pitié pour elle.

— Mais tu ne peux pas t'en détacher, n'est-ce pas ?

— Je préférerais de loin être amoureuse de toi... reconnus-je, mesurant la cruauté de mon aveu.

Il était stérile de la rassurer en serinant qu'elle était une femme formidable – pourtant je le pensais. Je m'accroupis à ses côtés et lui pris la main. Nous gardâmes le silence quelques minutes. Elle sembla se calmer.

— On ne va plus se voir, décida-t-elle.

— Je comprends...

— Plus du tout ! Je ne veux pas que tu reviennes à la Luna. Pas tant que je ne te le permettrai pas. Ça va prendre du temps...

— Dans ce cas, tu me manqueras.

— Je ne crois pas, non...

— Est-ce qu'il y a autre chose que je puisse faire pour t'aider ? offris-je.

— Un baiser d'adieu ? mendia-t-elle pauvrement.

Une ligne liquide traçait une cicatrice éphémère sur sa joue. Je l'effaçai puis posai mes lèvres doucement sur les siennes qui s'animent. Sa langue affamée parvint à éveiller en moi un semblant de désir.

— Pardon, je vous dérange !

La voix singulière de Léna nous figea, coupante comme un sabre. Je ne l'avais pas entendue entrer. Peut-être n'avait-elle même pas frappé ? Le regard que je captai, quelques secondes avant qu'elle ne claque la porte, était distant et gonflé de morgue. Celui d'un juge qui condamne sans ménagement. Joséphine ne le vit pas. Elle comprit simplement que nous avions été dérangées et qu'il était temps de se quitter. Lorsqu'elle sortit, je me sentis vidée à l'idée de livrer une troisième guerre en deux jours.

J'avais envoyé un SMS à Léna. « Rejoins-moi sur la terrasse à 15h ». Elle n'avait pas répondu mais m'y attendait déjà lorsque j'arrivai avec quelques minutes d'avance.

— Tu me cherchais tout à l'heure ? demandai-je, avec une fausse décontraction qui camouflait ma gêne.

— J'avais des questions à te poser après notre conversation d'hier, mais ta fiancée et toi m'avez bien édifiée.

— Contrairement aux apparences, Joséphine n'est pas ma fiancée.

— Vous avez d'étranges façons de vous dire bonjour entre copines, chez les lesbiennes !

— On se disait adieu, en fait. On ne se verra plus.

— Chez les hétéros, on s'envoie plutôt un mail de rupture. Un texto, à la limite, pour les plus indécents...

Léna ne cherchait pas à modérer son exaspération. Elle me provoquait. Je me tus pour ne pas envenimer la discussion – et aussi parce que je n'avais plus envie de me justifier.

— Écoute Sasha, reprit-elle placidement (ce qui m'alerta). Tu as une façon très compliquée de mener ta vie personnelle et je ne veux en *aucun cas* que tu m'impliques là-dedans.

— Ma vie n'est pas si compliquée que tu te plais à le croire. La lesbienne torturée, c'est un cliché, Léna, dis-je avec froideur.

— Vraiment ? Tu prétends avoir tourné la page de ton ex mais je t'ai surprise ici même à l'embrasser à pleine bouche. C'était sûrement aussi un baiser d'adieu, sauf que tu as manigancé pour l'épouser juste après !

Elle arrêta ma tentative de riposte d'un geste autoritaire et continua sur sa lancée.

- Tu prétends que tu m'aimes et le lendemain tu te pâmes dans les bras de cette fille. Franchement, on se fout parfois de James, mais je le trouve plus constant et surtout, plus sincère.
- Eh bien, délecte-toi de ta supériorité dans ses bras !
- Tu gâches tout, Sasha. Tu es un chirurgien hors du commun, mais dans les relations humaines, tu ne vaux rien.
- C'est facile de donner des leçons, quand on a toutes les options ouvertes. C'est même assez prétentieux de ta part.
- Ce n'est pas moi qui t'ai demandé de venir me faire une déclaration !
- En réalité, si...
- Tu sais très bien ce que je veux dire ! Tu avais l'air de m'en vouloir, j'avais besoin de comprendre, je n'étais pas préparée à entendre ça.
- Franchement, tu ne t'es jamais doutée de rien ?
- Tu répétais que tu ne mélangeais pas le travail et la vie privée... Et tu feignais parfaitement l'indifférence ! Tu aurais d'ailleurs très bien pu continuer comme ça...
- Évidemment ! Et toi, tu aurais eu le beurre et l'argent du beurre. Toute mon attention et rien à donner en échange ! Mais crois-moi, Léna, si ça avait été possible, je m'en serais contentée. J'avais l'espoir que ça passe. Simplement, au lieu de s'atténuer, tout s'est emballé.
- Alors, on fait quoi maintenant ?
- Tu n'as qu'à oublier tout ça... balayai-je, fatiguée.
- Comment veux-tu que j'oublie ? Comment va-t-on faire pour travailler sereinement ensemble ?
- Je trouverai une solution...
- Une solution ? répéta-t-elle dans un souffle méprisant. Mais Sasha, tu imagines que je peux encore me fier à toi ?

CHAPITRE 21

La fin de l'été n'avait été qu'une lente agonie. Les mois à venir ne réservaient aucun espoir. Je n'avais plus de contact avec Joséphine, mes rapports avec Léna étaient réduits à une froide courtoisie et aux strictes nécessités de service. Nous nous efforcions de ne jamais nous trouver seules et lorsque par accident cela arrivait, un silence embarrassant s'immisçait entre nous. James s'était montré humble, quoique emprunté, en venant me trouver un soir. Cependant, je pouvais encore moins que d'autres accepter son aide. Je m'étais réfugiée dans le travail avec un acharnement que certains jugeaient préoccupant. Il était l'ultime dérivatif à ma toxique énergie vitale (j'avais renoncé à courir depuis que j'avais croisé James et Léna en plein footing conjugal).

Je m'efforçais de former Élise, à la dure, intervenant par deux fois pour faire reporter ses congés. L'acquisition rapide d'une expérience valable était à ce prix. Brigitte Marques m'avait fait part de son désaccord, j'étais passée outre et avais obtenu gain de cause – un évident abus de pouvoir qui avait écorné nos relations. Petit à petit, mon inflexibilité et mon manque d'empathie achevèrent de produire leurs effets délétères. Beaucoup de mes collègues s'éloignèrent et je ne fis rien pour les retenir. J'étais devenue l'archétype du cador insupportable aux mains de qui on confierait sa vie – à condition d'être profondément anesthésié. Certains se souvenaient qu'ils m'avaient appréciée et se demandaient maintenant pourquoi. On prétendait que le succès, à retardement, m'était monté à la tête. Je venais d'accorder une interview à un hebdomadaire grand public – une double page dans un numéro consacré au cœur artificiel et aux prochaines révolutions de la chirurgie cardiaque. J'avais dû faire sensation auprès de la journaliste car la photographie avantageuse et l'article dithyrambique suintaient l'immodestie.

Moi-même je ne me reconnaissais plus, sans savoir comment initier une trajectoire différente. Mi-septembre, Philippe Oursel m'avait mise en garde. Il avait évoqué du surmenage, des conflits larvés, trop d'intransigeance. Des syndicats l'avaient alerté, des cadres avaient confirmé. Quelqu'un allait bien finir par craquer. Que pouvais-je lui dire ? « Tu as introduit le loup dans la bergerie. Je suis malade de Léna. Dégage-la et tout ira mieux ».

Au lieu de cela, j'avais déploré la décision de l'Agence Régionale de Santé de fermer le pôle cardio-thoracique d'un centre hospitalier distant d'une cinquantaine de kilomètres, qui nous avait contraints à

accueillir, du jour au lendemain, de nombreux patients supplémentaires. Le temps de recruter du renfort, nous avons connu quelques dysfonctionnements et une pénible désorganisation. Philippe Oursel n'était pas dupe de ma parade et me le fit comprendre. Il m'invita à « mettre de l'ordre » dans ma vie privée et à redevenir la professionnelle exemplaire que j'étais il y a peu de temps encore. Je me demandai de quelle vie privée il parlait. Hadrien avait de moins en moins besoin de moi. Quant à mes points communs avec Marie, il me semblait qu'ils se raréfiaient. Nos discussions étaient plus souvent ponctuées de silences et, pour cette raison, s'écourtaient inexorablement.

Un samedi matin, je fis le constat amer que plus rien dans ma vie n'avait d'intérêt. J'avais le cœur stérile et l'opulence dans laquelle je me complaisais me sembla sordide. Je n'avais pas sérieusement pensé à en finir, mais j'amorçais la pente douce. C'est en triant machinalement mes courriels que je retrouvai le message de Louis Mathison. Sans réfléchir, je lui adressai mes salutations, m'enquis de l'avancée de ses travaux de recherche et lui demandai s'il était toujours intéressé par une collaboration. Sa réponse me parvint dans le week-end. Elle était positive en tous points. Il ne pouvait rien évoquer de précis par écrit mais il était prêt à me rencontrer et pourquoi pas à me faire une offre. Nous convînmes d'un entretien trois semaines plus tard.

Je réservai immédiatement le billet d'avion par internet (il s'occupait de l'hébergement). Après cela, sans la moindre certitude sur mon avenir mais avec l'urgence de sauver ma peau, je rédigeai ma lettre de démission.

À la première heure, je m'invitai dans le bureau de Philippe. Puisqu'il ne pouvait pas la comprendre, il n'accepta pas ma décision. Par réflexe, il agit d'abord en Directeur, parla rémunération, avantages et projets. Puis, en pair, il m'incita à envisager un simple congé sabbatique, le temps de mûrir raisonnablement ma réflexion. Je refusai. En désespoir de cause, il se comporta en ami, me maudissant vertement pour ma trahison. À plusieurs reprises, sa secrétaire lui rappela qu'il était attendu en réunion. Il fit patienter. Je lui portai le coup de grâce en exigeant de réduire mon préavis au strict minimum. Il se fâcha, tergiversa mais accepta à contrecœur. « J'espère que tu sais ce que tu fais, Sasha ». Je hochai la tête. La vérité est que je n'en savais rien, mais que je n'avais guère le choix.

En le quittant, tout avait changé. Comme si un filtre avait fané la lumière et teinté les murs et les objets d'une couleur passée. J'éprouvais de la nostalgie – et la nostalgie m'avait toujours fait fuir. Même mon bureau, si familier, n'était plus ce refuge réconfortant. Je

ne m'y trouvais pas à ma place.

Je voulus d'abord annoncer la nouvelle à Carole. Bien que je n'eusse pas été très agréable avec elle ces dernières semaines, elle fondit en larmes. Je lui fis des promesses (lui envoyer des nouvelles, lui rendre visite à chaque occasion) qui n'étaient pas destinées à être tenues, mais à servir de baume. Après cela, je composai le numéro de James. Il se montra triste et sous le choc, mais ne me posa pas de question – sans doute comprenait-il trop bien. Il dit simplement « c'est vraiment con ».

En raison des dommages irréparables que m'avait causés l'indifférence de Léna, je ne voulus pas la contacter en particulier. Je rédigeai un courriel, qu'elle reçut comme tous les autres : « Chers confrères, j'ai pris la décision de quitter la clinique. Je cesserai mes fonctions dans trois semaines. Ma suppléance est en train d'être organisée par Philippe Oursel. Pour toute question relative à la santé de mes patients, je serai joignable par mail autant que de besoin. Je tiens à saluer votre grand professionnalisme tout au long de ces années. Cordialement, Dr Sasha Beaupré ».

Après cela, j'avais repris le cours de mes consultations et le chemin du bloc. En fin de journée m'attendait une vingtaine de réponses que je lus d'un œil absent. Des propos convenus, d'autres plus sincères, qui exprimaient tous la même surprise, parfois altérée de regrets. Seul le message de Brigitte Marques me toucha. Il y était question de ces nuits à veiller et de ces jours de catastrophe, assez rudes pour nous mettre à genou, que nous avions surmontés ensemble et qui effaçaient tout le reste. Il y avait de la grandeur dans nos batailles et des cimetières dans nos têtes. Et que pour tout cela, nous méritions notre part de bonheur. Comme je l'avais imaginé, il n'y eut pas un mot de Léna. J'éteignis l'ordinateur et me rendit chez Marie.

J'avais évoqué mon départ de la clinique pour un projet encore incertain – mon épargne me permettait de voir venir. L'installation aux États-Unis était une éventualité parmi d'autres – en tout état de cause, une étape provisoire. Hadrien avait plus mal réagi que je ne m'y attendais. Il tenait cela pour un abandon et, au fond, il s'agissait bien de cela. Marie avait tenté de me raisonner, avec des arguments qui laissaient croire qu'elle tenait à moi. Cependant, je me répugnais trop pour admettre l'affection. L'exil est un avant-goût du suicide – sous les larmes de circonstances, il suffit d'imaginer l'empressement des remplaçants. Alors on se hâte de faire place nette, ne serait-ce que par politesse. Il est si facile de se défaire d'une vie qu'on s'est acharné à construire. Pour bannir la souffrance, j'avais voulu croire que tous seraient bientôt soulagés – même s'ils l'ignoraient encore. Je faisais barrage aux émotions et déjouais ainsi les tentatives de me retenir.

L'un des derniers soirs, au cours duquel je vidais mes tiroirs et remplissais de rares cartons (je m'attachais peu aux souvenirs, même professionnels), Léna apparut sur la pas de ma porte, à la manière discrète qu'elle avait eu si souvent de le faire – avant d'en perdre brutalement le goût. Elle m'observa un instant, comme si nous étions à nouveau suffisamment intimes pour se passer de conversation.

— Habituellement, c'est plutôt mon truc... finit-elle par dire.

— Quoi donc ?

— M'enfuir à l'autre bout du monde. Tenter de changer de vie.

— Ça ne t'a pas trop mal réussi, cette fois. Tu as trouvé le bonheur...

— Je ne suis pas sûre d'être vraiment faite pour ça...

Je haussai les épaules. Nous étions taillées dans le même bois. Il me revint cette expression qu'employait parfois Edgar : « deux écrous, ça ne peut pas tenir ensemble ».

— Je suppose que je dois me sentir coupable de ton départ ? reprit-elle sur le ton de la résignation.

— Ne prend pas cette peine. En fait, j'aurais dû partir quand Marie m'a quittée. Ici, je ne saurai pas refaire ma vie...

— Je suis certaine que tu reviendras. Ta place est là où sont les gens qui t'aiment. Seulement, tu as besoin de t'en aller pour le comprendre...

Dans un tas de revues écornées, je retrouvai cet exemplaire où nous apparaissions toutes deux en couverture, bras croisés, épaules jointes. Nos regards confiants dardaient l'objectif sous un titre en majuscule : « l'exploit ». Le contenu de l'article était plus tempéré – des confrères glosaient ouvertement sur les risques exagérés de l'opération in utero, qui devait servir davantage nos carrières que nos patients. Je l'avais conservé pour la photo de Léna, dont je n'avais eu de cesse de me repaître.

— Tu veux le garder ? lui offris-je.

— Non merci, je l'ai.

Le magazine tomba lourdement dans la corbeille.

— Je regrette qu'on ait laissé les malentendus s'installer... hésita-t-elle.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ? Tu n'aurais rien pu faire pour m'empêcher de tomber amoureuse de toi. Et je ne pouvais rien faire pour te contraindre à m'aimer. Alors une mise au point plus tôt ou plus tard...

— Plus tôt, on se serait moins blessées...

— Ça n'a jamais été mon intention. Tu n'imagines pas à quel point je ne te veux aucun mal...

Je n'avais jamais compris les ressorts psychologiques de ces gens qui, ne parvenant à se faire aimer, s'emploient à menacer, détruire et harceler. La laisse de la terreur est une piètre contrefaçon de l'attachement amoureux. Seul un cerveau dégénéré peut s'en satisfaire. J'aimais éperdument Léna. Je n'ambitionnais rien que de lui manquer un peu.

— Je sais, Sasha. Ce n'est pas de ta faute. Tu as touché un point sensible. Ça m'a mise en colère contre toi. Mais je ne veux pas qu'on se quitte fâchées.

— Pas de souci.

— Merci... Tu as besoin d'aide pour porter tes cartons ?

— Ça ira.

Il me fallait dès à présent faire l'apprentissage de l'extrême solitude, dans laquelle on meurt ou on se reconstruit.

Le vol pour New York était complet. Trente minutes avant le décollage, le hall d'embarquement, pourtant spacieux, ne réservait plus un siège vacant. Il était peuplé d'hommes d'affaires, recroquevillés sur leurs écrans, et de couples aimants qui se promettaient à voix basse des souvenirs grandioses. Le voyage, fantasmé depuis longtemps à coup d'économies, ne leur autorisait aucune déception. Je n'attendais pas d'appel mais, pour tromper l'ennui, cherchai au fond de mon sac mon téléphone égaré. Mes doigts rencontrèrent l'acier froid de mes clés, puis cheminèrent au hasard vers mon passeport et un vieux livre de poche. Pendant ce temps, une élégante hôtesse, en tailleur bleu, s'installa derrière le comptoir. Devançant son invitation, les plus pressés s'amassèrent en une file compacte, sous le regard impassible des habitués. Je repérai enfin la coque en silicone du téléphone, qui émit au même instant des vibrations insistantes. Il y avait onze appels en absence provenant exclusivement de Marie, mais pas un seul message. Je m'éloignai de quelques mètres pour la rappeler, tandis que l'embarquement s'annonçait. Elle décrocha à la première sonnerie. Ce fut sa lente suffocation, plus que les mots étranglés, qui me révéla la tragédie. Je me souviens avoir instantanément imploré dieu, auquel je ne croyais pas, d'épargner mon fils. « Pitié, seigneur, pas Hadrien ! ». Apprendre le sort funeste de n'importe quelle victime m'eut fait l'effet, à la seconde, d'un intense soulagement. Il y a, pour chacun, une secrète hiérarchie dans le malheur. « C'est Hadrien... » pleura Marie. Elle le répéta et sa voix s'éteignit dans un silence menaçant. Pierre s'empara du téléphone et, avec toute l'humanité possible, m'annonça l'accident.

Je n'avais pas saisi mon nom au micro. Je n'avais pas senti l'impact au sol, lorsque mes jambes avaient cessé de me soutenir. Je ne comprenais plus la langue dans laquelle on me parlait. Je n'avais pas perdu connaissance, non. Mais je n'avais plus conscience de rien. Je crois que c'est une hôtesse qui m'avait placée dans un taxi. Je l'en avais supplié et elle s'était démenée pour faciliter mon évacuation de l'aéroport, avec une mansuétude qui irradiait la pitié.

J'ignorais ce qu'Hadrien faisait sur son scooter, à l'heure où il aurait dû se trouver au collège. C'était un choc frontal contre un autre véhicule, à la sortie d'un virage réputé dangereux. Le pompier du SAMU, qui avait procédé au massage cardiaque, l'avait reconnu et prévenu son collègue. Mon fils avait été transporté à la clinique, inanimé. Les précautions oratoires de Pierre étaient destinées à protéger Marie, mais je sus que le diagnostic vital était engagé.

Devant la clinique, j'avais jeté des billets au chauffeur et m'étais

précipitée vers la salle de déchocage. Olivier, la mine sombre, annonçait à Marie et Pierre le verdict du scanner. À mon arrivée, il répéta : hématome extra-dural aigu, hémorragie abdominale, multiples fractures.

— Sasha, on l'a monté au bloc...

— Qui est le chir ?

— Léna.

Je n'attendis pas qu'il poursuive. Je courus dans les escaliers, sans me laisser retarder par Marie, ni par mes collègues qui m'adressaient, en me croisant, des gestes de compassion.

— Léna ! criai-je, la voyant pousser la porte du bloc.

Elle rebroussa chemin à pas nerveux dans ma direction.

— Non, commence, je te rejoins ! lui ordonnai-je.

— Sasha, il n'en est pas question.

Elle chercha, derrière moi, quelqu'un à même de me raisonner. Marie comprit aussitôt la situation.

— Sasha, arrête ! Laisse-là s'occuper d'Hadrien ! Tu en as assez fait...

Elle dit cela avec animosité, en me bousculant presque. Léna posa alors ses mains miraculeuses sur mes épaules.

— Laisse-moi faire Sasha. C'est *après* qu'Hadrien aura besoin de toi.

Elle grimaça un sourire, porta sur nous trois un regard déterminé et s'engouffra dans le sas sans ajouter un mot. Philippe Oursel, qui arrivait, nous pressa de le suivre. Il nous avait réservé une petite pièce, à l'autre extrémité du couloir. Le personnel l'appelait « le port de l'angoisse ». Elle était dévolue aux familles *dans notre situation*, qui s'apprêtaient à traverser un long tunnel d'attente, hanté d'espoir et de terreur. Une façon de les ménager et aussi de poser un cordon sanitaire autour de leur détresse communicative. Le café et la visite du psychologue étaient offerts.

Je m'y tins debout des heures, figée, les épaules vissées au mur. Je craignais de m'asseoir et d'être incapable de me relever. Marie était prostrée sur un fauteuil. Elle pleurait dans les bras de Pierre et j'abandonnai à celui-ci le soin de la réconforter. Ce chagrin, nous ne le partagions pas, nous en supportions chacune le poids entier.

Lorsque je n'en pouvais plus, je sortais, arpentai le couloir à l'affût d'un pressentiment, puis revenais sur mes pas, désorientée. Des collègues venaient fréquemment me trouver durant leur service, pour prendre de mes nouvelles et me répéter combien Léna était une chirurgienne exceptionnelle. C'était une *grande chance* pour Hadrien. Je traduisis : sa seule chance.

Deux heures plus tard, Marie avait le regard sec et égaré. Je l'observais tordre ses mains et, durant quelques secondes, psalmodier. Peut-être priait-elle ? Lorsque Pierre se rendit aux toilettes, j'en profitai pour le suivre et le questionner. Il m'apprit qu'Hadrien avait

séchés les cours. L'hypothèse la plus vraisemblable, compte tenu de l'heure et du lieu de l'accident, était qu'il comptait me surprendre à l'aéroport. À un carrefour, un véhicule avait forcé la priorité, le scooter s'était déporté pour l'éviter et avait percuté le véhicule qui arrivait dans l'autre sens. Son conducteur était grièvement blessé. En revenant dans la pièce, Marie, qui savait que je savais, me fixa de ses yeux vides.

— S'il lui arrive quelque chose, Sasha, je ne te le pardonnerai jamais.

Je m'agenouillai à ses pieds et serrai sa main glacée.

— Marie, ne dis pas une chose pareille... la suppliai-je.

— Le scooter, c'était *ton* idée. Ton départ précipité, aussi. À cause de toi, Hadrien était perturbé.

— S'il te plaît...

Elle retira sa main et je me mis à pleurer. De longues minutes, à même le sol, la gorge comprimée, dans une solitude décuplée par l'errance de Marie.

L'opération durait depuis quatre heures. Léna avait pris la peine de nous faire transmettre un point intermédiaire, laconique mais encourageant. Des sourires chassèrent brièvement l'expectative sur les visages crispés d'Edgar et Janine, qui nous avaient rejoints sitôt prévenus. Les frères et sœurs de Marie, qui arrivaient en ordre dispersé, cherchaient à cerner l'issue et me demandaient à voix basse d'interpréter pour eux chaque indice, inconscients de la torture supplémentaire qu'ils m'infligeaient. La durée de l'opération était un bon présage, n'est-ce pas ? Il fallait confirmer. Chacun pensait d'abord : on ne mène pas de si longues batailles quand il n'y a plus d'espoir. Puis un doute naissait : par fidélité à une collègue, peut-être s'acharnent-ils en vain ? Ils retardent lâchement l'échéance fatale. Alors, la révolte sonnait : ce n'est pas possible, parce que ce n'est pas juste ! Le sort ne peut pas frapper un jeune garçon, du jour au lendemain, sans prévenir, tout ne peut pas s'arrêter. Ça ne peut pas nous arriver à *nous*. Pas ce drame-là, pas dans notre famille. Parce que nous ne méritons pas cela, il devait s'en sortir.

Je savais que chaque soulagement précéderait une anxiété nouvelle. Il fallait qu'Hadrien survive au bloc. Il faudrait, après trois ou quatre jours de réanimation, faire à son réveil le compte de ses séquelles. Il faudrait encore, quelques semaines plus tard, affronter la rééducation. La course pouvait durer des mois sans que l'on ne retrouve jamais *exactement* notre fils. La guérison n'était pas l'effacement du drame, encore moins le retour à la vie d'avant. Le fil était coupé. Des statistiques menaçantes, que je ne parvenais pas à chasser, me tourmentaient en essaim sauvage. Elles s'agrégeaient mentalement en

colonnes chancelantes. Une prise en charge inférieure à quatre heures, côté « plus ». Un score de Glasgow bas, côté « moins »...

Pierre et Alain étaient descendus acheter des sandwiches, qui n'eurent aucun succès. Marie picora pour satisfaire son compagnon. Obstinement, elle continuait à m'éviter. Sa famille s'efforçait de compenser – même maladroit, leur réconfort était précieux. Le besoin de fumer me tenaillait mais l'opération devait toucher à sa fin, alors je me retins. Carole vint aux nouvelles et me serra dans ses bras, avec sa chaleur coutumière. Bastien et James arrivèrent ensemble. Ils quittaient tout juste la salle opératoire contigüe : les rumeurs du bloc étaient bonnes. Léna finissait de poser le cathéter intra-ventriculaire. Mon ex-beau-frère m'interrogea du regard. En réanimation, cette épine dans son crâne devait mesurer la pression intracrânienne et dériver le liquide céphalo-rachidien. Ce serait impressionnant mais salvateur.

Enfin, *enfin* Léna apparut. Ses traits étaient plus pâles et tourmentés qu'à l'ordinaire. Certainement consciente de cela, elle adoucit son aspect spectral d'un sourire forcé. En professionnelle, elle eut ces mots, porteurs d'espoir et teintés de prudence, qui libèrent pour mieux préparer les esprits à l'épreuve suivante. Marie ne retint qu'une chose : son fils était vivant et entouré d'une attention de chaque instant. Elle embrassa Léna avec effusion. Celle-ci, en retour, essuya ses larmes et dit quelque chose, que je ne captai pas et qui participa au défolement collectif. Chacun se congratula, parla plus fort – la vie avait à nouveau droit de cité. J'adressai à Léna, d'un long regard, des remerciements silencieux. Je devinai que la lutte avait été rude, acharnée. Ses cernes témoignaient du nombre et de la cruauté des écueils. Elle ne chercha pas véritablement à me le cacher. Pour l'instant, je ne tenais pas en apprendre plus.

Il fallait aménager le siège – veiller notre fils, organiser l'attente sur plusieurs jours. Marie ne pouvait envisager de quitter un instant la clinique. Philippe Oursel lui offrit une chambre, proche du service de réanimation, qui lui permettrait de se rendre au chevet d'Hadrien, jour et nuit, aussi souvent qu'elle le souhaitait et, lorsqu'elle se reposerait, d'être prévenue de la moindre évolution. Un brouhaha s'en suivit – il y avait mille détails pratiques à anticiper, des personnes à prévenir, des affaires à préparer... Chacun tenait absolument à se rendre utile. J'en profitai pour m'éclipser. Philippe me rattrapa dans le couloir.

— Sasha, si tu veux, tu peux t'installer dans ton bureau.

— D'accord, merci... fis-je, étonnée. J'aurais parié qu'il serait déjà occupé.

— Ce ne sont pas les prétendants qui manquent mais Léna Arsenault m'a formellement défendu de le réattribuer ! Elle m'a menacé de démissionner, je n'ai pas voulu courir le risque. Elle est persuadée que

tu reviendras travailler parmi nous, ajouta-t-il.

— Je sais, mais elle se trompe.

— J'imagine de toute façon qu'il est trop tôt pour y penser.

Le toit-terrasse était détrempé. Je n'avais pas remarqué qu'il avait plu à verse durant les heures écoulées. Ma première cigarette depuis longtemps brûla mes bronches sans me procurer aucun plaisir. J'étais vidée. Des pensées parasites heurtaient mon esprit : mon fils devant réapprendre à parler, condamné à se déplacer en fauteuil, rendu agressif ou épileptique... Je n'avais pas la chance d'ignorer les suites possibles, je n'en étais pas mieux préparée pour autant. J'espérai dans le sommeil trouver un recours. Je descendis les marches et obliquai d'abord vers la réanimation. Le personnel installait Hadrien, sous les yeux de Marie, effrayée par la quantité d'appareillages et ce bandage démesuré qui enserrait son crâne. Elle se remit à sangloter et une infirmière tenta de la rassurer en lui expliquant doucement l'utilité de chaque machine. Je m'assis un instant, pris la main froide de mon fils et lui intima de se battre. « Je sais que tu es fort et courageux, j'ai confiance en toi ». Puis je me tournai vers Marie. Quelques heures plus tôt, je l'avais vue dévastée. Il me semblait maintenant qu'elle avait vieilli. J'imaginai que moi aussi.

— Est-ce que tu veux aller te reposer pendant que je veille sur lui ?

— Non, pas pour le moment.

— Alors j'y vais et je te relaierai au cours de la nuit. Je ne suis pas loin. Appelle-moi...

Elle se contenta de hocher la tête, mécaniquement.

Vers une heure du matin, Marie se faufila discrètement dans le bureau. Je dormais sur le canapé-lit, enroulée dans une couverture trop fine. Elle me réveilla avec délicatesse, soucieuse de ne pas m'affoler.

— Sasha, je vais me reposer. Tu peux me remplacer ?

— Oui, bien sûr... murmurai-je, en me redressant.

Elle me tendit dans la pénombre un gobelet en plastique et m'observa boire le café amer du distributeur.

— Ce que je t'ai dit, tout à l'heure, c'était horrible. J'étais en colère. Pardonne-moi.

— Je t'aime trop pour t'en vouloir, Marie...

Je pris sa main et elle me la laissa, cette fois.

— Je sais que tu n'y es pour rien. Pour le scooter, j'étais d'accord. Quant à ta décision de partir, je n'ai pas vraiment cherché à la comprendre... regretta-t-elle.

— Marie, ne t'en fais pas. Tout ira bien...

Je baisai le bout de ses doigts. Nous rejoignîmes ensuite l'étage

inférieur, rivées l'une à l'autre.

Malgré le bruissement incessant des machines, je finis par me rendormir, assise dans un fauteuil, la main posée sur le bras inerte de mon fils. Marie et moi ne cessions de nous succéder ainsi, guettant la fin de la sédation avec une persévérance inquiète. Le plus souvent, nous restions ensemble et partagions des souvenirs qui pouvaient stimuler Hadrien et nous faisaient du bien. Il avait été un enfant malicieux et aventurier – les anecdotes ne manquaient pas. Un jour, il s'était égaré dans un hypermarché et l'annonce au micro avait représenté un évènement à ses yeux. « Hadrien Abadie attend sa maman à la caisse centrale ». À peine plus âgé, il s'était mis à nous semer volontairement pour nous faire appeler sous des noms saugrenus : Andy Vojambon, Aubin Didon, Alex Crémant... Cela faisait ricaner dans les rayons. Lui se tenait si peiné et sérieux qu'il semait le doute sur la supercherie et semblait à plaindre dans tous les cas de figure. Il avait fallu le punir sévèrement pour qu'il cesse. Sans le formuler, nous étions soucieuses de donner à notre fils une éducation en tout point irréprochable parce qu'en la matière la moindre défaillance eut été portée au crédit de notre homosexualité. Des années plus tard, on pouvait en plaisanter.

— Tu sais, il était fier que tu partes travailler aux États-Unis. Il était triste, mais très fier. Je crois que c'est ça qu'il voulait te dire à l'aéroport...

— J'aurais dû prendre plus de temps pour lui expliquer.

— Hadrien t'a toujours voué une admiration sans borne... depuis tout petit. Si je ne t'avais pas aimée autant, j'aurais été jalouse ! Je suis certaine qu'aucun père n'aurait pu t'arriver à la cheville...

Nous avions passé tellement de temps, avec Marie, à réfléchir à la figure paternelle, aux questions que notre fils ne manquerait pas de nous poser en grandissant, aux crises que cela susciterait à l'adolescence – bien qu'il eut toujours su la vérité sur sa conception. Finalement l'échéance que nous avions tant appréhendée ne s'était jamais concrétisée. Il avait peut-être subi des brimades à l'école, mais il n'en avait jamais rien laissé paraître et aucun enseignant n'avait eu à nous alerter. Un jour, une mère d'élève nous avait fait constater qu'aucun enfant de la classe n'était élevé selon la norme prétendument dominante. Ils étaient tous issus de familles monoparentales, divorcées, recomposées. Au moins Hadrien partageait le même foyer que ses deux parents à cette époque.

— Cette question du père, tu l'as un peu résolue à ta manière, en me quittant pour Pierre...

— Ne crois pas cela.

Je gardai le silence, elle reprit.

— Tu m'en veux toujours ?

— Quelque fois, oui... Mais c'est plus pour ne pas m'en vouloir à moi.

— Je regrette que ça n'ait pas fonctionné avec Léna...

— Pas autant que moi... dis-je, avec une ironie qu'elle ne pouvait mesurer.

— Je ne comprends pas que tu l'aies quittée pour cette Joséphine. D'autant que ça n'a pas duré avec elle non plus !

— C'est Hadrien qui t'en a parlé ?

— Un peu... Léna aussi. Toi, tu es toujours tellement secrète...

— Elle t'a raconté autre chose ?

— Je ne crois pas... non.

Je ne savais pas pourquoi, alors qu'elle avait été en colère contre moi, Léna ne m'avait pas trahie. J'avais eu beau me révolter contre elle, elle ne me décevait pas. Maintenant qu'elle avait sauvé mon fils, je lui devais en outre une ineffable reconnaissance. Si elle y tenait toujours, j'accepterai donc son amitié et ferai bonne figure. Je jurai que si Hadrien s'en sortait sans séquelle, je pourrais consentir à ce sacrifice. Cadenasser mes sentiments pour elle serait ma pénitence.

En début de soirée, je regagnai mon bureau pour prendre une douche et changer de vêtements – l'aéroport m'avait fait livrer ma valise, après un long détour. En sortant de la salle de bain, je trouvai James, assis dans un fauteuil, qui m'attendait en feuilletant un magazine. Il se leva pour m'embrasser – il portait depuis quelques temps une barbe douce. Informé de l'arrêt programmé de la sédation pour le lendemain, il commença par prendre des nouvelles.

— Marie et moi sommes angoissées toutes les deux, mais on essaie de ne pas se le montrer.

Il trouva les mots justes pour me soutenir, sans se hasarder à aucun pronostic. La sérénité qu'il distillait était déjà en soi un réconfort inespéré.

— J'ai conscience que le moment est mal choisi pour te parler de ça... dit-il, changeant de sujet. Mais ça me tient tellement à cœur...

— Vas-y, je t'en prie !

J'ouvris machinalement le tiroir bas de mon bureau mais la bouteille de gin avait disparu.

— Voilà, je serais vraiment heureux que tu acceptes d'être mon témoin de mariage.

J'y vis le signe qu'un dieu usurier existait probablement et qu'il me demandait un acompte sur ma promesse. Une forme de chantage : prouve ta détermination et ton fils remarchera peut-être ! Il avait déjà fait un coup odieux de ce genre à Abraham. Curieux qu'avec un tel tempérament il ait fait tant d'émules.

— Évidemment, oui !

— Merci, Sasha ! C'est prévu pour le début de l'été prochain. Hadrien aura le temps d'apprendre à valser d'ici là !

— J'espère que ce ne sera pas à la même date que le mariage de Marie et Pierre...

— Léna m'a demandé d'y veiller. Elle tient beaucoup à assister aux deux cérémonies.

— Heureusement pour toi ! m'esclaffai-je.

— Pour Lucie surtout, c'est son témoin !

— Lucie ?

Dans le silence qui suivit, je compris soudainement que des pièces, qui s'imbriquaient pourtant naturellement étaient en réalité mal agencées. Je compris, mais ne voulut pas le croire – ni le laisser transparaître. J'usai d'un moyen détourné pour reconstituer la bonne version de l'histoire.

— Lucie, évidemment ! Parle-moi un peu d'elle. Comment vous êtes-vous rencontrés, au fait ?

James ne se fit plus prier pour révéler les secrets de leur liaison. Lucie était la voisine de palier de Léna. Elles s'étaient rapidement liées d'amitié en raison de leur passion commune pour la photographie. Léna avait présenté Lucie à James après la soirée au Pannonica. Elle avait ensuite largement œuvré pour lever les réticences de son amie. Je me souvenais vaguement l'avoir croisée un jour dans les escaliers. De mémoire, une belle femme blonde, plutôt réservée. Pendant qu'il vantait ses innombrables qualités dans un monologue passionné, je me demandai ce que changeait pour moi cette révélation. Je dus me rendre à l'évidence : rien. Léna n'était certes pas amoureuse de James, mais elle pouvait l'être de quelqu'un d'autre ou de personne. En tout cas, elle ne l'était pas de moi. Cela me privait d'un adversaire, d'un concurrent auquel heurter mes mérites. Dans cette configuration nouvelle, je n'étais pas moins aimable qu'un autre aux yeux de Léna, je n'étais pas aimable du tout.

— Ça n'a pas l'air d'aller, Sasha. Je t'ennuie avec mes histoires alors que tu as d'autres préoccupations... s'excusa-t-il, se méprenant sur la cause de ma sidération.

— James, j'ai été dure et injuste avec toi. Je l'ai été pour de très mauvaises raisons. Je sais que tu m'as pardonné, parce que tu es quelqu'un de bien. Je vais m'efforcer à l'avenir d'être à la hauteur...

— Oh, Sasha, qu'est-ce qui nous arrive ? se défendit-il, ému.

La pudeur est un port d'attache protecteur, qu'on quitte difficilement.

CHAPITRE 22

Le réveil d'Hadrien prit plusieurs heures et se révéla agité. Après quelques jours, on pouvait désormais affirmer qu'il ne souffrait, malgré la gravité du traumatisme, d'aucune séquelle visible irréversible. Mon fils avait même trouvé le moyen de tourner en dérision nos mines angoissées – une courte plaisanterie, assez incompréhensible, qui avait amusé une camarade de classe présente à ses côtés. S'il avait préservé le goût de séduire, je me dis qu'il était sauvé. Marie et moi avions renoué avec un semblant de normalité et ne passions plus qu'à tour de rôle nos nuits à la clinique. Un soir où je veillais Hadrien, Léna fit une apparition dans sa chambre. Il insista pour savoir comment s'était passé l'opération, elle eut le goût de la raconter comme une formalité facile et légère. Il la remercia cependant en des termes élogieux et l'attention la toucha.

— Il va falloir que tu dormes, Hadrien, décrétai-je.

Léna confirma et me tira de la chambre, éteignant la lumière derrière nous. Il était presque vingt-deux heures.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? me demanda-t-elle.

— Je crois que je vais regarder un film dans la chambre de garde en avalant une part de pizza froide, s'il en reste...

— Je songeais plutôt à : qu'est-ce que tu vas faire de ta vie ?

— Ah ! Je tiens à rester auprès d'Hadrien durant sa convalescence, alors il n'est plus question des États-Unis... En fait, pour la première fois depuis des années, je n'ai strictement aucun projet. Et tu sais quoi ? Ça fait un bien fou ! dis-je, en m'étirant.

— Je comprends que tu aies besoin de faire un break... mais tu n'as pas gagné au loto. Alors quand tu devras reprendre ton métier, j'aimerais que tu étudies sérieusement le fait de revenir ici.

— On verra...

— Je ne vais quand même pas rester éternellement ton douloureux problème !

— Qui sait ? Une bombe comme toi... la taquinai-je.

— Tu dis ça parce que tu ne m'as pas vue au réveil ces derniers temps...

— Je ne demande pas mieux !

Elle me rabroua d'une tape sur l'épaule.

— Au fait, il n'y en a plus... ajouta-t-elle.

— De quoi ?

— De la pizza ! Mais il me reste du gratin d'aubergines fait maison, si ça te dit ?

Léna me tint compagnie encore une heure, pour le seul plaisir de discuter. Nous contournions les sujets personnels et ne parlions pas travail, pourtant la conversation ne cessait d'enfler et de s'écouler dans un mouvement naturel. À certains moments, je pouvais penser « tu vois, c'est pas si compliqué d'être son amie, c'est même agréable ! » et cela me comblait. Puis il y avait une inflexion dans son sourire, un geste moins ordinaire... Ses yeux liquides me transperçaient sans forcer et je devais m'avouer que non, finalement *cela* restait une bataille. Son charisme attisait mon désir et précipitait mon découragement.

Une semaine plus tard, Hadrien rejoignit un centre de rééducation. Il souffrait de troubles de la mémoire et de la marche – un patient chanceux, qui n'aurait sans doute pas à s'attarder dans la structure. Il pouvait sortir le week-end et Marie et moi faisons le plus souvent la route ensemble pour le chercher. Notre complicité s'était ravivée – les événements y avaient leur part mais surtout, en l'absence d'activité professionnelle, j'étais parfaitement disponible et détendue. Marie ne m'avait jamais connue ainsi. Je lisais beaucoup, visitais des expositions, écoutais durant des heures de la musique, sans rien faire d'utile. Je prenais plaisir à passer à la clinique, saluer mes anciens collègues et prendre le temps de déjeuner avec eux. Je n'évitais jamais sciemment Léna et m'efforçais d'entretenir avec elle une apparente amitié. Cela m'était plus facile avec la distance – un SMS, un mail, un message sur la boîte vocale. Elle me répondait toujours, avec une affection édulcorée de beaucoup de second degré.

L'arrière-saison était chaude, des températures quasiment estivales qui me poussèrent à fuir la ville. J'avais fait le plein de provisions, acheté une bouteille de gaz et enfourné en vrac des affaires de rechange dans un sac. Je prévins Hadrien qu'il ne pourrait pas me rejoindre durant quelques jours. Il me rassura : il saurait faire bon usage de son forfait téléphonique et, comme il cherchait encore ses mots, cela ne serait pas de trop. Marie m'avait prêté de nouveaux livres, ce qu'elle ne cessait de faire depuis quelques temps. Je remplis le réservoir d'essence et pris tranquillement la direction du lac.

J'y avais passé une nuit apaisée. La première sans cauchemar depuis longtemps. Une bouteille de rhum ambré m'avait tenu compagnie. Les journées restaient belles mais les nuits étaient humides. Je méditais à côté d'un brasero, bricolé dans un fût en métal, sans trouver d'issue à ma vie – et sans que cela ne me provoquât d'émoi. Je ne me définissais pour l'instant que parce que je ne voulais plus. Je ne voulais plus jouer la comédie, faire semblant de n'être pas moi. *Plus jamais* – j'espérais m'y tenir. Je me remémorai une phrase que m'avait dite Akem : « Plus jamais n'a pas le même sens à tous les âges de la vie. Il en arrive un où l'on est bien forcé d'y croire ».

Le lendemain, j'avais consacré tout mon temps à lire et à pêcher. En début d'après-midi, alors que le soleil cognait fort et que l'air abandonnait toute fraîcheur, j'avais plongée nue dans le lac que j'avais traversé d'une traite – comme un petit défi à moi-même, pour mériter mon déjeuner. Il devait être environ quatorze heures. Depuis l'autre rive, alors que j'engageai le retour, je captai au loin une brève lueur métallique. Il arrivait – mais c'était rare – que des campeurs s'égarèrent. Le chemin était pourtant difficile d'accès et infrequenté hors saison. J'accélérai le rythme de mon crawl espérant encore me tromper. A mi-chemin, je me redressai et distinguai nettement un second véhicule à côté du mien. Je replongeai la tête et, en quelques mouvements secs, atteignit le ponton.

Une forme féminine y trônait sans vergogne, ses pieds effleurant la surface de l'eau. En reconnaissant le visage de déesse impie, j'eus un choc dans la poitrine. Léna semblait troublée, mais pas d'une façon qui laissait présager une mauvaise nouvelle concernant Hadrien.

— C'est un endroit magnifique. Je comprends que tu y sois à ce point attachée !

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venue me rappeler à ton bon souvenir. J'ai eu peur que tu ne penses pas à moi pendant dix minutes d'affilée...

Tout en continuant à surnager, je répondis à sa provocation en l'éclaboussant d'un jet cinglant. Léna répliqua d'un éclat de rire railleur.

— Ça va, on a le droit de plaisanter ! Bon, tu sors de l'eau ou tu attends que ta peau se décolle ?

— Retourne-toi, je suis à poil !

Léna obtempéra de mauvaise grâce et je me hissai sur le ponton à la force des bras. Je ne pris pas le temps de m'essuyer et enfilai précipitamment le short en jean et le marcel kaki qui me servaient de vêtements depuis mon arrivée.

— Comment tu as trouvé l'endroit ? m'enquis-je en mettant de l'ordre dans mes cheveux.

— Marie m'a dessiné un plan. Bon, je peux me retourner ?

Elle n'attendit pas que j'y consentis.

— Je t'ai amené un pique-nique, m'annonça-t-elle, pour rendre sa présence évidente.

Elle se dirigea vers sa voiture et tira du coffre un lourd panier, qu'elle me tendit. J'aperçus des fruits, du pain, une fougasse. Il y avait aussi des bouteilles de rosé maintenues au frais dans une glacière.

— Tu craignais de mourir de faim ?

— Je ne savais pas ce qui te manquait ! Tu me montres la cuisine ?

Je l'invitai à entrer. Le chalet était rustique, mais convenablement équipé. Tout tenait dans une seule pièce – le lit était séparé du reste par un paravent. Les toilettes sèches et la douche se trouvaient dans des cabanons à part. Léna prit possession des couteaux et de la planche à découper. Elle se mit aussitôt à préparer des salades tandis que je l'observai les bras croisés.

— Marie va bien ? demandai-je.

Ici, je perdais toujours la notion du temps et devais faire un effort pour me rappeler que nous nous étions quittées à peine deux jours plus tôt.

— Oui, elle a le moral. Elle s'est remise d'arrache-pied à sa traduction de Xylophène.

— Xénophon... corrigeai-je, en m'esclaffant.

— C'est ça... Hadrien a appelé hier, quand j'étais chez elle. Elle me l'a passé. Il a retrouvé une élocution presque normale. Il est en forme !

— Grâce à toi...

— Pas de ça entre nous, Sasha...

— Comment pourrai-je te remercier ? insistai-je.

— Si tu tiens *vraiment* à me remercier, accepte mon amitié.

Je gardai un silence résigné. Léna n'attendit pas de réponse et préféra s'enquérir de la cuisson des poissons qu'elle s'apprêtait à nettoyer. J'offris de m'occuper du barbecue. Tandis que je m'escrimai à embraser le charbon de bois, elle m'apporta un verre de rosé, dont la fraîcheur bienvenue adoucit la fournaise ambiante. Elle installa ensuite les couverts sur la table forestière installée sous l'auvent. Elle avait pris la peine d'amener une nappe blanche, ce que je trouvai d'un raffinement incongru pour l'endroit.

— C'est bientôt prêt... proclamai-je.

Nous déjeunâmes de fruits et de légumes délicieusement assaisonnés. Léna était joyeuse, moqueuse et semblait parfois effrayée de son audace. Nous buvions sans retenue et mangions avec entrain. Je me plaisais à contempler ses traits réguliers, qui reléguaient la perfection à un rang subalterne. Pour chasser l'envoûtement, je fixai la surface brillante du lac, qui m'aveugla un court instant. Quand je pus regarder à nouveau Léna, elle portait une pastèque à sa bouche et c'est le fruit qui semblait dévorer ses lèvres.

Après ce déjeuner tardif, nous marchâmes à l'ombre des pins jusqu'au ponton où nous nous assîmes côte-à-côte.

— J'ai follement aimé une femme...

Léna avait le regard vissé à l'horizon et je me pris d'abord à penser qu'elle se parlait à elle-même, oublieuse de ma présence. Puis elle se tourna vers moi et veilla à capter mon attention.

— Elle s'appelait Pascale. Elle était architecte à Montréal. Une femme impressionnante, brillante... et très instable, regretta-t-elle. On a vécu une histoire passionnelle pendant deux ans. On se quittait tous les mois et on se retrouvait en larmes le surlendemain. Je l'avais vraiment dans la peau... On n'arrivait pas à vivre ensemble, ni bien sûr l'une sans l'autre. C'était épuisant. Un jour, j'ai découvert en rentrant plus tôt de garde qu'elle me trompait avec son ex. C'était pas la première fois, mais c'était la fois de trop. Je l'ai quittée et j'ai tenu bon. Elle m'a suppliée de lui pardonner.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle s'est tuée dans un accident de voiture, quelques jours plus tard. D'après la police, c'était volontaire.

— Je suis désolée...

— J'ai quitté le Canada en une semaine. J'ai voyagé au hasard en

Europe, j'ai visité l'Italie, l'Andalousie... J'ai eu des relations sans lendemain avec des hommes gentils, qui ne me faisaient pas souffrir. Puis j'ai repris mon activité de chirurgien pour retrouver le cours normal de ma vie.

— Pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça ?

— Pour que tu ne prennes pas les choses pour toi. Pour te faire comprendre que j'ai un besoin vital de relations claires et sans ambiguïté, avec quelqu'un de rassurant. Quelqu'un qui a réglé ses histoires passées. Ce n'est pas une question d'homme ou de femme.

— Je suis censée comprendre que je ne corresponds pas à ce profil ?

— Je ne dis pas cela pour te blesser... Je tiens énormément à toi. Plus que tu ne l'imagines.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je voudrais qu'on se fasse confiance.

— Je t'ai fait confiance en t'avouant mes sentiments. Ça ne m'a pas réussi...

— Ce n'était pas si clair que ça...

— Je ne sais pas ce qu'il te faut...

— Je suis un peu à l'ancienne, on ne peut pas m'aimer et aimer quelqu'un d'autre en même temps... balaya Léna.

L'été avait beau s'attarder, l'automne imposait sa rudesse en fin de journée. Le vent se leva et flétrit la surface du lac. Un épais nuage plomba le ciel.

— Il va pleuvoir. Ce n'est généralement pas long, mais ça peut être violent. Ce n'est pas le moment pour toi de reprendre la route.

Le temps d'atteindre en courant les premières marches du chalet, de grosses gouttes entaillaient déjà le sol. Cela ne dura effectivement qu'une quinzaine de minutes, que Léna et moi passâmes sur un banc, à l'abri du fracas. Je lui avais apporté une couverture, dans laquelle elle s'emmitoufla. Nous respirions en silence le même air, encombré d'odeurs de foin et d'humus.

L'orage dissipé, il était plus de vingt heures et la nuit s'annonçait. Pour quelqu'un qui ne connaissait pas le secteur, le trajet du retour dans un méandre de chemins boisés s'annonçait compliqué.

— Tu ne vas pas avoir d'autre choix que de dormir ici.

— Ça ne te dérange pas ?

— Non, je serai plus rassurée. Et puis il nous reste du ravitaillement !

J'allai déboucher une bouteille de blanc, cette fois. L'alcool facilitait la confiance. Léna s'épancha sur son enfance, ses relations amoureuses variées et peu satisfaisantes – elle avait perdu sa virginité à dix-sept ans, dans un camp de vacances de l'Ontario, avec un Américain. Un souvenir très périssable qu'elle ne se remémorait, disait-elle, qu'en raison de la similitude des paysages. Elle, qui avait

toujours été discrète, évoquait ses relations anciennes avec légèreté, comme si elles n'avaient pas compté. Cependant, elle ne reparla plus de Pascale.

Nous discutâmes jusque tard. J'appris d'autres aspects de sa personnalité – elle était solitaire, sauvage, parfois impulsive et moins sage qu'il n'y paraissait. Aucune de ces facettes ne put me détourner d'elle. Longtemps après la fin du dîner, la fatigue nous empoigna enfin.

Léna partit se coucher. J'avais pris mon temps pour me brosser les dents. Je m'attardai maintenant dans le rocking-chair, à portée de la chaleur piquante du brasero. Mon regard accrochait la tache sombre et inquiétante du lac, qui se prenait à osciller chaque fois qu'un nuage cédait au reflet ardent de la lune. J'espérai que Léna serait endormie lorsque je devrais la rejoindre, mais elle réapparut sous l'auvent.

— J'ai trouvé un pyjama.

Elle avait enfilé un vieux t-shirt bordeaux informe, floqué du logo d'une université américaine, qui cachait à peine le haut de ses cuisses.

— Il était à Marie.

— Désolée, tu veux que je l'enlève ?

— Surtout pas !

— Pour mettre autre chose, j'entends... dit-elle, en souriant avec malice. Il n'y a pas de moustiques, par ici ?

— Si, il faut dérouler la moustiquaire.

— Tu viens te coucher ?

— J'arrive.

Comme elle restait là à attendre, je me sentis obligée de me lever.

Léna avait défait le lit et allumé une lampe à gaz. Elle s'allongea et je tirai le tissu qui nous enferma, toutes les deux, dans un cocon oppressant. Le jeu consistait à ne pas toucher les bords, sinon la moustiquaire ne servait à rien et on était piqué malgré tout. Le jeu consistait aussi à ne pas toucher Léna, dans le lit étroit. Je me tenais aussi raide qu'un bâton.

— J'éteins ? demanda-t-elle.

— Si tu veux.

Dans la nuit claire, je discernai sa silhouette. Elle était postée sur le flanc, un coude surélevé par l'oreiller et le poing sur la tempe, figée dans une observation tenace. Autour de nous, la faune et la flore se liguèrent pour enchaîner craquements, hululements et crissements lugubres. Je ne sais pourquoi je les supportais parfaitement lorsque j'étais seule alors que, cette fois, ils me rendaient nerveuses.

— Tu n'as pas sommeil ? m'enquis-je.

— Non.

Et elle posa une main tiède sur mon ventre. Aussitôt, un flot sanguin fracassant éperonna mes tympan. Mon cœur tambourinait en pulsations dissonantes.

— Il faut que tu te détendes, Sasha. Parle-moi.

J'avais la bouche sèche et envie de m'échapper. Comme je n'avais rien à dire et plus de force, elle poursuivit sur le ton de la conversation mondaine.

— Tu es venue souvent ici avec Marie ?

— Souvent oui, surtout les premières années.

— Elle te manque ?

— Non, elle est une sœur pour moi. Je sais que je l'aimerai toujours, mais débarrassée du désir.

— Ce baiser sur le toit des urgences, ça signifiait quoi alors ?

— C'est difficile à expliquer, mais c'est à ce moment-là que j'ai réussi à me détacher d'elle, complètement. C'était comme... une ultime vérification.

— Et Joséphine ?

— Elle est tombée amoureuse de moi. Moi, je n'ai pas réussi. On a eu d'excellents moments ensemble, mais ça ne pouvait pas aller plus loin.

— Et Hannah ?

— Pareil, sauf qu'elle n'était pas amoureuse de moi.

— Et cette Caroline ?

— Il ne s'est rien passé.

— Vraiment ? douta-t-elle.

— Vraiment.

— Et les autres ?

— Il n'y en a pas eu d'autres depuis des siècles.

Je me mis à guetter le silence, qui ne se faisait pas.

— Essaie de ne pas t'évanouir : je vais t'embrasser, prévint-elle.

— Ça n'a rien de drôle...

— C'est vrai.

Léna posa ses lèvres sur ma bouche et sa langue obstinée fourailla jusqu'à débusquer la mienne. Cette fois, cela ne cessa pas après quelques secondes. Aucune de nous ne voulut renoncer. Au frôlement de sa peau, mes muscles se contractèrent. Elle réagit à la vibration en pressant ses seins contre ma poitrine. Mes poumons commencèrent à happer l'air sans trouver d'oxygène. Le bras droit de Léna divagua jusqu'à atteindre le bouton de mon short en jean. Je l'avais gardé par précaution, pour la rassurer. Elle s'y attela adroitement mais ne put ôter le vêtement, trop ajusté.

— Enlève-le...

Il semblait qu'elle m'en conjurait.

— Léna, c'est bon là, arrête-toi...

— Quoi, tu as changé d'avis ?

— Bien sûr que non...

— Alors tu enlèves ton jean ou je le découpe au scalpel ?

Je me pliai à son autorité. Elle dirigea aussitôt sa main vers mon sexe congestionné, déployant l'amorce d'une caresse qui m'arracha une plainte venimeuse. Léna insistait lorsque, parcourant ses cuisses, j'abordai aussi la zone moite de son pubis. Elle ne simulait pas : elle avait vraiment envie de moi ! Cela me fit perdre tout discernement. Un désir lancinant éteignit tour à tour chacune de mes pensées. J'ôtai son t-shirt et ma bouche se mit à explorer la courbe mille fois désirée de ses seins. Elle m'offrit leurs aréoles durcies, comme une preuve de soumission. Je mouillais intensément, Léna accélérât ses caresses et je m'efforçais de me fondre dans son rythme. Je voulais me retenir et cela me paraissait héroïque.

— Laisse-toi aller Sasha...

— Non, je veux te regarder jouir... parvins-je à articuler.

Je n'avais aucune autre idée cohérente.

— Ne t'arrête pas, ne t'arrête pas, gémit-elle après une éternité.

Je ne pus capter que le début de son orgasme dévastateur, avant d'être emportée par le mien. C'est ainsi que nos cris rauques apportèrent leur contribution à la clameur sauvage du lac.

Quand je pus reprendre ma respiration, Léna s'aménageait une place contre mon épaule. Même si elle revenait sur ses pas, même si elle me relançait avec ses piètres propositions d'amitié, je lui saurais éternellement gré de cet instant de soulagement. Mais ce n'est pas ce qui se passa.

— Je crois que j'entre dans la phase trois... murmura-t-elle, en me frôlant le bras du bout des doigts.

— La phase deux plutôt, celle où tu me désires sans retenue, plaisantai-je.

— Non, la phase trois, celle où je réalise que je ne veux plus vivre sans toi. La phase deux, c'était bien avant.

Je ne pouvais pas le croire.

— Quand, exactement ?

— À Séville, par exemple. Quand je t'ai embrassée le dernier soir... J'ai tant espéré que tu viennes me rejoindre. Chez toi aussi, quand on répétait la mise en scène pour Pierre et Marie. Et dans leur jardin... Je n'ai jamais pu oublier ce baiser !

— Pourquoi tu ne me l'as pas fait comprendre ?

— Tu m'envoyais à chaque fois des messages contraires. J'ai fini par me convaincre qu'il fallait que j'arrête de me faire des idées.

— Et lorsque je t'ai tout avoué ?

— Je ne savais plus quoi penser... Il y avait toujours tes relations envahissantes avec ces autres femmes. Ça m'a rappelé Pascale, je n'ai vu que la souffrance. Tu ne m'inspirais pas confiance. J'ai préféré renoncer. Et puis, quand je t'ai surprise dans les bras de Joséphine, ça m'a achevée. J'étais en colère, je me disais que tu te foutais de moi. Que je devais me protéger...

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Ta solitude, peut-être ? Et l'idée obsédante que je regretterai toute ma vie de t'avoir laissée filer...

À cette seule évocation, je ressentis un vif échauffement au creux du ventre. Et même s'il était désormais acquis que nous aurions d'autres nuits comme celle-ci – beaucoup d'autres nuits – j'éprouvai le besoin urgent de goûter l'intimité de Léna. Je pris sa main et la pressai entre mes jambes.

— Si je comprends bien, en plus d'être habile, tu es infatigable ?

— J'ai trop attendu et tu m'as trop tourmentée, lui reprochai-je.

— Dans ce cas, je te prie d'accepter mes plus profondes excuses.

Alors Léna, tout en vénérant mes chairs et ma peau, s'enfonça en moi, à un rythme démesurément lent, qui me liquéfia. Elle accepta, en retour, un plaisir patient et je me pris à la contempler sous un jour inédit qui acheva de me rendre définitivement amoureuse d'elle.

Avant de s'endormir, très tard, elle me supplia d'abandonner tout

faux-semblant. Je le lui accordai sans réfléchir.

Tables des matières

CHAPITRE 1
CHAPITRE 2
CHAPITRE 3
CHAPITRE 4
CHAPITRE 5
CHAPITRE 6
CHAPITRE 7
CHAPITRE 8
CHAPITRE 9
CHAPITRE 10
CHAPITRE 11
CHAPITRE 12
CHAPITRE 13
CHAPITRE 14
CHAPITRE 15
CHAPITRE 16
CHAPITRE 17
CHAPITRE 18
CHAPITRE 19
CHAPITRE 20
CHAPITRE 21
CHAPITRE 22

Tables des matières

Des suggestions à l'auteur ?
Auteur.Aguante@gmail.com

[1] NDA : Infirmier de bloc opératoire